

LES LETTRES DE S. AUGUSTIN,

TRADUITES EN FRANCOIS, SUR L'EDITION NOUVELLE

des Peres Benedictins de la Congregation de S. Maur,

OU ELLES SONT

RANGÉES SELON L'ORDRE DES TEMPS,

REVÜES ET CORRIGEES SUR LES ANCIENS MANUSCRITS,

Et augmentées de quelques Lettres qui n'avoient point encore paru :

AVEC DES NOTES SUR LES POINTS D'HISTOIRE, de Chronologie, & autres qui peuvent avoir besoin d'éclaircissement.

Par M. DU BOIS, *de l'Académie Françoise, Gouverneur de M. le Duc de Guise.*

TOME III.



A PARIS,
Chez ANDRE' PRALARD, ruë Saint Jacques, à l'Occasion.

MDCLXXXXVII.

AVEC APPROBATIONS ET PRIVILEGE DE SA MAIESTÉ


BIBLIOTHECA·BODLEIANA

TABLE DES LETTRES

contenuës en ce Volume.

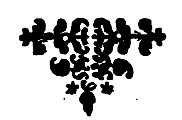


TABLE DES MÊMES LETTRES

selon l'ordre de l'Alphabet.

A

C

D

F

G

S

V



TABLE
DES PASSAGES de l'Ecriture, qui sont expliquez dans les Lettres de saint Augustin, contenuës dans ce Volume.



Extrait du Privilege du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy, données à Paris, le 12. d'Octobre 1682. Signées par le Roy en son Conseil PARAYRE, & scellées du grand Seau en cire jaune : Il est permis au Sieur *** de faire imprimer, vendre & débiter *Les Lettres de saint Augustin par luy traduites en François, sur l'Edition nouvelle des Religieux Benedictins de la Congregation de saint Maur, &c.* par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, en tel volume, marges & caracteres qu'il jugera à propos, & ce pendant l'espace de VINGT ANNEES consecutives, à compter du jour que lesdites *Lettres* seront achevées d'imprimer pour la premiere fois : pendant lequel temps Sa Majesté défend à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & debiter lesdites *Lettres de saint Augustin en François*, sous pretexte de changement, correction, augmentation, & même de traduction nouvelle, en quelque sorte & maniere que ce soit, sans la permission dudit Sieur *** ou de ceux qui auront droit de luy à peine de 6000. livres d'amende, applicables un tiers à Sa Majesté, un tiers à l'Hôpital General de Paris, & l'autre tiers audit Sieur ***, confiscation des Exemplaires contrefaits, & des caracteres, presses & ustanciles qui auront servi à les imprimer, & de tous dépens, dommages & interêts envers ledit Sieur ***, ainsi qu'il est plus au long porté par lesdites Lettres, à l'Extrait desquelles, mis au commencement ou à la fin de ladite impression, Sa Majesté veut qu'il soit adjoûté foy comme à l'Original, & qu'elles soient tenuës pour bien & dûëment signifiées à tous ceux qu'il appartiendra.

Registrées sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris. Signé, ANGOT *Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 1. jour de Juillet 1684.

Et ledit Sieur *** a permis à JEAN BAPTISTE COIGNARD, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy, d'imprimer, vendre & débiter lesdites *Lettres de S. Augustin*, suivant l'accord fait entr'eux.

LES LETTRES



II. CLASSE. AN. 409.

LES LETTRES DE S. AUGUSTIN.

LETTRE CIX. *

* Ecrite l'an 409. C'étoit auparavant la 37. & celle qui étoit la 109. est presentement la 211.

Severe Evêque de Mileve s'explique à saint Augustin sur le plaisir qu'il trouve dans la lecture de ses ouvrages & sur le profit qu'il en retire ; ensuite il s'étend sur les loüanges de ce saint Homme, & le presse de luy faire réponse. On voit dans cette lettre combien les plus grands personnages du temps même de saint Augustin avoient de veneration pour luy.

SEVERE * au venerable Evêque AUGUSTIN, son tres-cher, tres-aimable, & tres-desirable frere : Salut.

* Voyez la note sur le titre de la lettre 62.

1. J'AVOÜE que je me trouve admirablement bien quand je suis avec vous, Augustin mon cher frere, & j'en rends graces

II. CLASSE. AN. 409. à Dieu dont tout ce que nous avons de ſaints plaiſirs eſt un don. Je lis inceſſamment vos ouvrages, & par-là je joüis bien mieux de vous, quoique vous ſoyez abſent, que quand je ſuis auprés de vous. Car il n'y a point preſentement d'affaires qui viennent me ſeparer de vous, & ſe mettre pour ainſi dire entre vous & moy. Je joüis donc de vous autant que j'en ſuis capable, quoique ce ne ſoit pas autant que je le voudrois; car vous ſçavez juſques où va mon avidité ſur ce ſujet. Mais enfin je ne me plains pas de n'aller pas ſur cela auſſi loin que je le voudrois, parceque je remplis au moins toute ma capacité. Que Dieu ſoit donc beni à jamais, mon cher frere, de ce que je me trouve ſi bien quand je ſuis avec vous.

Je ſuis tranſporté de joye de me voir uni ſi étroitement à vous, & collé, pour ainſi dire, à vos mammelles, pour recevoir ce qui ſort de leur plenitude. Je tâche de me fortifier par cette excellente nourriture, & de me rendre capable de preſſer ces mammelles delicieuſes, & d'exprimer tout ce qu'elles enferment de plus intime & de plus caché. Car au lieu qu'elles ne me preſentent, pour ainſi

dire, qu'une petite ouverture à ſuccer, comme à un enfant au berceau, je voudrois qu'elles s'ouvriſſent entierement, s'il étoit poſſible, & que tout ce qu'elles contiennent ſe répandît tout d'un coup. Ouy, je voudrois qu'elles ſe vuidaſſent toutes entieres pour moy, ces mammelles pleines d'un ſuc tout divin, & de toutes ſortes de douceurs ſpirituelles; ces mammelles ſi pures & ſi éloignées de toute duplicité; quoiqu'elles ſoient d'ailleurs ornées de la double couronne de la charité de Dieu & du prochain; ces mammelles enfin abreuvées du ſuc de la verité, & qui ne repandent que verité. Je me tiens donc ſous ces divines mammelles pour recevoir ce qui en diſtile, & qui en regorge, afin qu'étant nourri & fortifié par ce que j'en reçois, je puiſſe marcher avec vous dans la voye de la verité. O ſainte & induſtrieuſe abeille, qui ſçait bâtir des ruches pleines d'un nectar tout celeſte, & d'où il ne diſtile que miſericorde & verité! C'eſt-là où mon ame fait ſon ſejour, & trouve toutes ſes delices, & d'où elle tire dequoy remplir ſon vuide, & ſoûtenir ſa foibleſſe.

2. Ainſi en prétant à Dieu vôtre voix & vôtre miniſtere, vous faites qu'on

II. CLASSE. AN. 409.

benit ſon nom, & que chacun joint ſa voix à la vôtre, pour prendre part aux Cantiques de loüanges que vous chantez à ſa gloire. Ce qui ſe répand juſques ſur nous de la plenitude de Jeſus-Chriſt nous devient plus doux en paſſant par un ſi digne canal, & s'enrichit en quelque maniere lorſqu'il nous eſt preſenté par un Miniſtre ſi pur & ſi fidelle, & qui releve tellement les choſes par le tour qu'il leur donne, & par l'ordre où les met ſon eſprit & ſon induſtrie, que la beauté de cet eſprit nous éblouïroit & arrêteroit nos yeux ſur luy, s'il n'étoit auſſi appliqué qu'il eſt à ne faire regarder que le Seigneur, & à nous faire rapporter à luy tout ce que nous admirons en vous, afin que nous reconnoiſſions qu'il vient de Dieu, & que tout ce qu'il y a de bon, de pur, & de beau en vous, n'y eſt que par participation de ſa bonté, de ſa pureté, & de ſa beauté. Nous eſperons donc que luy rendant graces, comme nous faiſons, de tout le bien que ſa grace a mis en vous, il daignera nous joindre à vous, ou nous mettre au moins en état de vous ſuivre de loin, afin que nous voyant plus pleinement ſoûmis à ce divin Maître, que nous remercions de vous avoir rendu tel que vous étes,

par le ſoin ſi particulier qu'il a pris de vous conduire & de vous gouverner, vous ayez ſujet de le remercier auſſi de ce qu'il aura fait en nous. C'eſt ce que j'eſpere, ſi vous voulez bien achever par le ſecours de vos prieres, ce que vôtre ſeul exemple a déja fait en moy, en m'inſpirant le deſir d'être tel que vous étes.

II. CLASSF. AN. 409.

Vous voyez ce que produit le bien qui eſt en vous; & combien il nous eſt utile que vous ſoyez ſi bon : combien vous nous portez à l'amour du prochain, qui eſt le degré par où on s'éleve à l'amour de Dieu, en ſorte que quand on eſt parvenu à l'un, il n'y a plus qu'un pas à faire pour arriver à l'autre Car l'un & l'autre ſe tiennent : on eſt, pour ainſi dire, ſur le bord de l'amour de Dieu quand on aime le prochain, & l'on en eſt ſi prés, qu'on reſſent déja les ardeurs de l'un auſſi bien que de l'autre; & à meſure que nous ſommes plus embraſez & plus purifiez par l'amour du prochain, nous deſirons d'autant plus d'être embraſez du feu encore plus pur & plus noble de l'amour de Dieu, dans lequel nous n'avons point de meſure marquée comme dans celuy du prochain; LA MESURE de celuy-là étant d'aimer ſans meſure. Ainſi bien

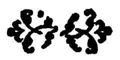
II. CLASSE. AN. 409. loin de craindre de trop aimer nôtre divin Sauveur, nous n'avons à craindre que de ne le pas assez aimer.

3. Ce que vous venez de lire vous marquera la joye qu'a produite en moy l'heureux loisir que j'ay goûté dans cette maison des champs où je suis, & qui m'ayant donné moyen de joüir de vous tout à mon aise, a dissipé tous mes chagrins par les charmes d'une occupation si douce. J'en étois-là de cette lettre, quand j'ay vû finir cette même joye par l'arrivée de ce vénerable Evêque, qui a bien voulu me venir visiter; & ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'il arriva le même jour que je l'avois écrite.

D'où vient donc, ô mon ame, qu'une telle joye se dissipe si aisément? C'est sans doute que ce qui la cause, quelque bon & quelque honnête qu'il soit, n'est qu'un bien particulier, & n'est point d'une utilité assez étenduë, puisqu'il se termine à moy-seul. Songeons donc à nous unir au bien general & universel; & pour cela travaillons à devenir de jour en jour plus purs, & plus capables de cette union, autant que nos pechez nous permettront de nous rendre maîtres de cette partie de matiere à quoy nous som-

mes attachez, & qui fait une portion de nous-mêmes. II. CLASSE. AN. 409.

Voila une grande lettre, non par rapport à vôtre grandeur, mais par rapport à ma petitesse. Je voudrois bien neanmoins qu'elle pût m'en attirer une de vous qui fût proportionnée, non à ma petitesse, mais à vôtre Grandeur. Quelque longue qu'elle puisse être, elle sera courte pour moy, qui trouve court tout le temps que je mets à lire ce qui vient de vous. Marquez-moy le lieu & le temps où je vous iray trouver pour l'affaire pour laquelle vous m'avez témoigné le desirer. Je ne manqueray pas de m'y rendre, si l'affaire est encore en même état, & que vous n'ayez point changé d'avis. Mais quand les choses auroient changé, ne m'empéchez point de suivre l'ébranlement où m'a mis la proposition de vous aller trouver; car c'est la seule chose qui m'ait paru preferable au bonheur que je goûtois. Je saluë en Jesus-Christ tous les freres qui servent ce divin Sauveur avec vous, & je desire fort de les voir.



II. CLASSE.
AN. 409.

LETTRE CX. *

* Ecrite l'an 409. C'étoit auparavant la 135. & celle qui étoit la 110. est presentement la 213.

Saint Augustin se plaint à Severe, mais d'une maniere douce & obligeante, des grandes loüanges que Severe luy avoit données dans la lettre precedente, & le prie de trouver bon qu'il achevât les ouvrages à quoy il travailloit actuellement, plûtôt que de les interrompre pour faire ce que Severe souhaitoit de luy.

AUGUSTIN, & les freres qui sont avec luy, saluë en JESUS-CHRIST son tres-cher, & tres-aimable frere & Collegue, le tres-vénerable Seigneur SEVERE, * & les freres qui sont avec luy.

* On a vû qui étoit ce Severe par une note sur le titre de la lettre 62.

1. LA lettre que vous a portée de moy mon tres-cher fils & Collegue dans le Diaconat Timothée, * étoit déja entre ses mains, & luy prêt à partir, lors que nos chers enfans Quodvultdeus & Gaudence arriverent icy avec des lettres pour moy de vôtre part; & si Timothée ne vous en a pas porté la réponse, c'est parce qu'il n'a resté que tres-peu de temps avec nous depuis l'arrivée des autres, & qu'il n'y a été que comme devant partir de mo-

* C'est apparemment ce même Timothée sur le sujet duquel il y avoit eû quelque sorte de dispute entre saint Augustin & Severe comme il paroît par les lettres 62. & 63.

ment en moment. Mais quand je vous aurois fait reponse par luy, je serois encore vôtre redevable, puisque je le seray même encore aprés que je me seray acquité de cette réponse que je vous fais. Et ce qui fait que je le seray, ce n'est pas seulement la charité qui est une sorte de dette dont nous sommes d'autant plus tenus que nous avons plus de soin de nous en acquiter; ensorte que nous ne cessons jamais d'en être redevables les uns aux autres, comme l'Apôtre nous l'apprend lorsqu'il dit, *Ne demeurez redevables envers personne que de la charité que vous vous devez reciproquement*; mais c'est cette lettre même à quoy je fais réponse. Car quand pourrois-je être quitte envers vous sur tout ce que vous y dites de doux pour moy, & sur l'ardeur qu'elle fait voir que vous avez pour tout ce qui vient de moy? Elle m'étoit déja connuë, & vôtre lettre ne m'apprend rien de nouveau sur ce sujet, mais elle exige encore de moy de nouveaux écrits.

II. CLASSE. AN. 409.

Rom. 13. 8.

2. Ce que je vous dis que cette lettre me charge envers vous de dettes dont je me trouve hors d'état de m'acquiter, vous surprendra peut-être, & d'autant plus que vous avez meilleure

II. CLASSE. AN. 409.

opinion de moy, & que vous croyez me connoître comme je me connois moy-même. Mais c'est cela même qui fait la difficulté où je me trouve de répondre à vôtre lettre. Car d'un côté l'envie que j'ay d'épargner vôtre modestie m'empêche de vous dire tout ce que je pense de vous; mais aussi si j'en dis moins, aprés toutes les loüanges que vous m'avez données, je demeure en reste avec vous. Je ne m'en mettrois pas en peine si ce que vous m'avez dit de moy venoit d'un principe de flaterie, qui est ce qu'il y a de plus contraire à l'amitié, au lieu que je sçay qu'il part d'une charité tres-sincere. Si c'étoit donc la flaterie qui vous eût fait parler de la sorte, je ne serois point vôtre debiteur: car A DIEU ne plaise que nous nous croyïons obligez de payer les flateries en même monoye; mais je vous dois d'autant plus que je connois mieux la fidelité & la sincerité avec laquelle vous me parlez.

3. Mais que fais-je? Et n'est-ce pas me loüer moy-même, en quelque sorte, que de dire que vous me parlez avec fidelité & sincerité, quand vous me loüez? il est vray; mais je n'ay sçû faire autrement, ny m'empêcher de parler de vous

comme j'ay déja fait à la personne que vous sçavez. Cependant je viens de me jetter encore par-là dans une difficulté nouvelle que vous ne m'aviez point faite, & dont vous attendez sans doute que je vous donne la solution. Ainsi je m'endette de nouveau envers vous, comme si je ne vous devois pas déja assez. Mais il me sera aisé de vous montrer (& vous le verriez bien de vous-même quand je ne vous le montrerois pas) que l'on peut dire vray en ne parlant pas fidellement ny sincerement, & qu'on peut parler fidellement & sincerement en ne disant pas vray. Car celuy qui dit ce qu'il pense parle sincerement, quoique ce qu'il dit ne soit pas vray, & celuy qui dit le contraire de ce qu'il pense ne parle pas sincerement quoique ce qu'il dit soit vray. Or je ne puis douter que vous ne pensiez ce que vous dites de moy : mais comme je ne me reconnois point dans le portrait que vous m'en faites, il se peut faire que vous ne disiez pas vray, quoique vous parliez fort sincerement. II. CLASSE. AN. 409.

4. Je ne veux donc pas que vous soyez trompé, quoique ce qui vous trompe ne soit que cette même amitié à qui je dois tant. Le même principe d'amitié & de sincerité me pourroit faire dire tout le

II. CLASSE. AN. 409. bien que je connois de vous, si je ne voulois, comme j'ay déja dit, épargner vôtre modestie. Pour moy, quand je me vois loüé par un amy intime, il me semble que c'est comme si je me loüois moy-même; & vous voyez si cela se peut soûtenir, quand on diroit le plus vray du monde : bien moins donc le peut-on quand ce qui se dit à nôtre avantage n'est pas vray. Or quoique vous soyez un autre moy-même, ou plûtôt que nos deux ames n'en fassent qu'une, vous pouvez vous tromper en croyant voir en moy ce que je n'ay pas, comme chacun se trompe en croyant voir en soy ce qui n'y est point; & c'est ce que je ne veux pas, non seulement parce qu'on ne doit pas vouloir que personne se trompe, & encore moins ceux qu'on aime; mais encore parce qu'en croyant que je suis ce que je ne suis pas, vous en auriez d'autant moins de soin de prier Dieu de me rendre tel que je dois être.

Aussi ne prétends-je pas que la bienveillance, dont je vous suis redevable, doive aller à croire & à dire de vous ce qui n'est pas, & à vous louër de choses que vous sçavez bien qui vous manquent encore; & quoique je vous doive aimer autant que vous m'aimez, cette

amitié ne me doit faire compter au nombre de vos biens que les dons que je ſuis certain que vous avez reçûs de Dieu. Or ce qui fait que je m'en tiens-là, ce n'eſt pas tant pour ne me pas tromper, que de peur qu'en vous voyant loüé par un homme qui vous aime autant que je fais, vous ne fuſſiez embaraſſé comme ſi vous vous loüiez vous-même, & pour garder en cela avec vous la même regle que je deſire que l'on garde avec moy. Si l'on croit que je doive faire ſur cela ce que je ſuis perſuadé qu'on ne doit pas faire, j'aime mieux demeurer vôtre debiteur, juſqu'à ce que l'on m'ait convaincu. Si au contraire j'ay raiſon de croire que cela ne ſe doit pas, dés-là je ne ſuis plus vôtre debiteur.

5. Vous direz peut-être, que je parle comme ſi vous me croyïez redevable envers vous, & que vous deſiraſſiez de moy une grande lettre ſur vos loüanges. Dieu me garde de croire cela de vous : mais comme vôtre lettre eſt pleine de loüanges de moy, vrayes ou fauſſes, c'eſt ce que je n'examine point, dés-là elle demande de moy que je vous faſſe une correction ſur ce ſujet. Ce n'eſt peut-être pas ce que vous avez pretendu ; mais c'eſt proprement ce que je vous

II. CLASSE. AN. 409.

dois; & de vouloir que je vous écrive autre chose, c'est me demander autre chose que ce que je vous dois, & non pas vouloir que je m'acquite. Or l'ordre & la justice veulent que nous commencions par nous acquiter : aprés cela nous pouvons aller jusqu'à donner, quoyqu'à regarder de plus prés les regles que Jesus-Christ nous a laissées, quand on dispense des choses de la nature de celles que vous souhaiteriez que je vous écrivisse, ce n'est pas donner c'est s'acquiter, puisqu'elles sont de celles que la charité fait qu'on se doit les uns aux autres. Or la charité a droit d'exiger ces sortes de choses, & nous sommes obligez d'aider en ce que nous pouvons celuy qui demande de l'être pour arriver au vray bien. Mais vous sçavez, mon cher frere, à combien d'ouvrages je travaille, & que ce seroit manquer à mon devoir que d'employer à autre chose les momens de loisir que me peuvent laisser les soins & les assujetissemens de mon ministere.

6. Vous me demandez une longue lettre, & j'avouë que le moins que je doive à une amitié aussi tendre, aussi douce, & aussi sincere que la vôtre, c'est de vous satisfaire en cela : mais

comme je sçay que vous aimez la justice surtoutes choses, je vous prie d'écouter ce que j'ay à vous dire de sa part. Vous convenez sans doute que ce que je dois & à vous & à d'autres est preferable à ce que je ne dois qu'à vous-seul : or j'ay si peu le temps de fournir à l'un & à l'autre, que je n'en ay pas même assez pour celle de ces deux choses qui doit aller devant. Ainsi il est du devoir de tous mes chers amis, au premier rang desquels je vous mets au nom de J. C. non seulement de ne me point charger de faire d'autres écrits, mais même d'empêcher, par tout ce que l'authorité & la charité leur donnent de credit sur les autres, qu'on n'exige rien de moy dans l'état où je suis; autrement on m'accusera de dureté, de ne pas satisfaire chacun sur ce qu'il peut desirer; quoique rien ne m'en empêche que l'envie que j'ay de m'acquiter de ce que je dois à tout le monde. Lors que vous viendrez icy, comme je l'espere, & comme vous me l'avez promis, vous verrez à combien d'ouvrages je travaille au milieu de toutes mes occupations, & je croy qu'aprés cela, vous aurez encore plus de soin que je ne vous en demande, de détourner ceux qui voudroient me

II. CLASSE. AN. 409.

II. CLASSE. AN. 409.

charger d'autre chose. Que le Seigneur nôtre Dieu qui a rendu vôtre cœur si capable & si avide de sa verité, daigne luy-même remplir cette capacité & cette avidité si sainte.

LETTRE CXI.*

* Ecrite au mois de Novembre 409. C'étoit auparavant la 122. & celle qui étoit la 111. est presentement la 148.

Le Prêtre Victorien avoit donné avis à saint Augustin des maux que les Barbares, dont l'Espagne & l'Italie étoient inondées, faisoient souffrir à un grand nombre de saints Personnages, & de Vierges consacrées à Dieu. Saint Augustin le console sur ce sujet par tout ce qu'il trouve dans les saintes Ecritures de plus propre à soûtenir la patience de ceux qui étoient exposez à ces calamitez.

AUGUSTIN saluë en JESUS-CHRIST son tres-cher & tres-aimable frere & Collegue dans le Sacerdoce le Seigneur VICTORIEN.

1. J'AY le cœur percé de douleur depuis que j'ay lû vôtre lettre. Vous voulez que je vous y fasse une réponse fort étenduë : mais ces sortes de maux demandent une abondance de larmes, plûtôt qu'une abondance de paroles. On voit de toutes parts de si grandes calamitez

mitez [a] qu'il n'y a presqu'aucune partie du monde où l'on ne soit dans la douleur & dans les larmes, pour des maux pareils à ceux dont vous nous avez écrit. Il n'y a pas bien long-temps qu'il y a eû de nos freres mis à mort par les Barbares, jusques dans ces Monasteres qui sont situez dans des solitudes si reculées, qu'elles sembloient devoir être à couvert de semblables accidens. Je croy que vous aurez aussi entendu parler de toutes les desolations arrivées dans les Gaules & en Italie : nous venons même d'en apprendre de semblables de plusieurs Provinces d'Espagne, qui en avoient été exemptes jusqu'icy. Mais sans aller si loin, quoique nôtre territoire d'Hippone n'ait pas encore été attaqué par les Barbares, les Clercs Donatistes, & les Circoncellions exercent contre nous de si terribles brigandages, & ravagent les Eglises avec tant de fureur, que je ne

II. CLASSE. AN. 409. a

a. Il parle de la desolation generale dont presque aucune partie du monde n'étoit alors exempte. Les Gots ravageoient l'Italie, assiegerent Rome par deux fois, & la prirent. Les Gaules étoient en proye aux Barbares; & l'Espagne, qui avoit été jusques là en seureté, fut envahie par les Vvandales, les Alains, les Sueves, & autres Barbares, qui passerent les Pirenées. Cassiodore, Prosper, Idace en font foy dans leurs chroniques. Cassien dans sa sixiéme Conference parle de la mort de ces Moines d'Egypte, dont saint Augustin fait mention en cet endroit.

II. CLASSE. AN. 409.

Cruauté des Circoncellions.

sçay s'il ne vaudroit pas mieux avoir affaire à des Barbares. Car au moins, la cruauté des Barbares n'a pas encore été jusqu'à mettre dans les yeux de la chaux vive & du vinaigre, comme ceux-cy font à nos Clercs, qu'ils déchirent de coups dans tout le reste de leur corps. Ils pillent les maisons, ils les brûlent, ils enlevent les grains, ils répandent les vins, & par la crainte de pareilles violences, ils reduisent un grand nombre de Catholiques à se faire rebaptiser; en sorte que le jour devant que je vous écrivisse cette lettre, j'appris que jusqu'à quarante-huit personnes du même lieu avoient été rebaptisées.

2. Cependant quelque déplorables que soient ces maux il n'y a pas lieu de s'en étonner. Prions Dieu qu'il nous en délivre, non en consideration d'aucun merite qui soit en nous, mais par la grandeur de sa misericorde. Car du reste que pouvons-nous attendre autre chose aprés ce que les Prophetes & l'Evangile même nous ont prédit? NE SOYONS PAS si peu d'accord avec nous-mêmes, que de nous plaindre quand nous voyons accomplir ce que nous faisons profession de croire quand nous le lisons. L'effet que cela doit faire est que ceux qui de-

2.Tim.1.9.

De quels yeux les Chrêtiens doivent regarder les calamitez publiques.

meuroient dans l'incredulité, quand on ne faisoit que voir dans les livres saints les predictions de ces calamitez, cessent au moins d'être incredules presentement qu'ils les voyent arriver devant leurs yeux. Car LE GENRE HUMAIN est dans ces desolations comme les olives sous le pressoir ; & comme on en voit sortir l'écume & la lie, c'est à dire les blasphemes des infideles & des impies qui murmurent contre la providence de Dieu, on en voit aussi couler l'huile pure, c'est à dire les prieres humbles & ferventes des fidelles & des Saints qui adorent sa justice, & implorent sa misericorde.

II. CLASSE. AN. 409.

Pour ce qui est de ceux que ces maux font murmurer avec impieté contre la Religion Chrêtienne, & qui disent qu'avant qu'on eût entendu parler de cette doctrine, on ne voyoit point de tels malheurs, l'Evangile nous fournit dequoy leur répondre ; & il n'y a qu'à leur dire avec Jesus-Christ, que le serviteur qui aura fait des choses dignes de châtiment, mais sans avoir sçû la volonté de son maître, sera bien moins châtié que celuy qui aprés avoir connu cette volonté adorable, n'aura pas laissé de faire le mal. Faut-il donc s'étonner que le monde,

Les Payens se prenoient aux Chrêtiens de tous les maux qu'on voyoit arriver.

Luc. 12. 47. & 48.

Pourquoy les calamitez ont été plus frequen-

II. CLASSE. AN. 409.

qui depuis que la Doctrine de Jesus-Christ luy a été prêchée est comme un serviteur instruit de la volonté de son maître, & qui continuë à faire le mal, soit châtié plus durement? on ne compte que le progrez de la Doctrine Evangelique, mais on ne compte point le mépris que l'on en fait.

tes depuis la publication de l'Evangile.

Pour les Saints qui servent Dieu avec humilité, & qui souffrent doublement, puisqu'outre ce qu'ils souffrent avec les impies, ils souffrent encore de voir les impies tels qu'ils sont, ils trouvent leur consolation dans l'esperance du siecle avenir, qui leur fait dire avec l'Apôtre: *Les souffrances de ce temps icy n'ont point de proportion avec cette gloire que Dieu doit faire un jour éclater en nous.*

3. Lors donc, mon tres-cher frere, que ces gens dont vous dites que vous ne sçauriez souffrir les murmures, vous diront, à la bonne heure que nous soyons exposez à ces calamitez, nous qui les avons meritées par nos pechez: mais qu'ont fait les Saints mêmes & les serviteurs de Dieu pour être mis à mort par les Barbares, & les Vierges qui luy sont consacrées, pour être emmenées en captivité? repondez-leur dans un sentiment de pieté & d'humilité sincere &

veritable, que quelques œuvres de justice que nous pratiquions, quelque obeïssance que nous rendions à Dieu, nous ne sommes pas meilleurs que ces trois saints Personnages, que leur fidelité à garder la loy de Dieu fit jetter dans une fournaise ardente. Cependant voyez ce qu'Azarias, un des trois, disoit au milieu des flames.

II. CLASSE. AN. 409.

Qu'on vous benisse, ô Seigneur Dieu « *Dan.* 3.
de nos peres, disoit ce saint Homme, « 26. *&c.*
qu'on rende honneur & gloire à vôtre «
nom dans tous les siecles; parce que vous «
êtes juste dans tout ce que vous nous «
avez fait souffrir; que toutes vos œuvres «
sont selon la verité; que toutes vos voyes «
sont droites, & vos jugemens équitables. «
Vous avez exercé un juste jugement «
dans tout ce que vous avez permis qui «
nous arrivât, & à la sainte ville de nos «
peres, la ville de Jerusalem. C'est par «
un effet de vôtre verité & de vôtre justi- «
ce que vous avez fait tomber tous ces «
maux sur nous en punition de nos pe- «
chez. Car nous avons peché: nous n'a- «
vons point gardé vôtre loy: nous n'a- «
vons point obeï à vos preceptes, ny par «
consequent merité d'être bien traitez. «
C'est donc par un juste jugement que «
vous nous avez envoyé tous ces maux; «

II. CLASSE. AN. 409.

» que vous nous avez livrez à la méchan-
» ceté & à la haine d'un peuple étranger;
» à un Roy injuste & méchant, qui nous
» a transportez hors de nôtre terre : ainsi
» nous n'avons rien à dire dans l'état où
» nous sommes. Nous sommes devenus
» un objet de mépris à ceux qui vous ser-
» vent & qui vous adorent, & nous som-
» mes couverts de confusion. Mais Sei-
» gneur ne nous y laissez pas pour toûjours,
» tirez-nous-en pour l'amour de vôtre
» nom : ne détournez point vôtre mise-
» ricorde de dessus nous : daignez vous
» souvenir de l'alliance que vous avez
» faite avec nos peres, en consideration
» d'Abraham que vous avez aimé, d'Isaac
» qui vous a servi, & d'Israël qui a été
» saint devant vos yeux. Car vous leur
» avez promis de multiplier leur posterité,
» en sorte qu'elle seroit aussi nombreuse
» que les étoiles du Ciel, & les grains de
» sable du bord de la mer; & aujourd'huy
» nous sommes le moindre de tous les
» peuples, & toute la terre nous voit dans
» l'humiliation où nous sommes tombez à
» cause de nos pechez.

Vous voyez donc, mon cher frere, de quelle maniere ces Personnages si saints, & si courageux dans la persecution, confessoient leurs pechez jusques au mi-

lieu des flâmes qui les épargnoient, & dont Dieu suspendoit l'activité en leur faveur. Vous voyez que non seulement ils reconnoissoient que c'étoit justement que Dieu avoit permis qu'ils tombassent dans l'humiliation, mais qu'ils le publioient hautement. II. CLASSE. AN. 409.

4. Sommes-nous donc meilleurs que Daniel même qui rapporte ce que nous venons de dire, & dont Dieu a dit par la bouche du Prophete Ezechiel parlant au Prince de Tyr, *Etes-vous plus sage que Daniel?* Ce saint homme étoit si juste, que Dieu le met avec Job & Noé [a] au nombre de ceux qu'il délivrera, proposant ces trois saints Personnages comme autant de modeles de justice & de sainteté : mais d'une sainteté qui ne peut operer la délivrance que de ceux-mêmes qui en seront revêtus; & qui n'ira pas jusqu'à obtenir grace pour leurs propres enfans. Cependant voyez la priere de ce même Daniel, & vous trouverez que dans sa captivité

Ezech. 28 3. *Ibid.* 14. 14.

a Noë, dit saint Augustin au Livre *de urbis excidio* chapitre 1. est la figure des bons Pasteurs qui gouvernent l'Eglise, comme Noë gouvernoit l'Arche pendant le deluge. Daniel est celle de tous les saints qui vivent en continence, & Job celle des personnes mariées qui menent une vie juste & sainte. Voyez saint Bernard au sixiéme sermon sur la veille de Noël, & au troisiéme Sermon sur l'Assomption de la sainte Vierge.

II. CLASSE. AN. 409. il confesse non seulement les pechez de son peuple, mais les siens propres ; & qu'il reconnoît qu'ils luy ont justement attiré les calamitez & l'opprobre de cette captivité. Voicy comment il en parle.

Dan. 9. 5. &c. » Je me suis tourné vers le Seigneur » mon Dieu, & j'ay cherché à le fléchir » par des prieres, dans les jeûnes, le sac & » la cendre. J'ay donc prié le Seigneur » mon Dieu, je luy ay confessé mes pe- » chez, & luy ay dit : Mon Seigneur & » mon Dieu, vous étes grand & admi- » rable ; vous ne manquez point à vos » promesses, & vous conservez des sen- » timens de misericorde pour ceux qui » aiment & qui gardent vos commande- » mens. Mais nous avons violé vôtre » Loy, & nous sommes tombez dans l'im- » pieté : nous nous sommes écartez de » vos Preceptes & de vos Ordonnances : » nous n'avons point écouté vos servi- » teurs les Prophetes qui parloient en vô- » tre nom à nos Rois & à tout le Peuple. » Ainsi il n'y a que justice de vôtre part, » ô Seigneur ; & il n'y a pour nous que » honte & confusion. Ce temps, où nous » sommes, est veritablement un temps » de confusion pour tous ceux de Juda, » pour tous les habitans de Jerusalem,

& pour tout le peuple d'Israël, tant « ceux qui sont icy & aux environs, « que ceux qui sont dispersez dans les « diverses parties de cette terre où vous « les avez releguez en punition de leur « dureté & de leur rebellion, par laquel- « le ils ont deshonoré vôtre saint Nom. « Mais l'opprobre & la confusion nous « sont justement dûs, à nous qui avons « peché, à nos Rois, à nos Chefs, & à « nos peres. C'est à vous, Seigneur, à « nous pardonner, & à nous faire miseri- « corde, comme nous vous la demandons, « parce que nous nous sommes retirés de « vous, & que nous n'avons pas écouté « la voix du Seigneur nôtre Dieu, & « que nous ne sommes pas demeurez fi- « delles à l'observation des preceptes de « cette Loy qu'il nous avoit donnée par « les mains de ses serviteurs les Prophe- « tes. Tout Israël a peché contre vôtre « Loy : ils se sont tous détournez pour ne « pas entendre vôtre voix, & c'est pour « cela que nous avons vû fondre sur nous « ce qui est porté dans les maledictions « prononcées avec serment, & couchées « dans la Loy de vôtre serviteur Moyse. « Car nous avons peché, & nous avons « vû ensuite l'effet des menaces qu'il « nous avoit faites, & aux Juges qui «

II. CLASSE. AN 409.

» nous gouvernoient, de faire tomber
» sur nous des maux dont il n'y a point
» d'exemple sous le Ciel, & qui sont
» proportionnez aux crimes qui ont été
» commis à Jerusalem, selon ce qui est
» écrit dans la Loy de Moyse. Tous ces
» châtimens sont venus fondre sur nos
» têtes, & nous n'avons point eu recours
» au Seigneur nôtre Dieu, pour le prier
» de détourner nos iniquitez de dessus
» nous, & de nous faire connoître sa ve-
» rité dans toute son étenduë ; & Dieu
» qui veille sur tous ses Saints nous a fait
» tomber dans des maux qui sont l'effet
» de sa justice. Car le Seigneur nôtre
» Dieu est juste en tout ce qu'il a fait dans
» tout le monde, qui est l'ouvrage de ses
» mains : mais nous n'avons point écou-
» té sa voix. Maintenant donc, mon Sei-
» gneur & mon Dieu, qui avez tiré vô-
» tre peuple d'Egypte par la force de
» vôtre bras, & qui avez fait éclater
» la gloire de vôtre Nom dans un temps
» comme celuy-cy, détournez par la
» grandeur de vôtre misericorde les coups
» de vôtre colere de dessus vôtre ville
» de Jerusalem, & vôtre sainte montagne;
» quoique nous ayons peché contre vô-
» tre Loy. Car c'est en punition de nos
» pechez, & des iniquitez de nos peres,

« que Jerusalem & tout vôtre peuple sont « tombez dans la confusion, & sont devenus un objet de mépris pour tous nos « voisins. Exaucez donc, ô mon Dieu, la « priere de vôtre serviteur : monstrez nous « vôtre visage, afin que vôtre nom soit « sanctifié, au lieu qu'il a été méprisé & « vôtre Loy abandonnée. Prestez l'oreille à « nôtre voix pour l'amour de vous-seul, « ô mon Seigneur & mon Dieu, & nous « exaucez. Ouvrez vos yeux, & voyez « nôtre aneantissement, & celuy de vôtre ville de Jerusalem, sur laquelle vôtre saint Nom a été invoqué. Car ce « n'est pas en nous appuyant sur vôtre « justice, mais sur vôtre misericorde, « dont la grandeur nous est connuë, que « nous osons vous adresser nos prieres. « Exaucez nous, Seigneur : appaisez-vous « Seigneur : écoutez nous, Seigneur, sans « differer davantage, & pour la seule gloire de vôtre nom, ô mon Dieu. Car vôtre Nom a été invoqué dans vôtre ville : il l'a été sur cette ville & sur vôtre « peuple. Aprés quoy ce saint Prophete « ajoûte. Comme je parlois encore en « continuant ma priere, & que je confessois mes pechez & ceux de mon peuple, &c. «

II. CLASSE. AN. 409.

Vous voyez qu'il fait mention de ses

II. CLASSE. AN. 409. pechez, avant de parler de ceux de son peuple; qu'il exalte la gloire & la justice de Dieu; & qu'il la fait consister en ce que ce n'est pas sans sujet qu'il châtie même ses Saints; mais en punition de leurs pechez. Si donc des personnages d'une sainteté si éminente qu'elle a été respectée par les lions & les flammes, ont parlé de la sorte, que pouvons-nous dire dans les maux dont il plaît à Dieu de nous affliger, nous qui sommes si loin de ce degré de sainteté, quelque soin que nous paroissions avoir de vivre dans la justice?

5. Mais afin qu'on ne dise pas qu'il falloit donc que ces serviteurs de Dieu qui ont été mis à mort par les Barbares, à ce que vous nous apprenez, fussent preservés miraculeusement de leurs mains, comme les trois Enfans le furent des flammes de la fournaise, & Daniel des dents des lions; il faut sçavoir que ces miracles n'ont été faits que pour amener au culte du vray Dieu les Princes qui avoient condamné ces saints Personnages à ces sortes de supplices, & en execution de ce que Dieu avoit resolu dans les dispositions secretes de ses jugemens & de sa misericorde pour le salut de ces mêmes Princes. Il a plû

Daniel 3. 94 & chap. 6. 22.

Desseins de Dieu dans les miracles qu'il a faits en faveur de quelques-uns de ses Saints,

& dans ce

à Dieu de faire cette grace à ceux-là, & non pas à Antiochus qui fit mourir les Machabées avec des cruautez inoüyes. Mais en permettant que ces saints Martyrs fussent exposez à ces tourmens, qui leur ont acquis tant de gloire, il punit d'autant plus severement le cœur endurcy de ce malheureux Prince : & c'est ce que luy declara celuy qui fut mis à mort le sixiéme, voicy ce qu'en dit l'Ecriture. *Aprés cela on vint au sixiéme, & comme il étoit prest d'expirer dans les tourmens, il dit à Antiochus, que ce que Dieu permet qui nous arrive ne vous seduise pas. Nous souffrons parce que nous avons peché contre nôtre Dieu, & nous ne recevons que ce que nous avons merité. Mais ne vous flatez pas pour cela de demeurer impuni, vous qui par vos loix impies vous étes élevé contre Dieu & contre sa Loy.*

II. CLASSE. AN. 409. *qu'il a permis que les mechans fissent souffrir à d'autres.*

2. Macab. 7. 18. & 19.

Vous voyez donc combien il y avoit d'humilité & de verité dans les sentimens de ces grands Saints, qui reconnoissent que c'étoit pour leurs pechez que Dieu les châtioit. Aussi est-il dit de luy, qu'il châtie ceux qu'il aime, & qu'il fait passer sous sa verge tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfans : ce qui a fait dire à l'Apôtre, que

Prov. 3. 12. & Heb. 12. 5.

1. Cor. 11. 31.

II. CLASSE. AN. 409.

Ibid. v. 32. si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugez, & que quand Dieu nous juge c'est pour nous corriger, & afin que nous ne soyons pas condamnez avec ce monde.

6. Ayez soin de lire pour vous-mêmes, & de prêcher aux autres ces saintes instructions que l'Ecriture nous donne. Veillez sur vous-mêmes avec tout le soin qu'il vous sera possible, afin qu'il ne vous arrive pas de murmurer contre Dieu dans ces tentations & ces calamitez qui nous arrivent, & avertissez les autres d'y prendre-garde. Ce sont, dites-vous, de tres-gens de bien, des fidelles, des serviteurs de Dieu, des Saints qui ont été mis à mort par les Barbares: mais qu'importe que ce soit le fer ou la fiévre qui les ait délivrez de la prison de leur corps? CE QUE DIEU regarde dans la mort de ses serviteurs n'est pas ce qui les fait mourir, mais quels ils sont quand ils meurent. Une fin prompte, & qui survient tout d'un coup, est même moins fâcheuse qu'une longue maladie. Cependant nous voyons combien furent longs & horribles les maux du saint homme Job, à la justice duquel, Dieu-même, qui ne sçauroit se tromper, rend un témoignage si avantageux.

Ce que Dieu regard dans la mort des justes.

Job. 1. 8.

7. C'eſt quelque choſe ſans doute de bien cruel & de bien déplorable que la captivité de ces femmes ſi chaſtes & ſi ſaintes : mais leur Dieu n'eſt point captif, & il ne les abandonnera point dans leur captivivité, s'il les reconnoît pour être à luy. Car ces Saints dont j'ay rapporté les ſouffrances, & qui confeſſoient ſi humblement leurs pechez, ne nous ont laiſſé leurs hiſtoires par écrit qu'afin de nous apprendre que Dieu n'abandonne point ſes ſerviteurs, quoiqu'ils ſoient en captivité. Et que ſçavons-nous ſi Dieu ne veut point que ces femmes, que les barbares ont emmenées, deviennent dans leurs pays des inſtrumens de ſes merveilles ? De vôtre part ce que vous avez à faire, c'eſt de prier & de gemir inceſſamment devant Dieu pour elles ; de tâcher d'en apprendre des nouvelles tant que vous pourrez ; & de leur procurer tous les ſecours & toutes les conſolations qui dépendront de vous.

II. CLASSE. AN. 409.

Il n'y a pas long-temps que dans la contrée de Steffe une Vierge conſacrée à Dieu, niepce de l'Evêque Severe, ayant été priſe & emmenée par les Barbares, Dieu par une diſpoſition admirable de ſa miſericorde, fit qu'elle en

II. CLASSE. An. 409.

sortit tres-honorablement, & qu'elle fut remise entre les mains de ses parens, & voicy comment la chose se passa. Elle ne fut pas si-tôt arrivée dans la maison de ces Barbares, où elle fut menée comme esclave, que ses maîtres furent frappez soudainement d'une maladie tres-dangereuse. Ils étoient trois, si je ne me trompe, & tous trois freres; & leur mere voyant que cette fille servoit Dieu, & croyant que les prieres d'une personne si sainte pourroient tirer ses enfans du peril évident où ils étoient, la conjura de prier pour eux, & luy promit que s'ils guerissoient on la rendroit à ses parens. Elle jeûna donc, elle pria, & fut promptement exaucée; & c'étoit pour cela sans doute, autant que l'evenement nous donne lieu de le presumer, que Dieu avoit permis qu'elle tombât entre leurs mains. Ainsi ces Barbares ayant recouvert leur santé, par un effet si prompt & si sensible de la misericorde de Dieu, conceurent de grands sentimens d'admiration & de respect pour leur esclave, & executerent ce que leur mere luy avoit promis.

8. Priez donc pour celles qui sont tombées dans un semblable accident, afin que Dieu leur mette dans le cœur & dans

dans la bouche ce que le saint homme Azarias, dont j'ay déja parlé, disoit dans la suite de cette priere qu'il adressoit à Dieu, & dans laquelle il confessoit si humblement ses pechez. Car elles sont presentement dans le païs de leur captivité, comme les enfans d'Israël étoient alors dans cette terre étrangere, où ils ne pouvoient, non plus que ces femmes-cy, offrir des sacrifices à Dieu, comme ils avoient accoûtumé, ny porter leurs offrandes à l'Autel; & où il n'y avoit point de Prêtres par les mains de qui ils pussent les presenter. Que Dieu leur fasse donc la grace de dire comme faisoit Azarias dans la suite de sa priere : « Nous n'avons plus presentement ny « Prince, ny Prophete, ny Chef, ny holocauste, ny offrande, ny prieres publiques, ny aucun lieu où nous puissions vous offrir des sacrifices capables d'attirer vôtre misericorde sur nous; mais recevez celuy d'un cœur contrit & humilié. Que ce sacrifice que nous vous offrons tienne lieu des holocaustes de taureaux, de beliers, & d'agneaux, & qu'il soit capable de perfectionner ceux qui vous suivent; car ceux qui se confient en vous ne sçauroient être confondus. Or nous vous suivons de tout nô-

II. CLASSE. AN. 409.

Dan. 3. 38. &c.

II. CLASSE. An 409.

» tre cœur : nous sommes penetrez de
» vôtre crainte : nous cherchons, ô mon
» Dieu, la lumiere de vôtre visage : ne
» permettez donc pas que nous soyons
» confondus : traitez-nous selon la gran-
» deur de vôtre misericorde : délivrez-
» nous par un effet miraculeux de vôtre
» puissance : glorifiez vôtre saint Nom,
» & remplissez de terreur ceux qui font du
» mal à vos serviteurs. Que vôtre toute-
» puissance les confonde ; qu'elle aneantis-
» se toutes leurs forces ; & qu'ils sçachent
» que vous êtes le seul Seigneur & le seul
» Dieu, dont la gloire éclate dans toute
» la terre.

9. Si elles parlent à Dieu de cette sorte, & qu'elles gemissent sincerement en sa presence, il les assistera sans doute, comme il a accoûtumé d'assister les siens ; & il ne permettra pas que ces Barbares entreprennent rien contre la chasteté de ces Vierges ; ou s'il le permet, il ne leur en sera rien imputé. Car QUAND LE COEUR demeure pur, & qu'il ne consent point au crime, il ne se peut rien passer dans le corps de criminel ; & quoi que puisse entreprendre un impudique sur une personne chaste, qui n'y donne point de lieu, & qui n'y prend point de part, le crime n'est que pour luy-seul. A l'égard

de l'autre c'est une violence qu'elle souffre; mais non pas une tache qui la soüille. Car LA PURETE' du cœur est d'une si grande vertu, que tant qu'elle demeure en son entier, tout ce que la violence peut sur le corps ne donne point d'atteinte à la chasteté. Vous trouverez peut-être cette lettre courte, à en juger par rapport à ce que vous desiriez de moy, mais elle est fort longue par rapport à mes occupations, & au peu de loisir que m'a donné celuy qui la doit porter. Que vôtre charité s'en contente donc: le Seigneur vous fera trouver dans ses Ecritures des consolations plus abondantes, si vous les lisez avec tout le soin & toute l'application qu'on y doit apporter.

II. CLASSE. AN. 409.

LETTRE CXII. *

Saint Augustin exhorte Donat, qui sortoit de la charge de Proconsul, à renoncer à tout le faste du siecle pour suivre Jesus-Christ; & à ramener à la communion de l'Eglise Catholique ceux qui dépendoient de luy.

* Ecrite sur la fin de l'année 409. ou sur le commencement de la suivante.

C'étoit auparavant la 128. & celle qui étoit la 112. est presentement la 147.

AUGUSTIN saluë en JESUS-CHRIST son tres-cher & tres-honoré frere, le tres-illustre Seigneur DONAT.

II. CLASSE. AN. 409.

1. QUELQUE desir que j'eusse de vous voir, pendant que vous étiez en charge, je n'ay pû y parvenir non pas même dans le temps que vous vinstes à Tibily, & je croy que Dieu l'a permis; afin que je pûsse joüir de vous plus à mon aise lorsque vous auriez l'esprit débarrassé des soins des affaires publiques. Car dans le temps que j'avois dessein de vous rendre cette visite, j'étois de mon côté assez de loisir, mais vous étiez si occupé que nous n'aurions pû joüir l'un de l'autre comme nous desirions. Pour moy quand je rappelle le souvenir de ce qu'on a vû en vous, dés vôtre premiere jeunesse, d'honnêteté, de pureté & de droiture, je croy que vôtre cœur est de ceux qui sont propres à recevoir une effusion abondante de l'esprit de Jesus-Christ; qui vous fera rapporter des fruits encore plus capables de vous produire dans le Ciel une gloire immortelle, que de vous attirer sur la terre des loüanges & des acclamations passageres.

2. Car de tous ceux que j'ay entendu parler sur la maniere dont vous vous étes conduit dans les fonctions de vôtre charge, ou à qui j'en ay demandé des nouvelles, il n'y en a pas un qui n'en ait parlé avec éloge, comme de ce

qu'on a jamais vû de plus ferme & de plus pur en ce genre-là. J'ay trouvé tout le monde parfaitement d'accord sur cela; & j'ay eu d'autant plus sujet de faire fond sur ce qu'on m'en a dit, que l'amitié qui est entre nous n'étoit point connuë de ceux qui me parloient si avantageusement de vous, & qu'ils ne sçavoient pas même que je vous connusse le moins du monde. Ainsi je ne puis douter que ce ne soit la verité qui les ait fait parler, & non pas la complaisance. Car LES LOÜANGES ne sont jamais moins suspectes que lorsqu'on pourroit blâmer les personnes qu'on louë, sans craindre de déplaire à ceux à qui l'on parle.

Mais vous sçavez, mon tres-cher & tres-honoré frere, & il ne faut tout au plus que vous en faire souvenir, que SI QUELQUE chose nous donne de la joye dans cette approbation des hommes, ce ne doit pas étre de voir qu'ils approuvent ce que nous avons fait, mais d'avoir sujet de croire que nous avons fait ce qu'il falloit faire. Car LE PRIX des bonnes actions vient d'elles-mêmes, & non pas de ce qu'en peuvent dire les hommes, dont l'esprit n'est que tenebres; & QUAND il leur arrive d'improuver ce

Belles regles pour bien juger de l'approbation ou improbation des hommes.

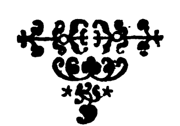
II. CLASSE. AN. 409.

qui est bien, ce sont eux qui sont dignes de compassion, & non pas celuy qui est condamné pour avoir bien fait; & par la même raison, LORSQUE ce que nous faisons de bien est approuvé, & nous attire les loüanges des hommes, le prix de nos bonnes actions n'augmente pas pour cela; puisqu'il dépend uniquement du fond de la verité; & qu'il ne subsiste que sur le témoignage de la bonne conscience. Ainsi quand les hommes jugent bien, c'est à eux-mêmes, plûtôt qu'à celuy dont ils jugent, que leur jugement est avantageux.

3. Comme il n'y a rien dans ce que je viens de vous dire qui ne vous soit parfaitement connu, il ne me reste, mon cher frere, qu'à vous conjurer de tourner tous vos regards sur Jesus-Christ, comme vous avez commencé, & de les tenir fortement & uniquement arrêtez sur luy. Dépoüillez-vous de tout le faste de la vanité humaine, pour vous élever vers ce divin Sauveur qui porte, non à une grandeur trompeuse & apparente, mais au faiste d'une grandeur toute angelique & toute celeste, ceux qui se convertissent à luy, & qui les y fait arriver par les démarches seures &

solides d'une veritable foy. Je vous conjure par ce même Jesus-Christ de me faire réponse, & de travailler dans un esprit de douceur & de charité, à faire rentrer dans la communion de l'Eglise Catholique tous ceux qui dépendent de vous dans le territoire de Sinit & d'Hippone. Je sçay que vous y avez fait revenir vôtre pere, & qu'en cela vous étes devenu le sien. Permettez-moy de le saluër icy, & de luy rendre ce que je dois à un homme de sa consideration & de son merite. Venez nous voir, je vous en conjure: je ne le souhaite qu'afin de vous pouvoir donner lieu de mettre tout ce que vous avez icy en meilleur état par rapport à Dieu; & cela doit excuser la liberté que je prends de vous faire cette priere. Que la misericorde de Dieu vous tienne sous ses aîles, & qu'elle vous préserve de tout ce qui luy peut déplaire.

II. CLASSE. AN. 409.



II.
CLASSE.
AN. 410.

* Ecrite environ l'an 410.
C'étoit auparavant la 229. & celle qui étoit la 113. est presentement la 15.

LETTRE CXIII.*

Saint Augustin prie Cresconius de luy faire obtenir ce qu'il demandoit pour Faventius, qui ayant eu recours à l'azile de l'Eglise, pour se garentir des poursuites d'un homme de qui il avoit pris une forest à ferme, avoit été enlevé lorsqu'il y pensoit le moins.

AUGUSTIN saluë en JESUS-CHRIST son tres-cher frere, le tres-honoré Seigneur CRESCONIUS. [a]

Azile des Eglises.

1. SI je demeurois sans rien dire sur l'affaire dont je vous écris pour la seconde fois, vous m'en blâmeriez, & avec raison; & celuy qui a fait enlever Faventius m'en blâmeroit luy-même, & auroit raison de croire que s'il luy étoit arrivé, comme à Faventius, d'être enlevé de la sorte, aprés avoir eu recours à la protection de l'Eglise, je ne me mettrois pas davantage en peine de le secourir dans son malheur & dans son

a. On croit que ce Cresconius, à qui saint Augustin témoigne en cette lettre avoir écrit une autre fois sur l'affaire de Faventius, étoit ce même Tribun commis à la garde des côtes, auquel il avoit envoyé un Prêtre dés qu'il eut oüy dire qu'on venoit d'enlever Faventius, comme il le dit ensuite dans la 115. lettre.

besoin. Mais quand je compterois pour rien les jugemens des hommes, que répondrois-je au Seigneur nôtre Dieu, & par où m'excuserois-je envers luy, si je manquois de faire tout ce qui dépend de moy pour celuy qui s'estoit mis sous la protection de l'Eglise que je sers? Comme il n'est donc pas possible, mon tres-cher fils & tres-honoré Seigneur, que vous n'entendiez, ou que vous n'ayez même déja entendu parler de l'affaire qui a donné lieu à cet emprisonnement de Faventius, je vous conjure de vous joindre à moy, pour obtenir de l'archer qui le garde, qu'il fasse ce qui est porté par les loix de l'Empereur [a]; c'est à dire qu'il le fasse interroger devant le Juge des lieux, pour sçavoir s'il veut qu'on luy donne un délay de trente jours, pendant lesquels, sans sortir de la même ville où on le tient arrêté, mais sans étre aussi gardé de trop prés, il puisse mettre ordre à ses affaires, & faire de l'argent. Si pendant ce délay nous pouvons terminer son affaire à l'amiable avec le secours de vôtre charité, ce nous sera une gran-

II. CLASSE. AN. 410.

a *Delay accordé par les loix à ceux que l'on emprisonnoit pour dettes.*

a. Il y a sur ce sujet une loy de Theodose du 30. Decembre 380. & une autre d'Honorius du 21. Janvier 409. qui est dans le *Code de Theodose Liv. 9. tit. 2.* & dont nôtre Saint rapporte icy presque les propres termes.

II. CLASSE. AN. 410.

de joye; sinon elle aura l'issuë que Dieu ordonnera selon le merite de l'affaire, ou selon les ordres de sa volonté toute-puissante.

---

* Ecrite aprés la precedente. C'étoit auparavant la 228. & celle qui étoit la 114. est presentement la 5.

LETTRE CXIV. *

A Florentin sur la même affaire.

AUGUSTIN saluë en JESUS-CHRIST son tres-cher fils le Seigneur FLORENTIN.

C'EST à vous à voir par l'ordre de quel Magistrat vous avez enleve Faventius : ce que je sçay, c'est qu'il n'y en à aucun dans l'Empire qui ne regle sa conduite par les loix des Empereurs. Or je vous ay déja envoyé par mon cher frere & Collegue dans le Sacerdoce Celestin, une loy de l'Empereur qui devroit vous étre connuë, quand je ne vous l'aurois pas envoyée, & qui permet à ceux que quelque Officier que ce soit fait comparoître en jugement, de demander d'étre interrogez devant le Juge des lieux, pour sçavoir s'ils veulent qu'on leur accorde un délay de trente jours, pendant lesquels, sans sortir de la méme ville dans laquelle on les tient arrêtez, mais sans étre

aussi gardez de trop prés, ils puissent donner ordre à leurs affaires, & ramasser leurs effets. Quoique ce Prêtre m'ait rapporté qu'on vous avoit lû cette loy, je vous l'envoye encore avec cette Lettre. Ce n'est pas pour vous menacer avec hauteur, mais pour vous prier avec les sentimens que l'humanité donne pour ceux qui souffrent, & afin de satisfaire à l'obligation que la compassion & la charité impose aux Evêques d'interceder pour les miserables. Accordez donc cette grace à ma priere, mon cher fils, & à vôtre propre reputation; & quoique ce que je vous demande ne soit que l'execution des ordres de l'Empereur sous qui vous servez, comptez mon entremise pour quelque chose, & ne faites pas de difficulté de vous rendre à une priere si juste.

II. CLASSE. AN. 410.

LETTRE CXV. *

A Fortunat Evêque de Cirte sur la même affaire.

* Ecrite peu de temps aprés la precedente. C'étoit auparavant la 230. & celle qui étoit la 115 fait presentement la 9. & la 14.

AUGUSTIN salüe en JESUS-CHRIST son tres-cher frere & Collegue, le tres-saint & tres-venerable Seigneur

II. CLASSE. AN. 410.

a FORTUNAT [a] & les Freres qui sont avec luy.

VOSTRE Sainteté connoît Faventius, qui avoit pris à ferme la forest de Panaty. Comme il craignoit quelque chose de fâcheux de celuy à qui elle appartient, il avoit eu recours à l'Eglise d'Hippone, & s'y étant refugié, il s'y tenoit, comme ont accoûtumé ceux qui ont recours à la protection des Eglises, attendant que son affaire pût être reglée par nôtre entremise. Mais, comme il arrive d'ordinaire, ses precautions diminuoient de jour en jour, & le silence de sa partie luy faisoit croire qu'il étoit en seureté, lorsqu'un soir sortant de chez un de ses amis où il avoit soupé, il fut enlevé tout d'un coup par un cer-
b tain Florentin, Officier du Comte, [b] as-

a. FORTUNAT étoit Evêque de Cirte ou Constantine Metropole de Numidie où il avoit succedé à Profuturus. Saint Augustin assista à son ordination, comme on a vû par la note sur le nombre 1. de la lettre 44. Il assista à la conference de Carthage, & fut un des interlocuteurs Catholiques, qui furent choisis pour défendre la cause de l'Eglise. Il est nommé avant Possidius, qui par consequent étoit plus jeune que luy dans l'Episcopat : il souscrivit aussi au Concile de Numidie contre les Pelagiens l'an 416.

b. Ce Comte d'Affrique n'étoit pas proprement le gouverneur, mais le general des troupes de la Province. Heraclien qui avoit tué Stilicon avoit cette charge en 410. Il se revolta peu aprés, & fut défait par le Comte Marin, voyez la note sur l'argument de la lettre 200.

ſiſté d'autant de gens armez qu'il avoit crû qu'il luy en falloit pour une telle execution. Dés que j'en eus la nouvelle, ne ſçachant encore qui l'avoit pris, ny où on l'avoit mené, quoique je me doutaſſe bien que cela venoit de celuy contre les pourſuites duquel il avoit eu recours à l'Egliſe, j'envoiay vers le Tribun prepoſé à la garde des coſtes, qui mit incontinent ſes gens en campagne ſans en pouvoir apprendre aucune nouvelle. Mais le lendemain au matin nous ſçûmes qu'on l'avoit mené dans une certaine maiſon, d'où on l'avoit enſuite tranſporté ailleurs. J'envoiay auſſi-tôt au lieu où l'on m'avoit dit qu'on l'avoit conduit, & l'on y trouva celuy qui l'avoit pris: mais il ne voulut pas ſeulement laiſſer voir le priſonnier au Prêtre que j'avois envoyé. Le lendemain j'écrivis à celuy entre les mains de qui il étoit, pour demander qu'on luy accordât ce que les loix de l'Empereur veulent que l'on faſſe en pareil cas; qui eſt, que ceux contre qui il y a ordre de les faire repreſenter en juſtice, ſoient interrogez devant les Juges des lieux, pour ſçavoir s'ils veulent un délay de trente jours, pendant leſquels, ſans ſortir de la ville où ils ſeront, mais auſſi ſans étre gardez de

II. CLASSE. AN. 410.

trop prés, ils puissent faire de l'argent, & mettre ordre à leurs affaires.

J'esperois que dans ces trente jours nous pourrions terminer à l'amiable celle de Faventius ; mais j'apprens presentement qu'on l'a emmené de-là, & je crains que ce ne soit devant le Gouverneur, & qu'il ne luy arrive quelque chose de fâcheux ; car celuy à qui il a affaire est un homme fort pecunieux, le Juge passe neanmoins pour un homme d'une grande integrité. Mais enfin pour aller au devant des mauvais effets que pourroit faire à ce tribunal l'argent de la partie de Faventius, je vous conjure, mon tres-cher & tres-honoré Seigneur & frere, de vouloir bien rendre au Gouverneur la lettre que je luy écris, & de luy lire celle-cy, parce que j'ay crû qu'il seroit inutile de repeter le fait dans la sienne. Faites en sorte qu'il differe le jugement de l'affaire de Faventius, car je ne sçay pas encore s'il a bon ou mauvais droit : ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'a pas suivi à son égard les loix de l'Empereur, puis qu'aprés l'avoir enlevé de cette sorte, on n'a pas voulu le mener devant le Juge ordinaire, pour luy faire faire sa declaration, s'il vouloit qu'on luy accordât le délay qui se donne en

pareil cas; & c'eſt une obmiſſion que le Gouverneur ne doit pas compter pour peu de choſe. S'il nous donne du temps, nous pourrons peut-être terminer l'affaire avec la partie. II. CLASSE. AN. 410.

LETTRE CXVI. *

* Ecrite avec la precedente. C'étoit auparavant la 251. & celle qui étoit la 116. eſt preſentement la 10.

A Generoſus Gouverneur de Numidie, pour luy recommander l'affaire de Faventius.

AUGUSTIN ſaluë en JESUS-CHRIST ſon tres-cher & tres-honoré fils, le tres-illuſtre Seigneur GENEROSUS.

VOus aimant au point que je fais, & comme j'y ſuis obligé par vôtre merite, & par la reconnoiſſance que je dois à l'amitié que vous avez pour moy, j'ay toûjours été fort touché de tout le bien que l'on dit de vous, & de la maniere dont vous faites vôtre charge. Il ne m'eſt pas encore arrivé neanmoins, mon tres-cher fils & tres-honoré Seigneur, de vous demander aucune grace juſques icy. Mais quand vous aurez vû par la lettre que j'écris à mon venerable frere & Collegue Fortunat, ce qui s'eſt paſſé dans la ville où je ſers l'Egliſe de Jeſus-Chriſt; vous connoîtrez

II. CLASSE. AN. 410.

la neceſſité où je me trouve de recourir à vous, malgré la foule des affaires dont vous étes chargé; & je ne doute point que vous ne faſſiez en cette rencontre ce que nous avons ſujet d'attendre, non ſeulement d'un bon Juge, mais d'un Juge Chrêtien; & qui eſt pour nous tel que la charité de Jeſus-Chriſt nous donne lieu de preſumer que vous étes.

---

* Ecrite au commencement de l'année 410. C'étoit auparavant la 55. & celle qui étoit la 117. eſt preſentement la 4.

LETTRE CXVII. *

Dioſcore [a] *envoye à ſaint Auguſtin pluſieurs queſtions tirées des Dialogues de Ciceron, & le prie d'y répondre au plûtôt.*

TOUTE Preface ſeroit non ſeulement inutile, mais ennuyeuſe, quand on parle à un homme comme vous, qui veut des choſes, & non pas

a. DIOSCORE étoit un jeune homme Grec de naiſſance, & de bon eſprit. Il avoit voyagé en Italie & en Affrique pour y apprendre les langues & les ſciences, & avoit connu ſaint Auguſtin par le moyen de ſon frere Zenobe. Quoiqu'il fût convaincu que la Religion Chrêtienne étoit preferable à toutes les autres, il ne laiſſa pas de vieillir dans le Paganiſme, d'où il ne ſortit enfin que comme forcé par pluſieurs miracles que Dieu fit en ſa faveur, & qu'on voit fort au long dans la lettre 227. car il n'y a pas à douter que ce ne ſoit le même de qui nôtre Saint parle dans cette lettre, & qui luy écrivit celle-cy.

des

des paroles. Voicy donc tout nuëment & tout ſimplement ce que j'ay à vous propoſer. J'avois prié le ſaint vieillard Alipe de ſe joindre à vous pour répondre enſemble à quelques queſtions tirées des dialogues de Ciceron, & il me l'avoit promis pluſieurs fois. Mais comme on dit qu'il eſt encore preſentement dans la Mauritanie, je vous conjure, le plus inſtamment qu'il m'eſt poſſible, d'y répondre vous ſeul, & de faire ſans vôtre amy ce que vous n'auriez pas manqué de faire s'il avoit été preſent. Ce n'eſt ny de l'or, ny de l'argent que je vous demande, quoique je ſuis aſſeuré que ſi vous en aviez, vous en donneriez à quiconque vous en demanderoit. Je ne vous demande que des paroles, & des paroles qui ne vous coûtent rien. J'aurois pû vous les faire demander par de vos meilleurs amis, mais je connois vôtre cœur; & je ſçay que vous ne cherchez pas à vous faire prier, & que vous étes preſt à donner à tout le monde, pourvû qu'il n'y ait rien dans ce que l'on vous demande qui ne convienne à un homme comme vous. Or ce que je vous prie de vouloir faire pour moy eſt de cette nature, mais enfin, quel qu'il ſoit, ne me le refuſez pas ſur le point de mon départ.

II. CLASSE. AN. 410.

II. CLASSE. AN. 410.

Vous ſçavez combien je craindrois d'être à charge à qui que ce fût, & à vous encore plus qu'à perſonne, mais Dieu ſçait bien, & il n'y a que luy-ſeul qui le ſçache, que c'eſt par une neceſſité indiſpenſable que je vous fais cette priere. Je ſuis ſur le point de m'embarquer: plaiſe à Dieu de benir mon voyage, & de vous conſerver en ſanté. Du reſte vous ſçavez comment les hommes ſont faits, combien ils ont de pente à mal parler, & à juger deſavantageuſement; & qu'un homme à qui on demande raiſon de quelque choſe, & qui ne la ſçait pas rendre, paſſe pour ignorant & pour ſtupide. Je vous conjure donc de m'éclaircir, ſans heſiter & ſans differer, ſur toutes les queſtions que je vous envoye, ſi vous voulez que je parte content. Ainſi puiſſay-je avoir la joye de voir mes parens. J'envoye Cerdon pour cela ſeul; & je n'attens que ſon retour pour m'embarquer. Mon frere Zenobe, à qui l'Empereur a donné la charge de Maiſtre de Memoire [a], m'a envoyé les ordres neceſſaires pour eſtre reçû

a. Le *Maître de memoire* étoit celuy qui avoit ſoin de recueïllir les réponſes du Prince aux Placets, Requêtes, & ſuppliques, & de les envoyer par les Courriers publics.

dans le vaiſſeau où je m'embarque, & ce qu'il me falloit de proviſions pour mon voyage. Si je ne merite pas que vous vous preſſiez de répondre à mes queſtions, craignez au moins que mes proviſions ne ſe gâtent. * Je prie Dieu de vous conſerver longues années dans une parfaite ſanté. Papas vous ſaluë avec beaucoup d'affection.

II. CLASSE. AN. 410.

* On a lû icy, *timeatur annona*, au datif, & le ſens le demande viſiblement au lieu de *timeantur annonæ*, au nominatif pluriel, ce qui n'a point de ſens du tout.

LETTRE CXVIII. *

Saint Auguſtin fait voir à Dioſcore que c'eſt un amuſement indigne d'un Evêque que de répondre à des queſtions de la nature de celles que Dioſcore luy propoſoit, & que dans tout ce qu'on pourroit dire ſur de tels ſujets, il n'y auroit rien que d'inutile à un Chrêtien. Il traite enſuite de la fin qu'on ſe doit propoſer dans ſes études, & du ſouverain bien, exhortant Dioſcore à s'addonner à la Philoſophie Chrêtienne, qui eſt-la ſeule qui ait pû perſuader la verité aux hommes, & qui l'a fait en leur propoſant l'exemple d'un Dieu humilié: il établit, par les plus beaux principes du monde, que Dieu ſeul eſt le bien de l'homme. Enſuite il explique quelques endroits de Ciceron où cet Autheur improuve divers ſentimens que

* Ecrite fort peu aprés la precedente. C'étoit auparavant la 56. & celle qui étoit la 118. eſt preſentement la 54.

II. CLASSE. AN. 410.

les anciens Philosophes ont eus de la nature de Dieu. Enfin il fait voir les raisons que les Platoniciens avoient eües de cacher leur doctrine; combien elle est conforme à celle de Jesus-Christ, & combien celle d'Epicure & de Democrite est extravagante.

AUGUSTIN A DIOSCORE.

CHAP. I. 1. QUAND vous m'auriez crû sans affaires, & dans le plus grand loisir du monde, comment avez-vous eu le courage de me charger, ou plûtôt de m'accabler d'un aussi grand nombre de questions, & quelque loisir que j'eusse, comment pourrois-je vous les resoudre toutes dans le peu de temps que peut avoir un homme aussi pressé de s'embarquer que vous l'étes? Le seul nombre des questions ne me le permettroit pas, quand elles seroient faciles à resoudre; & elles sont avec cela si difficiles & si embarrassées, que quelque peu qu'il y en eût, ce seroit assez pour lasser l'esprit, & consumer le loisir de l'homme du monde qui auroit le plus de l'un & de l'autre. O combien souhaiterois-je de vous retirer de toutes ces curiositez inutiles, & qui ne vont qu'au plaisir; & de vous plonger dans la multi-

tude des ſoins qui m'accablent, pour vous apprendre à renoncer à toutes ces vaines recherches, ou du moins à ne pas charger du ſoin de repaître vôtre curioſité ceux dont un des principaux ſoins eſt d'éteindre & de reprimer la curioſité! Car s'il faut conſumer quelques heures à vous écrire, combien vaut-il mieux *les* employer à combattre, & à faire mourir en vous une cupidité vaine & trompeuſe, qui eſt d'autant plus capable de vous ſeduire, qu'elle eſt couverte du pretexte ſpecieux de faire du progrés dans des connoiſſances qui paroiſſent louables & dignes d'un honnête homme? Ne dois-je pas prendre ce party-là, plûtôt que celuy de me rendre le miniſtre, ou, ſi j'oſe parler ainſi, le ſatellite de cette malheureuſe cupidité qui vous domine, & de contribuer à luy aſſervir de plus en plus un auſſi bon eſprit que le vôtre?

2. Car enfin dites-moy à quoy vous ſert d'avoir lû tous ces Dialogues, puiſqu'ils ne vous ont été d'aucun ſecours pour vous faire découvrir ce qui doit être le but de toutes vos actions, & qu'ils ne vous ont point appris à les dreſſer toutes vers cette unique fin? C'eſt ce qui ne paroît que trop par vô-

II. CLASSE. AN 410.

tre lettre, qui fait voir clairement quelle fin vous vous proposez dans vos études, où vous vous portez avec une ardeur si inutile pour vous, & si chargeante pour moy. Car voicy ce que vous me dites pour m'obliger à vous répondre à vos questions : J'aurois pû vous en fai„ re prier par de vos meilleurs amis : mais „ je connois vôtre cœur, & je sçay que „ vous ne cherchez pas à vous faire prier, „ & que vous étes prest à donner à tout le „ monde, pourvû qu'il n'y ait rien dans „ ce que l'on vous demande qui ne con„ vienne à un homme comme vous. Or „ ce que je vous prie de vouloir faire pour „ moy est de cette nature. Mais enfin quel „ qu'il soit, ne me le refusez pas sur le „ point de mon départ. C'est une opinion avantageuse que vous avez de moy, quand vous dites, que je suis prest de donner à tout le monde ; pourvû que dans ce qu'on me demande il n'y ait rien qui ne convienne à un homme comme moy, mais je ne trouve pas que dans ce que vous me demandez, il n'y ait rien qui ne me convienne.

Car quand je me represente un Evêque qui, tout accablé qu'il est des soins de son ministere, oublie tous ses devoirs & toutes ses affaires pour expliquer à un

homme de belles lettres, de certaines difficultez des dialogues de Ciceron, je ne voy pas que ce soit une chose qui convienne ; & quoique l'ardeur que vous avez pour ce qui fait le sujet de vos études vous empêche de vouloir voir combien cela convient peu, vous ne laissez pas de le sentir ; & vous le marquez assez, lors qu'aprés avoir dit que dans ce que vous me priez de faire pour vous, il n'y a rien qui ne me convienne, vous ajoûtez, mais enfin quel qu'il soit, " ne me le refusez pas sur le point de mon " depart. Car cela veut dire proprement " que selon vous il n'y a rien dans ce que vous demandez qui ne me convienne, mais qu'enfin quoi qu'il y pût avoir qui ne me convint pas, vous me priez de ne vous le pas refuser sur le point de vôtre depart. Mais quoy, de ce que vous étes prêt de vous embarquer, est-ce une raison pour m'obliger de faire en vôtre faveur ce qui ne conviendroit pas ? Croyez-vous que l'eau de la mer ait la vertu d'effacer une telle faute ? quand cela seroit, elle ne m'en laveroit pas, moy qui ne dois point m'embarquer.

II. CLASSE. AN. 410.

3. Vous ajoûtez, que je sçay combien vous craignez d'être à charge à qui que ce soit, & vous prenez Dieu à témoin

II. CLASSE. AN. 410.

de la necessité indispensable où vous vous trouvez de recourir à moy, & qui n'est connuë que de luy-seul : sur cela j'ay ouvert tous mes yeux pour voir quelle étoit donc cette necessité, & voicy à quoy j'ay trouvé que cela se reduit. » Vous sçavez, dites-vous, comment » les hommes sont faits, combien ils ont » de pente à juger desavantageusement » les uns des autres, & qu'un homme à » qui on demande raison de quelque cho- » se, & qui ne la sçait pas rendre, passe » pour stupide & pour ignorant. J'avouë qu'en cet endroit je me suis trouvé pressé & indispensablement obligé à vous faire réponse, car la misere où je vous voy m'a percé le cœur de douleur. Elle écarte, & me fait en quelque sorte oublier tous mes soins & toutes mes affaires ; & je ne puis me dispenser de me mettre en devoir de vous secourir, autant qu'il plaira à Dieu de m'en faire la grace. Ne vous attendez pas à recevoir de moy la solution de vos questions: ce n'est pas à quoy je songe, mais à vous rendre capable de ne plus faire dependre vôtre bonheur de quelque chose d'aussi vain & d'aussi chancellant que les discours & les jugemens des hommes, & de le mettre tout entier dans ce qui n'est point sujet à changer.

Quelle étoit la charité de saint Augustin.

Quoy, mon cher Dioſcore, avez-vous oublié ce trait mocqueur, mais ſalutaire, du Satirique. II. CLASSE. AN. 410.

N'eſt-ce donc rien que le ſçavoir,
Qu'autant qu'il eſt connu des autres? Perſe, Satire I.

C'eſt un coup à ſe faire bien ſentir, & bien capable de redreſſer & de faire revenir à ſoy une tête où il y aura du ſens. Quoy, dans tout ce que vous avez lû & medité de dialogues & de diſcours des Philoſophes, avez-vous trouvé que jamais aucun d'eux ait fait des jugemens populaires, ny même de ceux des plus ſages & des plus gens de bien, le but & la fin de ſes actions? Et vous, vous trouvez, & ce qui eſt encore plus honteux, vous declarez ſans heſiter ſur le point de partir d'Affrique, que c'eſt y avoir aſſez profité que d'être arrivé au point de connoître combien les hommes ſont portez à ſe mocquer les uns des autres, & de craindre *de paſſer pour ſtupide & pour ignorant*, ſi vous ne pouviez répondre aux queſtions que l'on vous peut faire. Cela vous paroît même ſi important, que quelque crainte que vous ayez d'être à charge, vous croyez qu'un tel beſoin vous met en droit de ſouhaiter qu'un Evêque chargé de mille occupations tres-

II. CLASSE. AN. 409. importantes, & infiniment éloignées de ces sortes d'amusemens, se mette à vous expliquer Ciceron. O le digne sujet des soins & de l'application d'un Evêque!

4. Il me paroît donc que vous ne songez nuit & jour qu'à vous attirer les loüanges des hommes; & que c'est tout l'avantage que vous prétendez tirer de vos études. Or quoique j'aye vû de tout temps combien cela étoit pernicieux, & capable de nous empêcher d'arriver au bien veritable & solide, vous me le faites voir encore plus clairement que jamais. Ce pernicieux sentiment vous a même empêché de voir par où je pouvois être porté à vous accorder ce que vous me demandez; & le même égarement qui fait que vous ne desirez avec tant d'ardeur de sçavoir les choses sur quoy vous me consultez, qu'afin de vous attirer les loüanges, ou d'éviter le mépris des hommes, vous a fait croire que pour me toucher il ne falloit que me dire comment vous étes là-dessus. Et plût à Dieu que pour vous mettre au point de n'étre plus touché d'une chose aussi vaine & aussi trompeuse que les loüanges des hommes, il n'y eût aussi qu'à vous dire comment je suis à l'égard de la priere que vous m'avez fai-

te, & combien elle me donne d'envie, non de vous accorder ce que vous me demandez, mais de vous tirer de l'erreur où vous étes. II. CLASSE. AN. 410.

Les hommes, dites-vous, ſont fort « ſujets à mal parler les uns des autres. « Qu'arrive-t'il de-là ? C'eſt, ajoûtez- « vous, que ſi on demande raiſon à un « homme de quelque choſe, & qu'il ne la « ſçache pas rendre, on le prendra pour « un ignorant & un ſtupide. « Je veux donc vous demander raiſon, non de quelques endroits des livres de Ciceron, dont ceux-mêmes qui l'étudient avec le plus de ſoin ne ſçauroient peut-être penetrer le ſens, mais de vôtre propre lettre; & de ce que vous y avez voulu dire. D'où vient que dans l'endroit que je viens de rapporter, au lieu de dire que celuy à qui on demandera raiſon de quelque choſe, & qui ne la ſçaura pas rendre, ſera voir par là qu'il eſt un *ignorant* & un *ſtupide*, vous dites qu'on le prendra pour tel ? C'eſt ſans doute que vous avez tres-bien vû que l'on n'eſt ny *ſtupide* ny *ignorant* pour ne ſçavoir pas répondre ſur de pareilles choſes, & qu'on ne l'eſt pour cela que dans la penſée des autres. Or je vous avertis que dés-là que l'on craint les jugemens

II. CLASSE. AN. 410. de ceux qui jugent de la sorte, non seulement on passe pour *ignorant* & pour *stupide*, mais on l'est veritablement.

5. Mais, direz-vous, comme je ne suis pas tout-à-fait stupide, & que je travaille même de toute ma force à ne le pas étre, je ne veux pas passer pour tel ; à la bonne heure : mais je vous demande qu'est-ce
» qui fait que vous ne le voulez pas ? Vous
» dites que ce qui vous a fait resoudre à me
» charger de vous expliquer ces difficultez,
» c'est la crainte que vous avez que les
» hommes étant aussi portez qu'ils le sont
» à mal penser, ne vous prissent pour un
» *ignorant* & un *stupide*, s'il arrivoit qu'on vous en proposât quelqu'une, & que vous ne pûssiez pas en rendre raison. Voila ce qui a fait que vous n'avez point apprehendé de m'étre à charge ; & qui vous a paru si pressant & si important, que c'est, dites-vous, par une necessité indispensable que vous avez eû recours à moy. Je vous demande donc, si c'est la seule crainte de passer pour *ignorant* & pour *stupide* qui vous tient, & qui vous ait fait desirer cela de moy, ou si c'est par rapport à quelque autre chose que vous craignez de passer pour tel ? Car si ce n'est que cette seule crainte qui vous tient, vous voyez donc quel est

l'unique motif de cette ardeur, & de cet empressement qui va jusqu'à vous faire passer pardessus la crainte de m'être à charge, comme vous avoüez vous-méme. Mais qu'est-ce qui me pourroit être à charge de tout ce qui vient de Dioscore, que ce qui est pour Dioscore même une charge & un fardeau qui l'accable sans qu'il s'en apperçoive, & qu'il ne sentira que lors qu'il voudra s'en décharger? Et plaise à Dieu que ce fardeau ne s'attache pas à luy de telle sorte qu'il ne puisse s'en deffaire quand il le voudra: ce qui ne viendra pas precisément de s'être appliqué à ces sortes de questions, mais de s'y être appliqué dans une telle vûë, & pour une telle fin: Car vous voyez assez combien elle est vaine & puerile; mais toute vaine qu'elle est, elle forme & entretient une enflûre sous laquelle il s'engendre un pus qui noye les yeux de l'ame, & la rend incapable de voir la beauté de la verité. Cela est ainsi, mon cher Dioscore: croyez-m'en, je vous en conjure, ainsi puissions-nous joüir l'un de l'autre dans l'amour de cette même verité si noble & si excellente, dont une ombre & une vaine ressemblance vous seduit. Je n'ay point d'autre moyen de vous faire ajoûter foy

II. CLASSE. AN. 409.

Envie de plaire aux hommes source d'aveuglement.

II. CLASSE. AN. 410.

à ce que je vous dis, que de vous prier de m'en croire : car vous ne le voyez point ; & vous ne le sçauriez voir tant que vous vous repaîtrez de la fausse joye que vous peuvent donner les discours & les jugemens des hommes.

6. Que si la crainte de passer pour *ignorant* & pour *stupide* n'est pas la seule chose qui vous fait agir, & qu'elle ne vous touche que par rapport à quelque autre chose, je demande quelle est cette autre chose ? Si c'est que cette opinion qu'on auroit de vous, pourroit nuire à vôtre fortune, ou vous empêcher de vous marier avantageusement, ou pour d'autres pareilles considerations, qui ne regardent que les choses que le torrent du temps emporte avec tant de rapidité, & qui entraînent avec elles dans l'abîme ceux qui s'y attachent ; il ne me convient pas de contribuer à vous porter à cette fin non plus qu'à l'autre ; & il est même de mon devoir de travailler à vous en détourner. Car quand je veux vous empêcher de faire le but & la fin de vos actions, d'une chose aussi vaine que l'estime des hommes, mon dessein n'est pas de faire passer vôtre barque de ce malheureux fleuve dans un autre de pareille nature, qui pourroit vous jetter dans

le même gouffre que le premier. C'est ce qui arrive tous les jours à bien des gens, qui voyant que l'approbation des hommes est une viande creuse, qui ne contente point leur appetit, se portent vers d'autres objets qui leur paroissent plus réels & plus solides : mais si ce sont encore de ces choses que le cours des siecles entraîne, c'est comme si leur barque *passoit* d'un fleuve orageux dans un autre qui ne le seroit pas moins; & IL N'Y A JAMAIS de fin à nos maux, tant que nous nous proposons pour fin & pour but de nos actions & de nos desseins, quoi que ce puisse étre de tout ce qui est sujet à changer. Je voudrois donc que vous tournassiez toutes vos pensées & toutes vos vûës vers le bien solide & immuable, & que vous les y fixassiez pour jamais, comme dans le seul où vous trouverez un veritable repos lors que vous y rapporterez toutes vos actions, & que vous aurez soin de les rendre dignes d'une telle fin.

II. CLASSE. AN. 410.

Source de toutes les agitations des hommes.

Vous direz peut-étre que si le vent favorable de l'estime des hommes, & le soin que vous aurez de luy presenter vos voiles, vous peuvent faire parvenir à cette felicité passagere à quoy vous tendez, vous étes en dessein de ne vous en

II. CLASSE. AN. 410. servir que pour arriver au bien solide & veritable. Mais la verité est si prés de nous, qu'il ne faut point prendre tous ces grands détours pour y arriver : elle ne se laisse point approcher par de telles voyes, & sans nous mettre en si grands frais, elle est prête à se donner gratuitement à nous.

7. Peut-être aussi que vous regardez l'approbation des hommes comme un moyen pour aller à leur cœur, & pour être plus en état de leur persuader la verité ; & que ce qui fait que vous ne voulez pas passer pour *stupide* & pour *ignorant*, c'est que vous craignez que si on avoit cette opinion de vous, on ne vous écoutât moins volontiers, quand vous voudrez ou exhorter les uns à la vertu, ou retirer les autres du vice, & leur en faire voir la laideur. Si c'est-là ce que vous avez eû en vûë quand vous m'avez demandé l'éclaircissement de vos questions, pourquoy ne vous étes-vous pas expliqué par vôtre lettre d'une chose si capable de me porter à vous satisfaire, & qui auroit fait, tout au moins, que si quelque chose m'en avoit empêché, toûjours n'auroit-ce pas été la honte de devenir l'instrument d'une vanité & d'une cupidité que je ne puis me

me diſpenſer de combattre, bien loin de devoir la contenter ? Mais quand cela ſeroit, n'eſt-il pas infiniment meilleur & plus ſalutaire d'aller droit aux regles mêmes de la verité, qui vous mettront en état de renverſer toutes ſortes de fauſſetez ; & n'eſt-ce pas une voye bien plus courte & plus aſſûrée, que de vous amuſer à vous remplir des réveries des *Anciens*, que l'on recherche toûjours plûtôt par vanité que par aucune vûë digne d'un homme ſage, & qui ne ſerviroient qu'à vous flatter d'une fauſſe & honteuſe opinion de ſuffiſance, quoique ce ne ſoit pas là ce qui peut faire dire qu'un homme eſt ſçavant ? Je croy que vous en convenez preſentement ; car ce n'eſt pas en vain que je vous ay mis tant de veritez devant les yeux dans toute la ſuite de cette lettre. II. CLASSE. AN. 410.

8. POSONS DONC que vous convenez que ce qui devroit vous faire accuſer par vous-même de ſtupidité & d'ignorance, c'eſt de ne pas connoître la verité, & non pas d'ignorer les choſes de la nature de celles ſurquoy vous m'avez conſulté, en ſorte que dés-là qu'on eſt inſtruit de la verité, on eſt aſſûré que l'on poſſede ce que ces ſortes d'Autheurs ont écrit, s'ils ont écrit ſelon la verité ; ou que CHAP. II.

II. CLASSE. AN. 410.

si ce qu'ils ont dit n'y est pas conforme, on l'ignore volontiers. Si vous en êtes là, & que vous ne soyez plus tourmenté du vain desir de vous remplir de toutes les diverses opinions des autres, & que pour les ignorer vous ne vous en trouviez pas moins habile & moins sçavant, il ne vous reste plus qu'à voir si vous devez encore compter pour quelque chose les faux jugemens des hommes, qui ont, comme vous dites, beaucoup de pente à juger desavantageusement les uns des autres, & qui quelque mal fondez qu'ils soient à vous traiter *d'ignorant* & de *stupide*, pour ne pas sçavoir ces sortes de choses, ne s'en empêcheront pas s'ils s'apperçoivent que vous les ignoriez. Voyons donc si ces faux jugemens vous doivent toucher jusqu'au point de vous mettre en droit de vouloir qu'un Evêque vous explique ces choses-là, supposé même que ce qui vous le fait desirer soit l'envie d'être utile aux hommes, & en état de leur persuader la verité, & de les ramener à une meilleure vie; & que vous ne craigniez d'être traité *d'ignorant* & de *stupide* par ceux qui s'apperceevront que vous êtes peu versé dans ces livres de Ciceron, que parceque vous êtes persuadé que dés qu'ils

feront ce jugement de vous, ils dédaigneront de vous écouter, & vous regarderont comme incapable de leur rien apprendre de bon & de salutaire. Or c'est surquoy je puis vous répondre que vous n'avez rien à craindre. II. CLASSE. AN. 410.

9. Car en premier lieu, comment est-ce que dans le pays où vous allez, & où vous apprehendez de ne paroître pas assez habile, vous trouveriez des gens qui vous questionnent sur ces sortes de choses, puisque & à Rome, & icy, où vous étiez venu pour les apprendre, vous voyez qu'on les neglige jusqu'au point qu'on ne voit personne qui s'y applique, ny qui les enseigne; & que dans toute l'Affrique, bien loin de trouver quelqu'un qui vous demande rien sur ce sujet, vous ne trouvez pas même à qui vous en puissiez rien demander, & que vous avez été réduit à vous adresser à un Evêque pour vous en faire instruire? Mais quoique cet Evêque ait été dans sa jeunesse emporté de la même ardeur, ou plûtôt de la même erreur qui vous possede presentement, & qu'il ait compté pour beaucoup de sçavoir ces sortes de choses, croyez-vous qu'il les ait portées jusques sur la chaire Episcopale; & qu'elles se conservent encore dans

II. CLASSE. AN. 410.

une tête que les soins de son ministere ont blanchie ? Croyez-vous que quand il auroit voulu les y conserver, une infinité d'occupations plus importantes ne les en auroient pas effacées malgré qu'il en eût ? & quand même la force des premieres impressions, & de la longue habitude en auroit conservé quelque chose, ne doit-il pas ensevelir dans un éternel oubli, ce qu'il luy en pourroit rester, plûtôt que de l'employer à répondre à des questions frivoles & inutiles, puisque dans la poudre même des Colleges, & dans les chaires des Retheurs, il en est si peu de mention, que pour vous les faire expliquer, vous avez été obligé d'envoyer de Carthage à Hippone, c'est à dire, dans un lieu où elles sont si peu connuës, que si pour vous répondre j'avois voulu voir ce qui precede ou ce qui suit les endroits sur quoy vous me consultez, & quel rapport ils ont à toute la suite du discours, je n'aurois pas pû trouver un seul exemplaire des œuvres de Ciceron ?

Quand je dis que ces Retheurs de Carthage vous ont manqué au besoin, je ne les blâme pas ; au contraire je les en louë, si le peu de cas qu'ils font de ces choses-là vient de ce qu'il n'en est

pas même question à Rome, & qu'elles sont tombées en partage aux écoles des Grecs. Cependant aprés avoir trouvé que dans celles même de Carthage il n'en est plus de mention, car je presuppose que vous avez commencé par songer à vous pourvoir de ce côté-là,) vous avez crû pouvoir recourir dans ce besoin à l'Eglise d'Hippone, dont vous sçavez que le siege est presentement rempli par un Evêque qui faisoit autrefois commerce de ces sortes de choses, & qui les vendoit à des enfans. Mais je serois bien fâché que vous demeurassiez encore enfant; & il ne me convient pas presentement de donner même gratuitement, non plus que de vendre; ce qui n'est que pour des enfans.

II. CLASSE. AN. 410.

Puis donc que dans deux villes aussi grandes, & aussi celebres par les exercices des lettres latines, que Rome & Carthage, vous n'avez trouvé personne qui songeât à vous rien demander sur ces choses-là, ny même qui fit cas de répondre à vos questions, je ne sçaurois assez m'étonner qu'un homme d'un aussi bon esprit que le vôtre puisse craindre qu'en Orient & dans les villes de la Grece, il se trouve personne qui vous fasse de la peine là-dessus, & qui vous

II. CLASSE. AN. 410. en demande rien ; car d'en entendre parler en ce pays-là, ce seroit une plus grande merveille, que d'entendre des Corneilles en Affrique.

10. Mais quand dans ces quartiers-là il se trouveroit des gens assez ridicules pour vous questionner là-dessus, vous avez encore bien plus de sujet de craindre d'y en trouver qui étant pleins des lettres Grecques, vous voyant en Grece, & sçachant que la langue Grecque est vôtre langue naturelle, vous questionneront sur les livres des Philosophes dont Ciceron n'a rien mis dans les siens ; & si cela arrive, par où vous tirerez-vous d'affaire? sera-ce en leur disant que vous avez mieux aimé apprendre ces choses-là dans les ouvrages des latins que dans ceux des Grecs ? Mais premierement une telle réponse seroit injurieuse aux Grecs, & vous sçavez combien ils s'offensent aisément de pareilles choses, & par là vous tombez encore dans ce que vous apprehendez si fort. Car des gens picquez d'un tel mépris de leurs Autheurs, ne manqueront pas de vous traiter de *stupide*, d'avoir mieux aimé apprendre des lambeaux des Autheurs Grecs répandus par-cy par-là dans quelques dialogues des latins, que d'en voir toute la suite

dans les originaux ; & *d'ignorant*, pour vous étre amusé à chercher dans une langue étrangere des morceaux de ce que vous deviez avoir appris dans la vôtre. Vous deffendrez-vous sur cela en leur disant que vous êtes bien éloigné d'avoir méprisé ce que les Grecs ont écrit sur ces choses-là, mais que vous avez voulu commencer par les Latins, & que presentement que vous les sçavez vous voulez vous appliquer aux Grecs ? Mais si un Grec, comme vous, n'a point de honte d'avoir passé ses premieres années à étudier les Latins, & de ne commencer à s'appliquer aux Grecs que dans la maturité de son âge, en peut-il avoir de ne pas sçavoir de certaines choses des Autheurs latins qui sont si peu sçûës de la pluspart de ceux-même qui sont les plus versez dans les lettres latines, que de Carthage, où vous étes environné de tant de gens qui les sçavent, vous vous étes trouvé forcé de recourir à moy pour vous faire expliquer ces endroits de Ciceron ? II. CLASSE. AN. 410.

VI. Mais enfin posons qu'on vous ait questionné sur cela, & que vous ayez pleinement satisfait à toutes les demandes qu'on vous aura pû faire ; que vous passiez pour habile, & pour un homme

II. CLASSE. AN. 410.

de grand esprit parmy les Grecs, & qu'ils vous élevent jusques au Ciel par leurs loüanges; il n'en faut pas demeurer là, ny oublier le poids & l'importance de la fin pour laquelle vous souhaitez cette approbation. Car vous ne voulez pas qu'on s'arréte à des choses si petites; & tout l'avantage que vous pretendez tirer de l'honneur qu'elles vous peuvent faire, & de la bonne opinion qu'elles auront fait concevoir de vous, c'est que cela vous fasse écouter avec plaisir & avec empressement, & vous mette en état d'inspirer aux autres des choses grandes, importantes & salutaires. Voyons donc si vous en étes plein de ces grandes choses, & si vous sçavez comment il se faut prendre à les enseigner & à les faire bien recevoir. Car il est ridicule de s'étre chargé de beaucoup de choses superfluës, ou qui ne sont bonnes, tout au plus, qu'à vous faire donner audiance, & d'étre dépourvû de celles qu'il faut insinuer, & que l'on attend de vous aprés une telle preparation. Il est ridicule de ne vouloir apprendre que ce qui peut concilier l'attention, & de negliger ce qu'il faudroit dire à des gens que vous aurez mis en disposition d'écouter.

Que si vous dites que vous les sçavez déja, ces grandes choses, & que c'est la doctrine de Jesus-Christ, que je sçay que vous mettez au dessus de tout, & sur laquelle seule vous fondez l'esperance du salut éternel, elle n'a pas besoin que pour vous concilier l'attention des auditeurs, vous soyez versé dans les dialogues de Ciceron, & que vous leur debitiez un amas confus de dogmes etrangers qui se détruisent les uns les autres. C'est par la pureté & la sainteté de vos mœurs qu'il faut songer à donner de l'attention à ceux à qui vous voudrez inspirer cette sainte doctrine, & je serois bien fâché que vous commençassiez par leur enseigner des choses qu'il faudroit qu'ils oubliassent pour étre capables de la verité.

II. CLASSE. AN. 410.

Ce qui fait écouter ceux qui preschent la verité.

12. Car tout l'avantage qu'un homme qui a pour but d'insinuer la verité de Jesus-Christ, peut tirer de la connoissance de tous ces dogmes étrangers, qui s'entrecombattent, & se détruisent les uns les autres, c'est qu'elle les met en état de les battre en ruine, & de mettre sur la deffensive ceux qui les suivent, & qui, s'ils avoient affaire à des gens qui n'en fussent pas instruits, les cacheroient avec soin, pour n'avoir qu'à combattre ce-

II. CLASSE. AN. 410.

qu'on voudroit établir. Car du reste la seule connoissance de la verité met en état de bien demêler toutes sortes de faussetez, & de les renverser toutes, même celles dont on n'auroit jamais oüy parler.

De sçavoir maintenant si pour pouvoir non seulement ruiner celles qui sont connuës, mais même tirer au grand jour celles que l'on cache, il est besoin d'être instruit de toutes les réveries de celuy-cy & de celuy-là, c'est ce que je vous prie de vouloir examiner attentivement. Se trouve-t'il quelqu'un presentement qui se fasse des armes contre nous de la doctrine d'Anaximene ou d'Anaxagore? Ne voyons-nous pas même que celle des Stoïciens & des Epicuriens, qui sont venus longtemps depuis les autres, & qui faisoient bien plus de bruit, est presentement tellement éteinte, & ses cendres tellement mortes, que nous n'en voyons pas sortir la moindre étincelle qui ose attaquer la verité de nôtre foy, au lieu que tout retentit des malheureux dogmes d'une infinité de sectes d'heretiques, dont les unes se cachent, & les autres vont la téte levée?

Toute la Philosophie payenne aneantie par Evangile.

Nous avons de ces côtez icy les Donatistes, les Maximianistes, les Mani-

chéens,[a] & vous allez dans un pays où vous trouverez des Arriens[b] des Eunomiens[c], des Macedoniens[d], des Ca-

a. Les MANICHE'ENS ont été les plus impies & les plus extravagans de tous les heretiques. Ils disoient que Manez leur Patriarche étoit le saint Esprit promis par Jesus-Christ; que Jesus-Christ n'avoit eu qu'un corps phantastique; qu'il y avoit un mauvais Dieu aussi bien qu'un bon; que l'un & l'autre étoient perpetuellement en guerre, & mille autres pareilles extravagances. On en voit quelques unes dans la lettre 55. nombre 6. & dans la lettre 236. nombre 2. & dans la lettre 237. nombre 2. sans compter ce que saint Augustin en dit dans le Livre des mœurs des Manicheens, dans celuy des heresies, & dans plusieurs endroits de ses Confessions: cette secte avoit commencé dés le 3. siecle.

b. Les ARRIENS étoient ces fameux heretiques qui nioient la divinité du Fils de Dieu, & qui soutenoient qu'encore que tout eût été fait par luy, il n'étoit luy-même qu'une pure creature. Ces heretiques tiroient leur nom & leur doctrine d'Arrius, Prêtre d'Alexandrie, qui commença à semer ses erreurs dés le commencement du 4. siecle. Jamais heresie n'a tant fait de progrez que celle là, & la protection des Empereurs, que les Arriens avoient surpris, la porta si loin que presque toute la terre en étoit infectée. Elle se divisa, comme il arrive à toutes les heresies, en plusieurs sectes differentes, dont la principale étoit celle des semi-Arriens, qui reconnoissoient quelque sorte d'égalité entre le Fils & le Pere; mais une égalité de grace & non pas de nature.

c. Les EUNOMIENS eurent pour Patriarche Eunomius fils d'un Païsan d'un village de Cappadoce. Il porta les armes quelque temps, & devint Evêque de Cyzique par le credit d'Eudoxe Arrien, Evêque de Constantinople. Il étoit si ennemy de la Trinité qu'il rebaptisoit ceux qui avoient été baptisez au nom du Pere, du Fils, & du saint Esprit. Il défendoit par la même raison la triple immersion au baptême, & ajoûta diverses autres erreurs à celles des Arriens: on les peut voir dans les vies de saint Athanase & de saint Basile, faites par Monsieur Hermant.

d. Les MACEDONIENS eurent pour Patriarche

II. CLASSE. AN. 410.

taphriges [a], & un nombre innombrable d'autres pestes.

Si donc nous ne daignons pas prendre la peine de nous instruire des erreurs de ces gens-là, à quoy songeons-nous de vouloir, sous pretexte de l'interêt de la Religion Chrêtienne, chercher qu'elles ont été autrefois les opinions d'Anaximene, & réveiller, par une vaine curiosité, de vieilles disputes dont il n'est plus de mention, non plûs que des dogmes de plusieurs heretiques même qui se sont parez du nom de Chrêtiens, comme les Sabelliens [b], les Marcionistes, & plusieurs autres? Mais enfin s'il est besoin, comme j'ay dit, de sçavoir les sentimens de quelques-uns de ceux qui se sont écartez de la verité, nous devrions plû-

b

Macedonius premier de ce nom, Evêque de Constantinople, qui s'étant joint aux demi-Arriens attaqua la Divinité du saint Esprit, soûtenant que ce n'étoit qu'une Creature, à peu prés de même nature que les Anges: cette heresie s'éleva vers le milieu du quatriéme siecle.

a. Les CATAPHRIGES sont les mêmes que les Montanistes. Ils avoient commencé sous Marc Aurele environ l'an 171. Montan leur Patriarche se disoit le saint Esprit, aussi bien que celuy des Manicheens. Le nom de *Cataphriges* avoit été donné à ces heretiques parce que leur secte avoit pris naissance en Phrigie.

b. L'Erreur des Sabelliens consistoit en ce qu'ils ne vouloient point de distinction entre les personnes Divines. Sabellius leur Patriarche étoit de Ptolemaïde ville de Lidie, & commença à semer ses erreurs vers l'an 260.

tôt ſonger à nous informer de ceux des heretiques, qui aprés tout ſe diſent Chrétiens, que de ceux d'Anaxagore & de Democrite. II. CLASSE. AN. 420.

13. QUE ſi quelqu'un s'aviſe de vous queſtionner ſur les choſes ſurquoy vous m'avez conſulté; faites-luy connoître que vous étes trop ſage & trop habile pour les ſçavoir. Car puiſque Themiſtocle ne craignit pas de paſſer pour malhabile, lors que dans un feſtin il s'excuſa de jouër de quelque inſtrument; declarant qu'il n'en ſçavoit pas jouër; & que comme on luy eut demandé, ce qu'il ſçavoit donc, il répondit, *je ſçay faire une grande Republique d'une petite*; aurez-vous honte de dire que vous ne ſçavez pas ces ſortes de choſes ſurquoy vous m'avez conſulté; puiſque ſi l'on vous demande ce que vous ſçavez donc, vous pouvez répondre que vous ſçavez comment on peut étre heureux ſans les ſçavoir. Que ſi vous ne ſçavez pas comment cela ſe peut faire, il eſt d'auſſi mauvais ſens de vous amuſer à ces autres choſes, qu'il le ſeroit, ſi vous étiez atteint de quelque dangereuſe maladie, de ſonger à vous habiller proprement au lieu de ſonger à vous guerir. Car il ne faut pas differer d'un moment de CH. III.

II. CLASSE. AN. 410.

vous instruire d'une science si importante, & il n'y en a aucune que vous deviez, je ne dis pas preferer à celle-là, mais même apprendre avant celle-là, sur tout dans l'âge où vous étes.

Or voyez combien il vous seroit aisé de l'apprendre si vous le vouliez : car celuy qui cherche par où on peut arriver à la vie heureuse, ne cherche autre chose sinon quelle est la fin & le bien de l'homme, je veux dire quel est nôtre souverain bien, selon la certitude immuable de la verité, & non pas selon les fausses & temeraires opinions des hommes. Il faut necessairement le mettre ou dans le corps, ou dans l'esprit, ou en Dieu, ou en deux de ces trois choses, ou en toutes. Or dés que vous aurez compris que le souverain bien ne se peut trouver dans le corps, ny en tout, ny en partie, il ne restera plus que deux de ces trois choses, l'esprit, & Dieu; & il faudra qu'il se trouve, ou dans une seule de ces deux choses, ou dans les deux; & si vous venez jusqu'à voir que le souverain bien ne se trouve non plus dans l'esprit que dans le corps, il ne restera plus que Dieu, qui puisse étre le souverain bien de l'homme : non que les autres choses ne soient des

En quoy consiste le souverain bien de l'homme.

biens, mais parce qu'il n'y a de bien souverain que celuy à quoy tous les autres se rapportent. Car nous ne sçaurions être heureux que par la joüissance de ce qui est la fin pour laquelle nous voulons avoir toutes les autres choses que nous desirons, puisque c'est-là ce que nous aimons pour luy-même, & non pas pour autre chose. C'est même ce qui fait qu'on l'appelle *fin*, parce que l'on s'arrête-là, & qu'on ne va pas plus loin. C'est-là que se terminent tous nos desirs; c'est dequoy nous joüissons en repos; c'est où une volonté pure & droite trouve une joye pure & inalterable.

II. CLASSE. AN. 410.

Par où on est heureux.

14. Donnez-moy donc un homme qui voye tout d'un coup que le corps n'est pas le bien de l'esprit, & que c'est l'esprit au contraire qui est le bien du corps; dés-là ce ne sera plus une question si le souverain bien se peut trouver dans le corps, ou en tout, ou en partie, puis qu'on ne sçauroit nier sans folie que l'esprit ne soit plus excellent que le corps; & que ce qui donne la vie heureuse, ou en tout, ou en partie, ne soit plus excellent que ce qui la reçoit. Ce n'est donc pas dans le corps que l'esprit peut trouver le souverain bien, ny en tout, ny en partie.

Que ce n'est pas dans le corps qu'on trouve le souverain bien.

II. CLASSE. AN. 410.

Que s'il y en a qui ne voyent pas ce que je viens de dire, c'est qu'ils sont enchantez & aveuglez par les plaisirs des sens, & qu'ils ne sçavent pas que CE QUI flatte nos sens ne nous est un plaisir que parce que c'est un soulagement à l'état de langueur où nous sommes icy bas. Car il manque toûjours quelque chose dans cette vie à la santé de nos corps, qui ne sera parfaite que dans l'état d'immortalité que nous esperons ; mais alors elle le sera. Car la vertu que Dieu a imprimée à la nature de l'ame est si grande, que de cette beatitude parfaite dont elle joüira dans l'état qui est promis aux saints à la fin des siecles, il rejallira sur la nature inferieure à quoy elle est jointe, c'est à dire sur le corps, une santé parfaite, & une vigueur d'incorruptibilité, qu'on ne sçauroit neanmoins appeller beatitude, puisque RIEN N'EST capable de beatitude que ce qui est capable d'intelligence, & qui connoît le bien dont il jouït. Ce n'est, encore une fois, que faute de voir ce que je viens de dire, que tant de diverses sectes, entre lesquelles celle des Epicuriens a eu le plus de vogue parmy le vulgaire, ont mis le souverain bien de l'homme dans le corps,

D'où vient que les choses sensibles nous font plaisir.

le corps, mais chacun a sa maniere; & c'est cette difference qui a soûlevé & acharné, comme nous voyons, ces hommes de chair & de sang les uns contre les autres.

15. Donnez-moy donc un homme qui non seulement voye ce que je viens de vous dire, mais qui voye encore, dés qu'on l'en fera appercevoir, que quand l'esprit même est heureux, il ne l'est pas par un bien qui vienne de son propre fonds, puisque si cela étoit il ne seroit jamais malheureux; avec cela on ne mettra plus en question si le bien souverain & beatifiant, pour ainsi dire, est dans l'esprit, ou en tout, ou en partie. C'est ce que l'on peut d'autant moins pretendre, qu'il est clair que l'AME de l'homme ne peut sans orgueïl trouver sa joye dans elle-même, comme si elle étoit elle-même son propre bien; au lieu que quand elle voit qu'elle est sujette au changement, comme elle n'en sçauroit douter, quand elle n'en auroit d'autre marque que de pouvoir passer de l'erreur & de l'égarement à la verité & à la sagesse, elle voit en même temps que la sagesse est quelque chose d'immuable, & par consequent que c'est une chose d'une nature bien au dessus de la sienne;

Que le souverain bien ne consiste non plus dans l'esprit que dans le corps, & pourquoy.

Pourquoy il y a de l'orgueïl à trouver son plaisir en soi-même.

II. CLASSE. AN. 410.

Que le vrai bonheur est dans la sagesse & la verité, & pourquoy.

& que d'y participer & d'en étre éclairé, c'est posseder un bonheur bien plus parfait, que celuy qu'elle peut trouver dans la joüissance d'elle-même. Par-là son enflûre s'abbat, & rejettant cette satisfaction qu'elle trouvoit en elle-même, elle travaille à s'unir à Dieu pour étre renouvellée & rétablie dans la perfection de son être, par cet être immuable, d'où elle conçoit que derive non seulement ce dernier degré d'étre, par où les choses qui ne sont visibles qu'à l'esprit, aussi bien que celles qu'on apperçoit par les sens, arrivent à la perfection qui leur convient, & qui fait que chacune est ce qu'elle doit étre selon sa nature, mais même ce premier degré d'étre qui precede la perfection, & qui ne fait que mettre les choses dans cet état, où on les appelle informes & imparfaites, par rapport au complément & à la perfection à quoy elles peuvent arriver.

L'homme n'a d'étre & de consistance, qu'autant qu'il est uni à Dieu, & pourquoy.

Ainsi l'homme conçoit qu'il a d'autant moins d'étre & de consistance, qu'il est moins uni à ce qui est souverainement, c'est à dire, à Dieu; & que ce qui fait que Dieu possede le souverain degré de l'étre, pour ainsi parler, c'est qu'il n'est capable d'aucun changement qui puisse ny le porte à une perfection plus grande

que celle où il eſt, ny l'en faire tant ſoit peu déchoir; au lieu que l'homme eſt capable de changer non ſeulement en bien, ce qui luy eſt avantageux, mais auſſi en mal, ce qui eſt un deffaut de ſa nature. Il conçoit auſſi que tout changement en mal tend à la deſtruction; & qu'encore que l'on ne voye pas clairement ſi tout ce qui change en mal ſe détruit & s'aneantit abſolument, au moins voit-on tres-clairement, que ce qu'on appelle deſtruction mene les choſes au point de n'être plus ce qu'elles étoient. Et de-là il conclut, que ce qui fait que les choſes défaillent, c'eſt qu'elles ont été tirées du neant; en ſorte que ſi elles ſont, ſi elles ſubſiſtent, & ſi leur défaillance même fait partie de l'ordre de l'univers, c'eſt par un effet de la bonté & de la toute-puiſſance de celuy qui eſt ſouverainement, & qui eſt capable de tirer du neant non ſeulement quelque choſe, mais quelque choſe de grand.

II. CLASSE. AN. 410.

Ce que c'eſt que deſtruction.

Il en conclut enfin que LE PREMIER peché, c'eſt à dire, la premiere défaillance volontaire de la creature, c'eſt de ſe plaire dans ſa propre puiſſance, puiſque c'eſt ſe plaire dans quelque choſe d'inferieur à celle de Dieu qui eſt au deſſus de la ſienne. C'eſt faute d'avoir

Premiere ſource de peché.

II. CLASSE. A.N. 410. vû ce que je dis que quelques Philosophes, éblouïs de ce que peut l'esprit de l'homme, & de la beauté de ce qu'il a été capable de faire, de dire, & de penser, ont mis le souverain bien de l'homme dans son esprit; & quoique ceux qui ont été de ce sentiment meritent qu'on leur sçache quelque gré, d'avoir vû combien il est honteux de mettre le souverain bien de l'homme dans le corps, toûjours l'ont-ils mis plus bas qu'une raison bien pure & bien éclairée ne veut qu'on le mette.

Quel est le souverain bien de l'homme, selon les Stoïciens,

Voilà quelle a été la doctrine des Stoïciens, qui par leur nombre & par la subtilité de leurs raisonnemens l'ont emporté sur tout ce qu'il y a eu d'autres Philosophes parmy les Grecs. Mais comme ils n'ont pû rien concevoir que de corporel dans la nature, tout ce qu'on peut dire d'eux, c'est que c'est au dessus de la chair, plûtôt qu'au dessus du corps, qu'ils ont été capables de s'élever.

& selon les Platoniciens.

16. Il y en a d'autres qui enseignent que le souverain bien, ou plûtôt le seul bien de l'homme, c'est de joüir de Dieu, & les premiers d'entre ceux-là sont les Platoniciens, qui ont crû, & avec raison, que ce qu'ils avoient à faire étoit de combattre les Stoïciens & les Epicu-

riens, & de ne combattre proprement que ceux-là. Car les Academiciens & les Platoniciens ne sont que la même chose, ce qu'il est aisé de voir par la seule succession de ceux de cette école; puisque Archesilas, qui a commencé le premier à cacher ses sentimens, & à ne faire que refuter ceux des autres, avoit succedé à Polemon, & Polemon à Xenocrate, disciple & successeur de Platon, qui luy avoit laissé son école, c'est à dire l'Academie. A regarder donc la question du souverain bien de l'homme en elle-même, sans s'arrêter à ceux qui ont formé divers partis sur ce sujet; on trouve deux erreurs directement opposées, & qui se détruisent l'une l'autre; puisque l'une met le souverain bien de l'homme dans le corps, & l'autre dans l'esprit. La raison & la verité, qui nous font voir que nôtre souverain bien n'est autre chose que Dieu, sont également contraires à ces deux erreurs; mais il est de la raison même de ruiner la fausseté avant que d'établir la verité.

II. CLASSE. A N. 410.

Platoniciens & Academiciens ne sont que la même chose.

Succession de l'Ecole de Platon.

Considerons maintenant non seulement la dispute en soy, mais entre ceux qui ont pris les differens partis que j'ay marquez : nous trouverons les Epicuriens & les Stoiciens aux mains les uns

Plan de la dispute des anciens Philosophes sur le souverain bien.

II. CLASSE. AN. 410.

contre les autres, avec le dernier acharnement, & les Platoniciens qui veulent terminer les differends de ces deux Sectes, mais sans s'ouvrir sur le party que la verité veut que l'on prenne, & se contentant de reprimer & de confondre la fausse confiance avec laquelle chacun des autres se flatoit d'avoir trouvé la verité.

Ce qui manquoit aux Platoniciens pour établir la verité.

17. Mais il n'étoit pas aussi facile aux Platoniciens de soûtenir leur personnage, qui étoit proprement celuy de la verité, qu'aux autres de s'acquiter du leur, qui n'étoit que le personnage de l'erreur & du mensonge; & il leur manquoit à tous d'avoir un Dieu humilié à proposer aux hommes. C'est ce que Jesus-Christ Nôtre Seigneur a fait dans le temps qu'il étoit à propos; & c'est contre quoy il n'y a point d'orguëil qui puisse tenir. Que pouvoient donc faire les Platoniciens, qui d'un côté ne se trouvoient pas en état d'élever, par voye d'authorité, à la foy des choses invisibles, la multitude aveuglée de l'amour des choses de la terre, & portée par les raisons des Epicuriens non seulement à joüir des plaisirs du corps, à quoy ils avoient assez de pente par eux-mêmes, mais à en prendre le party, & à faire

consister en cela le souverain bien de l'homme ; & qui de l'autre voyoient que ceux-mêmes qui touchez de l'éclat de la vertu, en prenoient le party contre le plaisir, auroient eu peine d'en appercevoir la beauté ailleurs que dans l'ame de l'homme, qui est le principe de toutes les bonnes actions dont ils étoient capables de connoître le prix & le merite?

Ce qui obligeoit les Academiciens à cacher leurs sentimens.

Car ces Philosophes voyoient tout à la fois, que s'ils se mettoient en devoir d'insinuer à ceux-mêmes qui prenoient le party de la vertu, quelque chose de divin & d'immuable, qui ne pût être connu par les sens, mais par la seule intelligence, & qui fût neanmoins d'une nature au dessus de celle de l'intelligence même ; en un mot s'ils vouloient leur faire comprendre que c'est à la joüissance de Dieu que l'esprit de l'homme doit aspirer, mais sans y pouvoir arriver qu'en se dégageant de toute l'impureté des cupiditez qui offusquent les hommes ; que ce n'est qu'en luy que tout le desir que nous avons d'être heureux peut trouver dequoy se remplir, & qu'il est pour nous la fin & l'assemblage de tous les biens, ils voyoient, dis-je, qu'une doctrine si pure ne seroit point entenduë ; & que les hommes se rangeroient plus volon-

Condition necessaire pour arriver à la jouissance de Dieu.

II. CLASSE. AN. 410.

tiers du côté des Epicuriens & des Stoïciens, dont elle renverse également les principes; & qu'ainsi la seule vraye & salutaire doctrine ne trouvant pas d'entrée dans des ames aussi grossieres que celles du commun des hommes, tomberoit dans le mépris; qui est ce qui peut arriver au genre humain de plus pernicieux. Voila quant à la morale.

18. Quant à la Physique; si les Platoniciens avoient enseigné ouvertement que c'est la sagesse incorporelle & immaterielle qui a donné l'être à toutes les natures des choses, il est clair que la multitude, qui ne conçoit rien que de corporel, & qui ne sçauroit s'élever au dessus des corps, ne les auroit point écoutez, & qu'elle se seroit bien plûtôt rangée du côté des autres, qui sans s'élever au dessus de la nature corporelle, mettent les principes des choses les uns dans les atômes, les autres dans les quatre élemens, entre lesquels ils veulent que le feu soit ce qui a le plus de part à la production des choses.

Morale, Phisique, Logique.

19. Il ne reste que cette partie de la Philosophie qui regarde le raisonnement; car vous sçavez que toutes les connoissances par où on croit pouvoir acquerir la sagesse, consistent dans ce qui regarde

ou les mœurs, ou la nature, ou le raiſonnement. Comme donc les Epicuriens ſoûtenoient que les ſens ne ſe trompoient jamais, & que les Stoïciens-mêmes, quoiqu'ils avoüaſſent que les ſens ſe trompent quelquefois, ſoûtenoient neanmoins que ce n'étoit que par leur entremiſe que nous pouvions arriver à comprendre la verité, comment eſt-ce que les Platoniciens, ayant ces deux Sectes pour contraires, auroient pû ſe faire écouter? Qui eſt-ce qui les auroit mis, je ne dis pas au nombre des ſages, mais des hommes, s'ils avoient dit ouvertement, non ſeulement qu'il y a quelque choſe de tres-réel que nous ne ſçaurions appercevoir ny par le toucher, ny par l'odorat, ny par le goût, ny par les oreilles, ny par les yeux, ny même nous repreſenter par les images qui nous reſtent de tout ce que nous avons connu par les ſens; mais même que cette choſe-là eſt la ſeule qui ſoit veritablement; & que comme elle eſt immuable & éternelle, elle eſt la ſeule que l'on puiſſe veritablement concevoir, c'eſt à dire atteindre par la pure intelligence, qui ſeule peut atteindre la verité, autant que l'homme en eſt capable?

II. CLASSE. AN. 410.

20. Les ſentimens des Platoniciens

II. CLASSE. AN. 410.

étant donc au dessus de la portée des hommes, engagez dans la chair & dans le sang, & ces Philosophes n'ayant pas assez d'autorité pour persuader ces choses-là par voye de soûmission & de foy, tout ce qu'ils avoient à faire, en attendant que les esprits fussent dans la disposition qui rend capable de comprendre ces sortes de choses, étoit de cacher leurs sentimens, & de pousser les Sectes qui sans connoître d'autre voye que celle des sens pour arriver à la verité, osoient se vanter de l'avoir trouvée.

Mais pourquoy nous arrester plus long-temps à chercher quelles ont été leurs veuës, puisque nous sçavons qu'elles n'ont été soûtenuës d'aucune authorité divine, & que ce n'étoit point par là que Dieu vouloit éclairer le monde? Remarquez neanmoins que Ciceron nous declare nettement en plusieurs manieres, que Platon établissoit, & la fin, & le souverain bien de l'homme, & le principe des choses, & la certitude du raisonnement, non dans la sagesse des hommes, mais dans une Sagesse divine dont celle des hommes emprunte tout ce qu'elle a de lumiere, c'est à dire dans la Sagesse immuable, & dans la verité permanente & toûjours égalle à elle-même. Que les

Doctrine de Platon aussi approchante du Christianisme...

Platoniciens ont toûjours combattu comme des Epicuriens & des Stoïciens ceux qui mettoient dans la nature du corps, ou même celle de l'esprit, la fin & le souverain bien de l'homme, ou le principe des choses, ou la certitude du raisonnement; & qu'enfin, dans la suite des temps, & lorsque la Religion Chrêtienne commençoit à paroître, & que par des miracles visibles la foy salutaire des choses invisibles & éternelles s'établissoit parmy les hommes qui n'étoient pas capables de concevoir, non plus que de voir autre chose que des corps, l'Apôtre S. Paul, qui prêchoit cette foy aux Gentils, eut pour contradicteurs les Stoïciens & les Epicuriens, comme nous voyons dans les Actes des Apôtres.

... que celle des Epicuriens & des Stoïciens, luy est contraire.

Act. 17. 18.

21. Cette seule histoire suffit, si je ne me trompe, pour faire voir que jusqu'à l'établissement de la Religion Chrêtienne, toutes les erreurs des Gentils, soit sur les mœurs, soit sur la nature, soit sur la maniere de trouver la verité, qui toutes, quelque differentes qu'elles fussent, rouloient principalement sur les principes de ces deux Sectes, ont toûjours subsisté, quoiqu'elles fussent battuës en ruine par des gens si habiles, & si subtils dans leur maniere de raison-

II. CLASSE. AN. 410.

Ancienne Philosophie aneantie par l'établissement du Christianisme.

ner. Cependant nous les voyons aujourd'huy tellement éteintes, qu'il n'y a plus de disputes sur ce sujet, non pas même dans les écoles des plus grands discoureurs, c'est à dire dans celles des Grecs, & qu'à peine se trouve-t'il quelque Rheteur qui prenne encore la peine de marquer quels ont été les dogmes de ces Sectes: de sorte que de toutes celles qui s'élevent presentement contre l'Eglise de Jesus-Christ, il n'y en a pas une qui ose se presenter au combat qu'en se couvrant du nom même de Jesus-Christ. Comme donc les Platoniciens voyoient les deux Sectes, qu'ils ont perpetuellement combattuës sans aucun succez, aneanties par la seule manifestation du nom de Jesus-Christ; il faut qu'ils comprennent que celuy qui n'a eu qu'à commander pour faire croire ce qu'ils n'osoient seulement proposer, ne peut étre que le Verbe de Dieu, révétu d'une chair mortelle; & qu'une humble pieté les fasse plier eux-mêmes sous le joug de cet unique Vainqueur: & c'est ce qui leur doit étre d'autant plus facile, que pour cela ils n'ont à changer dans leur doctrine qu'un tres-petit nombre d'articles, que la Religion Chrêtienne n'approuve pas.

Preuve sensible de la divinité de Jesus-Christ.

II. CLASSE. AN. 410.

22. C'eſt à ce divin Maître, mon cher Dioſcore, que je voudrois que vous vous ſoûmiſſiez de toute la pieté de vôtre cœur, ſans ſonger à prendre d'autres voyes pour arriver à la verité, & pour vous en aſſeurer la poſſeſſion, que celles qui nous ont eſté marquées par ce même Jeſus-Chriſt, qui étant Dieu, a mieux connu que perſonne ce qui convenoit à nôtre foibleſſe. Que ſi vous me demandez quelles ſont ces voyes, je vous diray que la premiere eſt l'humilité; & ſi vous me demandez quelle eſt la ſeconde, je vous diray que c'eſt l'humilité; & ſi vous me demandez quelle eſt la troiſiéme, je vous diray encore que c'eſt l'humilité, ſans me laſſer de vous répondre toûjours la même choſe; non qu'il n'y ait encore d'autres preceptes à donner, mais parce que ſi l'humilité ne precede, qu'elle n'accompagne, & qu'elle ne ſuive, tout ce que nous faiſons de bien, ſi nous ne commençons par nous la propoſer, ſi nous ne l'avons en veuë en agiſſant, & ſi aprés l'action nous ne nous y tenons pour reprimer la ſatisfaction & la joye que nous voulons toûjours trouver dans le bien que nous avons fait, nous en perdrons le fruit; & l'orgueïl nous l'en-

Humilité ſeule voye pour arriver à la verité.

Ce qui rend l'humilité ſi neceſſaire.

II. CLASSE. AN. 410.

Orgueïl ruine le bien que nous faisons.

levera infailliblement. Car il s'en mêle toûjours dans cette sorte de joye, & AU LIEU que les autres vices ne nous nuisent que lorsque nous faisons le mal, l'orgueïl est à craindre dans le bien même que nous faisons; & LE DESIR de l'approbation & de la gloire aneantit tout ce que nous pouvons faire de plus digne de gloire & d'approbation.

Ainsi de la méme maniere que lors qu'on demanda à Demosthene ce qu'il y avoit de plus important à observer dans l'éloquence, il répondit que c'étoit la prononciation, & ne répondit jamais autre chose, quoiqu'on luy fit la même question jusqu'à trois fois; de même, si vous me consultiez sur ce qu'il y a de plus important à observer dans la Religion Chrétienne, je vous répondrois que c'est l'humilité, & vous auriez beau revenir à la charge sur ce sujet, je ne vous ferois jamais par mon choix d'autre réponse que celle-là, quoique je me trouvasse peut-être obligé de vous dire encore d'autres choses.

CHAP. IV.

Sciences humaines

23. OR ce qu'il y a de plus opposé à cette humilité, dont l'importance est si grande, que Jesus-Christ même a voulu s'humilier pour nous en faire des leçons, c'est une certaine fausse science, qui fait

que nous nous sçavons bongré de pouvoir dire quels ont été les sentimens d'Anaximene, d'Anaxagore, de Pitagore, de Democrite, & que nous sommes bien aises de passer pour sçavans à la faveur de ces sortes de connoissances, quelque éloignées qu'elles soient de ce qu'on peut veritablement appeller science & erudition.

II. CLASSE AN. 410.

contraires à l'humilité.

Car dés que nous sçavons que Dieu n'est point une substance étenduë, & qui remplisse quelque espace finy ou infiny, comme s'il y avoit moins de la substance de Dieu dans un petit espace, & davantage dans un plus grand; mais qu'il est par tout, & tout entier par tout, parce qu'il est la verité, & qu'on ne sçauroit dire sans folie qu'une partie de la verité soit dans un lieu, & une autre partie dans un autre, qu'avons-nous affaire de l'imagination de celuy * qui a crû que Dieu étoit un air répandu dans un espace infini.

*Anaximene.

Que nous importe de sçavoir quelle idée ces Philosophes ont euë de ce qui fait la beauté du corps, & que ce n'est autre chose, selon eux, que la terminaison de toutes les parties? Que nous importe de sçavoir ce qui faisoit parler Ciceron*, lorsqu'il pousse Anaximene par cette

Ce que c'est que la beauté, selon les anciens Philosophes.

* De la nature des Dieux, liv. 1.

II. CLASSE. AN. 410.

definition même de la beauté, d'où il fait voir qu'il s'ensuit que Dieu, qui doit être quelque chose de fort beau, n'a neanmoins ny forme ny beauté, s'il est vray qu'il ne soit qu'un air infiny, puisqu'il n'y a point de terminaison de parties dans ce qui est infiny : où l'on voit que Ciceron ne parle que de la beauté corporelle, comme ayant affaire à un homme qui faisoit Dieu corporel, puisque l'air n'est autre chose qu'un corps ? Que nous importe, dis-je, de sçavoir si en cela Ciceron n'a songé qu'à faire le personnage d'Academicien, & à refuter Anaximene, ou si en effet il a connu la beauté incorporelle de la verité, qui fait toute celle de nos ames, & qui nous sert de regle, pour juger de ce qu'il y a de beau dans les actions des sages, en sorte que ce ne soit pas seulement pour refuter Anaximene que Ciceron dit qu'il faut que Dieu soit quelque chose de souverainement beau, mais tout de bon, & par connoissance ; & pour avoir vû que DIEU EST VERITE', & qu'il n'y a rien de si beau que cette verité immuable, quoiqu'elle ne soit visible qu'aux yeux de l'esprit ? Que nous importe qu'Anaximene ait dit que l'air s'engendre, & se produit, quoiqu'il crût

Quelle est la beauté de Dieu.

crût que l'air étoit Dieu ; & quelle impression est-ce que cela peut faire sur ceux qui comprennent que la generation de l'air, c'est à dire l'action de la cause qui est capable de produire cette sorte de corps que nous appellons de l'*air*, & qui dés-là qu'il est produit n'est rien moins que Dieu, n'a rien d'approchant de la generation éternelle par laquelle le Verbe de Dieu est engendré dans le sein de son Pere, qui luy communique sa nature, en sorte que le Verbe engendré est Dieu, aussi bien que le Pere qui l'engendre. Quelle impression donc peut faire cette reverie d'Anaximene sur ceux qui sçavent que cette generation ineffable est d'un ordre tout different, & s'accomplit d'une maniere qui n'est connuë que de ceux à qui il plaît à Dieu de la faire connoître ?

Generation du Verbe, bien au dessus de toutes les autres generations.

Du reste il n'y a personne qui ne voye que cette doctrine d'Anaximene est extravagante, même par rapport à la nature des corps, puisqu'il n'y a point de plus grande extravagance que de vouloir d'un côté que l'air soit engendré, & qu'il soit Dieu, & de l'autre que ce qui l'engendre ne soit pas Dieu ? car il n'est pas possible que ce qui l'engendre ne soit quelque chose. Ce qu'il dit que l'air est

II. CLASSE. AN. 410.

toûjours en mouvement, & surquoy il se fonde pour croire que l'air est Dieu, n'est non plus capable que le reste, de faire impression sur ceux qui sçavent que le mouvement de quelque corps que ce puisse être, est d'un ordre bien inferieur à celuy de l'esprit, qui est neanmoins bien pesant luy-même, & bien lent, au prix de celuy de la Sagesse souveraine & immuable.

Sagesse éternelle principe de toutes choses.

24. Que nous importe tout de même qu'Anaxagore, ou qui l'on voudra, ait donné le nom d'*intelligence* à la verité ou à la sagesse, & qu'ay-je affaire de disputer des mots avec l'Auteur de cette opinion, puisqu'il est clair que cette verité & cette sagesse, quelque nom qu'on luy donne, est ce qui a établi l'ordre, la nature, & la proportion des choses, telle que nous la voyons, & qu'on a raison de dire que c'est quelque chose d'infini, non par rapport à l'espace, & à l'étenduë corporelle, mais par sa force & sa puissance, qui surpasse tout ce que l'homme est capable de comprendre?

Car de ce que la sagesse & la verité éternelle n'a point d'étenduë, ny par consequent de terminaison de parties, on n'en peut pas conclure que ce soit quelque chose d'informe, puisque ce

n'eſt que d'un étre materiel & corporel que l'on pourroit dire, que dés-là qu'il ſeroit infini, il n'auroit ny forme ny beauté, parce que l'un & l'autre conſiſte dans la terminaiſon des parties, & qu'il n'y a point de terminaiſon de parties dans ce qui eſt infini. Auſſi eſt-ce, autant que j'en puis juger, pour refuter Anaxagore & ſes Sectateurs, qui ne concevoient rien que de corporel, que Ciceron ſoûtient qu'on ne peut rien ajoûter à l'infini ; car en matiere de corps, il faut pour ajoûter qu'on ait trouvé la fin de la partie à quoy l'on ajoûte.

C'eſt encore pour cela que Ciceron * reproche à ce Philoſophe de n'avoir pas vû, qu'il eſt impoſſible que dans une choſe infinie il ſe faſſe un mouvement qui porte du ſentiment par tout, par le moyen de la continuité des parties ; car en cet endroit Ciceron parle toûjours comme n'étant queſtion que de quelque choſe de corporel, à quoy l'on ne peut rien ajoûter, qu'on n'ait trouvé la fin de l'eſpace qu'il occupe. Cependant, continuë Ciceron, il n'eſt pas poſſible non plus, ſi la nature a du ſentiment, qu'il s'en excite dans un endroit ſans qu'il s'étende par tout, ce qu'il dit comme ayant affaire à un homme perſuadé que

* Dans le I. Livre de la nature des Dieux.

Extravagance d'Anaxagore relevée par Ciceron.

II. CLASSE. AN. 410. cette intelligence qui ordonne & gouverne toutes choses, a du sentiment, comme l'ame en a par le moyen de son corps. Car il est clair que toute l'ame sent ce qu'elle sent par le corps, où il ne se passe rien de sensible que toute l'ame ne s'en apperçoive, d'où Ciceron conclut, qu'il faudroit donc que toute la nature sentît ce qui se passe en elle, si elle est capable de sentiment; or cela renverse la pretention de ce Philosophe, qui suppose infinie cette nature qu'il appelle du nom *d'intelligence*; mais qu'il ne conçoit neanmoins que comme quelque chose de corporel, Car comment sentiroit-elle toute entiere, si elle est infinie, puisque ce qui se passe dans le corps nous fait voir qu'il faut que le sentiment commence par un endroit; & que l'on ne peut pas dire qu'il ait été porté par tout, jusqu'à ce qu'il ait été jusqu'au bout? or l'infini n'a point de bout. Celuy que Ciceron refute n'avoit rien dit neanmoins du sentiment corporel: mais enfin on ne tombe point dans tous ces embarras quand on parle de la totalité de ce qui est incorporel, & qui par consequent ne suppose point d'espace ny de terme; ainsi, & la totalité, & l'infinité luy conviennent: la totalité,

Substance de Dieu de quelle nature.

parce qu'une chose de cette nature n'est point capable de division; & l'infinité, parce qu'il n'y a point de lieu ny d'espace qui la renferme.

25. Que si, continuë Ciceron, ce qu'Anaxagore appelle *intelligence* est un animal, comme ce Philosophe le pretend, il faut que cette intelligence soit interieurement animée de quelque chose, sans quoy on ne pourroit pas dire que c'est un animal, en sorte qu'elle soit comme le corps, & qu'elle ait une ame au dedans d'elle-même, à raison de quoy l'on puisse dire que c'est un animal. Vous voyez qu'il parle toûjours selon les impressions que le commerce des choses corporelles fait en nous; & selon l'idée d'*animal* que la veuë de ce que nous connoissons d'animaux nous peut donner; & il ne parle de cette sorte, autant que j'en puis juger, que parce qu'il avoit affaire à des gens qui ne concevoient rien que de grossier & de corporel. Cependant il leur dit une chose bien propre à dissiper leur engourdissement, s'ils avoient été capables de s'en tirer, & à leur faire comprendre que quand l'esprit se represente une chose sous l'idée d'un corps vivant, il doit plûtôt la concevoir comme un animal,

II. CLASSE. AN. 410.

c'est à dire comme un corps qui reçoit la vie par un principe interieur qui l'anime, que comme une ame &une intelligence.

Car c'est ce que Ciceron veut faire entendre, lorsqu'il dit que si ce qu'Anaxagore appelloit *intelligence* est un animal, il faut qu'il soit animé interieurement de quelque chose à raison dequoy on puisse dire que c'en est un : mais, ajoûte Ciceron, qu'y a-t'il de plus interieur que l'Intelligence ? Il faudroit donc, pour en faire un animal, luy donner, non une ame dont elle fût le corps, mais un corps dont elle fût l'ame : * *Revêtissez-là donc d'un corps*, dit Ciceron, comme si Anaxagore soûtenoit qu'il ne pût y avoir d'ame qui ne fût ame de quelque animal. Car, selon les principes d'Anaxagore, c'est ce qu'il faudroit dire méme de cette souveraine Sagesse, qui n'étant autre que la verité, & étant par consequent presente & commune à tous les esprits qui sont capables de la concevoir & d'en joüir, ne sçauroit sans extravagance étre regardée comme l'ame de quelque animal particulier. C'est ce qui fait que Ciceron conclut tres-finement & tres-habilement, que comme Anaxagore ne recevroit pas cette consequence, & ne

* Il y a dans Ciceron *cingatur* au lieu de *cingitur*, qui se trouve dans le texte de S. Augustin

lemeureroit pas d'accord que pour fai-
e un animal de cette intelligence qu'il
ppelle Dieu, il faudroit luy donner un
orps; mais qu'il ne laiſſe pas neanmoins
le la concevoir comme un animal, il
emble donc qu'une pure intelligence,
ſans union à aucun corps par l'entremi-
ſe duquel elle pût ſentir, eſt une choſe
dont nous n'avons point de notion, &
qui eſt au deſſus de nôtre portée.

II. CLASSE. AN. 410.

Pure intelligence inconcevable au commun des hommes, & même aux anciens Philoſophes hors les Platoniciens.

26. En effet il eſt certain que cela eſt
au deſſus des notions & de l'intelligence des Stoïciens & des Epicuriens, qui ne
pouvoient rien concevoir que de corporel; & quand Ciceron dit *nôtre portée*, il
entend la portée ordinaire des hommes.
Il ne dit pas même abſolument que cette notion ſurpaſſe nôtre portée, mais
qu'*il ſemble qu'elle la ſurpaſſe*, comme en
effet il ſemble à ces gens-là que perſonne ne ſçauroit concevoir une choſe comme celle-là, & que par conſequent elle
n'eſt point. Il y a neanmoins des eſprits
dont la portée va juſques-là, & qui conçoivent, autant qu'il eſt donné à l'homme, qu'il y a une Sageſſe & une verité
toute pure & toute ſimple, qui n'eſt
l'ame d'aucun animal, & qui eſt au
contraire le principe commun qui imprime la ſageſſe & la verité à toute

Quelle idée on doit avoir de Dieu.

II. CLASSE. AN. 410.

ame capable de l'un & de l'autre.

Que si Anaxagore a vû qu'une telle nature existoit, & qu'elle étoit Dieu, & que ce soit ce qu'il appelle du nom d'*intelligence*, à la bonne heure: mais enfin ce qui nous rend sages & sçavans ce n'est ny de sçavoir le nom d'Anaxagore, que tous les sçavantasses, pour user de ce mot, aiment à faire sonner bien haut, comme si cela leur donnoit un grand air d'erudition, & de connoissance de l'antiquité sçavante, ny de sçavoir même qu'il a compris cette verité. Car CE N'EST PAS parce qu'Anaxagore a connu la verité, qu'elle me doit étre chere, mais parce qu'elle est verité; & quand aucun de ces gens-là ne l'auroit connuë je ne l'en aimerois pas moins.

27. Si nous ne devons donc pas nous en faire accroire, ny nous enfler d'une grande opinion de suffisance, pour sçavoir qui sont ceux qui ont pû connoître la verité, ny même pour étre parvenus à ce qu'il y a de plus solide, c'est à dire à la connoissance même de la verité, en quoy consiste ce qu'on peut veritablement appeller *science*, combien moins le devons-nous pour sçavoir les noms & les dogmes-mêmes de ceux qui n'ont eu sur cela que de fausses opinions,

& de quel ſecours nous peut être une telle connoiſſance pour nous rendre veritablement ſçavans, & nous faire découvrir ce qu'il y a d'obſcur & de caché ? Ne nous convient-il pas mieux, ſi nous avons les ſentimens que la ſeule humanité doit inſpirer, de regretter l'égarement de tant de grands hommes ſi celebres, lorſqu'il arrivera que nous entendrons parler de leurs erreurs, que d'en faire le ſujet de nos études, pour nous en parer, & en tirer vanité parmy ceux qui les ignorent ?

II. CLASSE. AN. 410.

Qu'il eſt plus raiſonnable de deplorer l'aveuglement de ces Philoſophes, que de s'inſtruire de leurs opinions.

Ne ſerois-je pas plus heureux de n'avoir jamais oüy parler de Democrite, que d'avoir la douleur de voir que ce Philoſophe, qui a paſſé en ſon temps pour un grand homme, a été aſſez aveugle pour croire que les Dieux étoient de certaines images qui échappoient des corps ſolides, mais qui n'avoient aucune ſolidité, & que ces images voltigeant çà & là, & s'inſinuant dans l'eſprit des hommes, étoient ce qui nous donne l'idée d'une puiſſance divine ?

Extravagance de Democrite, ſur la nature des Dieux.

Car comment n'a-t'il pas vû que dés-là que les corps dont ces images auroient été des émanations, avoient plus de conſiſtance & de ſolidité, ils étoient d'autant plus excellens que ces images-mê-

II. CLASSE. AN. 410.

mes ? Il l'a vû neanmoins en quelque sorte ; & c'est ce qui a fait qu'il n'a jamais eu de sentiment bien arrêté sur ce sujet, à ce que disent ceux qui s'occupent de ces choses-là, & qu'il étoit quelquefois plus porté à croire que Dieu étoit une certaine nature d'où les images échappoient, mais dont nous ne pouvions avoir d'idée que par ces images-mêmes, qui sortent du sein de cette nature que ce Philosophe conçoit comme quelque chose de corporel, mais neanmoins d'éternel, & par consequent de divin ; que ces images, sortant de cette nature par une émanation continuelle, comme une espece de vapeur, se portent çà & là, & entrent dans les ames des hommes, où elles forment ce qu'ils ont d'idée de Dieu, ou des Dieux.

Car les Sectateurs de Democrite n'imaginent point d'autre principe de nos pensées, que les images que les corps envoyent dans nos ames, comme s'il n'y avoit pas une infinité de choses que nous concevons par la pure action de l'intelligence, & sans que les corps y ayent contribué, comme la sagesse même & la verité, qui sont choses tres-connuës de ceux qui sçavent penser & concevoir, comme je viens de dire.

Choses connuës sans le secours de rien de corporel.

Que ſi ces gens-là n'ont point d'idée de la verité, comment en peuvent-ils parler? & s'ils en ont quelque idée, qu'ils nous diſent quelle image la leur a fait concevoir, & de quel corps cette image eſt échappée?

II. CLASSE. AN. 410.

Difference entre Democrite & Epicure, ſur les atômes.

28. On dit neanmoins qu'il y a cette difference entre les ſentimens de Democrite & ceux d'Epicure ſur les choſes naturelles, que Democrite croit que les atômes, outre leur mouvement & leur rencontre, ont une certaine vertu vitale & animée, qui eſt celle-là même, ſi je ne me trompe, qu'il attribuë, non à toutes ſortes d'images, mais à celles qui ont quelque choſe de divin, c'eſt à dire à celles qui échappent des Dieux, & que dans toutes les choſes où il admet quelque ſorte de divinité, il ſe trouve des principes d'intelligence; & que c'eſt de ces choſes-là que coulent ces images animées, qui nous font du bien ou du mal. Epicure au contraire n'admet rien dans les principes des choſes que les ſeuls atômes; c'eſt à dire de petits corps ſi minces & ſi déliez qu'ils ne ſont plus capables de diviſion, & que les yeux ny le toucher ne ſçauroient les appercevoir, & pretend que la rencontre fortuite de ces atômes a produit

Atômes principes de toutes cho-

II. CLASSE. AN. 410.

ses, & même des Dieux selon Epicure.

un nombre innombrable de mondes, que c'est aussi ce qui produit les animaux, & même les ames, & les Dieux, qui ont forme humaine selon luy, & qu'il place non dans aucun de ces mondes, mais hors de leur enceinte, & dans l'espace qui est entre les uns & les autres. Car il ne veut rien concevoir que des corps, quoiqu'il croye qu'on ne les conçoit que par l'entremise de certaines images qui échappent de ces mêmes corps formez d'atômes, & qui étant plus subtiles & plus déliées que celles qui touchent les yeux, s'insinuënt jusques dans l'esprit. Il croit aussi que la vision se fait par le moyen de certaines grandes images qui embrassent par dehors le monde tout entier. Vous voyez presentement, si je ne me trompe, quelles sortes d'images ces Philosophes se sont figurées.

Comment Epicure s'imaginoit que la vision se fait.

29. Mais j'admire que Democrite n'ait pas relevé Epicure sur cela, & qu'il ne l'ait pas fait appercevoir, qu'il ne faut pas d'autre preuve de la fausseté de tout ce qu'il dit sur ce sujet, que l'impossibilité qu'il y a que l'esprit, qui est corporel selon eux, & qui a si peu d'étenduë, puisqu'il est enfermé dans un aussi petit espace que celuy de nos

Sentiment de Democrite sur les perceptions, refuté.

orps, atteigne de ſi grandes images, & ļu'il les touche & les embraſſe toutes ntieres. Car il n'eſt pas poſſible qu'un etit corps en touche un plus grand ans toutes ſes parties tout à la fois. Comment ſe peut-il donc faire que cet ſprit corporel conçoive tout à la fois out ce que ces grandes images repreentent, s'il eſt vray que les choſes ne e conçoivent qu'autant que ces images 'inſinuënt dans l'eſprit, & qu'elles en ont atteintes, puiſqu'il eſt également mpoſſible, & qu'elles entrent toutes enieres dans un auſſi petit eſpace que ceuy qui renferme l'eſprit, & que l'eſprit uy-même, qui a ſi peu d'étenduë, les tteigne toutes entieres. Vous voyez bien ļue je parle ſelon leurs principes : car je uis d'ailleurs bien éloigné de croire que 'eſprit ſoit tel qu'ils ſe l'imaginent.

Que ſi Democrite a crû que l'eſprit toit quelque choſe d'incorporel, le aiſonnement que je viens de faire ne ſe eut employer que contre Epicure. Mais enfin Democrite même comment 'a-t'il pas vû que pour qu'un eſprit & ne ſubſtance incorporelle penſe & conçoive, non ſeulement il ne faut point voir recours à l'inſinuation & au conact d'aucune image corporelle, mais

II. CLASSE. AN. 410.

Imagination d'Epicure touchant la vision, refutée.

qu'il est même impossible que cela se fasse par cette voye? Quant à la vision, ce que j'ay dit combat également Epicure & Democrite, puisqu'il n'est pas possible que d'aussi petits yeux que les nôtres, contiennent & atteignent tout à la fois d'aussi grandes images que celles qu'ils supposent.

30. Lorsqu'on leur demande pourquoy on ne voit qu'une seule image de chaque corps, s'il est vray qu'il en sorte une infinité de chacun, ils répondent que le flux & l'irruption continuelle de toutes ces images, qui se pressent & s'entassent dans l'œil, fait que de tout ce grand nombre, il ne s'en fait qu'une. Ciceron refute * l'extravagance de ce flux d'images, en faisant voir que dés-là que Democrite veut que Dieu ne se conçoive que par des images qui coulent sans cesse, il est impossible de le concevoir éternel. Et sur ce que ces Philosophes disent que c'est l'affluence perpetuelle des atômes qui entretient la substance de leurs Dieux, & qui fait qu'ils subsistent éternellement, en sorte qu'à mesure qu'il s'écoule des atômes du corps de ces Dieux, il en succede de nouveaux, & que cette succession perpetuelle est ce qui fait que ces natures ne

* Dans le 1. Livre de la nature des Dieux.

Dieux, formez d'atômes, comme tout le reste, selon Epicure, & Democrite.

se détruisent point; Ciceron infere qu'il faut donc aussi que tous les autres êtres soient éternels, puisqu'il n'y en a aucun qui ne soit reparé sans cesse par le flux de nouveaux atômes qui remplacent ce qui se perd de sa substance. N'y a-t'il pas même sujet de craindre, dit Ciceron, qu'un Dieu tel que vous l'imaginez ne perisse à la fin, puisqu'il est sans cesse & battu au dehors d'une grêle perpetuelle d'atômes, & agité au dedans par le mouvement de ces petits corps, qui le penetrent? Car être battu des atômes, & en être agité sont choses differentes selon eux: l'un se fait par la chûte des atômes sur les corps, & l'autre par le mouvement des mêmes atômes quand ils les penetrent Enfin puisque de leur Dieu, comme de toute autre chose, il s'écoule * perpetuellement de ces images dont nous avons tant parlé, comment peut-il se promettre de subsister éternellement?

II. CLASSE. AN. 410.

* Le sens demande visiblement qu'on lise icy, *semper effluant* au lieu de *semper affluant*.

31. Ce qui fait le plus de pitié, c'est qu'on ne se contente pas d'exposer ces réveries, & qu'au lieu de les traitter comme des choses qui n'ont pas besoin d'être refutées, nous voyons des hommes de grand esprit qui s'amusent à les combattre, & qui s'en font une affaire,

II. CLASSE. AN. 410.

quoiqu'il n'y ait point d'esprit quelque mediocre qu'il soit qui n'en doive voir tout d'un coup la fausseté & l'extravagance.

Que les atômes, quand il y en auroit, ne sçauroient rien produire.

Car quand on conviendroit qu'il y a des atômes, & que par un cours & un mouvement fortuit, ils se choquent & s'agitent les uns les autres, peut-on jamais demeurer d'accord que cette rencontre fortuite des atômes puisse produire quelque chose, & donner à chacune ce qui fait le mode & le caractere propre de sa nature, en determiner la figure, en polir la surface, la révêtir de couleur, la remplir du principe qui l'anime, & qui la fait vivre ? QUICONQUE fait plus de cas de voir des yeux de l'esprit que de ceux du corps; & qui demande sans cesse à celuy qu'il reconnoît pour son createur, de l'en rendre capable, voit clairement que tout cela ne se fait que par l'art & les dispositions ineffables de la Providence divine.

Contre l'existence des atômes selon Epicure & Democrite.

Mais il ne faut pas même demeurer d'accord avec eux de l'existence des atômes, & vous allez voir combien il est aisé de renverser cette supposition, sans entrer même dans les difficultez qui exercent les Philosophes sur la divisibilité des corps. Car Epicure & Democrite

mocrite ne connoiſſent autre choſe dans la nature que les corps & le vuide ; & ce qui peut arriver de-là, c'eſt à dire le mouvement des petits corps dans le vuide, & ce qui ſe forme de leur rencontre. Qu'ils nous diſent donc de quel genre ſont ces images qui échappent des corps ſolides, mais qui n'ont aucune ſolidité, en ſorte qu'elles ne ſe peuvent appercevoir que par le toucher de l'eſprit, ce qui fait la penſée ſelon eux, ou par celuy des yeux, ce qui fait la viſion ? Ce ſont des corps, ſans doute, que ces images qui échapent des corps, & qui viennent toucher les yeux, & l'eſprit-même, qu'ils pretendent corporel, auſſi bien que les yeux. Vient-il donc des images des atômes-mêmes, auſſi bien que des autres corps ? S'il en vient, les atômes ne ſont plus atômes *, puiſqu'il y a d'autres corps qui en ſortent & qui s'en ſeparent. Que s'il n'en vient point d'images, il s'enſuit, ou que l'on peut concevoir quelque choſe ſans images, ce qui eſt la choſe du monde, dont ils veulent le moins demeurer d'accord, ou qu'ils ne ſçavent pas même s'il y a des atômes, puiſque faute d'images ils ne ſçauroient en avoir d'idée. J'ay honte de m'arrêter à refuter de telles extravagances,

II. CLASSE. AN. 410.

* Car le mot d'atômes ſignifie ce qui ne ſouffre point de diviſion.

II. CLASSE. AN. 410.

quoiqu'ils n'ayent pas eu honte d'y tomber : mais quand je songe qu'ils ont bien osé les soûtenir, ce ne sont plus ces extravagances qui me font honte, c'est la patience, ou plûtôt la stupidité des hommes, qui ont été capables de les écouter.

CHAP. V.

Egarement des Philosophes, effet du peché.

32. PUISQUE l'accablement du peché, & l'amour des choses sensibles a donc aveuglé les hommes jusqu'au point que les sçavans-mêmes ont été capables de s'arrêter à ces monstres d'opinions, & d'y consumer leur loisir, pouvez-vous, mon cher Dioscore, ny tous ceux qui ont tant soit peu de lumiere & de discernement, pouvez-vous, dis-je, ne pas voir qu'il n'y avoit point de meilleure voye pour insinuer la verité aux hommes, que l'authorité de cet homme auquel la verité-même s'est unie d'une maniere merveilleuse & ineffable, & qui faisant sur la terre l'office de la verité, & gagnant la creance des hommes par la beauté de ses preceptes, & par l'éclat de ses miracles, & de ses œuvres toutes divines, leur persuaderoit, par une foy salutaire, ce que leur intelligence n'étoit pas encore capable de concevoir? C'est pour la gloire de cet homme Dieu que nous travaillons, & c'est pour ce qu'il nous a enseigné que je vous ex-

Authorité de Jesus-Christ seule voye pour amener les hommes à la verité.

horte d'avoir une foy constante & inebranlable, puisque vous voyez qu'il a sçû faire que non seulement quelques esprits plus élevez que les autres, mais les peuples entiers, dont la raison n'est pas assés éclairée pour concevoir ces choses-là, les croyent d'une foy ferme, en attendant que purifiez par l'observation des preceptes salutaires de Jesus-Christ, ils passent des obscuritez de cette vie au grand jour de la verité, qui se montrera à eux sans voiles & sans nuages.

II. CLASSE. AN. 410.

Ne devons-nous pas nous rendre d'autant plus volontiers à son authorité, que nous voyons que nulle erreur n'ose plus se produire, ny entreprendre de faire des partis, & de chercher des Sectateurs, même parmy les simples & les ignorans, qu'en se couvrant du nom de Jesus-Christ; & que les Juifs, qui sont de toutes les anciennes sectes les seuls qui subsistent encore, & dont nous voyons des conventicules sous un autre nom que celuy de Jesus-Christ, portent les Ecritures qui annoncent ce même Jesus-Christ, quoiqu'ils ne l'y veuillent pas voir?

Belle marque de l'authorité que Jesus-Christ s'est acquise parmy les hommes.

Que si nous en voyons qui se disant Chrêtiens, quoiqu'ils ne soient pas dans la communion Catholique *, ont pris

* Les Manichéens.

II. CLASSE. AN. 410.

Vaines promesses des Manichéens.

le party d'insulter à ceux qui croyent, & de seduire les ignorans en leur promettant de les mener par la voye de la raison, au lieu que la foy est celle que Jesus-Christ nous montre, l'obligation de croire étant comme le remede que ce divin Medecin a apporté du Ciel pour nous guerir, ils n'ont pris ce party-là que parce qu'ils ont bien vû qu'ils tomberoient dans le mépris, s'ils vouloient entreprendre de mener les hommes par authorité ; & que tout ce qu'ils en peuvent avoir, est la chose du monde la plus méprisable, en comparaison de celle de l'Eglise Catholique. C'est pour cela qu'ils s'efforcent de balancer l'authorité inebranlable de l'Eglise, par les promesses magnifiques de conduire les hommes à la verité par la raison ; & c'est une temerité qui est ordinaire à tous les heretiques. Mais Jesus-Christ ce divin Chef, qui nous tient enrôllez dans la douce milice de la foy, ne s'est pas contenté de mettre son Eglise à couvert sous la forteresse de l'authorité, dont les Sieges Apostoliques, & le consentement de tant de peuples, & de nations tres-celebres, sont comme autant de remparts ; il l'a encore munie, par le ministere de quelques personnages, également

Foy de l'Eglise fortifiée par tout ce que la raison peut fournir.

pieux, sçavans, & spirituels, de tout ce que la raison peut fournir de plus invincible. Cependant, LA CONDUITE la plus reguliere est que les foibles se tiennent à couvert sous le boulevard de la foy; & que pendant qu'ils y sont en seureté, on combatte pour eux avec toutes les forces de la raison.

II. CLASSE. AN. 410.

33. Mais pour revenir aux Platoniciens; le bruit des faux Philosophes qui aboyoient aprés eux, & les erreurs que ces autres sectes avoient repanduës de toutes parts les reduisoient, avant la venuë de Jesus-Christ, à laisser le monde dans la peine de penetrer leurs sentimens, plûtôt que de les exposer à être méprisez & rebutez; & c'étoit le seul party qu'ils eussent à prendre, puisqu'ils n'avoient pas l'authorité necessaire pour obliger les hommes à croire, cela n'appartenant qu'à un homme-Dieu. Mais si-tôt que ce nom de Jesus-Christ, qui n'a pas moins causé de trouble que d'admiration par toute la terre, eut commencé de se répandre, ils commencerent aussi à se produire, & à déveloper la doctrine de Platon. Ce fut alors qu'on vit fleurir à Rome l'école de Plotin, & de plusieurs autres disciples de Platon tres-ingenieux & tres-éclairez. Il

Platoniciens encouragez par la publication de la doctrine de Jesus-Christ.

II. CLASSE. AN. 410. y en eut neanmoins qui se laisserent corrompre par les curiositez damnables de la magie : mais d'autres aussi reconnoissant que Jesus-Christ étoit cet Homme Dieu, en qui la verité & la sagesse immuable s'étoit incarnée, & par la bouche de qui elle avoit parlé aux hommes, se rangerent sous ses étendarts. Ainsi tout ce qu'il y a & d'authorité, & de raison, se trouve réuny en cet Homme-Dieu, & dans le seul corps de son Eglise, pour la reparation & le renouvellement du genre humain.

34. Je me suis beaucoup étendu dans cette lettre, & je ne m'en repens pas, quoique ce soit sur un sujet bien different de celuy que vous auriez peut-être mieux aimé que j'eusse traité. Car à mesure que vous avancerez dans la connoissance de la verité, vous goûterez de plus en plus ce que je viens de vous dire, & le dessein que j'ay pris sur la réponse que j'avois à vous faire, quoique peut-être il vous paroisse presentement moins utile pour vos études.

Je n'ay pas laissé neanmoins de répondre à ce que vous demandiez non seulement, par ce que j'ay dit dans cette lettre sur quelques-unes des questions que vous me faites, mais par les petites

notes que vous trouverez ſur preſque toutes, à la marge des memoires que vous m'aviez envoyez. Que ſi vous trouvez que je n'ay pas ſatisfait à ce que vous deſiriez, & que je vous donne une choſe pour l'autre, vous ne ſongez pas, mon cher Dioſcore, à qui vous vous étes adreſſé. Quant aux queſtions que vous me propoſiez ſur les livres de l'Orateur, je les ay toutes laiſſées-là : car il m'a ſemblé que ce ſeroit une eſpece de badinage & d'amuſement d'enfant que de martêter à les reſoudre. Les autres ſont d'une nature à me pouvoir étre propoſées, au moins à les regarder en elles-mémes, & non pas comme tirées des livres de Ciceron. Mais pour celles-là elles ſont indignes d'occuper un homme de ma profeſſion.

Je n'aurois méme ſçû faire ce que j'ay fait ſi je n'avois été obligé par l'indiſpoſition où vôtre homme me trouva, de me retirer hors d'Hippone pour quelque temps, pendant lequel ma ſanté s'eſt encore alterée, & la fiévre m'a repris ; c'eſt ce qui a fait que je n'ay pû vous envoyer cette lettre ſi-tôt que j'aurois voulu. Faites-moy ſçavoir comment vous l'aurez reçûë.

II. CLASSE. AN. 410.

LETTRE CXIX. *

* Ecrite l'an 410. C'étoit auparavant la 221. & celle qui étoit la 119. est presentement la 55.

Consentius propose à saint Augustin diverses questions sur la Trinité.

CONSENTIUS saluë son tres-honoré Seigneur, le tres-Saint Pape AUGUSTIN.

1. J'AVOIS déja fait entendre en peu de mots à vôtre saint frere, le tres-venerable Evêque Alipe ce que je desire de vous, esperant qu'il se rendroit mon intercesseur, & qu'il appuyeroit la priere que j'avois à vous faire. Mais comme je me suis trouvé obligé d'aller à la campagne, & que je me voy privé par-là de l'esperance que j'avois de vous voir, j'ay mieux aimé vous exposer par cette lettre ce que j'ay à vous demander, que de demeurer plus long-temps en suspens sur ce que je puis attendre de vous ; & j'ay pris ce parti-là d'autant plus volontiers, que j'ay crû que si vous jugiez à propos de m'accorder ce que je

a. Ce CONSENTIUS doit sans doute être le même que celuy à qui la lettre 205. est addressée : c'étoit vraysemblablement un Laïque qui s'appliquoit à l'étude dans la retraite, & composoit même quelques ouvrages, dont saint Augustin fait cas, aussi bien que de sa maniere d'écrire, qui est asseurement plus polie & plus raisonnable que celle que nous voyons d'ordinaire dans

vous demande, le repos de la ſolitude où vous étes preſentement, rendroit vôtre eſprit encore plus capable de penetrer la profondeur des myſteres ſur leſquels je deſire que vous m'inſtruiſiez. II. CLASSE. AN. 410.

J'ay toûjours crû, comme une maxime conſtante, que c'eſt par la foy, plûtôt que par la raiſon, que nous devons atteindre la verité des choſes de Dieu; car ſi l'on ne parvenoit à la foy de l'Egliſe que par les diſcuſſions & les raiſonnemens, & non pas par une humble & pieuſe credulité, le bonheur éternel ne ſeroit que pour les Orateurs & les Philoſophes. Mais puiſque celuy qui a choiſi ce qu'il y a de plus foible dans le monde pour confondre tout ce qu'il y a de plus fort, a jugé à propos de faire de la folie de la predication l'inſtrument du ſalut de ceux qui croiroient; il vaut mieux ſuivre avec ſoûmiſſion l'authorité des Saints, que de s'attacher à demander raiſon des choſes de Dieu.

1. Cor. 1 27.

Ibid. v. 21.

En effet, les Arriens qui veulent

les Autheurs du ſiecle & du païs où il vivoit. Car il y a grande apparence qu'il étoit de quelqu'une des Iſles Baleares qu'on nomme aujourd'huy Majorque & Minorque, à ce qu'on en peut juger par ce qu'il en dit luy-même dans cette lettre. C'eſt à luy que ſaint Auguſtin addreſſe le Livre *contre le menſonge.* Ce Livre eſt traduit & imprimé à Paris chez Pralard, avec quelques autres traitez du même Saint.

II. CLASSE. AN. 410. que le Fils soit moindre que le Pere, de qui nous croyons qu'il est engendré, n'auroient jamais persisté dans cette impieté, ny les Macedoniens dans celle qui leur fait nier la divinité du saint Esprit, que nous croyons qui n'est ny de luy-même, ny engendré, si les uns & les autres avoient voulu en croire les Ecritures plûtôt que leurs raisonnemens.

2. Neanmoins puisque nôtre Pere celeste, qui seul possede le secret des mysteres, & qui tient la clef de David en
Apoc. 3. 7. sa puissance, vous a rendu capable de penetrer, par la pureté de vôtre œil interieur, jusques dans le sanctuaire du Ciel, & d'y voir à découvert la gloire du Seigneur, ne laissez pas, ô homme admirable, de nous expliquer, autant que cela se peut par des paroles, & que celuy qui vous a éclairé interieurement vous donnera moyen de nous communiquer des choses si élevées, ne laissez pas, dis-je, de nous donner quelque idée de la nature ineffable de Dieu, & de cette image vivante du pere qui l'exprime si parfaitement. Car à moins de vous avoir pour guide dans cette recherche, nos esprits n'oseroient s'élever jusques-là; & nos yeux sont trop foibles

Quelle opinion on avoit de la suffisance de saint Augustin dés son vivant.

pour soûtenir l'éclat d'une si vive lumiere. Entrez donc dans cette nuée obscure des mysteres, que nos yeux ne sçauroient percer : redressez-moy sur ce que j'ay dit de mal dans la resolution des questions que je vous envoye, & corrigez même ce que j'en ay écrit. Car j'aime bien mieux suivre avec soûmission & avec foy l'authorité de vôtre sainteté, que de m'égarer en suivant la fausse lueur de mes pensées.

II. CLASSE. AN. 410.

3. J'ay toûjours écouté & crû, avec toute la simplicité & la circonspection que la foy demande, ce que l'Ecriture dit du Fils de Dieu, dans ces paroles du Pseaume, *Annoncez celuy par lequel Dieu vous sauve, & qui est comme un jour produit par un autre jour* ; & dans ces autres de la Sagesse, *Il est la splendeur de la lumiere éternelle* ; & sur cela je croyois, sans pouvoir neanmoins élever ma foy à rien de proportionné à la grandeur & à l'excellence de son objet, que Dieu étoit une certaine lumiere incomprehensible d'une étenduë infinie, & dont l'esprit humain, quelque haut qu'il pût élever ses pensées, n'étoit pas capable ny de concevoir l'excellence, ny de mesurer sa grandeur, ny de se figurer la beauté ; mais qu'enfin quoy que ce pût

Psal. 95. 2.

Sap. 7. 26.

II. CLASSE. AN. 410.

être que cette lumiere, c'étoit une chose d'une beauté & d'un éclat incomprehensible, & qui étoit visible aux yeux même du corps, sinon à ceux de tous les Saints, au moins à ceux de Jesus-Christ.

Je dis vers la fin du premier livre, comme je croy que vous vous en souvenez, qu'encore que nôtre Seigneur Jesus-Christ, c'est à dire l'homme auquel Dieu s'est uni, soit entré par sa resurrection en possession de la toute-puissance de Dieu, ce qu'il y a eu de materiel dans le corps qu'il a pris, subsiste encore, sans que dans les entrailles de la terre, où il a été trois jours, il en ait perdu autre chose que ce qu'il avoit d'infirme, de passible & de mortel; &
» sur cela, on m'a fait cette objection. Si
» cet homme auquel le Fils de Dieu s'est
» uni est changé en Dieu, il n'est plus de
» nature à être contenu dans un lieu par-
» ticulier. D'où vient donc que Jesus-
» Christ n'a pas laissé de dire à la Made-
» leine aprés sa resurrection, *Ne me touchez*
» *pas, car je ne suis pas encore monté à mon*
» *Pere?*

4. Pour tâcher donc de prouver que Jesus-Christ est par tout par sa puissance, & selon sa divinité, quoiqu'elle n'opere

pas par tout, & non pas selon son humanité, voici ce que j'ay écrit de l'unité de Dieu, & de la Trinité des personnes. " Dieu est un, mais il y a trois Personnes divines : sa nature est une & indivisible, mais les Personnes sont distinctes. Dieu est en toutes choses, & au delà de toutes choses : non seulement il remplit tout, mais il passe les extremitez de l'univers, & l'enferme de toutes parts ; il est au dessus de ce qu'il y a de plus élevé, il est répandu par tout, & au delà de tout.

" Quant aux Personnes elles subsistent l'une dans l'autre, quoiqu'elles soient tres-réellement distinctes, & que chacune ait sa proprieté singuliere, qui la distingue des autres, & qui fait qu'on ne les sçauroit confondre.

" Il n'y a donc qu'un Dieu ; & ce Dieu est par tout, parce qu'il est le seul Dieu, & qu'il ne laisse aucun lieu vuide où il y en puisse avoir un autre. Tout est plein de Dieu, & il n'y a rien au delà de Dieu. Le même Dieu est dans le Pere, dans le Fils, & dans le Saint Esprit : ainsi ce ne sont pas trois Dieux, mais un seul Dieu, quoique le Pere ne soit pas le Fils, ny le Fils le Saint Esprit. Le Pere est dans le Fils, & le Fils dans le Pere, & le saint

II. CLASSE. AN 410.

„ Esprit dans tous les deux ; car il n'y à
„ qu'un seul & même Dieu residant indi-
„ visiblement dans les trois Personnes,
„ qui ne sont pas distinguées par aucune
„ inégalité de rang ny de puissance, mais
„ seulement par le nombre & la difference
„ des personnes.

„ Tout ce qui est au Pere est au Fils, &
„ tout ce qui est au Fils est au Pere, com-
„ me tout ce qui est à tous les deux est au
„ saint Esprit, parce que la substance divi-
„ ne est dans les trois, non seulement dans
„ une parfaite égalité, mais dans une
„ identité, une unité, & une indivisibilité
„ parfaite : ainsi l'un n'a sur l'autre aucune
„ préeminence d'âge ny de Majesté. Car
„ ce qui est necessairement plein ne se
„ peut diviser ny affoiblir, & la plenitu-
„ de ne reçoit point de supplément d'une
„ autre plenitude, & ne peut étre moin-
„ dre ny plus grande d'un côté que de
„ l'autre. Mais il n'en est pas ainsi des
„ Personnes : car celle du Pere n'est pas
„ celle du Fils, ny celle du Fils celle du
„ saint Esprit, quoiqu'il n'y ait qu'une
„ même Puissance commune à trois égale-
„ ment puissants, & une même substance
„ dans trois differentes subsistances. Ainsi
„ le Pere, le Fils, & le saint Esprit sont
„ par tout quant à la Majesté de leur sub-

ıce, parce qu'ils ne sont qu'un à cet « II. CLASSE.
ırd; mais quant aux personnes, cha- « AN 410.
ıe n'est qu'en soy, parce qu'elles sont «
is. Voilà ce que je dis sur ce mystere, «
que je pousse encore plus loin, ayant
ır but d'établir que les Personnes ne
ıt par tout que par cette Majesté qui
ınt au dessus des Cieux, par delà les
ırs, & au-delà des Enfers, est toû-
ırs & par tout la même; d'où je pré-
ıds qu'on doit conclure que cet hom-
: auquel le Fils de Dieu s'est uni, est
ıa verité changé en Dieu; mais sans
oir perdu la nature que le Verbe a
se en luy, & sans qu'on le puisse
garder comme une quatriéme Per-
ıne.

5. Mais je voy que vous dites qu'il
faut pas se figurer Dieu comme un
ɪps, vous à qui je croy qu'il a été
nné de penetrer le Ciel même par la
reté & la sublimité de vos pensées,
i s'élevant au dessus des Astres, sont
mises à la contemplation de la Ma-
té de Dieu selon l'immobilité des pro-
esses de celuy qui a dit: *Bien-heureux* Math. 5. 8.
ıt ceux qui ont le cœur pur, car ils ver-
ıt Dieu. La raison que vous en appor-
z est qu'encore qu'on se figurât une
niere mille & mille fois plus subtile

II. CLASSE. AN. 410.

& plus penetrante que celle du Soleil, cela ne ſçauroit rien faire concevoir de ſemblable à Dieu, parce que tout ce qui eſt viſible aux yeux du corps eſt corporel; & que comme on ne ſçauroit concevoir la juſtice & la pieté comme quelque choſe de corporel, ſans tomber dans les vaines imaginations des Payens, qui ſe repreſentent les vertus ſous une forme humaine, & qui les peignent comme des femmes, cela nous oblige de tâcher, autant qu'il eſt poſſible, de concevoir Dieu, ſans rien emprunter de tout ce que l'imagination nous peut fournir.

Pour moy, comme la tiedeur de mon cœur fait que je ne puis atteindre la ſublimité de vos diſcours, je ne conçoy pas que la juſtice puiſſe étre une ſubſtance vivante, & ainſi je ne puis concevoir Dieu, qui eſt une ſubſtance vivante, comme je conçoy la juſtice. Car ſi la juſtice eſt vivante, ce n'eſt pas en elle-même, mais en nous; ou plûtôt, c'eſt nous qui vivons ſelon la juſtice quand nous ſommes juſtes: mais pour elle, elle n'eſt nullement vivante en elle-même. Peut-étre direz-vous que ce que nous pouvons avoir de juſtice n'eſt point la juſtice, & qu'il n'y en a point d'autre

que

que Dieu ; & que cette justice qui est Dieu, est la veritable justice.

II CLASSE. AN. 410.

6. Je voudrois donc que vous me tirassiez des doutes où je suis sur tout cela ; & que sans attendre que je sois avec vous, vous le fissiez dés à present par une lettre qui traitât cette matiere à fonds. Car il n'est pas raisonnable que je sois le seul que vous tiriez d'une erreur qui m'est commune avec tant d'autres ; & quand un grand nombre de ceux qui habitent les Isles où nous sommes, & qui cherchent le bon chemin, se seront égarez, où trouveront-ils un Augustin qui puisse les assûjettir par le poids de son authorité, les instruire par la profondeur de son sçavoir, & les convaincre par la force de son esprit ?

Quel respect on avoit pour l'authorité de saint Augustin dés son vivant.

Peut-être que cette affection toute paternelle que vous avez pour moy, fait que vous aimeriez mieux me redresser en secret, que de me reprendre publiquement, comme un homme qui s'égare luy-même, & qui fait égarer les autres. Mais comme c'est le salut de mon ame que je me propose dans ma course, plûtôt que l'estime & les loüanges des hommes, dés-là que vos corrections n'auront pour moy rien que de salutaire, elles n'auront aussi rien que de doux ; puisqu'elles se-

Caractere des amateurs de la verité.

II. CLASSE. AN. 410.

ront & pour moy, & pour d'autres, une source de vie, & même d'estime & de loüanges. Car je croy qu'il ne se trouvera personne assez injuste pour aimer mieux me taxer de folie sur ce que j'auray été quelque temps dans l'erreur, que de me loüer d'avoir pris le party d'en sortir, & de m'instruire de la verité.

Auroit-on pû taxer de folie ceux que saint Paul avertissoit de prendre-garde à ne pas courir en vain, & de courir de telle sorte qu'ils remportassent le prix? C'est ce que vous ferez à nôtre égard en nous tirant de cette voye où nous courons, & même en nous la fermant pour jamais, par des écrits qui soient connus de tout le monde, sans quoy les autres seroient en danger d'être frustrez de la verité, par les égards que vôtre amitié vous pourroit faire avoir pour moy.

Aussi n'ay-je pas eû recours à vous comme à un Approbateur, ou un simple Lecteur; mais comme à un Censeur des livres que j'ay publiez jusqu'icy. Car dans la lettre que j'ay mise à la tête, & qui tient lieu de Preface, je déclare que
» c'est par le poids des sentimens du saint
» Evêque Augustin, que je prétends ar-
» rêter la nacelle flottante & chancellan-
» te de ma foy. Comme donc vos deci-

ſions ſont comme une anchre qui nous tiendra d'autant plus ferme qu'elle entrera plus profondement dans la terre, pourquoy feriez-vous difficulté, vous en qui la Doctrine de Jesus-Christ reside dans toute ſa plenitude, de reprendre publiquement un fils auſſi ſoûmis que je le ſuis, & qu'il faut toûjours que vous redreſſiez? Car il ne s'agit pas d'une queſtion peu importante, & nous ne ſommes pas ſeulement en danger de ne pas avancer, mais, comme vous dites ſi bien & ſi fortement, nôtre aveuglement ne va pas à moins qu'à nous rendre coupables d'idolatrie. Diſſipez-le donc avec tout ce que vous avez d'adreſſe & de prudence; écartez par la lumiere de vôtre ſçavoir & de vôtre eſprit les nuages qui nous offuſquent, afin qu'à la faveur de cette lumiere les yeux de nôtre cœur deviennent capables de voir ce qui leur a été impenetrable juſques à preſent. Je prie Dieu, mon tres-Saint Pape, & tres-honoré Seigneur, qu'il vous conſerve, qu'il vous faſſe toûjours ſouvenir de moy, & qu'il vous faſſe joüir à jamais de la gloire de ſon Royaume.

Combien il eſt dangereux d'avoir de fauſſes idées de la nature de Dieu.

II. CLASSE. AN.° 410.

LETTRE CXX. *

* Ecrite un peu aprés la precedente. C'étoit auparavant la 212. & celle qui étoit la 110. est presentement la 140.

Saint Augustin répond à Consentius sur les questions qu'il luy avoit proposées touchant la Trinité, qui luy donnent lieu de traitter admirablement de la foy & de l'intelligence.

AUGUSTIN à son tres-cher & tres-honoré frere en JESUS-CHRIST, CONSENTIUS: salut dans le même JESUS-CHRIST.

CHAP. I. 1. L'ESPRIT qui reluit dans vos livres m'a fait un fort grand plaisir; & c'est ce qui m'avoit obligé de vous prier de nous venir voir. Car quoique vous ne soyez pas éloigné de nous, j'aurois été bien aise que vous eussiez lû icy, plûtôt qu'ailleurs, quelques-uns de mes ouvrages, que j'ay crû necessaires à vôtre instruction; afin que s'il se trouvoit quelque chose qui vous fit de la peine à entendre, vous pûssiez m'en demander l'explication, & qu'avec le secours de ce qu'il plairoit à Dieu de me rendre capable de vous dire, & qu'il vous feroit la grace de concevoir dans les entretiens que nous aurions ensemble, vous corrigeassiez vous-même dans

vos livres ce qui vous paroîtroit en avoir besoin. Car vous avez une facilité à vous exprimer, qui vous rend tres-capable de bien faire entendre vos sentimens, & vous meritez par ce que vous avez de vertu & d'humilité, de n'en avoir que de justes, & de conformes à la verité. Je persiste donc dans le même avis que je vous ay déja donné, & auquel il me semble que vous ne devez point faire de difficulté de vous rendre, qui est, qu'en lisant où vous étes ce que vous avez de mes ouvrages, vous marquiez les endroits qui vous font de la peine, & que vous me les apportiez icy, pour vous éclaircir sur ce que vous aurez marqué. Ainsi je ne fais que vous exhorter à faire ce que vous n'avez point encore fait, & à quoy vous pourriez avoir quelque repugnance si vous vous étiez mis en devoir de le faire, & que vous y eussiez trouvé quelque difficulté de ma part; mais c'est ce que vous ne sçauriez dire. Je vous avois encore mandé, sur ce que vous vous plaigniez que dans les copies que vous avez de quelques-uns de mes livres, il y a une infinité de fautes qui vous lassent & qui vous troublent, que vous n'aviez qu'à recourir à celles que j'ay icy, que vous trouveriez plus correctes.

II. CLASSE A N. 410.

II. CLASSE. AN. 410.

2. Quant à ce que vous souhaittez que j'employe tout ce que je puis avoir d'esprit & d'adresse pour développer la matiere de la Trinité, c'est à dire de l'unité de Dieu & de la distinction des » Personnes, afin que les nuages de vô- » tre esprit étant dissipez par la lumiere » du mien, pour user de vos termes, vous » puissiez voir, à la faveur de cette lumiere, » ce que vous n'avez pû comprendre jus- » qu'icy, voyez si ce que vous me demandez là s'accorde avec ce que vous établissez dans la même lettre, comme une » maxime constante, que c'est par la foy, » plûtôt que par le raisonnement, qu'on » peut atteindre la verité? Car, dites- » vous, si l'on ne parvenoit à la foy de » l'Eglise que par les raisonnemens & les » discussions, & non pas par une humble » & pieuse credulité, le bon-heur éternel » ne seroit que pour les Orateurs & les » Philosophes. Mais comme celuy qui a » choisi ce qu'il y a de plus foible dans le » monde, pour confondre tout ce qu'il y » a de plus fort, a jugé à propos de faire » de la folie de la predication l'instrument » du salut de ceux qui croiroient, il vaut » mieux suivre avec soûmission l'authorité » des Saints, que de s'attacher à deman- » der raison des choses de Dieu. Jugez-

donc par ce principe, si dans une matiere comme celle-cy, qui fait le principal point de nôtre foy, il ne vaut pas mieux se contenter de suivre l'authorité des Saints, que de vouloir que je tâche à force de raisons de vous en donner l'intelligence. Car quand je me mettray en devoir de vous élever en quelque sorte jusques à l'intelligence de ce mystere (ce que je ne sçaurois jamais faire à moins que Dieu ne vous éclaire interieurement) que feray-je autre chose que vous rendre raison de ce que la foy nous enseigne sur ce sujet? Si donc vous vous croyez bien fondé à recourir à moy, ou à quelque autre capable de vous en instruire, & à vouloir entendre ce que vous croyez, corrigez vôtre principe; non jusques à rejetter la voye de la foy, mais au moins jusqu'à reconnoître que ce que la foy nous fait croire, peut étre compris par la lumiere de la raison.

3. Car Dieu nous garde de penser qu'il haïsse en nous cette prerogative par laquelle il nous a élevez au dessus des autres animaux. A DIEU ne plaise que la soûmission où nous sommes sur tout ce qui fait partie de la foy, nous empêche de chercher & de demander raison de ce que nous croyons, puisque

II. CLASSE. AN. 410.

nous ne pourrions pas même croire si nous n'étions capables de raison. Que si en de certaines choses, qui font partie de la doctrine du salut, & que nous ne sommes pas encore capables de concevoir par raison, quoique nous le puissions devenir un jour, nous disons qu'il faut que la foy precede, afin qu'elle purifie le cœur, & le rende capable de soûtenir le grand jour de la raison ; c'est la raison même qui le dit. Aussi est-ce la raison même qui parle par la bouche du Prophete, quand il dit, *Si vous ne croyez, vous ne comprendrez pas*, par où il distingue ces deux choses, nous conseillant de commencer par croire, afin de pouvoir comprendre ce que nous croirons. Ainsi c'est la raison qui veut que la foy marche devant ; & si ce que dit le Prophete n'étoit pas selon la raison, il faudroit qu'il fût contre la raison, ce que Dieu nous garde de penser.

Foy, fondée sur la raison, & comment.

Que si c'est la raison même qui veut que sur des choses aussi claires que celles que la Religion nous propose, & que nous ne sommes pas encore capables de concevoir, la foy precede la raison, sans doute que la raison même qui nous le persuade precede la foy : ainsi il y a toûjours quelque raison qui marche devant.

1. Pier

II. CLASSE. AN. 410.

4. C'eſt pour cela que l'Apôtre ſaint Pierre veut que nous ſoyons toûjours prêts à répondre de nôtre foy & de nôtre eſperance, à quiconque nous en demandera raiſon : ainſi ſi un infidelle me demande raiſon de ma foy & de mon eſperance, & que je voye qu'il eſt incapable de comprendre juſqu'à ce qu'il croye, ce ſera en luy diſant cela même que je luy rendray raiſon, afin de luy faire entendre, s'il eſt poſſible, qu'il eſt contre la raiſon & contre l'ordre, de demander raiſon de ce qu'on ne ſçauroit comprendre qu'on ne le croye.

Comment on rend raiſon des choſes de la Foy à ceux qui ne ſont pas encore capables de les comprendre.

Que ſi c'eſt un Fidele qui demande raiſon de ce qu'il croit déja, & qui voudroit le comprendre, il faut voir quelle eſt ſa capacité, & y proportionner les raiſons que l'on luy rendra de ce qu'il croit, & par où on tâchera de luy ouvrir l'intelligence, ce que l'on fera plus ou moins ſelon que ſa capacité eſt plus ou moins grande : mais il faut qu'il ſe tienne toûjours dans la voye de la foy, en attendant qu'il puiſſe atteindre la perfection & la plenitude de la connoiſſance. C'eſt ce que l'Apôtre recommande, quand il dit, *Si vous avez quelque ſentiment qui ne ſoit pas tel qu'il doit être, Dieu vous éclairera, & vous fera connoître la verité, pourvû que* Phil. 3. 15. & 16.

II. CLASSE. AN. 410. *nous nous tenions fermes dans les choses où nous sommes déja parvenus.* Or nous sommes déja parvenus à la voye de la foy, si nous sommes fidelles; & pourvû que nous ne nous en écartions point, non seulement nous arriverons au plus haut degré de l'intelligence des choses incorporelles & immuables, autant qu'on la peut avoir en cette vie, mais nous parviendrons infailliblement à les contempler, & à les voir *face à face*, comme dit le grand Apôtre. Car IL Y EN A, & des moins éclairez, qui marchant avec perseverance dans la voye de la foy, s'élevent jusques à cette contemplation beatifique; & il y en a d'autres d'un genie bien plus élevé que ceux-là, & qui conçoivent déja en quelque sorte ce que c'est qu'une nature invisible, immuable & incorporelle, mais qui ne voulant pas se tenir dans le chemin qui mene à cette infinie beatitude, parce que JESUS-CHRIST crucifié qui en est la voye, leur paroît une folie, ne sçauroient élever leur intelligence jusques à ce divin Sanctuaire de la paix, quoique leur esprit apperçoive quelques-uns des rayons qui en échappent, & qui donnent jusques sur les cœurs qui en sont le plus éloignez.

Condition necessaire pour arriver à l'intelligence.

1. Cor. 13. 12.

Jean. 14. 6.

1. Cor. 23.

II. CLASSE. AN. 410.

5. Or il y a des choſes que nous ne croyons point quand on nous les dit, & que nous ne laiſſons pas de trouver vrayes quand on nous en rend raiſon, quoiqu'auparavant elles nous paruſſent incroyables. Auſſi les infidelles ne refuſent-ils de croire les miracles de la toute-puiſſance de Dieu, que parce qu'ils n'en voyent point les cauſes & les raiſons. Car IL Y A DES CHOSES dont on ne ſçauroit rendre raiſon, mais qui ne laiſſent pas d'avoir leur raiſon, puiſqu'il n'y a rien dans la nature que Dieu n'ait fait avec raiſon. Mais IL EST A PROPOS que les raiſons de quelques-unes de ſes merveilles ne ſe voyent pas aiſément; autrement la facilité d'en avoir la raiſon leur feroit perdre de leur prix à l'égard de certains eſprits dégoutez ſur qui les choſes ne font impreſſion qu'autant que l'admiration les picque. Car il y en a, & beaucoup, qui ſont plus touchez des moindres choſes qui leur donnent de l'admiration, que des plus grandes merveilles dont ils connoîtroient la cauſe. De là vient que dans les theatres un danſeur de corde attire plus d'attention que la muſique, quoiqu'on ne voye dans l'un que quelque choſe de difficile & d'étonnant, au lieu que l'autre don-

Pourquoi Dieu a voulu que les raiſons de quelques-unes de ſes merveilles ne ſe viſſent pas aiſément.

II. CLASSE. AN. 410. ne par elle-même un plaisir qui charme & qui attache. Il faut donc à ces sortes d'esprits des miracles visibles pour les porter à la foy des choses invisibles, & pour les mettre au point qu'étant peu à peu purifiez par le feu de la charité, & familiarisez, pour ainsi dire, avec la verité, ils cessent d'admirer ce qu'ils admiroient auparavant.

6. Ce que je viens de dire ne tend qu'à vous faire desirer d'arriver à l'intelligence, dont l'ame devient capable par la foy, & à quoy la vraye raison conduit. Je dis la vraye raison, parce qu'il y a de fausses raisons, comme celles qui ont fait croire à quelques-uns que dans la Trinité, qui est le Dieu que nous adorons, le Fils n'est pas coéternel au Pere, ou qu'il est d'une autre substance, ou que le saint Esprit est dissemblable en quelque chose, & par consequent inferieur au Pere, ou que le Pere & le Fils sont bien d'une même substance, mais non pas le saint Esprit. C'est par des raisons qu'on persuade ces erreurs; mais des raisons qu'il faut rejetter & detester, non parce qu'elles sont raisons, mais parce qu'elles sont fausses; car si elles étoient vrayes elles ne conduiroient pas à l'erreur. De la même maniére donc que de

ce qu'il y a de faux discours il ne s'ensuit pas qu'il faille rejetter toutes sortes de discours, ainsi de ce qu'il y a de fausses raisons il ne s'ensuit pas que nous devions rejetter toutes sortes de raisons. II. CLASSE. AN. 410.

On en peut dire autant de la sagesse; & il ne faut pas rejetter la veritable, sous pretexte qu'il y en a une fausse, qui est celle qui regarde comme une folie Jesus-Christ crucifié, quoiqu'il soit la puissance & la sagesse de Dieu, & à laquelle Dieu a opposé la folie de la predication, qui est le moyen par où il luy a plû de sauver ceux qui croiroient: *Car ce qui vient de Dieu, & qui paroît une folie, est plus sage que toute la sagesse des hommes.* 1. Cor. 1. 23. & 24. Ibid. v. 21. Ibid. v. 25.

Voilà ce qu'on n'a pû persuader à quelques-uns d'entre les Philosophes & les Orateurs, parce qu'ils suivoient une voye qui n'avoit que l'apparence de la verité, & qui ne faisoit que les tromper & leur donner moyen de tromper les autres. Mais il y en a eû aussi à qui on l'a persuadé, & Jesus-Christ crucifié n'est pour ceux-là ny un scandale, ny une folie, parce qu'ils sont de ce nombre appellé d'entre les Juifs & les Gentils, pour qui Jesus-Christ est la force & la sagesse de Dieu. Or une sainte humilité a fait avouër à tout ce qu'il y a eû d'Orateurs

II. CLASSE. AN. 410.

même & de Philosophes, parmy ceux que la grace a fait entrer dans cette voye, qui n'est autre que Jesus-Christ crucifié, & qu'elle a rendus capables d'en con-

1. Cor. 1. 23. & 24.

noître la droiture & la verité, que des pêcheurs qui les y ont precedez y ont marché d'un pas bien plus ferme qu'eux, & les ont surpassez non seulement par la force de leur foy, mais par la clarté

1. Cor. 1. 26. & 27.

& la hauteur de leur intelligence. Car ayant vû que Dieu avoit choisi à dessein ce qu'il y a dans le monde de plus foible & de moins sage en apparence, pour

Humilité, principe d'intelligence dans les plus grands esprits, comme dans les autres.

confondre tout ce qu'il y a de fort & de sage parmy les hommes, & que toute leur sagesse n'étoit qu'erreur & illusion, & toute leur force que foiblesse, une confusion salutaire leur a fait reconnoître leur foiblesse & leur folie, & par-là ils se sont trouvez au rang de ce qu'il a plû à Dieu de choisir de depourvû de force & de sagesse, & sont devenus veritablement sages & solidement forts,

Ibid. v. 25.

par la vertu de ce qui ne paroît que folie & foiblesse, mais qui venant de Dieu, est plus fort & plus sage que toute la force & toute la sagesse des hommes.

CH. II. *Fausses idées de la nature de Dieu, en-*

7. LORSQUE nôtre foy & nôtre pieté commencent à nous faire rougir d'une certaine Idolatrie que la foiblesse de

nos pensées appesanties par le commerce & les impressions des choses visibles, tâche d'établir dans nôtre cœur, ce n'est qu'à la faveur des lumieres d'une raison droite & épurée, que nous nous défaisions de toutes ces fausses imaginations, que j'appelle une idolatrie. Car n'est-ce pas une espece d'idolatrie, qu'au lieu de concevoir comme quelque chose d'invisible, d'incorporel, & d'immuable, cette Trinité que nous adorons, nous nous la representions comme trois masses vivantes, qui avec tout ce que nous leur sçaurions donner de grandeur & de beauté, seroient toûjours bornées à un certain espace, & ne pourroient étre que chacune dans le sien, quoique voisines & contigües, soit que l'on suppose qu'elles soient, pour ainsi dire, posées sur une même ligne, en sorte qu'il y en ait une au milieu, & les deux autres à chaque côté de celle-là, ou qu'elles soient placées en forme de triangle, en sorte que chacune des trois touche les deux autres, & qu'ainsi il n'y en ait aucune que l'on puisse dire separée d'aucune des autres? N'est-ce pas une espece d'idolatrie, encore une fois, que de se figurer ainsi les trois personnes divines, puisque quelque grandes & quelque excellentes

II. CLASSE. AN. 410.

tretiennent en nous une espece d'idolatrie.

En quelles absurditez on tombe sur la nature de Dieu, quand on n'est pas capable de concevoir

II. CLASSE. AN. 410.

autre chose que des corps.

qu'on puisse les imaginer, il est clair que si elles sont quelque chose d'étendu, il faut qu'elles ayent leurs bornes & leurs circonscriptions?

N'est-ce pas une espece d'idolatrie que de se figurer la divinité commune aux trois Personnes, non comme quelque chose de semblable à quelqu'une des trois, mais comme une quatriéme substance, qui soit comme l'ame commune de toutes les trois, & toute entiere en chacune, & de croire que c'est par-là que l'on peut dire que ces trois Personnes ne sont qu'un seul Dieu? de vouloir que les Personnes ne soient que dans le Ciel, mais que cette divinité soit par tout, & que ce soit à raison de cette divinité commune aux trois, qu'il est vray de dire que Dieu est & dans le Ciel & dans la terre, quoiqu'on ne puisse pas dire que le Pere, le Fils, & le saint Esprit soient dans la terre, parce que la Trinité n'a point d'autre demeure que le Ciel? *Dés qu'une droite raison a commencé d'ébranler ce vain phantôme, que des pensées toutes charnelles nous composent de ce que les impressions des sens laissent en nous, le secours & la lumiere de celuy qui ne veut point habiter dans nos coeurs avec de telles idoles, acheve bien-

* C'étoit icy où commençoit autrefois la lettre 85.

bien-tôt de nous les faire briser & de purifier si bien nôtre foy de toutes ces fausses imaginations, qu'il n'y en reste pas la moindre trace.

II. CLASSE. AN. 410.

La raison n'éclaire point sur les choses de la foy, à moins qu'on ne croye.

8. Il est vray que si la foy ne venoit la premiere dans nôtre cœur, pour y former des sentimens de pieté, qui nous preparent à bien recevoir les raisons que l'on nous presente, & qui par le secours des lumieres de la verité, dont Dieu nous éclaire interieurement, nous font voir la fausseté de ces sortes d'imaginations, toutes ces raisons, quelque vrayes qu'elles soient, ne feroient point leur effet. Mais quand la foy a precedé, & qu'elle a fait son office, la raison venant ensuite nous fait decouvrir quelque chose de ce que nous cherchions. Ainsi il est sans doute que non seulement la vraye raison qui nous donne l'intelligence de ce que nous croyons, mais la foy même qui nous attache fermement à ce que nous ne concevons pas encore, est preferable à la fausse raison, puisqu'IL VAUT MIEUX croire ce qui est vray, quoiqu'on ne le voye pas encore, que de prendre pour vrayes des faussetez & des chimeres que l'on croit voir. Car LA FOY a ses yeux, qui luy font voir en quelque sorte la verité de

Yeux de la Foy.

II. CLASSE. AN. 410.

ce qu'elle ne voit pas encore, comme ils luy font voir tres-clairement qu'elle ne voit pas encore ce qu'elle croit ; mais enfin celuy qui est parvenu au point que la vraye raison luy donne l'intelligence de ce qu'il croyoit auparavant sans l'entendre, est dans une meilleure condition que celuy qui en est encore à desirer d'entendre ce qu'il croit : que s'il n'avoit pas ce desir-là même, & qu'il s'imaginât qu'il faut s'en tenir à la foy, au lieu que nous devons aspirer à l'intelligence, ce seroit ne pas sçavoir quelle est la fin, & l'utilité de la foy. Car COMME la Foy sainte & salutaire ne subsiste point sans Esperance & sans Charité, il faut que l'homme fidelle non seulement croye ce qu'il ne voit pas encore, mais qu'il aime à le voir, qu'il y travaille, & qu'il espere d'y parvenir.

On doit desirer de comprendre ce que l'on croit.

9. Il y a des choses visibles de leur nature, où nous ne devons neanmoins pretendre d'atteindre que par la foy, parce qu'elles sont passées, & que nous croyons simplement qu'elles ont été, sans esperer de les voir. C'est ainsi que nous croyons que Jesus-Christ est mort une fois pour nos pechez, qu'il est resuscité pour ne plus mourir, & sans que la mort puisse jamais avoir d'empire sur luy. Il y en a

Quelles sont entre les choses que nous croyons, celles que nous pouvons esperer de voir.

1. Pier. 3. 18.

Rom. 6. 9.

d'autres qui sont encore à venir, & que non seulement nous croyons, mais que nous esperons de voir, quoiqu'on ne puisse les demontrer presentement, comme la resurrection de nos corps. Enfin il y en a d'autres qui ne passent point, & qui ne sont point à venir, mais qui subsistent éternellement, & de celles-là les unes sont invisibles, comme la justice & la sagesse, & les autres visibles, comme le corps glorieux & immortel de Jesus-Christ. Pour celles qui sont invisibles, c'est les voir que de les comprendre; & ainsi celles-là mêmes se voyent de la maniere qui convient à leur nature; & quand on les voit de cette sorte, on les voit beaucoup plus seurement que celles qui sont de la portée de nos sens; & si on les appelle invisibles, ce n'est que parce que les yeux du corps n'y sçauroient atteindre. Mais pour celles qui sont visibles de leur nature, & qui doivent subsister éternellement, comme le corps de Jesus-Christ, nous pourrions les voir même des yeux du corps, si elles nous étoient presentes; & c'est ainsi que Jesus-Christ se fit voir aprés sa resurection à ses Disciples, & même aprés son Ascension à S. Paul & à S. Estienne.

II. CLASSE. AN. 410.

Les choses même invisibles se voyent en un certain sens.

Act. I. 3. *Mat.* 28. 9. *Mar.* 16. 9. *Luc.* 24. 15. *Joan.* 20. 14. *Act.* 9. 4. *Act.* 7. 55.

10. A l'égard de ce qu'il y a de visi-

II. CLASSE. AN. 410.

ble parmy les objets de nôtre foy, & qui doit subsister éternellement, non seulement nous le croyons, mais nous esperons même de le voir quelque jour, quoiqu'il ne nous paroisse point presentement, sans neanmoins nous efforcer de le concevoir par la raison & par l'intelligence, qu'autant qu'il est necessaire pour le mieux distinguer de ce qu'il y a d'invisible. Or dés-là que nous en sommes encore à nous former des idées qui puissent nous representer ces objets visibles de nôtre foy, nous voyons assez qu'ils ne nous sont pas encore connus comme ils le doivent être. Car nôtre esprit sçait se representer les choses qu'il ne connoît point, aussi bien que celles qui luy sont connuës, mais d'une maniere differente. C'est ainsi qu'encore que je n'aye jamais vû Antioche, je ne laisse pas de me la representer, mais d'une maniere bien differente de celle dont je me represente Carthage que j'ay vûë. Car à l'égard de l'une, l'idée que j'en ay n'est qu'une production de mon imagination, au lieu que celle que j'ay de l'autre est un souvenir, & une image de la chose telle qu'elle est. Cependant je ne doute non plus de ce que je sçay de l'une, sur la foy de plusieurs témoins,

Nous sommes aussi asseurez de certaines choses que nous n'avons jamais vuës, que de celles que nous voyons.

que de ce que je sçay de l'autre, sur celle de mes propres yeux.

II. CLASSE. AN. 410.

Mais à l'égard de la sagesse, de la justice, & de toutes les autres choses de pareille nature, il ne faut pas croire que l'imagination y puisse atteindre aussi bien que l'esprit. Ce n'est que par une action tres-simple de la raison & de l'intelligence que les choses invisibles se voyent, & elles ne nous presentent ny masse, ny figure, ny lineamens, ny distinction de membres ou de parties, ny lieu, ny terme, ny espace fini ou infini.

Quelles sont les choses où l'imagination ne peut atteindre.

C'est ainsi que nous voyons cette lumiere même qui nous fait faire toutes ces differences, & à la faveur de laquelle nous distinguons sans peine ce que nous croyons quoique nôtre intelligence n'y puisse atteindre, d'avec ce qui luy est clairement connu; les idées de ce que nous avons vû, d'avec celles de ce que nous nous imaginons sans l'avoir vû; ce qui se fait connoître à nous par les sens, d'avec ce que nôtre imagination nous represente de semblable aux natures corporelles; & ces productions mêmes de nôtre imagination, d'avec ce que la pure intelligence nous fait voir, & qui ne tient rien de la matiere, mais que nous ne voyons pas pour cela moins clai-

Lumiere interieure.

Ses effets.

II. CLASSE. AN. 410.

rement. Car cette lumiere interieure qui nous fait discerner tout ce que je viens de dire, n'est pas une lumiere étenduë dans l'espace, comme celle du Soleil & des autres corps lumineux, & ce n'est pas par des rayons visibles & sensibles qu'elle éclaire nôtre intelligence, mais d'une maniere invisible & ineffable. Cependant elle luit tres-certainement dans nôtre intelligence, & elle ne nous est pas moins clairement connuë, que toutes les choses qu'elle nous fait voir.

... combien elle nous est clairement connuë.

11. Il y a donc trois genres de choses visibles. Le premier comprend les corps, comme le Ciel & la terre avec tout ce qu'ils enferment, & à quoy les sens peuvent atteindre. Le second comprend les images des corps qui se forment ou se conservent dans nôtre esprit, & par le moyen desquelles nous nous representons les choses dont nous nous souvenons, & même celles que nous avons oubliées, & de ce genre est encore tout ce qui nous paroît dans les songes, ou dans de certaines extases de l'ame, & qui nous presente toûjours quelque sorte d'étenduë. Le troisiéme, qui ne tient rien des deux premiers, comprend ce qui non seulement n'est point corps, mais qui n'a nul rapport aux

Trois genres de choses visibles.

corps, comme la ſageſſe qui ne ſe voit que par la pure intelligence, & dont la lumiere nous fait ſeule bien juger de tout le reſte.

II. CLASSE. AN. 410.

Cela ſuppoſé, dans lequel de ces trois genres devons-nous mettre cette Trinité que nous voudrions connoître? car il faut neceſſairement qu'elle ſoit de quelqu'un des trois, ou qu'elle ne ſoit d'aucun.

Duquel de ces trois genres eſt la Trinité.

Si elle eſt de quelqu'un de ces genres, ſans doute que c'eſt de celuy qui eſt plus excellent que les deux autres, & auquel appartient la ſageſſe. Que s'il y a en nous quelque rayon de ſageſſe, ſouvenons-nous que comme il n'y peut être que dans un degré inferieur à cette ſouveraine & immuable lumiere que nous appellons la ſageſſe de Dieu, il ne faut pas que l'idée que nous formerons de la ſource, ſoit inferieure à celle que nous avons du ruiſſeau. Si cette lumiere ineffable nous éclaire donc de quelque rayon, qui fait ſans doute tout ce qu'il y a en nous de ſageſſe, & qui n'y eſt qu'autant que l'état preſent, où nous ne voyons les choſes qu'en enigme & comme dans un miroir obſcur, nous permet d'y participer, nous ne devons laiſſer rien entrer dans l'idée que nous

Qu'elle ne peut être du premier.

1. *Cor.* 13. 12.

II. CLASSE. AN. 410.

en avons, de tout ce qui tient du corps & qui a rapport au corps.

12. Et quand la Trinité ne se pourroit mettre dans aucun de ces trois genres, & qu'elle seroit invisible à l'intelligence-même, d'autant moins devrions-nous croire qu'elle eût rien de semblable aux corps; ny aux images des corps qui se conservent dans nôtre esprit. Car si elle est au dessus des corps, ce n'est pas par la beauté exterieure, ny par la grandeur de la masse ou de l'étenduë, mais par l'excellence de sa nature, entierement differente de celle des corps. Si elle est donc d'un autre genre que les biens même de nôtre esprit, tels que sont la sagesse, la justice, la charité, la chasteté, & les autres de même nature, en sorte qu'elle ne puisse étre comparée à ces biens invisibles, que nous ne mesurons point par une étenduë semblable à celle des corps, & que nous ne nous figurons point comme des beautez corporelles, mais que tous ceux qui les conçoivent comme il faut, voyent dans la pure lumiere de l'intelligence, sans y rien imaginer de corporel ny de semblable à ce qui nous represente les corps, combien moins peut-elle étre comparée à tout ce qui tient

Par où la substance de Dieu est au dessus de la substance corporelle.

de l'étenduë & des qualitez des corps ? II. CLASSE. AN. 410.

Il ne faut pas croire neanmoins que la ſainte Trinité ſoit tellement hors de la portée de nôtre intelligence que nous n'y puiſſions atteindre, & c'eſt l'Apôtre qui nous en aſſûre quand il dit ; que *les grandeurs inviſibles de Dieu, & même ſa puiſſance éternelle & ſa divinité ſont devenuës comme viſibles par la creation du monde, & ſe font connoître par ſes ouvrages.* Cette Trinité ayant donc creé les ames auſſi bien que les corps, ſans doute que c'eſt quelque choſe de plus excellent que ny l'une ny l'autre de ces deux natures. Neanmoins ſi nous ſommes capables de connoître l'ame, & d'en conſiderer la nature, & ſur tout celle de l'ame intellectuelle & raiſonnable, c'eſt à dire de l'ame de l'homme, que Dieu a faite à ſon image & ſemblançe ; ſi ce qu'elle a de plus excellent, c'eſt à dire, ſon intelligence-même, n'eſt pas au deſſus de nos penſées, & que nous la puiſſions concevoir, pourquoy ne ſongerions-nous pas à nous élever, avec le ſecours du Createur, juſqu'à le pouvoir concevoir luy-même ? Que ſi nous ne pouvons pas ſeulement nous élever juſqu'à concevoir nôtre ame, & ſi elle demeure court ſur elle-même, contentons-

La Trinité n'eſt pas abſolument au deſſus de nôtre intelligence.

Rom. 1. 21

Gen. 1. 27.

Pour concevoir Dieu il faut au moins être capable de concevoir l'ame.

II. CLASSE. AN. 410.

nous d'une foy humble & pieuse, pendant que nous sommes dans cet exil, qui nous tient éloignez du Seigneur; & attendons en paix que Dieu, qui peut faire en nous au delà de tout ce que nous pouvons demander ny comprendre, y fasse ce qu'il a promis.

2. Cor. 5. 6.

Eph. 3. 20.

* Ce qui suit jusques environ les 2. tiers du nombre 17. n'étoit point autrefois dans la lettre 85. qui commençoit vers la fin du nombre 7. de celle-cy.

13. * Cela supposé, je voudrois que vous commençassiez par lire plusieurs ouvrages que j'ay déja faits sur cette matiere, & même ceux à quoy je travaille encore presentement, & que la vaste étenduë d'un sujet si difficile à traiter ne m'a pas encore permis d'achever. Cependant vous DEVEZ croire d'une foy inebranlable que le Pere, le Fils, & le saint Esprit sont ce que nous appellons la sainte & adorable Trinité, quoiqu'ils ne soient qu'un seul Dieu, & vous ne devez pas croire que la divinité soit comme une quatriéme chose qui soit commune à tous les trois, mais qu'elle n'est autre chose que cette même Trinité indivisible & ineffable : que le Pere seul engendre le Fils : que le seul Fils est engendré du Pere : & que le saint Esprit est l'esprit du Pere & du Fils. Et quand vous éleverez vos pensées jusqu'à ce mystere, tout ce qui se presentera à vous de semblable aux corps, chas-

Ce qu'il faut croire de la Trinité.

-cez-le, desavoüez-le, écartez-le, rejettez-le. Car EN ATTENDANT que nous soyons capables de connoître ce que Dieu est, ce n'est pas être peu avancé dans cette connoissance que de sçavoir au moins ce qu'il n'est pas. AIMEZ A ENTENDRE & à concevoir, puisque ces mêmes Ecritures qui nous conseillent la foy, & qui veulent qu'avant que de comprendre les grandes choses, & pour en être capables, nous commencions par les croire; ne vous sçauroient être utiles si vous ne les entendez comme il faut. Car si nous ne les entendons bien, il arrive fort souvent, que croyant suivre l'Ecriture, nous ne suivons en effet que nos erreurs & nos pensées particulieres; & c'est ce que nous voyons dans tous les heretiques, qui font profession comme nous de suivre l'Ecriture, & d'en reconnoître l'authorité, & qui par consequent ne sont pas heretiques faute de la respecter, mais faute de la bien entendre.

II. CLASSE. AN. 410.

Rien de ce qui tient du corps, ne doit entrer dans l'idée de la Trinité.

Qu'il faut desirer d'entendre & de concevoir, & pourquoy.

14. Pour vous, mon cher fils, demandez à Dieu, par des prieres ardentes & fidelles, qu'il vous ouvre l'intelligence, afin que par là les leçons & les instructions qu'on vous donnera exterieurement vous puissent profiter. Car *celuy*

2. Tim. 2. 7.

II. CLASSE. AN. 410.

qui plante, ny celuy qui arrose ne sont rien; & c'est Dieu seul qui donne l'accroissement.

Math. 6. 9. Comment Dieu est dans le Ciel.

Or quand nous disons à ce Dieu adorable, *Nostre Pere qui étes dans le Ciel*, cela ne veut pas dire qu'il soit-là sans être icy, puisque par une presence qui ne tient rien de celle des corps, il est tout entier par tout : mais ce que nous voulons dire par ces paroles, c'est qu'il habite en ceux dont il anime & soûtient la pieté, & que ceux-là sont proprement dans le Ciel, où il est vray de dire que nous vivons & que nous

Philp. 3. 20

conversons dés-à-present, si nôtre bouche est sincere, quand dans la celebration des saints Mysteres, nous répon-

Preface du Canon de la Messe.

dons au Ministre que *nostre cœur se tient élevé vers le Ciel.* Et quand nous prendrions dans un sens grossier & charnel

Isaie lib. 1.

cette parole d'Isaïe, *le Ciel est mon Trône, & la terre l'escabeau de mes pieds*, nous ne devrions pas laisser de croire que Dieu est là & icy, quoique selon cette imagination il ne fût ny tout entier icy, puisqu'il n'y auroit que ses pieds, ny tout entier au Ciel, puisqu'il n'y auroit que le haut de son corps. Mais ces autres

Qu'il faut écarter les idées grossieres de Dieu, à quoy quel-

paroles du même Prophete, *sa main étenduë est la mesure du Ciel, & la terre tient dans le creux de sa main*, doivent chasser

de nos esprits cette imagination grossiere. Car comment étre assis sur la grandeur de sa main étenduë, & comment poser son pied sur ce qu'on enfermeroit dans le creux de la main ? Pour s'arrêter donc encore aprés cela à une telle absurdité, il faudroit que la vanité d'une imagination toute charnelle allât non seulement jusqu'à donner à Dieu des membres, & une figure humaine, mais une figure monstreuse, en supposant que sa main étenduë fût plus large que ses reins, & que ses deux pieds le fussent moins que ce qui tiendroit dans le creux de sa main. La contradiction qu'enferment ces passages de l'Ecriture, à les prendre charnellement, nous avertit donc qu'il faut concevoir les choses spirituelles d'une maniere toute spirituelle.

II. CLASSE. AN 410.

ques expressions de l'Ecriture semblent donner lieu.

15. Ainsi quoique nous nous representions sous une forme humaine, & avec des membres comme les nôtres, le corps adorable de Jesus-Christ, qu'il a élevé dans le Ciel, aprés l'avoir fait sortir glorieux du tombeau, nous ne devons pas croire pour cela, que ce qui est dit dans le symbole, qu'il est *assis à la droite du Pere*, signifie qu'il ait le Pere assis à sa gauche. Car dans cet état de la souveraine beatitude qui sur-

Comment se doit entendre l'article du Symbole qui dit, que Iesus-Christ est assis à la droite de Dieu,

II. CLASSE, AN. 410.

passe tout ce que les hommes en peuvent concevoir, il n'y a point de gauche : tout est *la droite* ; & ce mot ne signifie autre chose que le bonheur même de cet état. Il ne faut pas non plus que ces paroles de J. C. resuscité à la Magdelaine, *Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore monté à mon Pere*, nous fassent tomber dans une imagination aussi absurde que de croire que Jesus-Christ n'ait voulu avant son Ascension être touché que par des hommes, & qu'il ait reservé aprés son Ascension à se laisser toucher par des femmes. Mais par ces paroles adressées à la Magdelaine, qui figuroit toute l'Eglise, Jesus-Christ a voulu faire entendre qu'il ne seroit veritablement monté à son Pere qu'à l'égard de ceux qui comprendroient qu'il luy est égal. C'est par cette foy salutaire qu'on le touche comme il desire d'être touché : car ce ne seroit pas le bien toucher que de croire qu'il n'est que ce qu'il a paru dans sa chair mortelle, lorsqu'il s'est montré aux hommes ; & c'est ainsi qu'il a été touché par l'heretique Photin [a] qui a crû que Jesus-Christ n'étoit qu'homme.

Ioan. 20. 17.

& les paroles de Iesus-Christ, resuscité à la Madeleine.

a. PHOTIN Evéque de Sirmich nioit la divinité de Jesus-Christ, & soûtenoit même qu'il n'avoit commen-

II. CLASSE. AN. 410.

16. Peut-être qu'on pourroit encore donner à ces paroles de Jesus-Christ quelque meilleur sens, & qui leur conviendroit mieux; mais toûjours est-il certain que c'est une erreur qu'il faut rejetter sans hesiter, que de croire que la substance du Pere n'est dans le Ciel qu'entant que le Pere est une des personnes de la Trinité; mais que pour la Divinité, elle est non seulement dans le Ciel, mais par tout, comme si autre chose étoit le Pere, & autre chose sa divinité, qui luy est commune avec le Fils & le saint Esprit. Il ne faut pas s'imaginer non plus que la Trinité soit contenuë dans un lieu comme quelque chose de corporel, qu'il n'y ait d'incorporel dans la Trinité que la Divinité commune aux trois Personnes, & enfin qu'il n'y ait que cette Divinité qui soit par tout, & toute entiere par tout. Car quand cette divinité seroit une qualité des personnes, ce que nous devons bien nous garder de croire, puisqu'en Dieu, substance & qualité ne sont point choses differentes, quand, dis-je, il seroit possible que cette divinité fût une

Fausses imaginations sur la Trinité refutées.

cé d'être le Christ, que lors que le saint Esprit descendit sur luy aprés son baptême. Cette Doctrine faisoit horreur aux Arriens-mêmes, qui condamnerent Photin dans un Sinode tenu à Sirmich l'an 357.

II. CLASSE. AN. 410.

qualité des personnes, elle ne pourroit étre ailleurs que dans la substance qui luy serviroit de soûtien, & pour étre ailleurs il faudroit qu'elle fût elle-méme substance, & substance differente de celle des trois personnes, ce qu'on ne sçauroit croire sans erreur.

D'où vient que les trois personnes ne sont pas trois Dieux.

17. Que si vous ne concevez pas bien la difference qu'il y a entre *substance* & *qualité*, vous concevrez au moins bien aisément que cette divinité de la Trinité, que l'on suppose differente de la Trinité même, mais commune aux trois Personnes, est ce qui fait que les trois personnes ne sont qu'un seul Dieu & non pas trois Dieux, vous concevrez, dis-je, bien aisément qu'il faut ou que cette divinité soit une substance, ou que ce n'en soit pas une. Si c'est une substance, comme elle est d'ailleurs quelque chose de different du Pere, du Fils, & du saint Esprit pris ensemble ou separément, c'est donc une substance differente de celle des trois. Or c'est ce que la verité rejette & condamne.

Que si ce n'est pas une substance comme d'ailleurs elle est Dieu, puisqu'on suppose que c'est elle qui est par tout, & toute entiere par tout, & non pas la Trinité,

Dieu

Dieu n'eſt donc pas une ſubſtance. Or c'eſt ce qu'un Catholique n'oſeroit dire. De plus comme dans vôtre hypotheſe ce n'eſt que par cette divinité commune aux trois perſonnes, que la Trinité n'eſt qu'un ſeul Dieu, on ne pourroit pas dire, ſi ce n'étoit pas une ſubſtance, que le Pere, le Fils & le ſaint Eſprit ſont d'une même ſubſtance, mais qu'ils ont ſeulement une même divinité qui n'eſt point une ſubſtance.

II. CLASSE. AN. 410.

Comment le Pere, le Fils, & le S. Eſprit, ne ſont qu'un ſeul Dieu.

Or vous ſçavez que c'eſt une verité conſtante de la foy Catholique que ce qui fait que le Pere, & le Fils, & le ſaint Eſprit ne ſont qu'un ſeul Dieu, quoique ce ſoient trois perſonnes diſtinctes, c'eſt qu'ils ſont d'une même & indiviſible ſubſtance, ou eſſence, ſi vous aimez mieux uſer de ce mot. Car quelques-uns de nos docteurs, & principalement des Grecs, en parlant de la Trinité qui eſt le Dieu que nous adorons, employent plus volontiers le mot d'*eſſence*, que celuy de *ſubſtance*, faiſant ou trouvant quelque difference entre ces deux termes. Mais ſans examiner cette difference, quand on donneroit à cette divinité, que l'on ſuppoſe comme quelque choſe de different des trois Perſonnes, le nom d'*eſſence*, au lieu de

II. CLASSE. AN. 410. celuy de *substance*, la même fausseté s'ensuivra toûjours de cette supposition. Car si cette divinité est quelque chose de different des trois Personnes, & qu'elle soit une essence, ce sera une essence differente de la Trinité, & c'est ce qu'un Catholique se doit bien garder de penser. Nous ne pouvons donc croire autre chose sur ce sujet sinon que la Trinité est tellement d'une même substance, que son essence n'est autre chose que la Trinité-même.

Mais enfin quelques progrez que nous puissions faire en cette vie dans la connoissance de cette Trinité adorable, nous n'en verrons rien icy bas qu'en enigme & comme dans un miroir obscur. Et lors même qu'aprés la Resurrection, qui selon les promesses de l'Ecriture, rendra nos corps tout spirituels, chacun de nous verra la Trinité, autant qu'il en sera capable, il est certain que soit que nous la voyïons par la seule intelligence, ou que, par une merveille incomprehensible, le don ineffable de l'immortalité dont nos corps seront revêtus, nous rende capables de la voir de nos yeux même corporels, nous ne la verrons point dans un espace, en sorte qu'il en paroisse

2. Cor. 13. 12.

1. Cor. 15. 44.

moins dans une moindre partie de l'espace, & plus dans une plus grande, parce qu'enfin ce n'est point un corps, & qu'elle est toute entiere par tout. II. CLASSE. AN. 410.

18. QUANT à ce que vous dites dans vôtre lettre qu'il vous semble, ou plûtôt qu'il vous sembloit autrefois, que la justice n'est point une substance vivante, & qu'ainsi vous ne sçauriez concevoir que Dieu, qui est une substance vivante soit quelque chose de semblable à la justice, puisqu'elle n'est vivante qu'en nous, & non pas en elle-même; & qu'à parler exactement, c'est nous qui vivons selon la justice, quand même nous sommes justes, & non pas elle qui vit en nous, puisque par elle-même elle n'est rien de vivant. Je veux que vous puissiez vous répondre à vous-même ; & pour cela, voyez je vous prie, si l'on pourroit dire que la vie qui fait vivre tout ce que nous pouvons appeller veritablement vivant, n'est rien de vivant ? Car je croy que vous trouverez qu'il n'y a rien de plus absurde que de dire que la vie, qui est ce qui fait qu'on est vivant, ne soit pas elle-même vivante. Si au contraire il n'y a rien de si vivant que ce qui rend vivant tout ce qui l'est, songez un CHAP. IV.

II. CLASSE. AN. 410.

peu quelles sont les ames que l'Ecriture appelle mortes, & vous trouverez que ce sont les ames injustes, impies, & infidelles. Cependant les ames mêmes impies ont toûjours quelque sorte de vie, puisqu'elles font vivre des corps. Ainsi les ames de ceux-mêmes dont il est dit; *Laissez les morts ensevelir leurs morts*, sont vivantes d'une vie qu'elles ne sçauroient perdre; & c'est celle qui fait qu'on appelle les ames immortelles, & sans laquelle elles ne pourroient communiquer la vie aux corps, mais qui n'empêche pas qu'il ne soit vray de dire que les ames sont mortes, quand elles ont perdu la justice qui est leur veritable vie, & pour ainsi dire, la vie de la vie de ces substances d'ailleurs immortelles, & incapables de perdre cette autre sorte de vie qu'elles communiquent à leurs corps, qui ne sçauroient vivre par eux-mêmes. Comme donc de ce que le corps n'est vivant que par l'ame, en sorte qu'il meurt dés qu'elle l'abandonne, il s'ensuit que l'ame ne sçauroit être sans avoir toûjours en elle-même quelque sorte de vie; ainsi, de ce que les ames elles-mêmes tirent leur veritable vie de la justice, ensorte que l'on traite de mortes, celles qui l'ont per-

Par où les ames peuvent mourir.

Mat. 8. 22.

Iustice, vie de l'ame.

duë, quoiqu'elles ne cessent pas pour cela de vivre d'une autre sorte de vie, il s'ensuit, & à bien plus forte raison, que cette justice qui fait vivre les ames, est en elle-même quelque chose de vivant. II. CLASSE. AN. 410.

19. Or cette justice qui est vivante en elle-même, & d'une vie immuable & inalterable, n'est autre chose que Dieu. Et de la même maniere que ce Dieu, qui est vie par luy-même devient nôtre vie, lorsque nous participons en quelque sorte à son essence. Ainsi CE MESME Dieu, qui est justice par luy même, devient nôtre justice, lorsqu'étant unis à luy nous menons une vie juste & sainte; & nous sommes plus ou moins justes, selon que nous luy sommes plus ou moins unis. Aussi est-il dit du Fils unique de Dieu, qui est la justice & la sagesse du Pere toûjours subsistante en elle-même, qu'*il nous a été donné de Dieu pour être nôtre justice & nôtre sagesse, nôtre sanctification & nôtre Redemption, afin que, comme il est écrit, Celuy qui se glorifie, ne se glorifie que dans le Seigneur.*

Dieu, justice & vie.

Comment il devient nôtre vie, & nôtre justice.

1. Cor. 1. 30. & 31.

Et c'est ce que vous avez vous-même entrevû, lors qu'aprés ce que je viens de rapporter de vôtre lettre, vous ajoû-

II. CLASSE. AN. 410.

» tez : Mais peut-étre que ce qu'il peut
» y avoir de justice dans les hommes n'est
» point justice, & que Dieu est la seule
» veritable justice. C'est sans doute ce
Dieu souverain qui est la veritable justice, ou ce qui est la même chose ; c'est ce vray Dieu qui est la souveraine justice ; & COMME nôtre justice dans ce pelerinage, où elle n'est que commencée, est d'avoir faim & soif de cette souveraine justice, la consommation de nôtre justice dans l'eternité sera d'en étre rassasiez. Ne concevons donc pas Dieu comme quelque chose de semblable à nôtre justice, mais concevons plûtôt que NOUS SERONS d'autant plus semblables à Dieu, que nous serons plus justes, par une plus grande participation de cette souveraine justice.

1. Cor. 5. 6. Math. 5. 6.

Justice commencée, justice consommée.

20. Que si nous devons bien nous garder de concevoir Dieu comme quelque chose de semblable à nôtre justice, puisque la lumiere primitive, dont toutes les autres empruntent tout ce qu'elles ont de clarté, doit étre sans comparaison plus excellente que tout ce qui en est éclairé, combien plus nous devons-nous garder de concevoir Dieu, comme quelque chose de moins

Dieu, quoique, justice bien au dessus de nôtre justice.

noble & de moins excellent que nô-tre justice ? Quand cette justice est en nous, ou quelque autre vertu que ce soit, qui nous fait vivre selon les regles de sa sagesse, n'est-ce pas ce qui fait la beauté de l'homme interieur, selon laquelle il est vray de dire, plûtôt que selon la beauté exterieure du corps, que nous avons été faits à l'image de Dieu, comme l'Apôtre nous le fait entendre par ces paroles, *Ne vous conformez point au siecle present; mais qu'il se fasse en vous une transformation par le renouvellement de vôtre esprit, afin que vous reconnoissiez ce que Dieu demande, ce qu'il y a de bon, d'agreable à ses yeux, & de parfait.*

II. CLASSE. AN. 410.

Beauté interieure, ce que c'est...

par où nous avons été faits à l'image de Dieu.

Rom. 12. 2.

Si nous faisons donc consister tout ce que nous appellons beauté de l'ame, & tout ce que nous en pouvons concevoir & desirer pour nous-mêmes, non dans une masse de parties étenduës & separées les unes des autres, comme sont celles des corps que nous voyons ou que nous imaginons, mais dans une certaine excellence à quoy la seule intelligence peut atteindre, & si c'est en revenant à cette sorte de beauté que nous sommes *transformez & renouvellez*; & que l'image de Dieu se retrace en nous,

Beauté de Dieu, en quoy elle consiste.

ibid.

II. CLASSE. AN. 410.

Col. 3. 10.

* La lettre 85. finissoit autrefois icy.

sans doute que la beauté de ce Dieu qui nous a faits, & qui nous refait sur son image, ne consiste pas non plus dans rien de massif ny de corporel, & si cette beauté est incomparablement plus grande que celle de l'ame des justes, il faut croire que ce n'est qu'en ce qu'il est incomparablement plus juste que tout ce qui l'est le plus. * En voila assez, & peut-être plus que vous n'en attendiez, & plus que la mesure ordinaire des lettres n'en souffre, quoique ce soit bien peu pour le merite, & l'étenduë de la matiere. Je ne prétends pas que cela suffise pour vôtre instruction: mais je croy qu'en y joignant ce que vous pourrez lire & apprendre d'ailleurs, vous serez en état de corriger vous-même, ce que vous avez écrit de contraire à cette doctrine. C'est ce que vous ferez d'une maniere d'autant plus parfaite, que vous y apporterez plus d'humilité & de foy.

II. CLASSE. AN. 410.

LETTRE CXXI. *

Saint Paulin Evêque de Nole propose à saint Augustin quelques questions sur de certains endroits des Pseaumes, des Epîtres de S. Paul, & de l'Evangile.

* Ecrite l'an 410. C'étoit auparavant la 58. & celle qui étoit la 121. est presentement la 130.

S. PAULIN A S. AUGUSTIN.

CHAP. I.

1. J'AY quelques questions à vous proposer : elles me sont venuës dans l'esprit sur le point que le porteur de cette lettre s'alloit embarquer, & le peu de loisir qu'il me donne me fait hâter de vous en mettre icy une partie, afin que les resolutions que vous me donnerez soient comme autant d'ornemens surajoûtez à la réponse que j'attens de vous. S'il n'y a point de difficulté dans ce que je vous propose, quoique j'y en trouve, j'espere que ce qu'il y aura d'enfans de lumiere autour de vous lorsque vous lirez cette lettre, bien loin de rire de mon ignorance, se sentiront portez par un mouvement de charité fraternelle à contribuer à mon instruction, afin que je puisse être admis au nombre des *voyants*, dont l'esprit éclairé des lumieres de vôtre doctrine contemple les merveilles de la loy du Seigneur. Ps. 118. 18.

II. CLASSE. AN. 410. Premiere question.

2. Dites-moy donc, ô Docteur d'Israël, dont le nom est en benediction, ce que veulent dire ces paroles du Pseaume 15. *C'est à ces Saints qui sont sur la terre qu'il a rendu toutes ses volontez admirables : leurs infirmitez se sont multipliées, & aprés cela ils se sont hâtez de courir*? Quels sont ces Saints qui sont sur la terre? sont-ce ces Juifs nés d'Abraham selon la chair, mais qui n'étant point enfans de la promesse, n'appartiennent point à cette race qui a été appellée en Isaac? Et ce qui fait qu'ils ne sont pas absolument appellez *Saints*, mais *Saints qui sont sur la terre*, ne seroit-ce point qu'ils ne sont Saints qu'eû égard à la race toute sainte dont ils descendent selon la chair, mais que d'ailleurs ils ne sont que terre par leur vie & par leurs sentimens, puisqu'ils ne goûtent que les choses de la terre, & que n'observant la loy que charnellement, ils croupissent dans la vieillesse de la lettre, & ne renaissent point de cette seconde naissance qui met au jour les nouvelles creatures, parce qu'ils ne reçoivent point celuy qui a aboli tout ce qu'il y avoit de vieux, & par qui toutes choses ont été renouvellées?

Ps. 15. 3. 4. *Rom. 9. 7.* Phil. 3. 19. Rom. 7. 6. *2. Cor. 5. 17.*

Car peut-être que David ne les appelle

Saints, que dans le même sens que Jesus-Christ les appelle *Justes*, lorsqu'il dit, *je suis venu appeller des pecheurs & non pas des justes*, c'est à dire de ces sortes de justes qui tirent leur gloire de la sainteté de leur origine, & de la lettre de la loy, & à qui il a été dit, *Ne vous glorifiez point d'avoir Abraham pour pere : car Dieu peut de ces pierres que vous voyez faire naître des enfans à Abraham*. Nous voyons un juste de cette espece dans ce Pharisien de l'Evangile, qui étaloit aux yeux de Dieu tout ce qu'il y avoit de justice en luy, comme si Dieu n'en eût rien sçû, & qui le publioit à haute voix dans le temple, non comme un homme qui prie pour être exaucé, mais qui exige le payement qu'il pretendoit qui fût dû à ses œuvres, bonnes en elles-mêmes, à la verité, mais desagreables à Dieu par l'orgueil qui ruinoit en luy tout ce que la justice y pouvoit édifier. Aussi ne se contentoit-il pas de parler ainsi en luy-même, il élevoit sa voix ; mais il avoit beau l'élever, elle ne se portoit point à Dieu dés-là qu'il vouloit être entendu des hommes. Ainsi voulant leur plaire, & se plaire à luy-même, il n'avoit-garde de plaire à Dieu, puisque *Dieu brise les os de ceux qui se plaisent à eux-mêmes*, ils

II. CLASSE. AN. 410.

Math. 9. 13.

Math. 3. 9.

Luc 18. 11. &c.

Ps. 52. 6.

II. CLASSE. AN. 410. *sont tombez dans la confusion*, ajoûte l'Ecriture, *parce qu'ils ont été méprisez* de celuy aux yeux de qui il n'y a qu'un
Ps. 50. 29. cœur contrit & humilié qui ne soit point méprisable.

Luc 18.10. 3. Par cette même Parabole de l'Evangile, où nous voyons le parallelle du Pharisien & du Publiquain, Jesus-Christ nous fait voir clairement ce qui fait qu'il nous tend la main, ou qu'il nous rejette; ce qui n'est autre chose que ce que l'Ecriture nous apprend ailleurs, quand elle dit que *Dieu resiste aux orgueilleux, & qu'il donne sa grace aux humbles.* C'est pour cela que le Fils de Dieu nous declare que le Publiquain sortit du Temple justifié par la confession de ses pechez, & non pas le Pharisien, qui s'imputoit ses œuvres de justice : Et ce fut tres-justement que Dieu rejetta de devant luy cet orguëilleux qui se loüoit luy-même, puisqu'encore qu'il dût sçavoir la loy, comme la profession même de Pharisien l'y engageoit, il ne se souvenoit pas de ces paroles de Dieu même, dans un Prophete: *Sur qui est-ce que reposera mon esprit? ce ne sera que sur celuy qui est humble & paisible, & qui tremble de respect à la moindre de mes paroles.* L'autre au contraire s'ac-

Ce qui fait que nous sommes exaucez ou rejettez.

Jac. 4. 6.

Luc.18.14.

Isaïe 66.2.

ınt luy-même, par le mouvement II. CLASSE.
ı cœur contrit, eſt reçû de Dieu, & AN. 410.
humilité luy obtient le pardon des
hez qu'il confeſſe, pendant que le
ɾiſien, tout ſaint qu'il étoit de cette
teté Judaïque, s'en retourna chargé
poids de ſes pechez, en punition
s'être vanté de cette ſainteté pre-
duë.

ıuſſi nous repreſente-t'il ces Juifs *Rom.* 10. 3.
ıt l'Apôtre dit que voulant établir
r propre juſtice, c'eſt à dire celle qui
nt de la loy, ils ne ſont point ſoûmis
)ieu pour en recevoir la juſtice dont
ſt l'autheur, c'eſt à dire celle qui
ıſiſte dans cette foy qui fut imputée *Rom.* 4. 2. & 3.
ıſtice à Abraham, non en conſidera-
n de ſes œuvres, mais de ce qu'il
t en Dieu, & qu'il ſe confia dans
oute-puiſſance de ce Dieu devant qui *ibid. v.* 20. & 21.
ı'y a de veritables juſtes que ceux qui
ent de la foy, ny de ſaints que ceux *Quels ſont les veritables juſtes.*
i ne ſont plus ſur la terre, mais
ns le Ciel (car c'eſt être dans le Ciel *Rom.* 1. 17.
e de marcher ſelon l'eſprit, & non *Rom.* 8. 1.
ıs ſelon la chair) & qui ne tirent
int leur gloire de la circonciſion exte-
ıure, mais de celle du cœur qui s'o- *Rom.* 2. 28. & 29.
re inviſiblement par l'eſprit, & non
ɾ la lettre, & produit une gloire qui

II. CLASSE. AN. 410. ne vient pas des hommes, mais de Dieu.

4. Quant à ce qui est dit dans le

Pseau. 15. 3. même verset, que *c'est parmy eux qu'il a rendu toutes ses volontez admirables*, je croy que ce qui a fait parler le Psalmiste de la sorte, c'est que c'est parmy les Juifs que Dieu a commencé d'allumer le flambeau de la loy, & qu'ils sont les premiers à qui il a prescrit comment il

Ps. 102. 7. falloit vivre; car *il a fait connoître ses voyes à Moïse*, dit un autre Pseaume, *& ses volontez aux enfans d'Israël*, &

Rom. 1. 3. que c'est parmy eux qu'il a accompli le mystere de sa misericorde; que c'est dans cette nation qu'un Dieu est né d'une Vierge, revétu de chair: que c'est par une chair prise de la leur qu'il s'est fait homme, puisqu'il est sorty de la race de David: que c'est parmy eux, & sur eux-mémes qu'il a fait des guerisons miraculeuses, quoiqu'avec tout cela, bien loin de croire en luy, ils l'ayent ca-

Jean. 9. 16. lomnié en disant, *si cet homme étoit un homme Dieu il ne prendroit pas le jour du Sabat pour guerir les malades*, & dans une autre rencontre, *il ne chasse les demons*

Math. 12. 24. *qu'au nom & par le pouvoir de Beelzebut.* C'est donc par cet aveuglement & cet endurcissement de leur volonté impie

que *leurs infirmitez se sont multipliées.* II. CLASSE.

5. Mais que veut dire ce que le Prophete ajoûte, qu'*aprés cela ils se sont hâtez de courir ?* Est-ce à dire qu'ils ont couru à la penitence, comme ceux dont il est parlé dans les Actes, & qui touchez de la predication de saint Pierre crûrent en celuy qu'ils avoient crucifié; & se hâtant d'expier un si grand peché, coururent au don de la grace ? Ou ne seroit-ce point que comme la force de l'ame consiste dans la foy & l'amour de Dieu, ces impies se trouvant depourvûs de l'une & de l'autre, leur foiblesse & leur infirmité s'est augmentée par le grand nombre des playes mortelles qu'ils ont faites à leurs ames par leurs crimes & par leur impieté ? Car Jesus-Christ est la lumiere & la vie de ceux qui croyent ; & il n'y a de sains que ceux qui se tiennent sous ses aîles. Ainsi il ne faut pas s'étonner que les tenebres & les *infirmitez* de ceux qui n'ont point reçû la lumiere & la vie, & qui n'ont point voulu se tenir sous les aîles de Jesus-Christ, se soient *multipliées* jusqu'à leur causer l'aveuglement & la mort. C'est ce qu'il déplore luy-même dans l'Evangile, lors qu'il proteste qu'il a voulu les rassembler sous ses

AN. 410.
Ps. 15. 4.
ibid.
Act. 2. 37. & 38.
Mat. 23. 37.

II. CLASSE. AN. 410.

aîles, comme une poule fait ses poussins, mais qu'ils n'ont pas voulu s'y ranger.

Mais où est-ce donc qu'ils se sont *hâtez de courir* aprés que leurs maux se sont *multipliez ?* n'est-ce point de courir vers Pilate pour luy arracher malgré luy, par leurs clameurs impies, la condamnation de Jesus-Christ, par où ils ont comblé la mesure de leurs peres ? Aussi convenoit-il que ceux-là missent à mort le Maître des Prophetes, de qui les peres avoient fait mourir ces Herauts qui n'avoient paru dans le monde que pour annoncer la venuë de ce divin Sauveur ? S'ils se sont donc *hâtez de courir*, c'est que, comme dit un autre Pseaume, *ils ont les pieds legers quand il s'agit de répandre le sang, ils ne tendent qu'à opprimer leurs semblables, & ils n'ont point connu la voye de la paix*, c'est à dire, ils n'ont point connu celuy qui a dit : *Je suis la voye.*

Ps. 15. 4. Luc. 23. 23. Mat. 23. 32. Ps. 15. 4. Psal. 13. 3. Ioan. 14. 6.

6. Je voudrois que vous m'expliquassiez encore ce verset du Pseaume suivant, *leur ventre est rempli de vos biens cachez, ils se sont rassasiez de chair de pourceau*, ou comme j'apprends que portent quelques exemplaires : *Ils ont eû des enfans en abondance, & ils ont laissé leurs biens à leurs descendans.*

Deuxiéme question. Psal. 16. 14.

7. Il y a encore un endroit d'un autre Pseaume qui me fait de la peine : c'est le 58. où il me semble que le Fils parle au Pere éternel, & où aprés avoir dit de ses ennemis, c'est à dire des Juifs, *Les voila qui murmurent ensemble : ils ont des épées trenchantes sur les levres*, il ajoûte un peu plus bas, *ne les exterminez pas, de peur qu'on ne vienne à oublier vôtre loy : mais dispersez-les par vôtre puissance, détruisez-les, ô mon Seigneur*. C'est ce que nous voyons tous les jours accompli en eux : car tout ce qui faisoit autrefois leur gloire, est détruit: ils sont sans Temple, sans Sacrifices, sans Prophetes, & vivent dispersez dans toutes les nations.

II. CLASSE. AN. 410.

Troisiéme question.

Ps. 58. 8.

ibid. v. 12.

Et il ne faut pas s'étonner que Jesus-Christ, parlant par son Prophete, prie son Pere de ne les pas exterminer, puisqu'à sa Passion, & dans le temps qu'ils le menoient au supplice, il prioit pour eux, & disoit : *Mon Pere, pardonnez-leur, car ils ne sçavent pas ce qu'ils font*. Mais la raison qu'il en rend icy quand il ajoûte, *de peur qu'on ne vienne à oublier vôtre loy*, me paroît quelque chose de fort obscur. Car est-il donc necessaire pour cela qu'il y ait des Juifs qui vivent & qui subsistent sans la foy de l'Evangile ; & que leur sert pour le salut, dont la foy

Luc. 23. 34.

Ps. 58. 12.

II. CLASSE. AN. 410. eſt la ſeule voye, de s'occuper du ſouvenir & de la meditation de la loy ? Seroit-ce qu'il eſt de l'honneur de la loy même, & de la race d'Abraham, que la lettre de cette loy ſe conſerve même dans la portion charnelle de cette race auſſi nombreuſe que les grains de ſable du bord de la mer, parce qu'il s'en pourra trouver qui étant éclairez par la lecture de cette loy, ouvriront les yeux à la foy de Jeſus-Chriſt qui étant la fin de la loy & des Prophetes, eſt perpetuellement annoncé & figuré dans tous les livres de l'ancien Teſtament ? Ou ne feroit-ce point que de ces impies il doit ſortir une race choiſie, tirée des douze tribus, prédite par ſaint Jean dans ſon Apocalypſe, & deſignée par ces douze mille de chaque tribu, qui par le privilege de leur pureté exempte de toute ſoüilleure, approcheront de plus prés & plus familierement le Roy du Ciel ? Car c'eſt de ceux-là qu'il eſt dit, qu'ils ſuivront l'Agneau, quelque part qu'il aille, parce qu'ils ne ſe ſont point ſoüillez avec les femmes, & qu'ils ſe ſont conſervez vierges.

Gen. 22. 17

Rom. 10. 4.

Apoc. 7. 5. &c.

Ap. 14. 4.

Quatriéme queſt. 8. Je trouve une grande obſcurité en pluſieurs endroits du 67. Pſeaume, mais particulierement dans ces paroles, *Dieu*

brisera * *la tête de ses ennemis qui promenent dans leurs pechez le sommet de leurs cheveux.* Qu'est-ce donc que *promener dans ses pechez le sommet de ses cheveux?* Car il ne dit pas le *sommet de leurs têtes*, mais *le sommet de leurs cheveux.* Or les cheveux n'ont point de sentiment. Le Prophete nous auroit-il voulu exprimer par-là un homme plein de pechez? ou comme on dit, couvert de pechez depuis les pieds jusques à la tête, ce qui est une façon de parler dont l'Ecriture se sert encore ailleurs, *il est dans la douleur*, dit un Prophete, *depuis les pieds jusques à la tête.*

II. CLASSE. AN. 410.

Ps. 67. 22.

* On a lû icy dans le latin, *conquassabit*, au lieu de *conquassavit*, & c'est ainsi que portent les deux manuscrits de la Bibliotheque de Monsieur Bigot.

Isaïe 1. 6.

Voicy encore d'autres paroles tres-obscures du même Pseaume: *que la langue de vos chiens rougisse du sang de vos ennemis par luy-même.* Que veut dire *par luy-même?* ces *chiens* de Dieu sont-ce les Gentils que Jesus-Christ appelle de ce nom dans l'Evangile? ou ne seroit-ce point plûtôt ceux qui n'étant Chrétiens que de nom, menent une vie toute payenne, & qui n'auront que le partage des infidelles; parce qu'ils renoncent par leurs actions le Dieu qu'ils honorent du bout des levres?

Cinquiéme question.

Ps. 67. 24.

Mat. 15. 26.

Luc. 12. 46.

Tit. 1. 16.

9. VOILA tout ce que je vous proposeray sur les Pseaumes quant à present:

CHAP. II.

II CLASSE. AN. 410. mais j'ay encore des questions à vous faire sur les Epitres de saint Paul.

Sixieme question. Il repete dans l'Epitre aux Ephesiens ce qu'il avoit deja dit dans une autre, des grades & des ordres que Dieu a établis dans son Eglise, & qui répondent aux diverses sortes de graces que le saint Esprit opere dans chacun. *Il a établi*, dit-il, *les uns Apôtres, les autres Prophetes, les autres Evangelistes, les autres Pasteurs & Docteurs, pour travailler à la perfection des Saints*, & le reste. Faites-moy donc, s'il vous plait, la difference de ce qui est designé par ces divers noms, & marquez moy quel est l'office de chacun, & la grace particuliere qui y répond. Car je voy qu'ils se rapportent tous à peu prés à la même fonction, qui est celle d'enseigner & d'instruire. Je croy que par ces *Prophetes*, dont il parle, & qu'il ne nomme qu'aprés les Apôtres, on ne doit pas entendre ceux qui ont precedé les Apôtres dans l'ordre des temps, mais plûtôt ceux qui vivoient sous les Apôtres, & qui avoient reçû, par la grace du saint Esprit, le don d'interpreter l'Ecriture, ou de penetrer les cœurs, ou de voir l'avenir, comme le voyoit cet Agabus qui predit une famine prochaine, & même ce que saint Paul devoit

Eph. 4. 11.

1 Cor. 12. 28.

Eph. 4. 11.

Act. 11. 28.

endurer à Jerusalem, qu'il n'exprima pas seulement par ses paroles, mais qu'il representa en se liant luy-même les pieds & les mains, avec la ceinture du même saint Paul. Je voudrois particulierement sçavoir quelle difference on doit faire entre *Pasteur* & *Docteur*; car je voy que ces deux noms se donnent indifferemment à ceux qui sont en charge dans l'Eglise.

II. CLASSE. AN. 410.

Ibid. 12. 11.

10. Expliquez-moy encore, je vous prie, ces paroles de saint Paul à Timothée, *Je vous conjure donc, avant toutes choses, que l'on fasse des supplications, des prieres, des demandes, des actions de graces pour tous les hommes.* Quelle difference faut-il faire entre ce qui est exprimé par ces differens noms? car il me semble que celuy de *priere* convient à tout ce que l'Apôtre demande en cet endroit.

Septiéme question.

1. *Tim.* 2. 1

11. En voicy un autre de l'Epître aux Romains, que je vous conjure de me developper : car j'avouë qu'il est d'une grande obscurité pour moy. C'est ce que saint Paul dit des Juifs, que quant à l'Evangile ils sont ennemis à cause des Gentils, mais que quant à l'élection ils sont cheris à cause de leurs peres. Comment les mêmes peuvent-ils étre & *cheris* à cause de leurs peres, & *ennemis* à

Huitiéme question.

Rom. 11. 28

II. CLASSE. AN. 410. cause de nous, qui avons passé de la Gentilité à la foy, comme si les Gentils n'avoient pû croire à moins que les Juifs fussent incredules, ou que le Createur commun des uns & des autres, qui veut
1.*Tim*.2.4. que tous les hommes soient sauvez, & viennent à la connoissance de la verité, n'eût pû s'acquerir en même temps les uns & les autres, & les posseder tous à la fois ? S'ils sont *cheris*, d'où vient qu'ils ne croyent point, & qu'ils demeurent ennemis de Dieu ? N'entendons-nous
Ps. 138. 21. & 22. pas la voix du pere qui dit à son fils, *Je hay tous ceux qui vous haïssent : vos ennemis me font secher de douleur, & je les hay d'une haine parfaite* ? Car c'est le pere, à mon avis, qui parle en cet endroit, & c'est des incredules qu'il parle, comme il parle des fidelles quand il dit un peu
Ibid. 17. plus haut à Dieu, *Vos amis sont en honneur devant moy, & leur grandeur me paroît puissamment affermie.*

Que sert-il aux Juifs pour le salut d'être *cheris* à cause de la foy de leurs peres, puisqu'eux-mêmes n'ont point de foy, & que l'on n'est sauvé que par la foy, & la grace de Jesus-Christ ? Que leur sert d'être *cheris*, puisqu'ils seront infailliblement damnez, pour n'avoir pas imité la foy des Patriarches & des

Prophetes, dont ils descendent, & pour étre tombez dans l'incredulité, qui les rend ennemis de l'Evangile de J. C. S'ils sont cheris de Dieu, comment peuvent-ils perir, & s'ils ne croyent pas, comment peuvent ils ne pas perir? Si sans aucun merite de leur part, ils sont *cheris* en consideration de leurs peres, pourquoy ne seront-ils pas sauvez par la même consideration; & pourquoy Dieu nous dit-il donc par la bouche d'un Prophete que quand ils auroient parmy eux un Noé, un Job, & un Daniel, ces justes seroient sauvez tous seuls, & ne sauveroient pas leur posterité impie?

II. CLASSE. AN. 410.

Ezech. 14. 14.

12. Mais il y a encore dans l'Epître aux Colossiens quelque chose de plus obscur pour moy, & que je n'entends point du tout. Eclaircissez le moy je vous prie, & tirez-le au grand jour, du fond des tenebres qui me le cachent. Ce sont ces paroles de l'Apôtre, *Que personne ne vous seduise, en affectant de marcher dans l'humilité & dans le culte des Anges; se mêlant de parler de ce qu'il ne sçait point; vainement enflé par des imaginations toutes charnelles, & ne se tenant point attaché à celuy qui est le chef.* De quels Anges parle l'Apôtre? Si c'est des mauvais Anges & de ceux que nous

Neuviéme question.

Col. 2. 18.

ibid. v. 19.

II. CLASSE. AN. 410. avons pour ennemis, quelle sorte d'humilité peut engager à les honorer d'un culte religieux; & qui sont les maîtres trompeurs qui, sous pretexte de je ne sçay quel culte des Anges, donnent pour seur & pour constant ce qu'ils ne sçavent point? Ce sont sans doute les heretiques, qui suivent & debitent des dogmes diaboliques, & des imaginations inspirées par le demon, & qui sur des phantômes qu'ils prennent pour quelque chose de réel, & qui ne sont que l'ouvrage de l'esprit d'erreur, sement leurs discours empestez dans les cœurs qu'une pernicieuse credulité leur ouvre. Ce sont ceux-là qui ne se tiennent point *attachez à celuy qui est le chef*: c'est à dire à la source de la verité, en un mot à Jesus-Christ, à la doctrine duquel on ne sçauroit rien opposer que d'insensé.

Mat. 15. 14. Ce sont-là ces aveugles qui conduisent d'autres aveugles, & c'est de ceux-là que je croy qu'il a été dit: *Ils m'ont abandonné, moy qui suis la fontaine d'eau vive, pour se faire des citernes crevassées, qui ne sçauroient tenir l'eau.* *Jerem.* 2. 13.

13. Aprés les paroles que je viens de rapporter, l'Apôtre ajoûte un peu plus bas, *Gardez-vous bien de manger & de* *Col.* 21. 22. & 23.

goûter de cecy & de cela, & même d'y toûcher : ce sont toutes choses dont l'usage donne la mort, parce qu'elles sont selon les preceptes & la doctrine des hommes, quoique, toutes superstitieuses qu'elles sont, il y paroisse de la sagesse, & de l'humilité, en ce qu'elles vont à ne point épargner le corps : mais elles n'apportent point d'honneur en rassasiant la chair : Quelles sont ces observations où le Docteur de la verité nous assûre qu'il paroît de la sagesse, & qu'il declare pourtant contraires à la veritable Religion ? Ne parle-t'il point de gens à peu prés semblables à ceux dont il dit, dans la seconde à Timothée, qu'ils ont quelque apparence de pieté, mais qu'ils en ruinent la verité & l'esprit ?

II. CLASSE. AN. 410.

2. Tim. 3. 5.

Je vous conjure donc de m'expliquer mot à mot ces deux endroits de l'Epître aux Collossiens, où saint Paul me paroît avoir confondu les choses loüables, avec les damnables, d'une maniere que je ne sçaurois démêler. Car qu'y a-t'il de plus loüable que ce qui tient de la sagesse, & de plus damnable que la superstition & l'erreur ? Et non seulement il reconnoît de la sagesse dans des gens dont il veut que nous ayons la doctrine en horreur, en sorte que nous la regardions comme une

II. CLASSE. AN. 410. viande empoisonnée, qu'il ne faut ny goûter ny toucher, parce qu'elle ne Rom.14.23. vient point de Dieu, & que tout ce qui ne vient point de la foy est peché; mais il y reconnoît-même de l'humilité, qui est ce qu'il y a de plus agreable à Dieu, & de plus excellent dans la vraye Religion. Cependant il est écrit, Ps. 32. 10. *Dieu renverse les desseins des sages du monde*, qui sont des insensez devant Dieu, parce qu'ils n'ont que la prudence de la chair, qui ne sçauroit être Rom. 8. 7. soûmise à la Loy de Dieu. Car il connoît les pensées des hommes, & il sçait Ps. 93. 11. qu'elles sont vaines. Je demande donc quelle humilité & quelle sagesse l'Apôtre peut reconnoître dans des superstitions qui ne sont que l'effet de l'imagination des hommes; & comment on doit entendre ce qu'il dit de ces observations, qu'elles vont à ne point épargner le corps: mais qu'elles n'apportent Col. 2. 23. point d'honneur en rassasiant la chair? Je n'ay que des veuës fort troubles sur tout cela: il me paroît seulement qu'il faut distinguer bien soigneusement tout ce qui est énoncé dans ce passage. Car je croy qu'il met ces observations au rang de ces fausses & steriles abstinences que les heretiques affectent, quand

il dit qu'*elles vont à ne point épargner le corps*. Et s'il dit qu'elles *n'apportent point d'honneur*, je croy que c'est que tout ce que pratiquent de bon en apparence ces Ministres de Sathan, qui se transforment en Ministres de Justice, leur est inutile, parce qu'il ne part point de la veritable foy, & qu'il n'a au contraire pour principe qu'une erreur & une dépravation condemnable. Mais ces paroles qu'il ajoûte me paroissent contraires à ce qu'il avoit dit que ces observations vont à ne point *épargner le corps*. Car qu'est-ce que ne point épargner son corps, sinon l'assujettir par le jeûne, comme faisoit saint Paul, qui dit de luy-même qu'il extenuoit son corps, & le reduisoit en servitude ? Or ceux qui traitent leur corps de la sorte, sont bien éloignez de *rassasier leur chair*.

II. CLASSE. AN. 410.

ibidem.

2. *Cor.* 11. 14.

1. *Cor.* 9. 27.

Mais peut-être que quand l'Apôtre dit que ce soin de rassasier la chair, qui est une chose fort honteuse à quiconque fait une profession exacte de Religion, va à ne point épargner le corps, il veut dire qu'on viole par-là ce precepte d'honnêteté qu'il nous donne ailleurs quand il dit, qu'il faut que chacun sçache posseder saintement & honnêtement le vase de son corps,

Thes. 4. 4.

II. CLASSE. AN 410. *Rom.* 12. 1. *Soin du corps, difficile à accorder avec la temperance & la chasteté.* CH. III.

pour en faire une hostie vivante & agreable à Dieu, ce qui est directement opposé au soin de *rassasier la chair.* Car LE CORPS ne se peut engraisser qu'au dépens de la temperance, qui est une vertu de l'ame, & rien n'est si ennemy de la chasteté que l'embonpoint.

14. IL ne me reste plus qu'à proposer à Vôtre Sainteté, mes difficultez sur quelques endroits de l'Evangile, c'est à dire celles qui me reviennent en dictant cette lettre; car je n'ay pas le temps de chercher dans le livre toutes celles qui me sont venuës en lisant, ny même d'en rappeller la memoire. Si vous avez gardé parmy vos papiers la lettre courte, mais pleine des lumieres de la foy, que vous m'écrivîtes en réponse de celle par où je vous consultois pour la seconde fois, lorsque vous passiez l'hyver à Carthage, je vous prie de me l'envoyer, ou de m'en remettre la substance. Cela ne vous sera pas difficile : car quand vous ne l'auriez pas trouvée assez considerable pour la garder, & qu'étant écrite un peu à la hâte, vous ne l'auriez pas jugée digne d'étre mise au rang de vos autres ouvrages, vous retrouverez dans le thresor de vôtre cœur tout ce qu'el-

le contenoit. Renvoyez-là moy donc tout de nouveau, avec les autres réponses que j'attens de vous, & qui font entre vous & moy, par la grace de Jesus-Christ, un commerce de lumiere, qui me fait tirer un grand fruit de vôtre travail sur ces endroits de l'Ecriture, sur lesquels je vous consulte, vous qui voyez, ou plûtôt Dieu-même par vous, comme on le consultoit autrefois par les Prophetes, afin que j'entende ce que Dieu dit en vous, ou qu'il dira par vous.

II. CLASSE. AN. 410.

Quelle idée S. Paulin avoit de S. Augustin.

15. Faites-moy donc comprendre, je vous prie, comment il s'est pû faire que Jesus-Christ apparoissant aprés sa Resurrection, & aux femmes qui étoient allées au Sepulchre, & aux deux Disciples qui alloient à Emaüs, ils l'ayent d'abord méconnu, & ne l'ayent reconnu que quelque temps aprés. Car n'est-il pas resuscité avec le même corps dans lequel il avoit souffert? N'étoient-ce pas les mêmes traits qu'avant sa mort? & si c'étoient les mêmes, comment le méconnurent-ils, eux qui le connoissoient si bien? Je croy que ce n'est pas sans mystere que ceux qui le méconnurent sur le chemin d'Emaüs le reconnurent en suite, lorsqu'il rompit le pain: mais j'aime mieux sur cela me tenir à ce que vous en

Dixiéme question.

Mat. 28. 9.

Luc. 24. 15.

Luc. 24. 30. & 13.

II. CLASSE. AN. 410.

pensez, qu'à ce que j'en pense.

Onziéme question. *Ioan.* 20. 17.

16. Faites-moy encore entendre ces paroles du Sauveur à la Magdelaine, *Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore monté à mon Pere.* S'il ne luy étoit pas permis de le toucher, lorsqu'il étoit tout proche d'elle, comment l'auroit-elle pû toucher aprés son Ascension? Ne seroit-ce point qu'on ne le touche que lors qu'on fait du progrez dans la foy, & que l'ame s'éleve par-là vers le Ciel, la mesure de la foy étant ce qui fait que Dieu est proche ou éloigné de nous, en sorte que Magdelaine ayant douté sur le sujet de Jesus-Christ, qu'elle prit pour un Jardinier, elle merita par là qu'il luy défendît de le toucher, n'étant pas digne de toucher de la main celuy que sa foy n'embrassoit pas encore, & qu'elle ne connoissoit pas pour un Dieu, puisqu'elle le prenoit pour un Jardinier, quoiqu'il n'y eût qu'un moment que les Anges luy avoient dit, *pourquoy cherchez-vous parmy les morts, celuy qui est vivant? Ne me touchez* donc *point*, luy dit Jesus-Christ, *parce que je ne suis pas encore monté à mon Pere*, c'est à dire, parce que je n'y suis pas encore monté à vôtre égard; puisque vous ne me regardez que comme un hom-

Luc. 24. 5.

Iean. 20. 17.

me. Lorſque vous vous ſerez élevée par la foy juſqu'à bien connoître ce que je ſuis, ce ſera alors que vous me toucherez. II. CLASSE. AN. 410.

17. Dites-moy encore je vous prie, comment vous entendez ces paroles du ſaint vieillard Simeon, qui étant venu dans le Temple, par un mouvement de l'eſprit de Dieu, pour y voir le Sauveur du monde, ſelon les promeſſes qui luy avoient été faites, prit l'Enfant Jeſus entre ſes bras, & ayant beni Dieu dit à Marie, *Voicy celuy qui a été établi en Iſraël, pour être la ruine & la Reſurrection de pluſieurs, & pour être en bute à la contradiction des hommes. Vôtre ame même ſera comme tranſpercée par le fer, afin que les penſées de pluſieurs cœurs ſoient manifeſtées.* Dites-moy donc quel eſt vôtre ſentiment ſur ces paroles, afin que je le ſuive. Eſt-ce une prophetie de quelque paſſion que Marie ait ſoufferte, quoiqu'elle ne ſoit écrite nulle part, ou de ce que luy fit ſouffrir ſa tendreſſe de Mere, lorſqu'étant au pied de la Croix, où celuy qu'elle avoit mis au monde étoit attaché, ſes entrailles furent percées de douleur, l'inſtrument du ſupplice du Fils devenant comme une épée qui tranſperça l'ame de la Mere? Car

Douziéme queſtion.

Luc. 2. 27.

Ibid. v. 28. & 34.

ibid. v. 34. & 35.

II. CLASSE. AN. 410. je voy dans les Pseaumes un expression semblable sur le sujet de Joseph. *On luy mit les fers aux pieds*, dit le Prophete, *& son ame fut transpercée par le fer*, ce qui est précisement la même façon de parler dont Simeon s'est servi sur le sujet de Marie. Il ne dit pas que sa chair sera transpercée, mais son *ame*, parce que c'est dans l'ame que reside la tendresse & la compassion; & que c'est-là que les pointes de la douleur se font sentir comme une épée trenchante, lorsqu'on est outragé dans son propre corps comme Joseph, dont la vie ne fut point attaquée, mais qui fut & vendu comme un esclave, & emprisonné comme un criminel; ou lors même que sans avoir rien à souffrir dans sa propre chair, on ressent au dedans les maux de quelqu'un qu'on aime, comme il arrriva à Marie. Car un mouvement de Mere l'avoit conduite au pied de la Croix du Sauveur, qu'elle ne regardoit alors que comme le fruit de ses entrailles, & comme la chair de sa chair; en sorte que le voyant mort elle le pleura, par un mouvement de foiblesse humaine, cherchant à le recueïllir à la descente de la Croix, & à luy rendre les honneurs de la sepulture, sans songer qu'il devoit resusciter;

Ps. 104. 18.

Luc. 2. 34.

Gen. 37. 37. & chap. 39. 20.

Iean 19. 25.

En quelle situation d'esprit étoit la Vierge au pied de la Croix, selon S. Paulin.

citer ; l'impreſſion que le ſpectacle de ſon ſupplice avoit faite en elle, luy faiſant perdre de veuë la foy de la Reſurrection glorieuſe qui le devoit faire triompher de la mort.

II. CLASSE. AN 410. *Joan.* 10. 18.

Cependant Jeſus la voyant au pied de ſa Croix luy avoit addreſſé des paroles de conſolation, non par un effet de ces foibleſſes ordinaires, où les approches & les terreurs de la mort jettent les mourans, mais avec toute la fermeté & l'intrepidité d'un Dieu homme, non ſeulement vivant, mais maître de la vie, & qui ne mouroit que parce qu'il vouloit mourir, & pour reſuſciter bien-tôt aprés. Il luy parle donc du haut de la Croix, & luy dit, en luy montrant l'Apôtre ſaint Jean, qui ſe tenoit prés de la Croix auſſi bien qu'elle, *Femme voilà vôtre Fils*, & à cet Apôtre, *Voilà vôtre Mere*. C'eſt ainſi que ſur le point que la mort de la Croix l'alloit affranchir de l'infirmité dont il s'étoit révêtu en naiſſant d'une femme, & le faire rentrer dans la gloire de ſon Pere, & dans cet état d'immutabilité qui convient à la nature éternelle de Dieu, il tranſmit à un homme tout ce qu'il avoit d'affections & de liaiſons humaines, & choiſit pour cela le plus jeune d'entre ſes

Iean. 19. 26.

Dans quel eſprit Ieſus-Chriſt prêt de mourir recommanda ſa mere à S. Iean.

II. CLASSE. AN. 410

Ce que nous apprend le soin qu'eût nôtre Seigneur de recommander sa sainte Mere à S. Jean.

Apôtres. Aussi convenoit-il de ne confier cette Mere Vierge qu'à un Disciple Vierge, & par-là il nous a fait tout à la fois deux importantes leçons. L'une regarde le soin que nous devons avoir de ceux qui nous ont mis au monde; & il nous a fait voir jusqu'où devoit aller ce soin-là, par celuy qu'il a eu de sa Mere, sur le point de s'en separer par la mort; quoique ce ne fût pas proprement s'en separer, puisqu'elle devoit bien-tôt voir resuscité, celuy qu'elle voyoit mourant. Mais il a voulu en même temps, par un conseil de misericorde, & un secret effet de sa bonté sur nous, que les paroles-mêmes, dont il s'est servi pour marquer sa tendresse envers sa Mere, renfermassent dequoy soûtenir nôtre foy.

Car en donnant Marie pour mere à un autre fils, & en substituant à celuy qu'elle alloit perdre, ce nouveau fils qu'il luy faisoit naître, pour parler ainsi, & en qui elle trouveroit les secours & les consolations qu'elle ne pouvoit plus attendre du premier, il nous a fait voir que Marie n'avoit ny ne devoit avoir aucun autre fils que celuy qu'elle avoit mis au monde sans cesser d'être Vierge; puisque s'il n'avoit été son seul fils, il n'auroit pas eu tant de soin en la quittant de luy

en laiſſer un autre pour la conſoler. II. CLASSE. AN. 410.

18. Mais revenons au diſcours de Simeon: car j'avouë que je ne comprens rien à ces paroles, par où il conclut, *& vôtre propre ame ſera transpercée par le fer, afin que ce qui eſt caché dans le cœur de pluſieurs ſe découvre :* je ne voy rien de plus obſcur à le prendre à la lettre. Car pour entendre ces paroles, d'une épée materielle, & d'une mort violente predite à la Vierge par ce ſaint homme, il faudroit qu'elle eût finy ſa vie par le fer; & c'eſt ce que nous ne trouvons nulle part. Et pourquoy ajoûter, *afin que ce qui eſt caché dans le fond des cœurs de pluſieurs ſe découvre ?* David ne dit-il pas, que *Dieu ſonde les reins & les cœurs ?* Et l'Apôtre en parlant du Jugement, qu'*alors Dieu tirera au grand jour ce qui eſt caché dans les tenebres, & découvrira le ſecret des cœurs ?* Et le même Apôtre n'appelle-t'il pas la patole de Dieu *le glaîve ſpirituel*, & ne la met-il pas au rang de ces autres armes celeſtes dont nous devons être armez interieurement ? Or il dit dans l'Epiſtre aux Hebreux, que cette parole eſt vive & efficace, & plus perçante qu'un glaîve à deux trenchans; & qu'elle penetre juſques dans les replis de l'ame & de l'eſprit. On

Luc. 2. 35. *Ibid. v.* 35. *Pſ.* 7. 10. 1. *Cor.* 4. 7. *Eph.* 6. 17. *Heb.* 4. 12.

II. CLASSE. AN. 410. peut donc dire & penser que c'est-là le glaive dont parle Simeon, & il ne faut pas s'étonner que la force de cette parole toute de feu, & plus perçante qu'une épée à deux tranchans, ait transpercé l'ame de Marie aussi bien que celle de Joseph. Car du reste il n'est point dit que le corps de l'un ny de l'autre ait jamais passé par le fer.

Et ce qui donne encore plus de sujet
Ps. 104. 18. de croire que le Prophete, dans l'endroit où il dit que le fer transperça l'ame de Joseph, n'entend par ce *fer* que la parole de Dieu, c'est que dans le verset suivant
Ps. 104. 19. il ajoûte, *La parole de Dieu enflamma son cœur.* Car la parole de Dieu est & une épée, & un feu, comme cette même parole incarnée, qui n'est autre que Jesus-Christ, nous l'apprend en di-
Luc. 12. 49. sant d'un côté, *Je suis venu mettre le feu dans le monde, & que desiray-je, sinon qu'il*
Mat. 10. 34. *s'embrase?* Et de l'autre, *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée;* où vous voyez que par les differens noms de *feu* & d'*épée*, il ne designe qu'une même chose, c'est à dire la vertu & la force de sa doctrine. Il faut donc prendre spirituellement cette épée dont parle Simeon: autrement comment trouverions-nous que Marie ait été mise à mort

ny frappée par l'épée? Mais enfin je voudrois sçavoir quel rapport peut avoir avec Marie cette manifestation des pensées les plus secrettes des cœurs, & par où l'on a vû que de ce qu'elle a été transpercée, ou par le fer materiel, ou par l'épée spirituelle de la parole de Dieu, il est arrivé que les pensées des cœurs de plusieurs ayent été découvertes ?

II. CLASSE. AN. 410.

Expliquez-moy donc particulierement ces dernieres paroles du discours de Simeon; car je ne doute point qu'elles ne soient claires à un esprit aussi saint que le vôtre, & qui par la pureté de son œil interieur, a merité une assez abondante communication des lumieres du saint Esprit, pour être capable de voir & de penetrer ce qu'il y a de plus profond dans les merveilles de Dieu. Obtenez-moy ses misericordes par vos prieres; & faites qu'à la faveur de vos paroles, il fasse luire sur moy la lumiere de son visage. C'est ce que je vous demande tres-instamment, mon tres-cher & tres-saint frere en Jesus-Christ, mon tres honoré Maître dans la foy de la verité, & mon soûtien dans la charité.

L'Esprit voit clair à mesure que le cœur est pur.

1. Cor. 2. 10

Ps. 66. 2.

La réponse à cette Lettre est la Lettre 149.

II. CLASSE.
AN. 410.

LETTRE CXXII. *

* Ecrite l'an 410. C'étoit auparavant la 138. & celle qui étoit la 122. est presentement la 111.

Saint Augustin console le Clergé & le peuple d'Hippone sur son absence, & leur en dit les raisons : ensuite il les exhorte à ne rien relâcher, pour leurs peines & leurs afflictions temporelles, de ce qu'ils avoient accoûtumé de faire pour les pauvres.

AUGUSTIN saluë en JESUS-CHRIST ses tres-chers Freres du Clergé & du Peuple d'Hippone.

Soin de S. Augustin pour son troupeau. a

1. JE vous prie avant toutes choses, & vous conjure par Jesus-Christ de ne vous point affliger de mon absence.[a] Car je croy que vous étes bien persuadez que je ne puis jamais étre éloigné de vous d'esprit ny de cœur, quoique ma foiblesse me rende incapable de suffire à tous les soins que demandent de moy les

a. S. AUGUSTIN étoit pour lors au Concile de Carthage tenu cette année 410. contre les Donatistes, d'où l'on deputa à l'Empereur les Evéques Florent, Possidius, Præsidius & Benenat, tous quatre amis de nôtre Saint. Comme il ne se faisoit rien de considerable sans luy dans les affaires de l'Eglise, il se trouva diverses fois obligé de resider quelque temps à Carthage, ou ailleurs hors de son Diocese : mais il ne se verra point qu'il s'en soit jamais absenté sans necessité ; & ç'a été toujours avec autant de repugnance & de regret, que son troupeau en avoit de le voir éloigné de luy.

membres de Jesus-Christ, au service desquels sa crainte & son amour m'attachent; & c'est ce qui me fait une peine qui est peut-être plus grande que celle que vous avez de mon absence. Mais enfin vous sçavez que je ne me suis jamais donné la liberté de m'absenter pour me soustraire au travail; & quand cela est arrivé, ç'a été par des necessitez inevitables, pour lesquelles quelques-uns de mes saints Freres & Collegues ont même été obligez de s'embarquer & de passer la mer, & qui m'y auroient obligé moy-même sans ma mauvaise santé. Car il n'y a que cela seul qui m'en ait empêché, & la bonne volonté ne m'a jamais manqué.

II. CLASSE. AN. 410.

Comportez-vous donc de telle sorte, mes chers Freres, que soit que je revienne à vous & que je vous voye, soit que mon absence continuë, je trouve que vous vous tenez ferme dans un même esprit, pour user des termes de saint Paul, & que vous travaillez tous d'un même cœur pour la foy de l'Evangile. *Phil.* I. 27. Si vous vous trouvez battus & agitez de quelques afflictions temporelles, que bien loin de vous faire oublier vôtre salut, elles reveillent en vous au contraire le souvenir de cette vie bienheu-

II. CLASSE. AN. 410.

reuſe, où il n'y a ny travail ny douleur; & où vous ſerez à couvert non ſeulement de quelques peines de peu de durée, comme ſont celles d'icy-bas, mais même des feux éternels de l'enfer. Car ſi vous travaillez preſentement avec tant d'application & de ſoin à éviter quelques peines paſſageres, que ne devez-vous point faire pour vous garantir du malheur éternel? Et ſi l'on craint ſi fort une mort qui met fin à nos miſeres temporelles, combien plus doit-on craindre celle qui jette dans des maux éternels? Enfin ſi l'on aime ſi ardemment les plaiſirs de cette vie, qui ſont ſi courts & ſi impurs, avec combien plus d'amour & d'ardeur doit-on rechercher ceux de l'autre vie, qui ſont infinis dans leur durée; & qui n'ont rien que de pur & de parfait? Que ces penſées vous encouragent, & vous portent à la pratique des bonnes œuvres, afin que vous Gal. 6. 9. moiſſonniez un jour ce que vous aurez ſemé preſentement.

Sainte coutume de ceux d'Hippone.

2. Car j'ay appris que vous oubliez vôtre ſainte coûtume d'habiller les pauvres, à quoy je vous exhortois pendant que j'étois avec vous. Je vous y exhorte donc encore, & vous prie que les coups de la main de Dieu ſur ce mon-

de*, à qui il n'arrive que ce que nôtre Sauveur & nôtre Redempteur, qui ne peut mentir nous a predit de sa propre bouche, ne vous abbattent & ne vous découragent point. Les maux que vous voyez arriver vous doivent faire redoubler vos bonnes œuvres, bien loin de les diminuër. Car de la même maniere que lorsqu'on se trouve dans une maison qui menace ruine, & dont les murs commencent à s'ébranler, on se hâte d'en sortir, & d'en tirer ce qu'on y a de plus precieux pour le mettre en seureté; ainsi à mesure que les tribulations que nous éprouvons, & qui deviennent tous les jours plus frequentes, nous font voir que le monde menace ruine, les vrais Chrêtiens doivent se hâter de mettre en seureté, dans le thresors de Jesus-Christ, les biens qu'ils ne songeoient qu'à laisser en terre. Par là s'il nous arrive quelque accident, nous aurons la joye de nous étre mis nous & nos biens en seureté, & de ne les pas voir enveloppez dans les ruines du monde; & quand il ne nous arriveroit rien de fâcheux, songeons que nous devons mourir tôt ou tard, & nous n'aurons pas regret d'avoir mis nos biens en dépôt entre les mains d'un Dieu immortel,

II. CLASSE. AN. 410.

* Il parle des desolations causées par les Barbares.

Motifs de faire l'aumône.

où nous esperons de les retrouver un jour.

Faites donc pour les pauvres, mes chers Freres, ce que vous aviez accoûtumé, & que chacun de vous y contribuë selon ses forces, qu'il connoît mieux que personne. Mais faites-le de meilleur cœur que jamais, & au milieu de tous les malheurs de ce siecle, souvenez-vous de ce mot de l'Apôtre, *le Seigneur est proche, ne vous inquietez de rien.* Faites en sorte que ce que j'apprendray de vous me fasse voir, que ce n'étoit pas parce que j'étois present, mais pour obeïr à Dieu, qui n'est jamais absent, que vous avez continué cette bonne œuvre durant tant d'années: aussi me suis-je trouvé quelquefois absent sans que vous y ayez manqué. Que le Seigneur vous conserve dans sa paix, mes tres-chers freres; & qu'il vous fasse souvenir de prier pour moy.

Remede contre les sollicitudes de cette vie. Phil. 4. 5. & 6.

II. CLASSE. AN. 410.

LETTRE CXXIII.*

Saint Ierôme écrit quelques nouvelles à saint Augustin en termes enigmatiques.

* Ecrite sur la fin de l'année 410. C'étoit auparavant la 26. & celle qui étoit la 123. est presentement la 257.

JERÔME à AUGUSTIN.

IL y a bien des gens qui vont clochant des deux côtez, & qui pour avoir le col cassé n'en marchent pas moins la tête haute. Car ils demeurent toûjours également attachez à leurs premieres erreurs, quoiqu'ils ne puissent plus les debiter avec la même liberté. Les saints freres avec qui je vis, & sur tout nos saintes & venerables filles, vous saluënt tres-respectueusement. Je vous conjure de saluër de ma part vos saints freres les seigneurs Alipe & Evode. Jerusalem est au pouvoir de Nabuchodonosor [a] qui s'en est rendu le maître; &

a. ERASME & MARIANUS dans l'impression qu'ils ont faite des œuvres de saint Jerôme entendent par ce mot de *Nabuchodonosor*, un Evêque de Jerusalem qui soûtenoit en cachette des heresies condamnées. Mais dans l'impression des œuvres de saint Augustin le même Erasme, & les Theologiens de Louvain aprés luy veulent sur cette même lettre, qu'on entende par *Jerusalem*, la ville de Rome, qui étant prise par les Gots ne reconnoissoit point la main de Dieu qui l'affligeoit, mais machinoit une revolte dans l'esperance des troupes qu'elle attendoit. Baronius croit aussi la même chose.

III. CLASSE. AN 411. *Jerem.* 43. 2.

au lieu d'écouter les conseils de Jeremie, elle ne soûpire qu'aprés l'Egipte, où elle ne peut esperer que de mourir à Taphnés, & d'y perir miserablement dans une éternelle servitude.



III. CLASSE
DES LETTRES DE SAINT AUGUSTIN,

Qui comprend celles qu'il a écrites depuis l'année de la conference de Carthage, & de la decouverte de l'heresie Pelagienne en Affrique, jusques à la fin de sa vie, c'est à dire depuis l'an 411. jusqu'à l'an 430.

LETTRE CXXIV.*

Albine, Pinien, & Melanie, personnes de consideration d'Italie, ayant passé la mer pour voir saint Augustin, & ce Saint les sçachant déja à Thagaste, leur écrit en ce lieu-là, & s'excuse de ce que l'état de l'Eglise d'Hippone, plûtôt que la rigueur de l'hyver, l'empêche d'y aller au devant d'eux.

* Ecrite vers le commencement de l'année 411. C'étoit auparavant la 227. & celle qui étoit la 124. est presentement la 96.

AUGUSTIN saluë en JESUS-CHRIST son tres-cher & tres-saint frere, & ses tres-cheres & tres-saintes sœurs dans le même J. C. le tres-illustre Sei-

III. CLASSE. AN. 411.

gneur PINIEN *, & les tres-illustres Dames [b] ALBINE, & MELANIE.

* C'étoit le mary de Melanie dont Albine étoit la mere.

a

1. UELQUE insupportable que me soit le froid, ou par ma constitution naturelle, ou par ma mauvaise santé, les horribles froids de cet hyver ne m'ont pas tant fait souffrir que la peine que j'ay eu de vous sçavoir si prés d'icy, & de n'avoir pû, je ne dis pas courir, mais voler pour vous aller trouver, vous qui étes venus de si loin pour me voir, c'est à dire pour me procurer un bien que j'aurois été chercher au delà des mers.

a. Cette ALBINE étoit fille de Melanie l'ancienne, & Mere de la jeune Melanie, qui fut mariée à Pinien. Melanie la mere les avoit retirez de Rome avec Publicola son petit fils, quelque temps avant l'irruption des Gots, selon Pallade dans son Histoire *Lausiaque*, où il nomme ce Publicola *le jeune*, pour le distinguer de son Pere du même nom mary d'Albine. Voyez la note sur le titre de la lettre 46. Ruffin avoit suivi cette sainte troupe, & demeuroit avec eux en Sicile l'an 410. dans le temps que les Gots ravageoient l'Italie, comme il le temoigne luy-même dans son Prologue ou lettre à Ursace, qui est au commencement du commentaire d'Origene sur le Livre des nombres, & mise au jour par Monsieur Valois dans ses remarques sur Eusebe livre 6 chapitre 38. Aprés la mort de Ruffin les autres vinrent à Carthage, & s'établirent enfin à Thagaste, comme on voit par cette lettre de saint Augustin, & par ce qu'en dit Metaphraste, dans la vie de la jeune Melanie au 31. Janvier.

Que vôtre sainteté ne croye pas neanmoins que ce soit la rigueur de l'hyver qui m'en ait empêché. Car quelque fâcheuses & quelque dangereuses-mêmes que ces horribles pluyes soient pour les voyageurs, je m'y serois exposé sans hesiter, pour voir des personnes toutes brillantes des clartez lumineuses qui dérivent de la lumiere primitive, & que leur sainteté a portées à un degré d'élevation & de gloire d'autant plus éminent, qu'elles ont eu plus de mépris pour la grandeur, & d'amour pour l'humilité; des personnes enfin en qui j'aurois trouvé une si grande consolation dans les maux que je souffre au milieu de cette race corrompuë & dépravée. J'aurois encore eu celle de prendre part à la joye si pure & si sainte de la ville où je suis né *, qui a presentement le bonheur de vous posseder, & dont les Citoyens voyent de leurs propres yeux, ce qu'ils avoient peine à croire auparavant, lorsqu'on leur disoit, & le rang que vous teniez par vôtre naissance, & celuy où la grace de Jesus-Christ vous a réduits. Car à peine le pouvoient-ils croire; ou si la charité le leur rendoit croyable, ils n'osoient le dire à d'autres de peur de n'être pas crûs.

III. CLASSE. AN. 411.

* Thagaste.

III. CLASSE. AN. 411.

2. Je vous diray donc pourquoy je ne ſuis point allé vers vous, & quels ſont les maux qui m'ont privé d'un ſi grand bien; & je vous le diray non ſeulement pour m'excuſer envers vous, mais encore pour obtenir par vos prieres les miſericordes de celuy qui par la vertu ſecrete de ce qu'il opere en vous, fait que vous ne vivez que pour luy.

Le Peuple d'Hippone, au ſervice duquel Dieu m'a attaché, & qui pour la pluſpart eſt ſi foible que les plus legeres attaques de la tribulation le mettent en danger, en ſouffre preſentement de ſi grandes, * que quand il ne feroit pas foible comme il eſt, à peine pourroit-il s'empêcher de tomber dans le dernier abbatement. Je l'ay même trouvé à mon retour dans un état qui me fait voir que mon abſence luy a été une occaſion de ſcandale tres-dangereuſe. Or vous comprenez parfaitement, vous dont l'ame pleine d'une vigueur ſpirituelle, ſent toute la force des paroles qui partent du mouvement de l'eſprit de Dieu, vous comprenez, dis-je, parfaitement ce que c'eſt que ce ſentiment qui a fait dire à l'Apôtre, *Qui peut être affoibly ſans que je m'affoibliſſe avec luy, & qui peut être ſcandaliſé ſans que je brûle?* Nous

* Par l'irruption des Barbares.

2. Cor. 11. 29.

Nous ſommes d'autant plus obligez d'entrer dans cette diſpoſition du grand Apôtre, qu'il y a icy bien des gens qui nous calomnient, & qui ne cherchent qu'à donner entrée au demon dans le cœur de ceux-mêmes qui paroiſſent nous aimer, car c'eſt ce qu'ils font, lorſqu'ils tâchent de les ſoûlever contre nous. Or quand ceux-mêmes dont le ſalut eſt le principal objet de nos deſirs & de nos ſoins, s'aigriſſent & s'irritent contre nous, tous les maux qu'ils pourroient avoir deſſein de nous faire, ne nous ſeroient pas à beaucoup prés ſi ſenſibles que la mort inviſible qu'ils ſe donnent à eux-mêmes, & qui ſe manifeſte par la corruption du dedans, avant qu'on s'en apperçoive au dehors. Je croy que cette peine où je ſuis me ſervira d'excuſe, & d'autant plus que quand vous me voudriez mal, & que vous ſeriez en diſpoſition de vous venger, vous ne ſçauriez me faire rien ſouffrir qui égalât la peine que j'ay de vous ſçavoir à Thagaſte, & de ne vous point voir. Mais j'eſpere que dés que ce qui m'arrête ſera ceſſé, avec le ſecours de vos prieres, je vous iray voir en quelque part de l'Affrique que vous ſoyez, ſi cette ville où je ſuis dans les travaux dont Dieu m'exerce, n'eſt pas

III. CLASSE. AN. 411.

digne d'être honorée de vôtre presence.

* Ecrite un peu aprés la precedente. C'étoit auparavant la 224 & celle qui étoit la 125. est presentement la 259.

LETTRE CXXV. *

Pinien étoit venu à Hippone voir saint Augustin, & comme il assistoit à la celebration des saints Mysteres, le peuple s'éleva tout d'un coup, demandant qu'il fût ordonné Prêtre, & ne voulut jamais le laisser aller qu'il n'eût juré de ne point sortir d'Hippone, & que s'il prenoit resolution d'entrer dans la Clericature, il ne se feroit point ordonner ailleurs que dans cette Eglise. Albine & ses enfans se plaignirent de cette violence, à quoy ils crûrent que ceux d'Hippone ne s'étoient portez, que dans la veuë d'attacher à leur Eglise un homme aussi opulent que Pinien, pretendant au reste que le serment qu'on luy avoit fait faire par force n'étoit d'aucune consideration. C'est sur cela que saint Augustin écrit à l'Evêque Alipe, qui avoit été present à toutce qui s'étoit passé, & sur les moyens de faire cesser les plaintes & les soupçons que cette affaire avoit fait naître, aprés quoy il parle du serment de Pinien & de l'obligation qu'il pouvoit avoir de le garder, ce qui luy donne lieu d'établir les

plus beaux principes du monde sur la matiere des sermens.

III. CLASSE. AN. 411.

AUGUSTIN & les freres qui sont avec luy, saluënt en JESUS - CHRIST son tres-cher & tres-saint frere & Collegue, le tres-venerable Seigneur ALIPE, & les freres qui sont auprés de luy.

1. JE ne puis que je ne sois touché de toutes ces clameurs du peuple d'Hippone si injurieuses à vôtre sainteté, & j'en ay une douleur extrême. Mais nous devons étre encore plus touchez de ce qu'on peut avoir de nous de tels soupçons, que de ce qu'on se donne la liberté de les faire éclater. Car dés que l'on croit que c'est l'amour de l'argent plûtôt que celuy de la sainteté & de la justice, qui nous porte à vouloir retenir des serviteurs de Dieu parmy nous, ne vaut-il pas mieux que ceux qui le croyent produisent au dehors ce qu'ils ont dans le cœur, & que par-là ils nous donnent moyen de mettre en usage tout ce que nous avons de plus fort pour les détromper, que s'ils gardoient au dedans le poison d'un soupçon injuste, qui seroit capable de leur donner la mort ? De sorte que comme nous disions, dés avant

Disposition des Saints sur les injustices mêmes qu'on leur fait.

III. CLASSE. AN. 411.

Belle regle pour les Evêques.

que tout ce bruit arrivât, L'OBLIGATION où nous sommes de servir d'exemple aux autres, nous doit faire plûtôt songer à détromper les hommes, quand ils croyent du mal de nous, qu'à les reprimer quand ils disent ce qu'ils en croyent.

Moderation & desinteressement de saint Augustin.

2. Ma peine ne se tourne donc pas contre la sainte Dame Albine; & au lieu de luy faire la correction, je croy qu'il ne faut songer qu'à la guerir d'un tel soupçon. Car encore que dans la maniere dont elle s'en est expliquée, il n'y ait rien qui aille contre moy personnellement, mais seulement contre ceux d'Hippone, qui ont fait voir dans cette occasion, à ce qu'elle pretend, que c'est la cupidité qui les pousse, & que s'ils ont voulu avoir Pinien parmy eux, c'est parce qu'il est riche, & qu'il répand volontiers, plûtôt que pour le voir au nombre des Clercs de cette Eglise, il ne s'en est rien fallu qu'elle n'ait dit hautement qu'elle en pensoit autant de moy; & ce n'est pas elle seule, mais ses saints enfans qui en parlerent de cette sorte, dans l'enceinte-même de l'Absìde, [a] dés le jour

a. C'est l'enceinte de l'Autel, que nous appellons presentement le Presbitere ou le Sanctuaire. C'étoit un lieu vouté en coquille, à peu prés de la forme de celuy où est l'Autel de sainte Genefvieve à Paris. Là

que le bruit arriva. Je croy donc, comme j'ay déja dit, qu'il faut songer à les guerir de ces soupçons plûtôt qu'à leur en faire des reproches. Car si des personnes aussi saintes, & qui nous sont aussi cheres que celles-là en peuvent concevoir contre nous de cette nature, auprés de qui pourrons-nous étre hors de soupçon?

III. CLASSE. AN. 411.

Quant à vous ce n'est que la multitude qui a cette opinion de vous, au lieu que ceux qui l'ont de moy sont des plus grandes lumieres de l'Eglise; & vous voyez bien lequel des deux est le plus fâcheux. Mais enfin & à vôtre égard, & au mien, il faut songer à faire cesser les soupçons plûtôt qu'à nous en plaindre. Car aprés tout ce sont des hommes, & ceux qu'ils soupçonnent ne sont que des hommes non plus qu'eux. Ainsi quelque faux que soit ce qu'ils croyent, il n'est ny impossible ny incroyable; & comme ils ne sont pas d'assez mauvais sens pour croire que ce soit le peuple qui en veüille à leur argent, sur tout aprés avoir veu que celuy de Thagaste n'y a point touché, car cela les

Modera-tion de saint Augustin.

étoit le trône Episcopal, où l'on montoit par quelques degrez, & où il y avoit assez d'espace pour contenir outre l'Evêque du lieu, ceux qui venoient de dehors pour celebrer avec luy.

III. CLASSE. AN. 411.

doit mettre en repos sur celuy d'Hippone, tous ces soupçons tombent sur le Clergé, & particulierement sur les Evêques que l'on voit à la tête, & qui passent pour être les maîtres du bien de l'Eglise, & pour en disposer à leur gré. Qu'il ne soit donc pas dit, mon cher Alipe, que nous ayons contribué à inspirer aux foibles une cupidité si pernicieuse & si mortelle. Souvenez-vous de l'entretien que nous eûmes ensemble avant ce scandale arrivé, qui rend ce que nous disions encore plus necessaire. Attachons-nous donc par dessus toutes choses à y mettre ordre, avec la grace du Seigneur; & voyons entre nous ce que nous avons à faire pour cela, sans nous contenter du témoignage de nôtre conscience, l'affaire étant d'une nature à ne devoir pas nous en tenir là. Car SI NOUS ne sommes pas de ces mauvais serviteurs que Dieu rejette, & s'il y a dans nos cœurs quelque étincelle de cette charité qui ne cherche point ses propres interests, nous devons avoir soin que ce que nous faisons soit bon, non seulement devant Dieu, mais encore devant les hommes; autrement nous ne pourrions nous garantir du reproche de ne nous être pas souciez de troubler l'eau de-

Que ceux qui sont en charge dans l'Eglise doivent avoir soin de leur reputation. Rom. 12. 17.

ent les brebis de Jesus-Christ, pour-
à que nous la bûssions pure & claire
ans le fond de nôtre conscience.

III. CLASSE. AN. 411.

3. Car quant à ce que vous me propo-
z par vôtre lettre, d'examiner entre
ous ce que doit valoir un serment ex-
rqué par force, prenons garde, je vous
ie, que nos discours n'embroüillent &
e rendent obscure la chose du monde
plus claire. Il n'y a point de servi-
ur de Dieu, qui se voyant menacé d'une
ort certaine, s'il ne jure de faire quel-
ue chose de deffendu & de criminel,
e dût se laisser tuër, plûtôt que de faire
n serment dont il ne pourroit s'acquit-
r que par un crime. Mais lors que l'on
est trouvé obligé par les clameurs &
s instances de tout un peuple, de pro-
ettre avec serment, bien loin d'être
iminel, est tres-permis & tres-legi-
me, que tout le danger qu'on a cou-
u dans une telle rencontre a été que
uelques méchans, comme il s'en glisse
ûjours parmy les plus gens de bien,
pretendant maltraitez & offensez, &
e cherchant que quelque occasion de
iller les riches, ne profitassent de cette
meute populaire, & ne se portassent à
uelque violence, & que ce danger là
éme n'a pas été fort pressant, qui osera

Les choses les plus claires s'embroüillent par la maniere dont quelques-uns les traitent.

Maxime certaine sur les sermens.

III. CLASSE. AN. 411.

dire, que pour éviter, je ne dis pas des pertes incertaines, ny des outrages, & des coups, mais la mort même, on dût se parjurer certainement?

Regulus.

Ce Regulus de l'ancienne Rome ne sçavoit rien de ce que dit l'Ecriture de l'impieté des faux sermens, & n'avoit point entendu parler de cette *faulx* dont le Prophete Zacharie menace les parjures: il n'avoit juré que par les superstitions sacrileges des idolâtres, & non pas par les Sacremens de Jesus Christ. Cependant bien loin de se tenir quitte de son serment sous pretexte qu'il auroit pû dire qu'il s'étoit trouvé forcé à le faire par la crainte des tourmens, & d'une sorte de mort dont la cruauté fait horreur, ce fut assez pour luy d'avoir juré, pour se livrer volontairement à ces tourmens & à cette mort, plûtôt que de se parjurer. Les Censeurs de Rome chasserent méme du Senat, non seulement ceux que la crainte des tourmens & de la mort fit resoudre à se parjurer ouvertement, plûtôt que de retourner parmy des ennemis si cruels, mais même celuy qui pretendit avoir satisfait à son serment, en se donnant je ne sçay quelle affaire, qui le fit rentrer pour un moment chez les ennemis aprés en être sorti.

Zach. 5. 3. & 4.

Religieux à garder son serment.

Severité des Censeurs de Rome contre les Payens.

Fausses subtilitez en matiere de morale odieuses

Ces Censeurs ne s'arrétant pas à l'intention qu'il avoit euë en jurant, mais à ce que ceux à qui il avoit juré attendoient de luy.

III. CLASSE. AN. 411. *même aux Payens.*

Pourrions-nous donc compter au nombre des Saints, & juger dignes de la gloire du Ciel, ceux qui seroient coupables du même crime pour lequel ces Romains furent jugez indignes de demeurer au nombre des Senateurs? Cependant ces Censeurs n'avoient point lû ce que nous chantons tous les jours, qu'il n'habitera dans les Tabernacles du Seigneur que ceux qui ayant fait un serment à leur prochain, ne sçavent ce que c'est que d'y manquer. Comment se peut-il donc faire qu'au même temps que nous admirons ceux qui ont été capables de ces grandes actions, quoiqu'ils ne connussent point le nom de Jesus-Christ, & qu'ils n'eussent aucune part à sa grace, nous en soyons encore à demander, s'il n'est point permis de se parjurer en quelques rencontres, & à consulter sur cela les Livres saints, c'est à dire ces mêmes livres, qui de peur qu'en jurant trop facilement nous ne tombions dans le parjure, vont même jusqu'à nous deffendre absolument de jurer?

Par où se regle l'obligation qu'emporte le serment.

Pseau.14.5.

Math.5.34.

4. Pour moy je suis convaincu de la

II. CLASSE. AN. 411.

Belle regle sur l'obligation des sermens.

verité de cette maxime, que LA FOY du serment n'est gardée, que lors que l'on remplit non ce que signifient à la lettre les termes dans lesquels il a été conçû, mais l'attente de celuy à qui l'on l'a fait, quand on l'a connuë en le faisant. Car IL EST fort difficile que les termes dont on se sert en jurant, & sur tout quand il y en a peu, renferment exactement tout ce que la religion du serment exige de celuy qui a juré. Ainsi QUOY qu'on effectuë tout ce que signifient à la lettre les termes du serment, on est parjure si l'on trompe l'attente de ceux à qui l'on l'a fait, & dés qu'on l'a remplit on n'est point parjure, quoique d'ailleurs on n'execute pas à la lettre tout ce qu'emporte la signification des termes du serment. Aussi voyons-nous que comme ceux d'Hippone n'ont desiré d'avoir parmy eux le saint homme Pinien, que comme un de leurs plus chers Citoyens, & non pas comme un homme à qui on auroit donné leur ville pour prison, aucun de ceux qui ont sçû qu'il étoit obligé de faire un voyage, & qu'il ne s'en alloit qu'avec dessein de revenir, n'a été scandalisé qu'il se soit absenté depuis son serment; parce qu'encore que par les termes du serment, on ne pût

Decision precise contre toutes les subtilitez par où l'on voudroit éluder la foy des sermens.

pas trop bien dire ce que c'est qu'ils ont attendu de luy, cela est d'ailleurs certain & connu de tout le monde. Ainsi il ne sera, ny ne passera pour parjure qu'en cas qu'il trompe leur attente; & il ne la trompera point, à moins qu'il ne cesse de vouloir s'établir parmy eux, ou qu'il ne s'en aille pour ne plus revenir, ce que je ne croy pas qu'il y ait lieu de craindre d'un homme si saint, & d'un si religieux observateur de la foy qu'il doit à Jesus-Christ & à son Eglise.

III. CLASSE. AN. 411.

Car sans parler de ce que vous sçavez aussi bien que moy, je veux dire de la severité des jugemens de Dieu dans la punition des parjures, il faut convenir que nous ne sçaurions plus trouver mauvais que l'on n'ajoûte aucune foy à nos sermens, si nous prenions le party d'excuser, ou même de soûtenir le parjure où seroit tombé un aussi saint homme que Pinien; & c'est dequoy je prie celuy dont la misericorde tire de la tentation ceux qui mettent en luy toute leur esperance, de nous garantir aussi bien que luy. Tout ce qu'il a donc à faire c'est de suivre l'avis que vous luy donnez dans la réponse que vous luy avez faite, c'est à dire, de garder la promesse qu'il a faite de se tenir à Hippone, comme

A quoy s'exposent ceux qui cherchent à éluder l'obligation des sermens.

III. CLASSE. AN. 411.

nous nous y tenons, moy & tous les habitans de cette ville, à qui il est libre d'en sortir & d'y revenir, quoique d'ailleurs ceux qui ne sont point obligez par serment à s'y tenir, pourroient sans crime & sans parjure en sortir pour n'y rentrer plus.

5. Je ne sçay si l'on pourroit prouver qu'aucun de nos Clercs ou des Freres qui vivent dans nôtre Monastere ait été ou complice ou fauteur du crime de ceux qui ont parlé outrageusement de vous. Tout ce que j'ay pû decouvrir, m'en étant informé avec soin, c'est que la voix d'un de ceux de nôtre Monastere, natif de Carthage, a été entenduë parmy celles du peuple lorsqu'ils demandoient Pinien pour Prêtre; mais non pas qu'il leur soit échappé de parler de vous autrement qu'ils ne devoient. Vous trouverez avec cette lettre une copie de la promesse de Pinien, prise & corrigée devant moy sur celle qu'il a signée.

III. CLASSE. AN. 411.

LETTRE CXXVI. *

Cette Lettre est sur le même sujet que la precedente ; & saint Augustin y déduit à Albine, belle-mere de Pinien, de quelle maniere les choses s'étoient passées à Hippone au sujet de son gendre, & tâche de la satisfaire sur ses plaintes & ses soupçons.

* Ecrite l'an 411. C'étoit auparavant la 225. & celle qui étoit la 126. est presentement la 20.

AUGUSTIN à la sainte & venerable servante de Dieu, la tres-illustre Dame ALBINE : Salut en JESUS-CHRIST.

VOSTRE douleur étant, à ce que vous m'écrivez, au dessus de tout ce que vous en pourriez dire, il ne seroit pas juste d'y rien ajoûter : il faut au contraire l'adoucir, s'il est possible, en vous guerissant de vos soupçons, bien loin de nous en plaindre, comme nous pourrions faire si nôtre propre interêt nous faisoit agir, & de jetter encore davantage dans le trouble un cœur tout à Dieu comme le vôtre, & qui merite par-là qu'on l'épargne & qu'on le respecte.

Dans ce qui s'est passé à Hippone au sujet de nôtre cher frere Pinien, vôtre

III. CLASSE. AN. 411.

saint fils, il n'y a rien eû qui allât à luy faire craindre pour sa vie, quoiqu'il l'ait peut-être crûë en danger. Ce qu'il y avoit à craindre, & que je craignois moy-même, c'est que quelques gens perdus, comme il s'en glisse sous main, & de complot fait, dans une multitude émûë, ne se servissent de cette occasion, qui sembloit leur donner sujet de plainte & de mécontentement, & ne s'en fissent un pretexte pour exciter une sedition, & se porter à quelque violence. Mais autant que j'ay pû sçavoir depuis, il ne se dit, ny ne se passa rien qui eût cet air-là. Ce ne fut que contre mon frere Alipe que le peuple s'emporta à des paroles injurieuses & outrageuses au dernier point. Plaise à Dieu que les prieres de ce saint homme leur obtiennent le pardon d'un si grand crime.

Pour moy, aprés leurs premieres clameurs, je leur déclaray que je n'ordonnerois point Pinien malgré luy, par où je me liois entierement les mains, & que si malgré moy, & contre l'assûrance que je luy donnois de ne le point ordonner que de son consentement, ils trouvoient moyen de l'avoir pour Prêtre, ils ne m'auroient plus pour Evêque; aprés cela je les quittay & retournay à ma place.

Ce mot les surprit & les déconcerta: mais comme une flamme resserrée quelque temps par le vent n'en devient que plus impetueuse, ils recommencerent leurs instances avec plus d'ardeur que jamais, esperant ou qu'ils me forceroient d'aller contre ma promesse, ou que si je demeurerois ferme à la vouloir garder ils pourroient faire ordonner Pinien par un autre Evêque. Je disois cependant à ceux dont je pouvois me faire entendre, c'est à dire, à quelques-uns des plus considerables, qui étoient montez à la tribune auprés de moy, que je ne pouvois me départir de ce que j'avois promis; que Pinien ne pouvoit être ordonné par un autre Evêque dans mon Eglise, sans mon consentement; & que je n'y pouvois consentir sans manquer à ma promesse; à quoy j'ajoûtay que de l'ordonner malgré luy, ce seroit le vray moyen de faire qu'il s'en allât dés qu'il seroit ordonné, ce qu'ils ne vouloient pas croire qui pût arriver.

III. CLASSE. AN. 411.

Cependant la multitude qui étoit devant les degrez de la tribune, persistoit à demander toûjours la même chose, avec un bruit & des clameurs horribles, ce qui me mettoit à ne sçavoir quelle resolution prendre. Ce fut dans ce temps-

III. CLASSE. AN. 411.

là qu'il se dit tant de choses outrageuses contre mon frere Alipe, & que nous nous vîmes encore en danger de beaucoup pis.

2. Avec tout cela, quelque touché que je fusse d'une telle émeute, & de tout le desordre que je voyois dans l'Eglise, & quoique je n'eusse dit autre chose à ceux qui étoient autour de moy, sinon que je ne pouvois ordonner Pinien sans qu'il y consentît, & qu'ainsi s'il y eût consenti ce n'auroit plus été malgré luy qu'on l'auroit ordonné, je ne pus me resoudre à luy rien dire pour le porter à se laisser ordonner, parce que je m'étois encore lié les mains sur ce point-là. Je garday donc la foy de l'une & de l'autre promesse, c'est à dire, de celle dont je n'avois qu'un seul témoin parmy les hommes, aussi bien que de celle dont j'avois fait part au peuple. Ce n'étoient neanmoins que des promesses & non pas des sermens : cependant je les garday inviolablement malgré le danger où nous étions, & qui nous menaçoit tous également, quoique la suite nous ait fait voir que nous n'avions rien à craindre. Mais enfin dans ce moment-là nous craignions tous aussi bien que Pinien, & comme ma grande crainte étoit que la sain-

tetè

tetè du lieu où nous étions ne fût prophanée par quelque crime, je songeois à me retirer. Mais il y avoit danger que le peuple qui s'échauffoit toûjours de plus en plus, n'étant plus retenu par ma presence, ne se portât à quelque violence.

III. CLASSE. AN. 411.

D'ailleurs, de me retirer au milieu de la presse avec mon frere Alipe, il étoit fort à craindre que quelqu'un ne fut assez osé pour mettre la main sur luy. Aussi de quel front me retirer sans luy; & si aprés cela il luy étoit arrivé quelque malheur, n'auroit-il pas semblé que je ne l'eusse laissé-là que pour le livrer à la fureur du peuple ?

3. Comme j'étois dans cette peine, sans qu'il se presentât à mon esprit accablé de douleur aucun expedient qui me pût faire respirer tant soit peu, voila un serviteur de Dieu qui m'aborde tout d'un coup de la part de Pinien, pour me dire qu'il vouloit declarer au peuple, & avec serment, que si on l'ordonnoit malgré luy il quitteroit l'Affrique, ce qu'il faisoit, autant que j'en puis juger, dans l'esperance que le peuple, qui sçavoit bien qu'il ne se parjureroit pas, cesseroit d'insister sur une chose qui ne pouvoit avoir d'autre effet que de chasser

III. CLASSE. AN. 411.

entierement d'Affrique un homme que sans cela nous aurions au moins pour voisin, si nous ne l'avions pas dans nôtre ville. Mais craignant que ce serment n'aigrît encore le peuple davantage, je ne fis pas semblant de ce que Pinien m'avoit mandé ; & comme il m'avoit fait dire qu'il me prioit d'aller vers luy, je m'y en allay sur le champ. Il me confirma ce qu'on m'avoit dit de sa part, & y ajoûta ce qu'il m'avoit fait dire en chemin par un autre serviteur de Dieu, qu'il demeureroit à Hippone, pourvû qu'on ne le fît point entrer malgré luy dans la Clericature.

Ces paroles me faisant entrevoir le calme apres une si cruelle tempête, je repris courage, & m'en allant promptement vers mon frere Alipe, je luy dis ce que Pinien m'avoit dit ; surquoy Alipe ne voulant pas, autant que j'en puis juger, qu'on pût dire qu'il eût été d'avis d'une chose qui pourroit vous faire de la peine, il ne me répondit autre chose, sinon qu'on ne le consultât point là-dessus ; aprés quoy je retournay vers le peuple, qui étoit toûjours dans une grande agitation ; & ayant fait faire silence, je leur dis ce que Pinien offroit, & qu'il étoit prêt de s'y obliger par serment.

Mais comme tout leur but étoit de l'avoir pour Prêtre, ils ne reçûrent pas comme je pensois ces offres qu'il leur faisoit; & aprés avoir un peu consulté entre eux, ils demanderent que Pinien ajoûtât à sa promesse, & au serment qu'il offroit de faire, que s'il se trouvoit jamais en disposition d'accepter la Clericature, ce ne seroit que dans l'Eglise d'Hippone. Je retourne à Pinien; il consent sans hesiter à ce qu'ils demandent; je le leur declare, les voila contens; & ils ne demandent plus que le serment qui leur avoit été promis.

4. Je revins à nôtre cher fils, que je trouvay en peine sur le choix des termes de la promesse qu'il alloit faire avec serment, voulant qu'elle fût conçûë d'une maniere qui luy laissât la liberté de sortir d'Hippone en cas de besoin, comme s'il arrivoit, disoit-il, quelque irruption d'ennemis, dont on ne peut éviter la fureur qu'en se retirant; à quoy la sainte Dame Melanie vouloit qu'on ajoûtât les maladies qui pourroient venir de la corruption de l'air; mais il luy imposa silence sur ce point-là. Je luy dis que ce qu'il alleguoit seroit toûjours un sujet tres-legitime de s'absenter, puisqu'il feroit deserter ceux du lieu même; mais que si

III. CLASSE. AN. 411. nous proposions cela au peuple, il le prendroit pour un presage de quelque calamité qu'il croiroit que nous verrions venir de loin: qu'aussi d'excepter en general les besoins où l'on pourroit se trouver, ce seroit leur donner lieu de croire qu'on cherchoit des pretextes pour les tromper. Nous resolûmes neanmoins de voir comment le peuple le prendroit, & nous trouvâmes tout juste ce que nous avions pensé. Car quand le Diacre lût à haute voix les paroles de Pinien, le peuple en parut le plus content du monde: mais à ces mots, *si ce n'est en cas de besoin*, les clameurs recommencerent, on rejetta les promesses de Pinien, & le peuple persuadé qu'on ne songeoit qu'à le tromper, s'aigrissoit plus que jamais; surquoy nôtre saint fils ayant fait ôter cette restriction, la joye & le calme revinrent.

5. Il ne voulut pas neanmoins aller vers le peuple sans moy, quoique je m'excusasse d'y aller, sur la lassitude où j'étois; nous y allâmes donc ensemble, & il leur dit qu'il avoit chargé le Diacre de leur dire tout ce qu'ils avoient entendu; qu'il s'y étoit obligé par serment, & qu'il n'y manqueroit pas; ensuite il repeta publiquement tout ce qu'il avoit dicté: le peuple répondit, *Dieu soit beni*, & deman-

da qu'il ſignât ce qu'il venoit de prononcer : nous fimes ſortir les Cathecumenes, & Pinien ſigna ſon écrit. Enſuite le peuple demanda, non à haute voix, mais par l'entremiſe de quelques-uns des plus honnétes gens d'entre les fidelles, que nous ſignaſſions auſſi l'Evêque Alipe & moy ; & comme je commençois à ſigner la ſainte Dame Melanie s'y oppoſa. J'admiray qu'elle s'en aviſât ſi tard ; comme ſi en ne ſignant pas nous euſſions pû relever Pinien de ſa promeſſe & de ſon ſerment. Cependant je m'arrêtay, & mon ſeing demeura imparfait ſans que perſonne inſiſtât davantage pour nous faire ſigner. III. CLASSE. AN. 411.

6. Du reſte je croy vous avoir aſſez fait entendre par le memoire que je vous ay envoyé, quels furent les diſcours & les mouvemens du peuple, lorſqu'on ſçût quelques jours aprés que Pinien s'en étoit allé. Qui que ce ſoit donc qui vous ait pû dire quelque choſe de contraire à ce recit que je viens de vous faire, il ſe trompe, ou il vous trompe. Je voy bien que j'ay paſſé pardeſſus quelques circonſtances qui ne m'ont pas paru eſſentielles ; mais au moins n'ay-je rien dit qui ne ſoit vray. Il eſt donc vray que le ſerment de vôtre cher fils Pinien s'eſt fait

III. CLASSE. AN. 411.

en ma presence, & que je l'ay laissé faire; mais il est faux que je l'aye fait faire; personne ne le sçait mieux que luy-même, & les deux serviteurs de Dieu qu'il m'envoya, dont le premier fut Barnabé [a], & l'autre Timase, qui fut celuy par lequel il me fit dire qu'il s'obligeroit de ne point sortir d'Hippone. D'ailleurs le peuple n'insistoit par ses clameurs qu'à le faire ordonner Prêtre, & non pas à le faire jurer, quoique voyant que Pinien offroit son serment, on l'ait accepté dans l'esperance que demeurant à Hippone il pourroit consentir à se faire ordonner; au lieu que si on l'ordonnoit malgré

a. BARNABE' étoit Moine de Profession aussi bien que Timase : car c'est ce que signifie *serviteur de Dieu* dans le stile de ce temps-là Comme Pinien se sert d'eux, peut-être qu'ils étoient tous deux de sa compagnie, & que Barnabe est ce même Prêtre de l'Eglise d'Hippone, qui fut present à l'élection d'Eraclius successeur de saint Augustin lettre 213. & qui se donna peut-être alors à nôtre Saint. Pour Timase c'est selon toutes les apparences celuy que Pelage porta à quiter le siecle avec un nommé Jacques. Ils furent tous deux infectez des erreurs de Pelage; & en ayant été desabusez par saint Augustin, ils luy envoyerent un Livre de cet heretique que ce saint refuta par celuy de la Nature & de la Grace qui leur est addressé, & dont ils le remercient par la lettre 168. Il est du moins certain que Pelage avoit habitude dans la maison d'Albine & de Melanie dont Timase étoit. Comme Pelage s'étoit trouvé dans la Palestine en même temps qu'Albine & Melanie, il falloit que ce fût de là que le Livre eut été envoyé par ces deux jeunes hommes.

luy, il ſortiroit d'Affrique comme il en avoit juré.

Toutes ces clameurs n'ont donc eû pour but que l'œuvre de Dieu : car on ne peut pas dire que la conſecration d'un Prêtre ne ſoit pas une œuvre de Dieu. Et comme le peuple n'a été content de la promeſſe que faiſoit Pinien de demeurer à Hippone, que lorſqu'il y a ajoûté que s'il ſe trouvoit jamais en diſpoſition de ſe laiſſer ordonner, il ne le feroit que dans l'Egliſe d'Hippone, il eſt aiſé de voir, quelle ſorte davantage ils ont crû tirer de cette demeure de Pinien à Hippone, & qu'ils n'ont eû en vûë que cette œuvre de Dieu qu'ils ont deſirée dés le commencement.

7. Pourquoy dites-vous donc que tout ce qu'ils ont fait n'a eû pour principe qu'une avarice infame, puiſque tout ce que l'Egliſe d'Hippone auroit pû tirer de Pinien ne regarde nullement le peuple, qui neanmoins a fait tout le bruit ? Car comme il n'eſt rien revenu au peuple de Thagaſte du bien que vous avez fait à cette Egliſe, ſinon la joye de vous voir faire une bonne œuvre, il ne reviendroit pas autre choſe au peuple d'Hippone, ny d'aucun autre lieu où vous puiſſiez accomplir les preceptes du Seigneur ſur

III. CLASSE. AN. 411.

Luc. 16. 9.

a

l'usage que l'on doit faire de la *Mammone d'iniquité*. [a] Lors donc que ceux d'Hippone ont desiré avec tant d'ardeur d'attacher un si saint Homme à leur Eglise, ce qui les a touchez n'est pas l'argent qu'ils auroient pû tirer de vous, mais le mépris que vous avez pour l'argent. Car si ce qui leur a plû en moy a été qu'ils sçavoient que pour me donner tout entier à celuy dans le service duquel on trouve la veritable liberté, j'avois abandonné ce que mon pere m'avoit laissé, * qui ne consistoit qu'en quelques arpens de terre; & si sans envier à l'Eglise de Thagaste où je suis né, ce petit fonds que je luy avois laissé, ils n'ont songé qu'à me faire entrer dans la Clericature, dont elle ne m'avoit point chargé, & à m'attacher à leur Eglise, dés qu'ils se sont vûs en état de le faire; à combien plus forte raison doit-on presumer que ce qui les a touchez dans nôtre cher Pinien, c'est cette haute vertu qui luy a fait mépriser & fouler aux pieds tant de biens, de grandeurs, & d'esperances, pour se donner tout à Dieu?

Saint Augustin avoit renoncé à tous ses biens.

* Voyez la lettre 157. nombre 39.

a. *Mammone* est un mot Chaldaïque qui signifie *les richesses*. Il étoit passé de cette langue dans la langue Punique, comme on voit par saint Augustin même *de verbis Domini Sermone* 35. & si l'Evangile appelle les richesses *la Mammone d'iniquité*, c'est parce qu'elles servent d'instrument au peché.

A mon égard, il ſemble à bien des gens qui ne jugent des choſes que ſelon ce qu'ils trouvent en eux-mêmes, que bien loin d'avoir quitté les richeſſes, j'ay trouvé moyen d'y parvenir. Car ce que j'aurois pû avoir de patrimoine ne va pas à la vingtiéme partie du bien de l'Egliſe dont on me regarde comme Seigneur. Pinien au contraire, quand il ſeroit, je ne dis pas Prêtre, mais Evêque de quelque Egliſe que ce ſoit, & ſur tout de celles d'Affrique, & qu'il en poſſederoit le bien comme le ſien propre, ne ſçauroit être que pauvre, en comparaiſon du bien avec lequel il eſt né. C'eſt donc dans un homme comme celuy-là, qui ne peut être ſoupçonné de ſonger à s'enrichir quand il ſe conſacrera au ſervice de l'Egliſe, que la pauvreté de Jeſus-Chriſt paroît plus pure & plus aimable. Et voila ce qui a touché le peuple d'Hippone : voilà la cauſe de ſes clameurs ſi opiniâtres. Qu'on ne le ſoupçonne donc plus d'aucune ſoüillûre d'avarice : qu'il luy ſoit permis d'aimer dans les autres une vertu qu'il n'a pas, & qu'on ne luy en faſſe pas un crime. Car encore que parmy cette multitude qui demandoit Pinien par ſes clameurs, il y eût des pauvres mêlez, qui eſperoient tirer

III. CLASSE. AN. 411.

2. Cor. 10. 12.

III CLASSE. AN. 411. de vôtre abondance quelque secours à leur misere, je ne croy pas que cela se doive traiter d'infame cupidité.

8. Ce soupçon d'avarice ne peut donc plus subsister à moins qu'on ne le veüille faire retomber indirectemet sur le Clergé, & particulierement sur l'Evêque, sous pretexte qu'on nous regarde comme les maîtres du bien de l'Eglise, & que l'on croit que nous joüissons de tout ce qui luy appartient. En effet nous possedons encore tout ce que nous avons reçû pour elle, à la reserve de ce que nous en avons distribué comme nous avons jugé à propos, mais au Clergé seulement, & à ceux du monastere. Car hors quelques pauvres à qui on a donné quelque chose, le peuple n'y a eû nulle part. Ainsi quoique je ne puisse pas dire que c'étoit particulierement contre nous que vous deviez parler, comme vous avez fait, au moins il est certain que ce qui s'est dit ne se pouvoit dire avec quelque sorte de ressemblance, que de nous. Que pouvons nous donc faire ? Et si nous ne pouvons nous laver de ce soupçon auprés de nos ennemis, comment est-ce que nous nous en laverons, au moins auprés de vous ? Il s'agit d'une chose qui est toute dans l'ame, & hors

de la portée des yeux, & qui n'eſt connuë que de Dieu. Que nous reſte-t'il donc, ſinon d'en prendre à témoin celuy à qui elle eſt connuë ?

Ainſi par ces ſoupçons que vous avez eûs de nous, vous ne m'ordonnez pas à la verité de jurer, comme vous me reprochez de l'avoir ordonné à Pinien, mais ce qui eſt bien pis vous m'y forcez, non en mettant ma vie en peril, comme on pretend que le peuple d'Hippone y ait mis celle de Pinien, mais en y mettant ma reputation, que l'interêt des foibles, à qui nous tachons de ſervir d'exemple dans la pratique des bonnes œuvres, nous fait preferer à nôtre propre vie.

Reputation des Miniſtres de l'Egliſe preferable à leur propre vie mais par rapport aux autres & non pas à eux.

9. Cependant quoique vous nous forciez ainſi de jurer, nous ne nous plaignons point de vous, comme vous vous plaignez de ceux d'Hippone ; parce qu'enfin vous avez jugé comme des hommes, & comme on peut juger de gens qui aprés tout ne ſont que des hommes, & qu'encore que nous ſoyons innocens de ce que vous avez crû de nous, il ne ſeroit pas impoſſible que nous en fuſſions coupables. Il faut donc ſonger à vous guerir de ces ſoupçons, plûtôt qu'à nous en plaindre ; & faire en ſorte

III. CLASSE. AN. 411.

que nôtre reputation demeure pure à vôtre égard, comme nôtre conscience l'est à l'égard de Dieu. Peut-être que selon ce que nous disions mon frere Alipe & moy, dés-avant que ce scandale arrivât, Dieu nous donnera moyen de faire voir clairement, non seulement à vous, que nous regardons comme unis avec nous dans le corps de Jesus-Christ, mais à nos plus grands ennemis, que ce n'est point l'amour de l'argent qui nous fait agir dans les affaires Ecclesiastiques. Mais en attendant que Dieu nous fasse cette grace, faisons ce qu'on nous force de faire, & ne differons pas d'un moment de guerir vôtre cœur malade.

Quelle étoit la disposition de S. Augustin sur l'administration du temporel de son Eglise.

Je prends donc Dieu à témoin, que BIEN LOIN d'aimer cette administration [a] des biens de l'Eglise dont on croit que nous sommes bien-aises de disposer,

a. Le sçavant & pieux Jesuite Comitole dit que jusques au 16. siecle jamais ny les anciens Peres, ny les Ecrivains modernes n'avoient mis en question, si les Beneficiers sont maîtres & proprietaires des revenus de l'Eglise, & attribuë à Dominique Soto d'avoir le premier osé dire qu'ils le sont. Saint Augustin en parle icy exactement, & conformement à la Doctrine de saint Ambroise qui dit dans la lettre 2. à Valentinien que l'Eglise ne possede pour elle-même que sa foy, que ce sont là toutes ses rentes & ses revenus, & que ses autres biens sont pour les pauvres. Julien Pomere apporta d'Affrique en France cette doctrine de son maître saint Augustin ; & les Conciles de France l'ont propo-

III. CLASSE. AN. 411.

elle m'eſt à charge ; que je la regarde comme une ſervitude, à quoy la ſeule crainte de Dieu, & la charité que je dois à mes freres, m'obligent de me ſoumettre ; & dont je voudrois me pouvoir défaire, ſi mon devoir me le permettoit. Dieu m'eſt témoin encore que je croy que mon frere Alipe eſt dans les mémes ſentimens. Cependant le peuple, & ce qui eſt encore de plus fâcheux, le peuple d'Hippone, croyant de luy tout le contraire, s'eſt emporté juſqu'à en parler de la maniere du monde la plus outrageuſe ; & vous-mêmes, ames ſaintes, & pleines de charité, vous avez fait le même jugement de moy, quoique vous n'ayez parlé que du peuple, puiſque c'eſt ſur moy que ce ſoupçon retombe, & que l'interêt dont il s'agit ne regarde point le peuple ; mais vous avez pris ce détour pour épargner l'Evêque en luy

ſée aux Evêques comme celle de l'Egliſe ; en attribuant toutefois à ſaint Proſper de Guyenne les Livres de la vie contemplative, dont le veritable autheur eſt ce Julien, qui dans le 2. de ces Livres chapitre 9. établit fortement cette verité. Saint Bernard la pouſſe encore plus loin, lorſqu'en expliquant ces paroles, *Ecce nos reliquimus omnia*, il dit entre autres choſes, que de retenir quelque choſe du bien de l'Egliſe au delà de la nourriture & du vêtement ſimple, c'eſt un larcin, & un ſacrilege. C'eſt à quoy revient ce qui eſt exprimé d'une autre maniere par le ſaint Concile de Trente, *ſeſſ.* 25. *de reform.* chapitre 1.

III. CLASSE. AN. 411. faisant la correction. Car je croy que c'est ce que vous avez eû en vûë, & je n'ay garde de penser que la haine vous ait fait agir. Ainsi bien loin de vous faire des reproches, j'ay sujet de vous rendre graces du temperament que vous avez sçû trouver pour me faire entendre, sans m'outrager, ce que vous pensiez de moy, & par lequel vous avez trouvé moyen d'accorder la discretion & la liberté Chrétienne.

10. N'ayez point de peine de ce que j'ay crû devoir jurer; & ne croyez pas qu'en cela j'aye eû dessein de vous en faire. Car l'Apôtre n'avoit pas dessein d'en faire à ceux de Thessalonique, quand il a fait la même chose à leur égard; & il ne les en aimoit pas moins pour leur avoir dit, *nous n'avons point usé de flaterie parmy vous, vous le sçavez, & nous ne nous sommes point fait de nôtre ministere un instrument d'avarice, Dieu m'en est témoin.* (1. Thes. 2. 5.) Il les prend eux-mêmes à témoin de ce qui étoit visible: mais il ne pouvoit prendre que Dieu à témoin de ce qui étoit caché. Si ce grand Apôtre a donc eû raison de craindre que les hommes, qui ne voyent pas le fond des cœurs, ne le soupçonnassent d'avarice, quoique le soin qu'il avoit de tra-

vailler & de gagner ſa vie de ſes propres mains, fit voir à tout le monde que hors d'une extréme neceſſité, il ne prenoit rien, pour ſes beſoins particuliers, de ceux à qui il diſpenſoit la grace de Jeſus-Chriſt; combien plus devons-nous faire pour empêcher qu'on ne croye la même choſe de nous, nous qui ſommes ſi fort au deſſous de la vertu & de la ſainteté de cet Apôtre? nous qui ne ſçaurions gagner nôtre vie du travail de nos mains; & à qui même les grandes occupations où nous ſommes, & qui paſſent de beaucoup celles des Apôtres, autant que j'en puis juger, n'en laiſſeroient pas le temps, quand d'ailleurs nous le pourrions.

III. CLASSE. AN. 411.

Qu'on ne faſſe donc plus à un peuple Chrétien, qui eſt l'Egliſe même de Jeſus-Chriſt, un reproche auſſi honteux que le ſeroit celuy de n'avoir agi dans cette affaire que par un principe d'avarice. Il ſeroit plus pardonnable de nous le faire à nous-mêmes; & quoique nous ſoyons innocens de ce crime, on nous en pourroit ſoupçonner avec plus de vrai-ſemblance que le peuple d'Hippone, qui n'en peut non plus être accuſé que coupable.

11. Du reſte pour peu que l'on ait de foy, je ne dis pas même de foy Chrétien-

III. CLASSE. AN. 411.

ne, je dis de celle que les plus barbares se gardent les uns aux autres, bien loin de soûtenir qu'on peut manquer à son serment, on ne sçauroit entrer sur cela dans le moindre doute. C'est surquoy je croy m'être suffisamment expliqué dans la lettre que j'ay écrite à mon frere Alipe. Cependant vôtre Sainteté me demande, si je croy, ou si ceux d'Hippone croyent qu'on soit obligé de tenir un serment extorqué par force? mais qu'en croyez-vous vous-même? Quoy, quand un Chrétien se verroit menacé d'une mort certaine, ce que Pinien n'avoit aucun sujet de craindre, seriez-vous d'avis qu'il fît servir à une tromperie le nom de son Seigneur & de son Dieu, & qu'il l'appellât à témoin d'une fausseté, luy qui, quand il ne seroit point question de serment, & qu'on ne le menaceroit de le faire mourir, que pour luy faire rendre un faux témoignage, devroit se laisser ôter la vie, plûtôt que de la soüiller par un tel crime?

Si on est obligé de garder un serment extorqué par force.

Quand deux armées ennemies sont aux mains, il n'y va pas moins que de la mort de part & d'autre. Cependant lors qu'on est convenu de quelque chose dans la chaleur du combat, & qu'on se l'est promis avec serment, nous loüons

ceux

ceux qui le gardent, & nous deteſtons ceux qui le rompent ; quoique ce n'ait été que la crainte de la captivité ou de la mort qui l'ait fait faire. Quoy donc on paſſe pour coupable de ſacrilege & de parjure, quand on manque à un ſerment que la ſeule crainte de la captivité & de la mort a fait faire, & ceux-mêmes qui ne font point de difficulé de tuer, ne voudroient pas manquer à un tel ſerment, & nous mettrons en queſtion ſi des ſerviteurs de Dieu d'une ſainteté éminente, des Solitaires qui tendent à la perfection du Chriſtianiſme, en diſtribuant tout leur bien aux pauvres, doivent garder leur ſerment, & ſi la violence qu'on leur a faite ne leur ſeroit point un ſujet de s'en diſpenſer ?

III. CLASSE. AN. 411.

12. Du reſte pourquoy traiter ny de releguation, ny d'exil, l'habitation de Pinien à Hippone à quoy il s'eſt obligé par ſerment ? Le Sacerdoce au moins n'eſt pas un exil : pourquoy donc Pinien ne s'eſt-il pas laiſſé ordonner plûtôt que de ſe laiſſer condamner à ce pretendu banniſſement ? A Dieu ne plaiſe que nous ſoyons reduits à dire pour la défenſe d'un homme auſſi ſaint, & qui nous eſt auſſi cher que celuy-là, qu'il a preferé l'exil au Sacerdoce, ou le parjure à l'exil.

III. CLASSE. AN. 411.

Voilà ce qu'on pourroit dire quand il seroit vray que le serment par lequel Pinien s'est obligé de demeurer à Hippone, seroit un serment extorqué par nous, ou par le peuple; au lieu que ce n'est qu'un serment accepté d'un homme qui l'offroit volontairement, & non pas arraché de luy contre son gré; & ce qui fit qu'on le reçût, c'est, comme j'ay déja dit, l'esperance qu'on eut que demeurant à Hippone, il pourroit à la fin se laisser aller à l'envie qu'on avoit de le voir parmy les Clercs.

Mais enfin, quoy qu'on puisse penser & du peuple d'Hippone & de moy, la condition de ceux qui auroient forcé Pinien de jurer, seroit toûjours moins odieuse, que celle de ceux qui l'obligeroient à se parjurer, quand ils n'useroient pour cela d'aucune violence, & qu'ils ne feroient que l'y porter par leurs conseils; & à l'égard de Pinien même, qu'il considere lequel est le pis, ou de jurer quand on y est reduit par quelque sorte de crainte que ce puisse étre, ou de se parjurer de sang froid, & hors de tout sujet de crainte.

13. Encore sommes-nous bien-heureux de ce que ceux d'Hippone n'exigent autre chose de Pinien, en vertu de

omesse, sinon qu'il ait un dessein III. CLASSE. AN. 411.
able de demeurer parmy eux, sans
cela l'empêche d'aller où il aura af-
, pourvû qu'il soit toûjours en dis-
on de revenir. Car à prendre les
es de son serment à la lettre, il ne
eroit permis en nul cas de s'absen-
comme il ne luy est permis en nul
e se parjurer. Mais comme ce seroit
ime à eux, que de vouloir tenir dans
servitude, non un homme comme
en, mais qui que ce pût être, ils ont
fait voir qu'ils n'ont attendu de
que ce que je viens de dire, puis-
ncore qu'il s'en soit allé, ils sont
ens sur ce que l'on les assûre que
est que pour revenir. Aussi ne leur
il en vertu de son serment que ce
s ont attendu de luy quand il l'a
Mais, dit-on, lorsqu'il dicta ce ser-
t de sa propre bouche, il excepta
esoins où il pourroit se rencontrer.
vray : mais ce fut aussi de sa pro-
bouche qu'il ordonna qu'on en ôtât
tot-là ; & quand il repeta luy-même
serment au peuple, il n'en fit nulle
tion. Aussi n'auroit-on point répon-
Dieu soit beni, s'il avoit encore par-
es besoins de s'absenter ; & le peuple
it encore recommencé à crier, com-

III. CLASSE. AN. 411.

me il fit lorsque le Diacre lut le serment avec cette restriction. Mais enfin qu'importe que les affaires qui le peuvent obliger de sortir d'Hippone, ayent été exceptées ou non, puisqu'on ne donne point d'autre étenduë à sa promesse que celle que j'ay déja marquée, & que comme c'est tout ce qu'on a attendu de luy, c'est aussi tout ce qu'il doit ? Mais il le doit: car QUICONQUE trompe l'attente de ceux à qui il a promis quelque chose avec serment, est coupable de parjure.

Ce que c'est que d'être parjure.

14. Il faut donc se tenir à ce qui a été promis, & guerir sur cela l'esprit des foibles ; autrement un exemple d'un aussi grand poids que celuy de Pinien deviendroit une leçon de parjure pour ceux qui approuveroient son action, & ceux qui ne l'approuveroient pas ne manqueroient pas de dire qu'il ne faut jamais nous croire tous tant que nous sommes, quelque promesse ou quelque serment que nous puissions faire. Fermons donc sur cela la bouche à nos ennemis, dont les langues deviennent en pareille rencontre comme autant de traits dans la main de nôtre ennemy invisible, qui s'en sert pour donner la mort aux foibles. Aussi sommes-nous

bien éloignez d'attendre sur cela d'une ame aussi pure que celle de Pinien, que ce que la crainte de Dieu luy inspire, & à quoy l'éminence de sa Sainteté le convie.

III. CLASSE. AN. 411.

Quant à ce que vous dites, que je devois empécher qu'il ne jurât, j'avouë qu'il ne m'a jamais pû venir dans l'esprit, que dans un tumulte & un danger de scandale, comme celuy où je me suis vû, je dûsse laisser bouleverser l'Eglise que je sers, plûtôt que d'accepter ce qu'un si homme de bien nous offroit.

LETTRE CXXVII. *

* Ecrite environ l'an 411. C'étoit auparavant la 45. & celle qui étoit la 127. est presentement la 100.

Saint Augustin exhorte Armentaire & Pauline sa femme, à l'observation du vœu de continence qu'ils avoient fait d'un commun consentement, ce qui luy donne occasion de leur dire les plus belles choses du monde sur le mépris de la vie presente.

AUGUSTIN saluë en JESUS-CHRIST ses chers enfans, le tres-illustre & tres-honoré Seigneur ARMENTAIRE, & la tres-illustre, & tres-honorée Dame PAULINE. [a]

a. PAULINE à qui cette lettre est écrite, n'est pas la

III. CLASSE. AN. 411.

1. MON cher fils le Seigneur Rufferius vôtre allié, m'a appris le vœu que vous avez fait à Dieu. J'en ay senti une grande joye; mais comme il y a toûjours sujet de craindre que ce tentateur, dont de si saintes œuvres excitent de tout temps l'envie, & irritent la malignité, ne vous détourne de l'observer, j'ay crû, mon tres-cher fils & tres-honoré Seigneur, qu'il étoit de mon devoir de vous dire quelque chose pour réveiller & soûtenir vôtre charité. Souvenez-vous donc de cette parole de l'Ecriture, *Ne tardez point de vous convertir au Seigneur, & ne differez point de jour en jour;* (Eccli. 5. 8.) afin que cette pensée vous fortifie, & vous encourage à rendre ce que vous avez voüé à celuy qui n'est pas moins jaloux de ce qui luy est dû, que fidelle dans ses promesses. Aussi l'Ecriture nous dit-elle, *Faites des vœux au Seigneur vôtre Dieu, mais accomplissez-les lors que vous les aurez faits.* (Ps. 75. 11.) Quand vous ne vous seriez pas consacré à Dieu par un vœu, que vous auroit-on pû conseiller autre chose, & qu'est-ce que l'homme peut faire de mieux que de se redon-

fille de la celebre Pauline loüée par saint Jerôme; puisque Pammaque fut mari de celle cy, & non pas Armentaire. Il paroît que c'étoient des personnes de grande qualité.

ner tout entier à celuy qui luy a donné l'être ; & sur tout aprés que Dieu a signalé l'amour qu'il nous porte, jusqu'à envoyer son fils unique, afin qu'il mourût pour nous ? Que reste-t'il donc sinon que puisque Jesus-Christ n'est mort, comme dit l'Apôtre, qu'afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celuy qui est mort & resuscité pour eux, nous ne vivions plus que pour luy ? Et peut-on encore aimer le monde, défiguré comme il est, par ces calamitez publiques, qui luy ont ôté tous ces charmes trompeurs, par où il auroit pû nous éblouïr & nous seduire ? Ainsi AUTANT que ceux qui ont vû le monde dans son état le plus florissant, sans avoir daigné prendre part à cette fausse felicité, ont acquis d'honneur & de gloire, autant y auroit-il de honte à s'y attacher presentement qu'il est sur son penchant, & qu'on ne sçauroit s'attendre qu'à tomber avec luy.

III. CLASSE. AN. 411.

Jean 3. 16.

2. Cor. 5. 15.

2. Si pour la conservation de cette vie passagere, qui doit necessairement finir tôt ou tard, on ne craint point dessuïer tout ce qu'il s'y rencontre de peines, de dangers & de pertes, à combien plus forte raison devroit-on s'exposer à tout pour la vie éternelle,

III. CLASSE. AN. 411.

Felicité de la vie future.

où toutes les precautions que l'amour naturel de la vie fait prendre pour la conserver ne sont plus necessaires; où l'on est exempt de ces trances si honteuses que la crainte de la mort fait souffrir aux ames lâches; & où l'on n'a point besoin de la fermeté avec laquelle les plus sages la sçavent porter, parce que la mort n'ayant point d'entrée dans cette heureuse region, personne n'y sera sujet à mourir.

Apoc. 21. 4.

Soyez donc des amateurs de la vie éternelle, & voyez avec combien d'ardeur les amateurs de celle-cy, toute miserable qu'elle est, la cherissent & s'y attachent, quoique souvent cette ardeur-même les trouble si fort, qu'à force de la vouloir conserver ils la perdent; & que pensant éviter la mort, ils s'y jettent; comme quand un homme qui fuit devant des voleurs, ou devant une beste sauvage, tombe dans un torrent qui l'engloutit. Ne voyons-nous pas que dans la tempeste on jette en mer jusques aux provisions du vaisseau; & que pour se conserver la vie on se prive même de ce qui est necessaire pour la soûtenir; tant on a de peur d'en voir la fin, lors même qu'elle est la plus miserable? Aussi TOUTES les peines qu'on

se donne pour éviter la mort ne vont-elles qu'à nous tenir plus long-temps dans les peines. Et QUE FAISONS-NOUS, lorsque nous voyant menacez de la mort, nous mettons tout en usage pour nous en défendre, sinon de nous livrer pour plus long-temps à cette crainte qui nous consume ? Car à combien de sortes de morts sommes-nous exposez par les divers accidens de la vie ? qu'une de celles-là nous emporte, nous sommes à couvert de la crainte de toutes les autres. Cependant nous fuyons toûjours celle qui se presente, pour demeurer exposez à la crainte de toutes celles qui sont possibles.

III. CLASSE. AN. 411.

Amour de la vie,

Que ne souffrent point ceux que les Medecins font passer par le fer & par le feu ? & quel est l'effet de tant de douleurs ? Est-ce de ne point mourir ? non, mais de mourir un peu plus tard. Les douleurs sont certaines & la prolongation de la vie incertaine ; & souvent les malades meurent dans les douleurs à quoy ils s'exposent de peur de mourir ; & prenant le party de souffrir pour ne point mourir, au lieu de prendre celuy de mourir pour ne plus souffrir, il arrive qu'ils trouvent la mort dans les souffrances-mêmes à quoy ils

ce qu'il nous fait essuyer ;

III. CLASSE. AN. 411.

se sont exposez pour l'éviter; sans compter que quand ils l'auroient évitée dans ce moment, & qu'ils seroient revenus en santé, la vie qu'ils auroient achetée au prix de tant de douleurs n'auroit pas laissé de finir, parce qu'enfin c'est une vie mortelle, & qui ne sçauroit même beaucoup durer, puisque les plus longues sont tres-courtes; & que n'ayant pas un seul jour d'asseuré, nous ne sçaurions joüir qu'en tremblant de ce petit nombre de jours dont ce que nous appellons nôtre vie est composé.

il va même jusqu'à nous jetter dans le peché pour la prolonger,

3. Mais le plus grand mal, & qui fait le plus d'horreur de tous ceux qui sont des suites de l'amour excessif que l'on a pour cette miserable vie, c'est que pour l'allonger tant soit peu on ne craint point de déplaire à Dieu, qui est la source de la veritable vie; & qu'ainsi par une crainte vaine & inutile, d'une mort qu'il faut subir tôt ou tard, on se ferme l'entrée du bien-heureux séjour, où l'on possede une vie qui ne finit point.

Mais d'ailleurs quand une vie miserable, comme celle que nous menons icy bas, pourroit toûjours durer, elle ne seroit nullement comparable à une vie heureuse, quelque courte qu'elle pût être. Cependant l'amour de cette vie,

aussi courte que miserable, fait que l'on perd une vie, non seulement heureuse, mais éternelle,quoique dans celle-même que l'on aime malheureusement, on ne cherche que ce que l'on auroit seurement dans l'autre,& que l'amour de celle-cy fait perdre. Car qu'aime-t'on, quand on aime cette vie si courte & si miserable? Ce n'est ny sa misere, puisque l'on veut étre heureux, ny sa brieveté, puisqu'on craint de la voir finir. On ne l'aime donc que parce qu'elle est vie; & cela seul fait qu'on l'aime de telle sorte, toute courte & miserable qu'elle est, que cet amour fait perdre tres-souvent celle où l'on seroit à jamais heureux.

4. Quiconque aura fait reflexion à ce que nous venons de dire, trouvera-t'il que ce soit trop, que la vie éternelle veüille étre cherie de ses amateurs, comme celle-cy l'est des siens? N'est-ce pas la chose du monde la plus injuste & la plus visiblement contraire au bon sens, qu'au lieu que pour allonger tant soit peu cette vie, qui aprés tout ne sçauroit toûjours durer, on méprise tout ce qu'il y a d'agreable dans le monde, l'acquisition de la vie qui fait vivre éternellement dans celuy qui a fait le

L'amour de la vie éternelle devroit étre aussi vif dans les justes, que celuy de celle-cy l'est dans les autres.

III. CLASSE. AN. 411.

monde, ne soit pas capable de nous faire mépriser le monde?

Dans la desolation de cette grande ville * où le Siege de l'Empire est établi, & qui vient d'être saccagée par les Barbares, combien de ces amateurs de cette vie passagere, pour la pouvoir traîner un peu plus long-temps, & encore dans la misere & dans la pauvreté, ont été réduits à donner non seulement tout ce qui en faisoit l'aisance & la dignité, mais même le fonds de la simple subsistance? Les amans donnent à celles qu'ils aiment pour se les conserver: mais au moins ils les enrichissent par ce qu'il leur en coûte: ceux-cy au contraire auroient perdu la vie qu'ils aimoient s'ils ne l'avoient renduë pauvre, & bien loin de l'enrichir, il a fallu luy ôter tout, de peur que l'ennemy ne la leur ôtât. Et en cela je ne les blâme pas; puisque s'ils n'avoient perdu tout ce qu'ils tenoient en reserve pour le soûtien de leur vie, ils l'auroient perduë elle-méme, quoique les Barbares aprés avoir commencé par ôter les biens à quelques-uns, leur ayent ensuite ôté la vie; & qu'ils ayent même commencé par l'ôter à d'autres qui étoient prests de tout don-

* Sac de Rome par les Gots an 410.

ner pour la rachepter. Mais enfin cela nous doit faire voir jusqu'à quel point nous devons aimer la vie éternelle, & que ce n'est pas trop que de mépriser pour elle tout ce que nous avons de superflu, puisque l'amour de cette vie passagere va jusqu'à faire mépriser ce qui seroit necessaire pour la soûtenir. III. CLASSE. AN. 411.

5. C'est ce qui ne peut jamais arriver aux amateurs de la veritable vie, & l'envie de la conserver ne sçauroit nous réduire à perdre ce qui est necessaire pour la soûtenir. Mais comme celle-cy n'est qu'un moyen pour y arriver, nous la traitons comme une servante, d'autant plus en état de rendre service à sa maîtresse qu'elle est plus libre & plus debarrassée. C'est ce que nous faisons lorsque nous la dépêtrons de l'amour des superfluitez, qui sont comme des parures inutiles & embarassantes, & que nous la déchargeons des sollicitudes de ce siecle, qui sont comme des fardeaux accablans, & que nous écoutons la voix du Seigneur qui nous anime à la recherche de cette heureuse vie, pour gage de laquelle il nous donne la fidelité inviolable de ses promesses, lorsqu'il s'écrie comme ayant autour de luy tous les hommes assemblez, *Ve-*

Vie presente n'est qu'un moyen pour arriver à l'autre.

III. CLASSE. AN. 411.

Mat. 11. 28. & 29.

nez à moy vous tous qui êtes dans les travaux & dans les peines, & qui gemissez sous le faix des tribulations, & je vous soulageray. Mettez-vous à porter mon joug, & apprenez de moy que je suis doux & humble de cœur, & vous trouverez le repos de vos ames; car mon joug est doux & mon fardeau est leger.

Cette leçon de pieté & d'humilité chasse de nos ames, & éteint en nous cette cupidité turbulente & inquiete qui nous rend avides de tout ce qui n'est point en nôtre pouvoir. Car ON EST necessairement dans la peine & dans le travail, lorsqu'on aime & qu'on recherche cette foule de choses qu'il ne suffit pas de desirer pour les avoir, parce que ce qui seroit necessaire pour cela n'est point au pouvoir de la volonté. La justice & la bonne vie, ne sont pas de ce nombre-là: dés que nous la voulons, nous l'avons; puisque la vouloir d'une volonté pleine & entiere, c'est étre juste, & que pour accomplir la justice, il ne faut que cette plenitude de volonté. Or jugez ce que coûtent les choses où il n'y a qu'à vouloir? C'est pour cela qu'il nous a été dit d'enhaut, *paix aux hommes de bonne volonté*. Car IL N'Y A de repos, que

Source generale des inquiétudes de la vie.

Luc. 2. 14.

lorſqu'avec la fin de ſes deſirs, on a trouvé celle de ſes peines. Mais la volonté ne ſçauroit être pleine & entiere ſi elle n'eſt ſaine ; & pour être ſaine il faut qu'elle n'ait point d'éloignement du medecin, qui peut ſeul, par ſa grace, la guerir de la maladie des deſirs nuiſibles & pernicieux ; & ce Medecin n'eſt autre que celuy qui s'écrie, *Venez tous à moy*, & qui nous aſſeure que ſon joug eſt doux & ſon fardeau leger. Car DE'S QUE la charité ſera répanduë dans nos cœurs par le ſaint Eſprit, nous aimerons tres-certainement, ce qui nous eſt commandé, & nous n'y trouverons rien de dur ny de chargeant, ſi nous ne portons plus d'autre joug que celuy là, qui nous rend d'autant plus libres, que nous le portons plus volontiers, & que nous ſommes moins pleins de nous-mêmes. Auſſi eſt-ce le ſeul fardeau qui bien loin de peſer ſur ceux qui le portent, les ſoûtient & les ſoulage. Si on aime donc les richeſſes, qu'on les mette en dépoſt où elles ne ſçauroient perir : ſi ce ſont les honneurs que l'on aime, qu'on les cherche où perſonne n'eſt honoré qu'autant qu'il le merite : ſi c'eſt la ſanté, qu'on aſpire à celle dont nous joüirons dans le Ciel, & que rien ne

III. CLASSE. AN. 411.

Où ſe trouve le repos.

Mat. 11. 28.

Rom. 5. 5.

Effet de la charité que le S. Eſprit répand dans les cœurs.

Proprieté du fardeau de Ieſus-Chriſt.

III. CLASSE. AN. 411.

pourra jamais alterer : si c'est la vie, qu'on cherche celle qui doit durer à jamais, & surquoy la mort n'aura point d'empire.

Ps. 75. 12.

6. Rendez donc à Dieu ce que vous luy avez voüé, puisque ce n'est autre chose que vous-même, & que vous ne ferez que vous rendre à celuy qui vous a donné l'étre. Rendez-le luy, je vous conjure, puisque bien loin que vous en souffriez quelque perte ou quelque diminution en le luy rendant, ce sera le vray moyen de le conserver & de le faire croître. Car C'EST par bonté, & non par indigence, que Dieu exige ce qu'on luy a promis : quoy que ce soit qu'on luy rende il n'en est pas plus riche : ce sont au contraire ceux qui luy rendent, qui deviennent plus riches en luy rendant. Ainsi bien loin que ce soit perdre une chose que de la luy rendre, c'est la gagner ; & c'est se mettre soy-même en dépost & en seureté entre ses mains ; parce que & celuy qui rend, & ce qu'il rend, ne sont qu'une même chose, comme la dette & le debiteur n'en étoient qu'une. Car l'HOMME se doit tout entier à Dieu ; & pour étre heureux il faut qu'il se donne à celuy qui luy a donné l'étre.

On gagne en rendant à Dieu ce qu'on luy doit.

Jusques où va ce que nous devons à Dieu.

C'est ce que Jesus-Christ nous a fait entendre

entendre dans l'Evangile, quand il dit, *Rendez à Cesar ce qui est à Cesar, & à Dieu ce qui est à Dieu.* C'est ce qu'il dit lorsque s'étant fait montrer une piece de monnoye, & ayant demandé de qui étoit l'image qu'il y voyoit emprainte, on luy répondit que c'étoit celle de Cesar; & par où il donna à entendre, que comme Cesar, en demandant le tribut, redemandoit son image, de même Dieu redemande la sienne, quand il nous redemande à nous-mêmes. Or si nous luy devons cette image sans que nous la luy ayons promise, combien plus sommes-nous obligez de la luy rendre, quand nous avons ajoûté une promesse à l'obligation que nous en avons naturellement?

III. CLASSE. AN. 411.

Mat. 22. 21.

Ibid. v. 19. & 20.

7. Je pourrois, mon tres-cher fils, m'étendre à loüer, autant que j'en suis capable, la sainte resolution que vous avez prise, & le vœu que vous avez fait: je pourrois vous faire voir combien vous en retirerez d'avantage, & combien il y a de difference entre les Chrestiens amateurs du monde, & ceux qui ont le courage de le mépriser. On donne aux uns & aux autres le nom de *fideles*, mais quoique les uns & les autres ayent été lavez dans les eaux du Baptême, initiez & consacrez par la participation des mêmes mysteres,

Grande difference de Chrétien à Chrétien,

III. CLASSE. AN. 411.

& qu'ils soient tous, non seulement auditeurs, mais si vous voulez predicateurs de l'Evangile, ils ne sont pas tous participans du Royaume de Dieu & de sa lumiere, ny coheritiers de Jesus-Christ, pour regner avec luy dans la vie éternelle, hors de laquelle il n'y a point de bonheur.

Grande difference de Chrêtien à Chrêtien,

Car ce n'est pas la difference de ceux qui entendent la parole de l'Evangile, d'avec ceux qui ne l'entendent pas, mais celle d'entre ceux-mêmes qui l'entendent, que Jesus Christ nous a marquée quand il a dit, *Celuy qui entend mes paroles, & qui les pratique est semblable à un homme sage, qui a basti sa maison sur le roc, en sorte que quand la pluye est tombée, que les fleuves se sont débordez, & que les vents ont soufflé, & sont venus fondre sur cette maison, elle est demeurée ferme, parce qu'elle étoit fondée sur le roc. Mais celuy qui entend mes paroles & ne les pratique point, est semblable à un insensé, qui a basti sa maison sur le sable mouvant; en sorte que quand la pluye est tombée, que les fleuves se sont débordez, que les vents ont soufflé, & sont venus fondre sur cette maison, elle a été renversée, & sa ruine a été grande.* Ainsi entendre les paroles de Jesus-Christ c'est bastir; en cela les uns & les autres

ſont égaux : mais en ce que les uns font ce qu'ils ont entendu, & les autres non, il y a entr'eux autant de difference, qu'entre un bâtiment appuyé ſur le roc, & un autre qui n'ayant que du ſable pour fondement, ſe renverſe à la premiere ſecouſſe. Il ne faut pas neanmoins conclure de là que la condition de celuy qui n'entend point la parole de Jeſus-Chriſt, ſoit la meilleure, puiſque celuy qui ne bâtit rien du tout, & qui n'eſt point à couvert, en eſt d'autant plus facilement accablé par les pluyes, & emporté par l'innondation & par le vent.

III. CLASSE. AN. 411.

marquée dans l'Evangile.

Math. 7. 24. &c.

8. Je pourrois encore vous marquer les divers degrez des merites de ceux-mêmes qui feront à la droite de Jeſus-Chriſt au jour du Jugement, & qui auront part à ſon Royaume; & vous montrer de combien la vie des perſonnes mariées, je dis même de celles qui pour avoir pris le party de mettre des enfans au monde, ne laiſſent pas de vivre dans la pieté, eſt moins excellente que celle que vous avez voüée à Dieu, & c'eſt ce que je ferois, autant que j'en ſuis capable, s'il s'agiſſoit de vous y exhorter. Mais c'eſt une choſe faite : vous étes lié & engagé, & il ne vous eſt plus permis de vivre autrement. Avant vôtre vœu

Mat. 25. 33. & 34.

III. CLASSE. AN. 411.

il vous étoit libre de vous plâcer dans un plus bas rang ; c'est neanmoins une liberté peu à souhaiter que de n'être point chargé d'une dette dont le payement enrichit celuy qui le fait.

Quel peché c'est que le violement d'un vœu.

Mais enfin comme vôtre vœu vous lie, il ne s'agit plus de vous porter à cette œuvre si excellente entre les œuvres de justice & de sainteté, puisque la démarche en est déja faite ; il ne s'agit que de vous mettre en garde contre un aussi énorme peché que seroit celuy de manquer à ce que vous avez promis. Car ce manquement ne vous remettroit pas dans l'état où vous seriez si vous n'aviez point fait de vœu ? Vous auriez eu en ce cas là moins de merite, mais vous n'auriez pas été criminel ; au lieu que si vous veniez à rompre la foy que vous devez à Dieu, ce que je n'ay garde de presumer, vous seriez d'autant plus miserable que vous serez plus heureux si vous la luy gardez. Et que cela ne vous fasse pas repentir de ce que vous avez fait : réjoüissez-vous au contraire de vous voir dépoüillé d'une liberté qui ne pouvoit aller qu'à vous appauvrir. Tenez donc ferme ; accomplissez ce que vous avez promis ; celuy qui l'exige de vous vous aidera à le luy rendre. Heu-

REUSE est la necessité qui nous porte à ce qu'il y a de meilleur & de plus parfait. III. CLASSE. AN. 411.

9. Une seule chose pourroit m'empêcher de vous exhorter à garder vôtre vœu, & m'obligeroit même de vous le défendre. Ce seroit que l'infirmité de vôtre femme se trouvât assez grande, de la part de l'esprit, ou de la part du corps, pour l'empêcher d'y consentir. Car cette sorte de vœu ne se peut faire, par des personnes mariées, que d'un commun consentement ; & quand un des deux l'a fait mal à propos, il doit songer à se corriger de sa temerité, plûtôt qu'à garder sa promesse, puisque Dieu défend de disposer de ce qui appartient à autruy, bien loin d'exiger ce qu'on n'a pû luy promettre qu'au prejudice de cette défense. Nous avons sur ce sujet un oracle du Saint Esprit, prononcé par la bouche de l'Apôtre, qui nous declare, que *le corps de la femme n'est point en sa puissance, mais en celle du mary* ; & que *celuy du mary n'est pas non plus dans la sienne, mais dans celle de sa femme* ; ce que l'Apôtre n'entend que du devoir conjugal. Mais comme j'apprens que vôtre femme est tellement preste de faire la même chose de son côté, que rien

Vœu de continence entre personnes mariées comment se doit faire.

1. Cor. 7. 4.

III. CLASSE. AN. 411.

ne la retient que la crainte que vous veüilliez user de vôtre droit, rendez l'un & l'autre ce que vous avez voüé l'un & l'autre, & faites un sacrifice à Dieu, de ce que vous ne vous demanderez plus reciproquement.

Si la continence est une vertu, comme c'en est une sans doute, d'où vient que le sexe le plus foible y est le plus disposé? Car il semble selon l'étimologie latine du mot de vertu * que l'homme y devroit être plus porté. Soyez donc homme, & ne vous éloignez pas de la pratique d'une vertu à quoy vôtre femme est toute prête de s'engager. Vôtre consentement sur ce point sera une offrande à presenter au pied du Trône de Dieu, & deviendra même entre vous un lien d'affection & de charité d'autant plus fort qu'il sera plus saint, & que vous serez plus affranchis de tout ce qui tient de la cupidité. Ainsi nous aurons sujet de nous réjouir de l'abondance de la grace de Jesus-Christ en vous, mes tres-chers & tres-honorez enfans.

* Virtus à viro.



III. CLASSE. AN. 411.

AVERTISSEMENT
Sur la lettre suivante.

Comme la Lettre suivante parle de la celebre Conference de Carthage, & que plusieurs de celles qui viennent ensuite, ont du rapport à ce qui s'y passa, il est necessaire, pour l'instruction du Lecteur, de luy en donner icy l'histoire en peu de mots.

Les Evêques Catholiques avoient beaucoup travaillé, dés l'an 403. à ménager une Conference avec les Donatistes, pour examiner paisiblement les sujets que ceux-cy pretendoient avoir eus de se separer de l'Eglise, & leur faire voir l'obligation qu'ils avoient de s'y réünir. Les Evêques Donatistes avoient toujours refusé cette Conference, jusqu'en 406. qu'ils y donnerent les mains, ne pouvant resister à leurs peuples, qui la souhaitoient aussi bien que les Catholiques. Mais comme on sça-

III. CLASSE. AN. 411.

voit bien qu'ils ne l'agreoient qu'en apparence, les Evêques Catholiques demanderent à l'Empereur un ordre exprés pour les y obliger. Honorius le fit expedier à Ravenne le 14. Octobre 410. on en trouve un Fragment au Code Theodosien, Livre 16. chapitre 11. Marcellin fut nommé pour presider à la Conference de la part de l'Empereur, avec charge d'y faire venir les Donatistes, & de prendre-garde qu'ils n'y excitassent point de trouble ; & l'Empereur declara que s'ils refusoient de s'y rendre, toutes leurs Eglises seroient données aux Catholiques, & leurs peuples obligez de se réünir à l'Eglise. Marcellin en execution de cet ordre fit deux Ordonnances, l'une pour indiquer le jour & le lieu de la Conference, & l'autre pour en regler la maniere & les conditions, & pour obliger les Evêques de part & d'autre, de declarer par écrit s'ils les acceptoient. Ce fut pour y satisfaire que les Evêques Catholiques luy

écrivirent la Lettre ſuivante, où le ſtile & l'eſprit de ſaint Auguſtin ſont bien aiſez à reconnoître. On promit une ſeureté entiere aux Evêques Donatiſtes qui viendroient à la Conference, & on n'oublia rien de ce qui pouvoit leur faire ſurmonter la peine qu'ils avoient à s'y reſoudre. Les Evêques Catholiques offrirent même, comme on voit par la Lettre ſuivante nombre 2. que ſi les Donatiſtes prouvoient que leur communion fût la veritable Egliſe, ils ſe ſoûmettroient à eux, en renonçant à l'Epiſcopat; & qu'au contraire ſi les Evêques Catholiques prouvoient que ce fût la leur, ils ne laiſſeroient pas de conſerver la dignité de l'Epiſcopat aux Evêques Donatiſtes, enſorte que dans les lieux, où il y en avoit un de chaque communion, ils gouverneroient enſemble juſqu'à la mort de l'un des deux, ou que tous deux ſe démettroient, & qu'on feroit une nouvelle élection. III. CLASSE. AN. 411.

Les Donatiſtes ne pouvant donc plus

III. CLASSE. AN 411.

éviter la Conference, se rendirent à Carthage, où elle avoit été indiquée pour le premier Juin de l'an 411. Ils s'y trouverent au nombre de 278. Evêques, & les Catholiques au nombre de 286. Pour éviter la confusion, Marcellin ordonna qu'on nommeroit de chaque côté sept Evêques pour parler, dont les principaux du côté des Catholiques furent saint Augustin, & saint Alipe. Qu'outre ceux-là on en nommeroit encore sept autres de chaque côté pour servir de conseil, & quatre pour prendre garde que les Notaires, qui devoient écrire tout ce qu'on diroit, le fissent avec fidelité. Il ordonna aussi que chacun signeroit ce qu'il auroit dit, & que tout ce qui se feroit, feroit aussi-tôt communiqué à tout le peuple. Il vouloit que les trente-six Evêques deputez entrassent seuls dans le lieu de la Conference; mais les Donatistes ayant voulu y être tous, les Catholiques y consentirent, se contentant pour eux que leurs dix-

huit deputez seuls y entrassent. III. CLASSE. AN. 411.

La Conference commença le premier de Juin, au grand regret des Donatistes, qui tâcherent plusieurs fois de la rompre par diverses chicaneries. Ils contesterent les signatures des Evêques Catholiques qui avoient nommé les Deputez, ce qui servit d'une part à verifier la sincerité de celles des Catholiques, & la fausseté de plusieurs des leur, & de l'autre à consumer toute la journée à des formalitez inutiles, qui étoit ce qu'ils souhaitoient. Ainsi quoique les Evêques Catholiques prissent tous les soins possibles de retrancher tout ce qui pouvoit arrester, & que Marcellin accordât pour cela aux Donatistes tout ce qui ne blessoit point la verité, on ne put jamais entrer en matiere ce jour-là.

On fit encore moins dans la seconde seance tenuë le troisiéme de Juin : car les Donatistes y ayant demandé du delay pour examiner les actes de la premiere, saint Augustin avec sa bonté

III. CLASSE. AN. 411.

ordinaire pria Marcellin de leur en accorder, & ainsi on convint de ne se rassembler que le huitiéme du mois. Ce qu'il y eut ce jour-là de plus remarquable fut que Marcellin ayant prié les Evêques de s'asseoir, les Donatistes pretendirent ridiculement que l'Ecriture le leur défendoit : les Catholiques ne voulurent pas demeurer assis pendant que les autres étoient debout ; & Marcellin, par respect pour les Evêques, fit aussi ôter son siege.

Le 8. Juin qui fut le jour de la troisiéme Seance, les Donatistes chicanerent long-temps sur la qualité de demandeurs & de deffendeurs : mais enfin S. Augustin les engagea à venir au fonds de la question, qui étoit de sçavoir où étoit l'Eglise Catholique. Les Donatistes avoüérent que c'étoit celle qui étoit répanduë dans toute la terre : ainsi il ne restoit plus qu'à examiner laquelle des deux communions qui partageoient l'Affrique, étoit unie à tout ce qu'il y avoit de Chrêtiens par tou-

te la terre; & c'est surquoy les Donatistes se trouverent visiblement confondus. Pour empêcher donc qu'on ne continuât cet examen, ils demanderent qu'on lût divers Actes qu'ils avoient en main, & par là ils s'engagerent eux-mêmes dans l'autre point de la question, qui étoit l'affaire de Cecilien. Ils se repentirent bien-tôt de s'y être engagez, & ne pûrent s'empêcher d'en témoigner leur regret, montrant ouvertement que ce qu'ils cherchoient étoit de ne rien faire du tout. On sortit neanmoins de ce point-là; & aprés diverses disputes, où les Donatistes attaquerent S. Augustin, sans qu'il se défendît qu'avec sa modestie & son humilité ordinaire, ils presenterent un memoire par où ils pretendoient prouver que les fautes de chaque particulier infectoient tous ceux de la même communion, & qu'ainsi Cecilien étant coupable, les Catholiques avoient eû tort de demeurer unis de communion avec luy, & qu'eux avoient eû raison de s'en separer. C'étoit-là le

III. CLASSE. AN. 411.

III. CLASSE. AN. 411.

point capital de la dispute que l'Eglise avoit avec eux. Ainsi saint Augustin répondit amplement à ce memoire, & montra par l'Ecriture, que l'Eglise sur la terre sera toûjours mêlée de bons & de méchans, sans que les uns fassent tort aux autres. Il le montra par l'authorité de saint Cyprien, que les Donatistes faisoient profession de suivre, & par les Donatistes-mêmes, faisant voir qu'ils ne pouvoient avoir suivy d'autres principes dans la conduite qu'ils avoient tenuë à l'égard des Maximianistes, & qui est expliquée en plusieurs endroits de ces lettres, & entr'autres dans la lettre 18. *nombre* 4. 5. *&* 6. *dans la lettre* 141. *nombre* 6. *& dans la lettre* 185. *nombre* 17. *Ils se trouverent si pressez de cet exemple que sans se souvenir de la These qu'ils soûtenoient, ils s'écrirent,* nec causa causæ, nec persona personæ præjudicat : *Une affaire ne porte point de consequence pour une autre affaire, & le crime de l'un ne rend*

point l'autre coupable, par où ils établiſſoient eux-mêmes le principe que ſaint Auguſtin ſoûtenoit. Ainſi il demeura pour conſtant que quand Cecilien auroit été coupable, cela n'auroit pû faire aucun tort à l'Egliſe.

Marcellin voulut neanmoins, malgré les efforts des Donatiſtes, qu'on examinât s'il étoit veritablement coupable, & on verifia par les pieces originales, dont quelques-unes furent produites par les Donatiſtes mêmes, qu'on n'avoit jamais rien pû prouver contre luy, qu'il avoit été declaré innocent par le Concile de Rome, par le Concile d'Arles, & par le jugement du grand Conſtantin. Les Donatiſtes pretendoient que Felix Evêque d'Aptunge qui l'avoit ordonné, avoit livré les ſaintes Ecritures aux Payens, & on montra que par un jugement ſolemnel, ceux qui l'en avoient accuſé avoient été convaincus d'impoſture & de fauſſeté.

Tout étant ainſi terminé, & les

III. CLASSE. AN. 411.

Evêques de part & d'autre s'étant retirez, Marcellin dressa sa Sentence, qu'il leur lût aprés les avoir fait rentrer, & par laquelle il déclara que les Catholiques avoient refuté les Donatistes par toutes sortes de preuves. Ainsi finit cette celebre Conference, dont Possidius dit, dans la vie de saint Augustin chapitre 13, que tout l'honneur luy étoit dû. Elle ne ruina pas absolument le Schisme ; mais elle servit à convertir un grand nombre de Donatistes, par le soin qu'eûrent les Evêques Catholiques de répandre de toutes parts les actes de ce qui s'y étoit passé. Ces actes se sont conservez en partie jusques à nous, & on y voit l'éminence de l'esprit de saint Augustin, & le respect que tous les autres avoient pour luy. Car quand il s'agit de formalitez, & d'autres choses moins considerables, saint Alipe & Possidius parlent d'ordinaire ; mais quand il est question du fond de la verité, & de la cause de l'Eglise, tous les autres le laissent parler avec cette force,

III. CLASSE. AN. 411.

force, cette douceur, cette clarté, cette beauté d'esprit, cette solidité, & cette justesse de raisonnement que la nature luy avoit donnée, & que la grace relevoit merveilleusement.

LETTRE CXXVIII. *

* Ecrite l'an 411. Cette lettre n'étoit point autrefois dans le volume des lettres de S. Augustin, elle a été tirée du 7. tome où sont ses ouvrages contre les Donatistes. Celle qui étoit auparavant la 128. est presentement la 112.

Les Evêques Catholiques, sur le point de la Conference de Carthage, declarent à Marcellin, Commissaire nommé par l'Empereur pour y assister, qu'ils acceptent toutes les conditions portées par son Ordonnance, & même que pour le bien de la paix, ils consentent qu'encore que les Evêques Donatistes succombent dans la Conference, & qu'ils demeurent convaincus de l'injustice de leur separation, ils ne laissent pas d'être maintenus dans leurs dignitez, & que pour eux ils se soûmettent à perdre la leur, si les Donatistes ont l'avantage de la dispute.

AURELE *, SILVAIN [a], & tous les

* On a vû qui étoit Aurele par une note sur la lettre 22.

a. SILVAIN étoit Evêque de Zumme ou Somme, petite ville de la Numidie, où étoit pour lors la Primatie de la Province, à cause que son Evêque se trouvoit le plus ancien d'ordination. Il assista à la conference de Carthage en 411. où il avoit pour adversaire Felix, Evêque Donatiste de la même ville.

III. CLASSE. AN. 411. Evêques Catholiques à leur tres-cher & tres-honoré fils, le tres-illustre Tribun & Secretaire Imperial[a] MARCELLIN[b], salut.

1. CETTE Lettre est pour declarer à vôtre Excellence, que nous souscrivons à tous les points de l'Ordonnance qu'elle a faite pour regler le temps & le lieu de la Conference, & le nombre de ceux qui doivent y assister; & pour faire en sorte que les choses s'y passent avec paix & tranquillité, & d'une maniere qui nous donne moyen d'éclaircir & d'établir la verité. Nous consentons encore que ceux que nous nommerons pour conferer signent toutes

a. Le latin porte *Tribuno & notario.* C'étoient proprement des charges de secretaires des commandemens de l'Empereur. Les commissions pour de grandes affaires se donnoient ordinairement à ces sortes d'Officiers, qui étoient des plus considerables.

b. MARCELLIN étoit un homme de grande consideration par sa dignité de Tribun & Secretaire Imperial, qui répond à peu prés à nos Secretaires d'Etat, & encore plus par son honnéteté, & par la sainteté de ses mœurs, dont saint Augustin fait une peinture admirable lettre 151. nombré 8. Ses rares qualitez luy avoient donné moyen de lier une amitié tres-étroite avec nôtre Saint, qui luy dedia les trois Livres de la remission des pechez, celuy de l'Esprit & de la Lettre, & son grand ouvrage de la Cité de Dieu. La justice que Marcellin rendit à l'Eglise Catholique dans la conference de Carthage luy couta la vie, comme on verra sur la méme Lettre 151. Le Martyrologe Romain fait mention de sa mort au 6. d'Avril.

leurs demandes : que vous ayez par devers vous l'écrit portant leur pouvoir ; & par lequel nous nous obligerons de souscrire à tout ce qu'ils feront ; & que non seulement vous ayez cet écrit signé de nous , mais que vous nous le voyiez signer.

III. CLASSE. AN. 411.

Nous promettons d'empêcher que nos peuples ne paroissent dans le lieu où se tiendra la Conference, afin qu'elle soit d'autant plus paisible & plus calme ; & de faire que sans vouloir être presens à ce qui se passera, ils se contentent de l'apprendre par ce qui en sera écrit, & que vous avez promis de communiquer à tout le monde.

Desinteressement admirable des Evêques Catholiques.

2. Nous declarons encore, par la confiance que nous avons dans la force de la verité, que si ceux à qui nous avons affaire, nous peuvent prouver que dans le temps que les Chrêtiens se multipliant de toutes parts, selon les promesses de Dieu, remplissoient dêja la plus grande partie de la terre, & s'étendoient de jour en jour dans ce qui en restoit à remplir, l'Eglise de Jesus-Christ est perie, & disparuë tout d'un coup par la contagion des pretendus crimes de quelques uns, en sorte qu'il n'est demeuré d'Eglise que dans le par-

III. CLASSE. AN. 411. au lieu que nous avons presentement la douleur de les voir separez de nous par un schisme sacrilege.

3. Comme il arrivera par là, qu'en plusieurs Eglises il se trouvera deux Evêques, chacun presidera à son tour, ayant son Collegue auprés de luy dans la place que l'on donneroit à un Evêque étranger. Ainsi les deux Evêques ayant alternativement le premier rang dans l'Eglise, se previendront l'un l'autre par l'honneur & la déference qu'ils se rendront. Car quand la charité aura dilaté les cœurs, & rétabli la paix, deux Evéques se trouveront assez au large dans une même Eglise. Que si l'un des deux vient à mourir, l'autre demeurera seul; & l'on attendra qu'il meure à son tour, pour luy donner un successeur à la maniere ordinaire. Et en cela on ne fera rien de nouveau; puisque c'est la pratique que la charité Catholique a observée dés le commencement de la separation, à l'égard de ceux que l'amour de l'unité y faisoit rentrer, en abandonnant le schisme, quelque tard qu'ils s'en avisassent.

Que si les peuples Chrêtiens aiment mieux n'avoir qu'un Evêque dans chaque Eglise, & que cet établissement

de deux Evêques dans une même Eglise leur paroisse une nouveauté dont ils ne puissent s'accommoder, que les deux Evêques de tous les lieux où il y en a presentement un de chaque communion se retirent, & qu'aprés que le schisme sera aboli, & la paix & l'unité rétablies, les Evêques des lieux où il ne s'en trouvera qu'un, en choisissent un pour chaque Eglise où il y en avoit deux. Car pourquoy ne ferions-nous pas à nôtre Redempteur ce sacrifice d'humilité? Quoy, il sera descendu du Ciel pour se former un corps, & nous en faire les membres, & nous ferons difficulté de descendre de nos chaires, pour faire cesser la cruelle division qui dechire son corps, & qui en divise les membres? Il nous suffit pour nôtre compte d'être des Chrêtiens fidelles & obeïssans. Ne cessons donc jamais de l'être, mais comme c'est pour le compte du peuple de Jesus-Christ que nous avons été ordonnez Evêques, nous sommes prests d'abandonner l'Episcopat, si cela peut servir à rétablir la paix parmy les Chrêtiens.

III. CLASSE. AN. 411.

Belle instruction pour les Evêques.

Car si nous sommes de bons serviteurs[a], nous devons preferer le profit

a. S. Augustin fit lire cette lettre toute entiere

III. CLASSE. AN. 411.

du maître, & un profit qui demeure éternellement, à nos dignitez temporelles ; & nous tirerons plus de fruit de l'Episcopat en le quittant, si par là le troupeau de Jesus-Christ se réünit, que nous n'en tirerions en le conservant, si l'attache que nous y aurions empêchoit la réünion. De quel front pourrions-nous nous attendre aux honneurs qui nous sont promis dans le siecle futur, si nous faisions de ceux que nous possedons dans celuy-cy, un obstacle à l'établissement de l'unité parmy les Chrêtiens ?

4. Nous avons crû vous devoir dire tout cecy, afin de le faire sçavoir à tout le monde par vôtre moyen, aprés quoy nous n'avons qu'à demander à nôtre Seigneur & nôtre Dieu, par l'inspiration duquel nous nous engageons à ce que nous venons de promettre, & que nous esperons d'accomplir avec sa grace, que par un effet de cette même grace la charité & la pieté prennent

dans la conference qu'il eut avec Emeritus, & il rapporte dans le Livre qu'il en a fait, qu'il se souvenoit d'avoir dit en cet endroit les paroles suivantes. *Mes freres, si nous sommes placez plus haut que les autres, ce n'est pas pour satisfaire nôtre ambition & nôtre orgueïl ; ce n'est que pour étre en état de mieux prendre-garde à la vigne du Seigneur.*

le dessus dans les cœurs, qu'elles en gue- III. CLASSE. AN. 411.
rissent la foiblesse, & qu'elles en amolissent la dureté, dés avant la Conference, s'il est possible, afin qu'étant dans des dispositions de paix, nous ne resistions point aux lumieres de la verité, & qu'un heureux accord previenne, ou suive tout au moins nôtre dispute.

Car si nos adversaires veulent bien se souvenir de cette parole de Jesus-Christ, *Heureux les pacifiques, parce qu'ils seront appellez enfans de Dieu*, nous ne devons pas desesperer qu'ils ne trouvent plus convenable, & plus facile, de reconcilier le party de Donat avec tout le monde Chrêtien, que de faire rebaptiser tout le monde Chrêtien par le party de Donat. C'est dequoy ils ne sçauroient disconvenir, aprés la maniere dont ils en ont usé envers ceux qui aprés avoir suivi Maximien, sont revenus de ce party, condamné par tout le reste des Donatistes, & regardé par eux comme un schisme sacrilege, & qu'ils avoient poussé jusqu'à employer contre ceux de ce party-là les puissances seculieres. Car ils les ont depuis recherchez amiablement, & les ont reçûs parmy eux, sans oser toucher au Baptême donné par

Math. 5. 9.

III. CLASSE. AN. 411.

ces Schismatiques hors de leur communion, conservant à ceux-mêmes qu'ils avoient condamnez, le rang de leurs dignitez, & declarant que les autres n'avoient contracté aucune soüilleure pour avoir été engagez dans le schisme. Leur réünion ne nous fait point de peine; mais il faut au moins qu'ils reconnoissent combien l'Eglise Catholique, qui est comme le tronc & la racine, est loüable de la pieté & du zele avec quoy elle cherche à se rejoindre une branche qu'elle s'est veuë arracher; puisque cette branche même a eu tant de soin de recueillir un petit rameau qui en avoit été coupé. *Et d'une autre main.* Nous vous souhaitons, nôtre cher fils, toute sorte de bonheur en Jesus-Christ. J'ay signé cette Lettre, moy Aurele, Evêque de l'Eglise Catholique de Carthage. *Et encore d'une autre main.* J'ay signé cette Lettre, moy Silvain, Evêque de l'Eglise de Summes, & Primat.

III. CLASSE. AN. 411.

LETTRE CXXIX. *

Les Evêques Donatistes persistant à vouloir assister tous à la Conference, malgré ce qui avoit été reglé par l'Ordonnance de Marcellin, les Evêques Catholiques déclarent qu'ils y consentent; aprés quoy ils établissent fortement contre ces Schismatiques la cause de l'Eglise Catholique.

* Ecrite la même année que la precedente.
Cette lettre est tirée du 7. Tome des ouvrages de S. Augustin, & n'étoit point autrefois dans le Volume des lettres.
Celle qui étoit la 129. est presentement la 97.

AURELE, SILVAIN, & tous les Evêques Catholiques, à leur tres-cher & tres-honoré fils, le tres-illustre Tribun & Secretaire Imperial, MARCELLIN : Salut.

LA declaration ou la lettre [a] de nos freres, que nous souhaitons de faire passer de la division à la paix & à l'unité Catholique, nous donne de l'inquietude; & le refus qu'ils font de convenir de ce que vôtre Excellence a reglé par son ordonnance, pour nous donner moyen de conferer en repos & a

a. Dans la premiere seance de la conference de Carthage, nombre 14. on voit cette lettre des Donatistes, par laquelle répondant au second Edit de Marcellin, ils declarent qu'ils se sont rendus de divers lieux de l'Affrique à Carthage le 18. jour de May, & le prient d'ordonner à tous ceux qui étoient arrivez d'assister à la conference.

III. CLASSE. AN. 411.

ſans bruit, nous fait craindre qu'ils n'ayent deſſein, ſinon tous, au moins quelques-uns, de faire échoüer la Conference ; & qu'au lieu qu'elle devroit être calme & tranquille, ils ne ſongent à la troubler, par le bruit & le tumulte qui eſt inſeparable de la multitude. Plaiſe à Dieu que cette penſée ne leur ſoit point entrée dans l'eſprit, & que bien loin que nôtre ſoupçon ſoit fondé, il ſe trouve qu'ils ne veulent * être tous preſens, qu'afin que le ſchiſme qui nous diviſe étant éteint, nous nous rendions tous auſſi au lieu de l'aſſemblée, quand ils le jugeront à propos, & que tous les gens de bien ayent la joye, & le ſeul demon avec ſes ſemblables la douleur de nous voir d'accord, & réünis par le lien de la charité fraternelle, dans l'unité de Jeſus-Chriſt, marcher au ſortir de là vers l'Egliſe, pour rendre graces à Dieu, & luy offrir, par le mouvement d'une vive & ardente charité, le ſacrifice de loüanges.

* Il faut lire icy, *ideo velint*, au lieu de *ideo ſi velint*.

L'Ecriture nous fait reconnoître l'Egliſe.

2. Car dés qu'on regardera les choſes d'un œil de paix, & avec des ſentimens Chrétiens, qu'y a-t'il de plus aiſé que de voir qu'il n'eſt pas queſtion des accuſations vrayes ou fauſſes, qui peuvent avoir été formées contre qui l'on voudra ; mais que c'eſt dans cette même

Ecriture qui nous a fait connoître Je-sus-Christ, qu'il faut chercher son Eglise; & que de la même maniere que nous ne recevons point contre Jesus-Christ le témoignage de ceux qui disent que son corps a été enlevé du sepulchre par ses Disciples, de même nous ne devons point recevoir contre son Eglise le témoignage de ceux qui pretendent qu'elle n'est que parmy quelques Affriquains, & ce qu'il y a de gens en tres-petit nombre, qui leur sont unis hors de l'Affrique? III. CLASSE. AN. 411. *Math.* 1.34.

Tout vray Chrétien est membre de Jesus-Christ, selon l'Apôtre. Comme donc nous ne croyons pas que le corps mort de Jesus-Christ ait été tiré du sepulchre, par l'adresse & la malice de personne, aussi ne devons-nous pas croire que ses membres vivans ayent disparu dans le monde par le peché de personne; Or comme Jesus-Christ est le Chef, & l'Eglise le corps, on trouve établi, dans un même endroit de l'Evangile, & ce que nous croyons du Chef contre les calomnies des Juifs, & ce que nous devons croire du corps contre celles des heretiques. Car comme ce qui est écrit qu'*il falloit que le Christ souffrît, & qu'il resuscitât le troisiéme jour*, confond

Mat. 28.13. 1. *Cor.* 12. 27. *Mat.* 28.13. *Ephes.* 4.15. & *chap.* 5. 23. *Luc.* 24.46.

III. CLASSE. AN. 411. ceux qui disent que son corps a été enlevé du sepulchre, ce qui est dit au même Ibid. v. 47. endroit *qu'il falloit aussi que la penitence & la remission des pechez fût prêchée en son nom, par toutes les Nations, à commencer par Jerusalem*, confond pareillement ceux qui disent que l'Eglise n'est pas répanduë par toute la terre, en sorte qu'un seul verset tres-court renverse & les ennemis du Chef, & ceux du corps; & suffit pour les faire revenir à eux, s'ils y veulent penser avec un peu d'attention & de foy.

3. Il nous est d'autant plus sensible de voir nos freres ainsi divisez d'avec nous, que nous sçavons qu'ils reçoivent comme nous ces mêmes Ecritures, où se trouvent ces passages qui les condamnent si clairement. Que les Juifs, qui ne croyent pas l'Evangile, nient la resurrection de Jesus-Christ, on ne s'en étonne pas: ce qu'il y a d'étonnant c'est que nos freres, qui deferent à l'authorité de l'un & de l'autre Testament, & qui nous font un crime de ce que quelques-uns ont, à ce qu'ils pretendent, livré l'Evangile aux Payens, ne veuïllent pas se rendre à ce que nous en produisons contre eux. Mais peut-être que bien loin que ce soit dans le dessein d'exci-

ter un nouveau tumulte, qu'ils veulent * se trouver tous à la conference, ils ne songent qu'à faire cesser une division si pernicieuse, si mal fondée, & si contraire au salut éternel; & que cette resolution qu'ils ont prise est le fruit d'une étude plus particuliere que cette conference leur aura donné lieu de faire des saintes Ecritures. Car ils y auront trouvé un nombre innombrable de passages qui promettent à Jesus-Christ que son Eglise sera répanduë par toutes les nations, & dans toutes les parties de la terre, & dont l'accomplissement commence à se voir dans l'Evangile même, dans les Actes, & les Epîtres des Apôtres, où l'on trouve les noms des lieux, des villes, & des provinces, où l'Eglise commençant à croître, aprés être née à Jerusalem, se répandit dés ce temps-là, & d'où elle a passé jusqu'en Affrique, non en cessant d'être où elle étoit, mais en s'étendant toûjours de plus en plus. Et comme il n'est pas possible qu'ils n'ayent été frappez d'une si grande foule de passages, il n'est pas possible non plus que n'en ayant trouvé aucun où il soit dit que l'Eglise dût perir dans toutes les parties du monde, pour n'être plus qu'en Affrique, & dans le seul party de Donat, ils n'ayent vû combien il se-

III. CLASSE. AN. 411.

* Il faut lire icy *voluerunt*, au lieu de *noluerunt*.

III. CLASSE. AN. 411. roit abſurde qu'il ſe trouvât tant de témoignages en faveur de celle qui devoit perir, & pas un pour celle qui, ſelon eux, devoit ſeule être agreable à Dieu.

4. Pour ces loix que les Princes de la terre, rangez ſous le joug de Jeſus-Chriſt, comme il a été prédit il y a ſi longtemps,
Pſ. 71. 11. ont faites contre les heretiques & les ſchiſmatiques, en faveur de la paix & de l'unité Catholique, & qui ſont un des grands ſujets de l'animoſité des Donatiſtes contre nous, nous croyons qu'ils ont enfin compris qu'on n'y ſçauroit trouver à redire, puiſque de tout temps & les Rois des Hebreux, & quelques-uns même de ceux des nations étrangeres, ont fait des loix tres-ſeveres pour empêcher leurs ſujets, non ſeulement de rien faire, mais de rien dire contre le Dieu d'Iſraël, c'eſt à dire contre le vray Dieu. Ils ont compris qu'ils n'ont rien à nous reprocher ſur ce ſujet, puiſque leurs Autheurs ont fait les premiers ce qu'ils nous reprochent, ayant porté l'affaire de Cecilien, qui a donné lieu au ſchiſme, devant l'Empereur Conſtantin, par le moyen du Proconſul Anulin; ce qu'ils ne firent ſans doute, que dans l'eſperance que l'Empereur prononceroit & feroit executer quelque choſe par ſon authorité

authorité contre ceux qui ſuccomberoient, & en faveur des autres. S'ils ont voulu conſulter les regiſtres publics, comme ils l'auront pû faire pour ſe preparer à la conference, il n'a tenu qu'à eux de voir que c'eſt une affaire jugée il y a long-temps, non ſeulement par les Juges Eccleſiaſtiques, qui renvoyerent Cecilien abſous, mais même par cet Empereur, devant qui ils avoient porté cette affaire dés le commencement, comme ils firent encore aprés le jugement des Evêques. Ils y auront auſſi pû voir que Felix Evêque d'Aptunge, qui avoit ordonné Cecilien, & qu'ils traitent dans leur Concile * comme l'Autheur & la ſource de tout le mal, fut pleinement juſtifié par le Proconſul Ælien, devant qui ſon affaire avoit été renvoyée par l'Empereur.

III. CLASSE. AN. 411.

* De Carthage tenu l'an 311.

5. Mais s'ils ont remarqué, comme ils l'ont pû tres-aiſément, que dans l'Egliſe que l'Ecriture nous a promiſe, il doit y avoir des méchans mêlez avec les bons, comme le bon grain l'eſt dans le champ avec l'yvroye, le froment dans l'aire avec la paille, & les mauvais poiſſons dans le filet avec les bons, juſqu'à ce que ce champ ſoit moiſſonné, que cette aire ſoit ventée, & que ce fi-

III. CLASSE. AN. 411.

let ſoit tiré au bord; il leur a été facile de voir que quand Cecilien & ſes Collegues auroient été coupables, leur crime n'auroit pû faire aucun tort à l'Egliſe de Jesus-Chriſt, répanduë par toute la terre, ſelon les promeſſes que Dieu fit autrefois à un petit nombre de croyans, & qui ont été accomplies de nos jours à la vûë de tout le monde, à moins qu'on ne veuïlle dire que le peché d'un homme eſt quelque choſe de plus fort contre l'Egliſe, que le ſerment d'un Dieu pour elle, & que les œuvres de l'iniquité l'emportent ſur les promeſſes de la verité. Ils ont reconnu ſans doute combien une telle pretention ſeroit impie & extravagante, & ils auront fait reflexion ſur la maniere dont ils ont traité les Maximianiſtes, qui avoient condamné Primien, & qu'ils ont non ſeulement condamnez, mais fait chaſſer de leurs Egliſes par les Puiſſances ſeculieres. Leur propre conduite dans une affaire toute fraîche leur aura fait comprendre, mieux que toutes les autres raiſons, que ce n'eſt point un peché à l'Egliſe Catholique que d'avoir demandé quelque choſe de ſemblable à ces mêmes puiſſances contre ſes enfans revoltez.

Ils ſe ſeront ſouvenus qu'aprés avoir

condamné ces schismatiques, ils en ont reçû quelques-uns qui sont revenus parmy eux; que dans le temps qu'ils les ont condamnez, ils ont donné à plusieurs de ceux qui étoient engagez dans le même schisme, un terme pour revenir; qu'ils les ont reçûs * ensuite comme des gens dont ils ont déclaré que la pureté n'avoit reçû aucune atteinte pour avoir été dans la communion schismatique & sacrilege de Maximien; & enfin qu'ils ont reconnu pour bon le baptême donné par ceux qu'ils avoient condamnez, & par leurs adherans, & qu'ils n'ont osé le reïterer, quoiqu'il eût été donné dans le schisme & hors de leur communion; & ils auront vû par consequent que leurs actions & leurs exemples condamnent tout ce qu'ils ont dit contre nous, & que c'est une chose indigne & insupportable que pendant que l'on voit ceux qu'ils avoient condamnez, pour avoir condamné Primien, assis presentement avec luy & avec eux dans leurs chaires Episcopales; qu'ils leur ont conservées pour maintenir la paix dans le party de Donat, ils osent, sous pretexte des pretendus crimes de Cecilien, anathematiser le monde Chrêtien, & diviser l'unité de Jesus-Christ.

III. CLASSE. AN. 411.

* Voyez la note sur le nombre 2. de la lettre 51.

III. CLASSE. AN. 411.

6. Peut-être qu'ayant fait reflection à toutes ces choses, ils se sont trouvez touchez d'un mouvement de crainte de Dieu, & qu'ainsi c'est dans des sentimens de paix, plûtôt que dans aucun dessein de faire du bruit, & de troubler la conference, qu'ils y veulent tous assister. Ils disent que ce qui les a obligez de venir tous, c'est afin que leur grand nombre dementît ce que leurs adversaires ont dit tant de fois, qu'ils n'étoient qu'une poignée de gens. Mais si cela s'est dit par quelques-uns des nôtres, c'est à l'égard des lieux, où ce que nous avons d'Évêques, de Clercs, & de Laïques est en bien plus grand nombre, ce qui se voit particulierement dans la Province Proconsulaire,* quoique même dans les autres Provinces d'Affrique, hors la Numidie Consulaire, ils soient en beaucoup moindre nombre que nous. Mais c'est particulierement en comparaison de toutes les nations qui composent la Communion Catholique, qu'il est vray de dire qu'ils ne sont qu'une poignée de gens. Que s'ils n'ont eû dessein que de faire voir qu'ils sont en grand nombre, ils le pouvoient faire tout de même, & avec bien moins de confusion & de tumulte, par leurs signatures mises

* On appelloit Provinces, *Proconsulaires*, celles dont les gouverneurs avoient le titre de *Proconsuls*.

devant vous au bas de leur procuration, comme vous le demandez par vôtre ordonnance. III. CLASSE. AN. 411.

Pourquoy donc vouloir assister tous à la Conference? car à moins qu'ils n'y viennent déja tout disposez à la paix, quel trouble n'y apporteront-ils point s'ils veulent parler, & qu'y feront-ils s'ils veulent garder le silence? Quand ils n'en viendroient pas jusques aux clameurs, & qu'ils ne feroient que murmurer tout bas, ce seroit assez, au nombre qu'ils sont, pour la troubler; & ce seul murmure suffit pour qu'on ne puisse s'entendre, ny par consequent conferer.

7. Ils disent dans leur declaration qu'ils sont bien fondez à demander d'assister tous à la Conference, puisqu'on les a fait venir tous. Mais si on les a fait venir tous, ç'a été pour souscrire tous en vôtre presence le pouvoir de ceux qu'ils choisiroient pour conferer, & qui representeroient tous les autres, puisqu'ils auroient été choisis par eux tous.

Enfin, ou ils ont des pensées de paix, ou ils songent à faire du bruit: nous craignons l'un, & nous souhaitons l'autre; & de peur qu'ils ne se preparent à ce que nous craignons, plûtôt qu'à ce

III. CLASSE. AN. 411.

que nous desirons, nous consentons qu'ils assistent tous à la conference, pourvû que de nôtre côté nous ne soyons que le nombre que vôtre Excellence a jugé suffisant, afin que s'il excite quelque tumulte, on ne le puisse imputer qu'à ceux dont le party sera la foule, & qui auront voulu assister en si grand nombre à une chose qui ne se peut traiter qu'entre peu de gens, & à quoy la multitude ne sçauroit que nuire.

Que si au contraire ils ne veulent être en si grand nombre, que pour faire plus solemnellement cette réünion qui est la fin de nos souhaits, & le sujet de nos plus ardentes prieres, nous nous trouverons aussi tous quand ils le voudront; nous courrons au devant d'un si grand bien, avec la grace de celuy qui en sera l'autheur, & nous leur dirons tout transportez de joye; *Vous êtes nos freres*. Car ce ne seront plus les mêmes qui nous detestent presentement; ils seront tout autres, quand la haine sera éteinte dans leur cœur, & nous les verrons venir à nous les bras ouverts, afin que le nom du Seigneur soit glorifié, & qu'ils reconnoissent avec nous, dans le transport d'une sainte joye, combien il est doux & avantageux que les freres

Isaïe 66. 5. selon les 70.

vivent ensemble dans l'union. *Et d'une autre main.* Nous souhaitons, nôtre cher fils, qu'il plaise à Dieu de vous conserver en santé. *Et d'une autre main.* J'ay signé cette lettre, moy Aurele Evêque de l'Eglise Catholique à Carthage. *Et ensuite:* J'ay signé, moy Silvain, Primat de la Province de Numidie.

III. CLASSE. AN. 411.

LETTRE CXXX.*

Saint Augustin donne à la sainte & illustre veuve Proba des instructions admirables, sur la maniere dont il faut prier Dieu, & sur la disposition où il faut étre pour le bien faire.

* Ecrite sur la fin de l'année 411. ou sur le commencement de la suivante. C'étoit auparavant la 121. & celle qui étoit la 130. est presentement la 144.

AUGUSTIN Evêque, serviteur de JESUS-CHRIST & de ceux qui le servent, à la tres-sainte servante de Dieu PROBA: [a] Salut dans le Seigneur des Seigneurs.

a. PROBA surnommée FALTONIE s'étoit retirée en Affrique à la prise de Rome par les Gots. Elle étoit femme de Probe prefet du Pretoire & Consul en 371. & avoit pour bru Julienne, à qui est adressée la lettre 188. & qui étoit mere de Demetriade. C'est ce qu'on voit dans saint Augustin Livre *de Bon. vid.* chapitre 19. & dans saint Jerôme lettre 8. à Demetriade, où il fait connoître que Demetriade étoit née d'Olibrius fils de Proba, dont il fait l'éloge en ces termes: Le nom de cette Probe, dit-il, est illustre dans tout l'Empire Romain, tant par toutes les dignitez honorables que sa famille

« « «

III. CLASSE. AN. 411.

1. JE n'ay pas oublié que vous m'avez prié, & que je vous ay même promis de vous écrire quelque chose sur la priere ; & dés que je me suis vû en état de m'acquiter de ma promesse, avec le secours de celuy à qui toutes nos prieres s'adressent, j'ay crû que je ne devois pas manquer de vous rendre ce service dans la charité de Jesus-Christ, & de satisfaire un aussi saint desir que le vôtre. Je ne sçaurois vous exprimer la joye que j'ay euë de voir, par ce que vous m'avez demandé sur ce sujet, combien vous étes occupée d'un devoir si important. Aussi devez-vous dans vôtre viduité faire vôtre principale affaire de vacquer à la priere jour & nuit, selon

1. Tim. 5. 5. cet avis de l'Apôtre ; *Que celle qui est vrayement veuve, & abandonnée, mette toute son esperance en Dieu, & persévere jour & nuit dans la priere.*

Ce qu'il y a d'admirable, c'est que n'étant point abandonnée, quoique veu-

» a possedées, que par la noblesse de sa race : les Barbares
» mêmes l'ont respectée à cause de sa sainteté & de sa bon-
» té envers tout le monde Les Consulats de ses trois en-
» fans Probin, Olibrius, & Probe ne l'ont point detour-
» née de ses exercices de pieté, &c. Saint Chrysostome honora d'une estime & d'une confiance particuliere cette sainte veuve femme & mere de Consuls, & écrivant de son exil au Pape Innocent premier, il écrivit aussi à Proba & luy adresse le Prêtre Jean, & le Diacre Paul *comme à un port*, dit-il, *tres assuré*.

ve, puiſque vous poſſedez les avantages de la naiſſance, & tout ce que le monde appelle des biens, & que vous étes mere d'un ſi grand nombre d'enfans, la priere ne laiſſe pas d'étre le principal de vos ſoins. C'eſt ce qui ne ſçauroit étre ſi vous n'aviez été aſſez éclairée pour comprendre à combien de perils nous ſommes expoſez icy bas, & que perſonne ne peut étre en ſeureté durant le cours de cette miſerable vie. III. CLASSE. AN. 411.

Ce qui nous doit porter à la priere.

2. Une ſi ſainte penſée ne peut étre qu'un effet de cette ſouveraine puiſſance à qui ce qui eſt impoſſible aux hommes eſt facile, & dont Jeſus-Chriſt parloit autrefois à ſes Diſciples. Il venoit de leur dire qu'un chameau paſſeroit plus aiſément par le trou d'une aiguille, qu'un riche ne ſeroit ſauvé; & comme cette effroyable Sentence les jettoit dans la conſternation, non pour eux-mêmes, mais pour le genre humain, & qu'elle leur ôtoit preſque toute eſperance que perſonne pût étre ſauvé, il les raſſûra par cette parole admirable, qui nous eſt comme un gage de ſa miſericorde, *ce qui eſt impoſſible à l'homme eſt facile à Dieu.*

Math. 19. 23. &c.

Ibid. v. 26.

C'eſt donc de celuy à qui il eſt aiſé de faire que les riches mêmes entrent dans

III. CLASSE. AN. 411.

le Royaume du Ciel, que vous vient cette sainte sollicitude, qui vous a portée à me demander comment vous devez prier; comme c'est luy qui dans les

Luc. 19. 9.

jours de sa chair a mis Zachée, quoique riche, dans la voye qui mene au Ciel; & qui depuis qu'il est entré dans la gloire par sa Resurrection & son Ascension, ayant répandu son saint Esprit dans le cœur de plusieurs riches, leur a fait mépriser le monde, & les a rendus d'autant plus riches qu'il a éteint en eux tout ce qu'ils avoient d'amour pour les richesses. Car comment seriez-vous si soigneuse de prier Dieu si vous n'aviez mis vôtre esperance en luy; & comment l'y auriez-vous mise, si vous faisiez vôtre bonheur d'une chose aussi peu solide que les richesses de la terre, & que vous méprisassiez cet avis salutaire du grand Apôtre; *Ordonnez aux riches de ce monde de n'étre point orgueilleux, de ne mettre point leur esperance dans une chose aussi peu solide que les richesses, mais dans le Dieu vivant qui nous fournit avec abondance ce qui est necessaire à la vie, de travailler à se faire riches en bonnes œuvres, de donner volontiers & de bon cœur, de faire part de leurs biens à ceux qui en auront besoin, & de s'acquerir un*

Qui sont ceux qui sont soigneux de vaquer à la priere.

1. Tim. 6. 17. 18. & 19.

thresor & un fondement solide pour l'avenir, afin d'arriver à la veritable vie. III. CLASSE. AN 411. CH. II.

3. Il faut donc qu'à force d'aimer & de desirer cette veritable vie, vous vous regardiez comme abandonnée & sans consolation dans celle-cy, quelque heureuse que vous y soyez. Car comme il n'y a de veritable vie que celle en comparaison de qui celle-cy que nous aimons tant, ne merite pas seulement le nom de vie, quelque douce & quelque agreable qu'elle soit, de même il n'y a de veritable consolation que celle que Dieu promet par un Prophete, quand il dit, *Ie luy donneray la vraye consolation, & la paix qui est au dessus de toute paix.* Sans celle-là, toutes les consolations de cette vie sont des afflictions & des peines, plûtôt que des consolations.

Veritable vie.

Ibid. 5. 5.

Is. 57 18. & 19. *selon les* 70.

Car quelle consolation peut-on trouver dans les richesses & les dignitez par où ceux qui n'ont point éprouvé cette felicité veritable, se trouvent heureux, puisqu'il est sans comparaison plus beau d'être en état de s'en passer que d'en avoir; & que quand on en a, la crainte de les perdre tourmente encore davantage, que l'ardeur de les posseder quand on n'en a pas. Ce ne sont pas ces sortes de biens qui rendent les hommes

Par où les biens d'icy-

III. CLASSE. AN. 411.

bas se peuvent appeller des biens.

Par où l'homme peut être heureux.

bons ; mais quand les hommes sont bons d'ailleurs, le bon usage qu'ils en font, fait qu'on peut les appeller des biens. Le veritable bonheur n'est donc pas dans ces biens-là, mais dans la veritable vie ; Car IL N'Y A que ce qui rend l'homme bon qui le puisse rendre heureux.

4. Les gens de bien nous sont d'une grande consolation dés cette vie. Car que l'on soit ou dans la pauvreté, ou dans l'affliction, ou dans les douleurs du corps, ou dans l'exil, ou dans quelque sorte de calamité que ce puisse étre, si l'on a auprés de soy de ces gens de bien qui sçavent & pleurer avec ceux qui pleurent, & se réjoüir avec ceux qui sont dans la joye, & proportionner d'une maniere sage & salutaire leurs paroles à nos besoins, l'amertume des maux s'adoucit, leur poids devient plus supportable, & l'on se trouve en état de les surmonter. Mais qui est-ce qui fait tous ces effets par ces gens de bien, sinon celuy qui les a rendus tels par l'infusion de son Esprit ? Que l'on soit au contraire dans l'abondance, qu'on ne perde aucun de ses proches, qu'on ait de la santé, qu'on soit au milieu de sa patrie, & qu'on la voye prosperer, si l'on

Rom. 12. 15.

Combien il est doux de vivre parmy des gens de bien,

n'a autour de ſoy que des méchans, en qui l'on ne ſe puiſſe fier, dont on ne puiſſe attendre autre choſe que malice, tromperies, emportemens, querelles, embûches, & trahiſons, tout ce qu'on trouveroit doux & agreable devient amer & fâcheux, tant il eſt vray qu'il n'y a rien dans le monde de bon pour l'homme ſans un bon amy.

III. CLASSE. AN. 411.

& dur de vivre parmy des méchans.

Mais où en trouver, des mœurs & de l'eſprit de qui l'on ſe puiſſe parfaitement aſſûrer dans cette vie ? Car nous ne connoiſſons le cœur de perſonne comme nous connoiſſons le nôtre, qui même ne nous eſt jamais connu juſqu'au point que nous puiſſions répondre de ce que nous ſerons d'un jour à l'autre. Ainſi quoiqu'il ſoit vray que l'on connoiſſe les hommes par leurs fruits, comme dit l'Evangile, & que l'on en voye qui donnent de la joye à leur prochain par leur bonne vie, comme il y en a qui nous contriſtent par leurs dereglemens, il y a toûjours quelque choſe de ſi caché & de ſi peu ſeur dans le fonds des cœurs, que c'eſt avec grande raiſon que l'Apôtre ſaint Paul nous avertit de ne juger perſonne avant le temps, & d'attendre que le Seigneur vienne, qu'il tire au grand jour ce qui eſt caché dans les te-

Rareté des veritables amis.

Math. 7.16

Peu de fondement à faire ſur les hommes, & pourquoy.

1. *Cor. 4.5.*

III. CLASSE. AN. 411. nebres, & qu'il develope les replis des cœurs, *aprés quoy*, ajoûte cet Apôtre, *chacun recevra de Dieu la loüange qui luy sera dûë.*

Ibid. v. 6.

Quelle doit être icy-bas la situation d'une ame Chrétienne.

5. Il faut donc que tant que nous serons dans les tenebres de cette vie mortelle, où nous sommes éloignez du Seigneur, & comme hors de nôtre patrie, & où nous marchons dans l'obscurité de la foy, & non pas dans la claire vision, une ame chrêtienne se regarde comme dépourvuë de toute consolation, afin qu'elle ne cesse point de prier, & que jusqu'à ce que le jour se leve, & que l'étoile du matin commence à briller dans nos cœurs, elle s'accoûtume à tenir l'œil de la foy arrêté sur les saintes Ecritures, comme sur un flambeau posé dans un lieu obscur pour l'éclairer. Car de ce divin flambeau, comme d'une source ineffable de lumiere, sort celle qui luit dans les tenebres, quoique les tenebres ne la comprennent point, & qu'elle ne puisse être apperçûë que des cœurs que la foy a purifiez, selon cette parole de l'Ecriture, *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu*, & cette autre encore, *Nous sçavons que quand il viendra à paroître, nous serons semblables à luy, parceque nous le verrons tel qu'il est.*

1 Cor. 5. 6. & 7.

2. Pet. 1. 19.

Ibid.

Jean 1. 5.

Act. 15. 9.

Math. 5. 8.

Ce sera alors que la veritable vie, & la veritable consolation succederont à la mort & à la desolation où nous sommes presentement. III. CLASSE. AN. 411.

Cette heureuse vie affranchira nôtre ame de la mort, dit le Psalmiste, & cette consolation tarira les larmes de nos yeux; & comme il n'y aura plus-là de tentation, nos pieds ne seront plus sujets à broncher, comme l'Ecriture ajoûte dans le même Pseaume. Comme il n'y aura donc plus de tentation, il n'y aura plus aussi de prieres: car nous ne serons plus dans l'attente du bien qui nous est promis; mais nous le verrons & nous le possederons. C'est pourquoy le Psalmiste continuë: *Ie plairay au Seigneur dans la region des vivans*, qui est celle où nous serons alors, au lieu que nous sommes presentement dans celle des morts, comme nous l'apprend le grand Apôtre, quand il dit, *Vous étes des morts, & tout ce que vous avez de vie est caché en Dieu avec Iesus-Christ: mais lorsque Iesus-Christ, qui est vôtre vie, viendra à paroître, alors vous paroîtrez aussi avec luy dans la gloire.*

Portrait de la vie future. *Ps.* 114. 8. *Ibidem.* *Plus de priere dans l'autre vie & pourquoy.* *Ibid. v.* 9. *Col.* 3. 3. & 4.

Voila donc quelle est cette veritable vie à quoy le même Apôtre veut que les riches tâchent d'arriver par leurs bonnes 1. *Tim.* 6. 17. & 18. &c.

III. CLASSE. AN. 411.

Par où les veritables Chêtiens, quelque heureux qu'ils soyent en ce monde, s'y trouvent sans consolation.

Ps. 62. 2. & 3.

œuvres : c'est-là que se trouve cette consolation veritable, dont la privation fait qu'une veuve Chrétienne, quoiqu'elle ait une famille nombreuse, se trouve depourvuë de consolation, qu'elle gouverne sa maison avec pieté, qu'elle porte tous ceux qui dépendent d'elle à ne mettre leur esperance qu'en Dieu, & qu'elle luy dit dans l'ardeur de sa priere, *Mon ame a une soif ardente de vous posseder : ma chair même est pressée de ce desir ; elle ne soupire autre chose dans cette terre deserte, sans route, & sans eau* ; c'est à dire dans cette vie mourante, qui n'est veritablement qu'une terre deserte sans route, & sans eau, quelques consolations passageres qu'on s'y donne, quelque grande que soit la foule des voyageurs avec qui l'on marche, & l'abondance des faux biens dont on y jouït. Car combien tout cela est-il fragile & incertain ? & quelque certain qu'il pût étre que seroit-ce en comparaison de la felicité qui nous est promise ?

Ce que c'est que la vie presente.

6. Voila ce que j'ay crû devoir vous dire sur ce que vous avez eû recours à moy, pour vous instruire comment il faut prier, vous qui étes une veuve riche, & de grande naissance, & mere d'un si grand nombre d'enfans ; & par où j'ay

eû

eû dessein de vous faire comprendre, qu'au milieu même de vos proches, & avec tous les soins & les services qu'ils vous rendent, vous devez vous regarder comme abandonnée, & dépourvuë de consolation, jusqu'à ce que vous arriviez à cette vie où se trouve la consolation solide & veritable, & où sera accomplie cette parole du Prophete, *Nous avons été comblez au point du jour des effets de vôtre misericorde : nous avons vû nos jours remplis d'allegresse & de joye, au lieu de ceux où nous avons été dans l'humiliation & dans les maux.*

III. CLASSE. AN. 411.

Ps. 89. 14. & 15.

CHAP. III.

7. AFIN donc que vous puissiez perseverer jour & nuit dans la priere, selon le precepte de l'Apôtre, souvenez-vous que dans quelque abondance de biens temporels que vous soyez, vous êtes dépourvûë de consolation, tant que cette veritable consolation, dont nous parlons, ne sera point arrivée. Car l'Apôtre n'attend pas cette perseverance dans la priere de toutes sortes de veuves ; mais seulement de celle qui est veritablement veuve & dépourvûë de consolation. C'est celle-là qui met toute son esperance en Dieu, & qui persevere jour & nuit dans la priere. Ensuite dequoy il ajoûte : *Quant à celle dont les*

1. Tim. 5. 5.

Qui sont ceux qui s'appliquent à la priere.

1. Tim. 5. 5.

Ibid. v. 6.

III. CLASSE. AN. 411.

delices font la vie, elle est morte, quoiqu'elle paroisse vivante. C'est surquoy vous ne sçauriez trop être sur vos gardes: car ON FAIT SA VIE de ce qu'on aime, de ce qu'on desire, qu'on regarde comme quelque chose de grand, & par où l'on se croit heureux. Je vous dis donc sur le sujet des delices, ce que l'Ecriture nous dit sur le sujet des richesses, que plus nous en avons, plus nous devons prendre-garde que nôtre cœur ne s'y attache.

Dequoy il est vray de dire que chacun fait sa vie.

Psal. 61. 11.

Ne vous en estimez pas davantage pour avoir ce qui fait les delices de la vie, & pour le pouvoir trouver largement dans le sein de l'abondance, comme dans la source commune de tout ce qui peut rendre cette vie heureuse. Ne regardez toutes ces choses en vous qu'avec mépris, & n'en prenez que ce qui est necessaire pour conserver vôtre santé. Car les besoins de la vie vous obligent d'en avoir soin, en attendant que ce corps mortel soit revétu d'immortalité, c'est à dire d'une santé veritable, parfaite & perpetuelle, bien differente de celle dont nous pouvons joüir icy bas, qui par la condition de nôtre nature mortelle, est toûjours prête à défaillir si on ne la soûtenoit par les alimens;

Santé, mesure de ce qu'on se doit accorder de soulagemens.

1. Cor. 15. 53.

au lieu que l'autre ſubſiſtera dans une ſolidité inalterable, qui ſera l'effet de l'état d'immortalité où nous ſerons dans le Ciel. Auſſi voyons-nous que l'Apôtre ne nous deffend abſolument que ce qui iroit à contenter la ſenſualité : *que la cupidité*, dit-il, *n'ait point de part au ſoin que vous prenez de vôtre chair*. Ainſi nous avons ſoin de nôtre chair, mais ce n'eſt qu'autant qu'il eſt neceſſaire pour la conſervation de la ſanté : car *perſonne n'a jamais haï ſa propre chair*, comme dit le même Apôtre. Et de là vient qu'il conſeille même à Timothée, qui traitoit ſon corps trop durement, à ce qu'il paroît, d'uſer d'un peu de vin à cauſe de la foibleſſe de ſon eſtomach, & de ſes frequentes indiſpoſitions.

Rom. 13. 14.

Juſques où va le ſoin que des Chrétiens peuvent avoir de leur corps.

Eph. 5. 29.

1. Tim. 5. 23.

8. Il y a eû un grand nombre de perſonnes ſaintes, de l'un & de l'autre ſexe, qui pour ſe mieux deffendre de ces delices, où vivent & *habitent*, pour ainſi dire, par le plaiſir & l'attachement du cœur, ces veuves, dont parle l'Apôtre, & qui par cela ſeul ſont mortes, quoiqu'elles paroiſſent vivantes, & ſçachant que ce ſont les richeſſes qui produiſent les delices, & qui nous y portent, ont abandonné tous leurs biens, & les ont diſtribuez aux pauvres ; & par-là ils les

Ce que les ſaints ont eu en veuë, quand ils ſe ſont défaits de leurs richeſſes.

Ibid. v. 6.

III. CLASSE. AN. 411. ont mis en seureté dans les thresors du Ciel. Quant à vous, si la tendresse que vous avez pour vôtre famille vous empéche d'en faire autant, c'est à vous à regler vos comptes avec Dieu sur ce sujet; *Car qui sçait ce qui se passe dans l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en luy?* Ainsi nous ne devons juger personne avant le temps, & jusqu'à ce que le Seigneur vienne tirer au grand jour ce qui est caché dans les tenebres, & déveloper les plus secrets replis des cœurs : ce sera alors que chacun recevra de Dieu la loüange qu'il aura meritée. Mais toûjours est-il du devoir d'une veuve Chrétienne qui se trouve, comme vous, dans l'abondance des biens & des delices, de prendre-garde que son cœur ne s'y attache, & qu'en s'engageant dans la corruption il n'y trouve la mort, au lieu qu'il doit se tenir élevé vers le Ciel, pour y trouver la veritable vie. C'est à quoy vous devez bien prendre-garde, vous regardant toûjours comme étant du nombre de ceux dont il est dit, *Leur cœur vivra éternellement.*

1. Cor. 2. 11. — *1. Cor. 4. 5.* — *Delices de la vie, dangereuses.* — *Ps. 61. 11.* — *Ps. 21. 27.*

CHAP. IV. 9. Vous venez de voir comment il faut étre pour bien prier, vous allez voir presentement ce qu'il faut demander à Dieu dans la priere; car c'est prin-

cipalement sur cela que vous me demandez avis dans l'inquietude où vous met ce que dit l'Apôtre, que nous ne sçavons ce qu'il faut demander, ny comment il le faut demander, & qui vous fait craindre qu'il ne vous soit plus dangereux de ne pas prier comme il faut, que de ne point prier du tout. La réponse que j'ay à vous faire sur cela, est bien courte; car je n'ay qu'à vous dire en deux mots, que LA VIE HEUREUSE est ce que vous devez demander dans vos prieres. Il n'y a personne qui ne la souhaite; ceux-mêmes qui vivent dans le dereglement & dans le crime, ne s'y abandonneroient pas, comme ils font, s'ils ne croyoient pouvoir étre heureux par ce chemin-là. Vous n'avez donç à demander que ce que les bons & les méchans souhaitent également, mais à quoy il n'y a que les bons qui parviennent.

III. CLASSE AN. 411.

Rom. 8. 26.

Vie heureuse, objet des prieres des Saints,

desirée des méchans comme des bons,

10. Vous demanderez, peut-étre, ce que c'est que cette vie heureuse. C'est une question surquoy plusieurs Philosophes ont exercé leur esprit & consumé leur loisir: mais ils ont d'autant moins rencontré ce que c'est que la vie heureuse, qu'ils ont été plus éloignez de rendre à celuy qui en est la source les

CHAP. V

inconnuë aux Philosophes,

& pourquoy.

III. CLASSE. AN. 411.

hommages & les actions de graces qui luy sont dûës. Prenez donc garde en premier lieu, s'il faut souscrire au sentiment de ceux qui disent qu'on est heureux quand on vit selon sa volonté; mais Dieu nous garde de le prendre pour vray. Car QUAND la volonté se porte au mal, n'est-on pas d'autant plus miserable qu'on la contente plus aisément, & sans que rien s'y oppose? Aussi ce sentiment a-t'il été rejetté de quelques-uns des Philosophes mêmes qui n'ont point connu le vray Dieu, ny le culte qu'on luy doit. Voicy les paroles d'un de ceux-là, que son éloquence a rendu si celebre. Il y en a d'autres qui ne » sont pas Philosophes, mais qui ne disputent pas pour cela moins volontiers, & » qui soûtiennent que tous ceux qui vivent » comme ils veulent sont heureux. Mais » il n'y a rien de plus faux; car DÉS-LÀ » qu'on veut quelque chose qui n'est pas » dans l'ordre, on est malheureux; & on » l'est beaucoup moins de ne pouvoir arriver à ce qu'on veut, que de vouloir » ce qui ne se doit pas. Que vous semble de ces paroles? n'est-ce pas la verité même qui les a dictées à qui que ce soit qui les ait dites; & n'en pouvons-nous pas dire comme l'Apôtre dit d'un

Mauvaise definition de la vie heureuse,

refutée par Cicer. in Horens.

vers de Pimenides qui luy avoit plû, *Ce témoignage est veritable?* III. CLASSE. AN. 411. *Tit. 1. 13.*

Par où l'on est heureux.

II. ON N'EST heureux donc d'avoir tout ce que l'on veut, que lors qu'on ne veut rien qui ne soit dans l'ordre: & cela posé, voyons entre les choses que les hommes veulent, quelles sont celles qui sont dans l'ordre. L'un veut entrer dans le mariage: l'autre se trouvant dégagé par la mort de sa femme, se détermine à passer le reste de ses jours dans la continence; un autre prend ce party-là sans avoir jamais été marié. Or quoiqu'entre ceux-là il y ait quelque chose de plus excellent dans l'un que dans l'autre, on ne peut pas dire qu'il y ait rien de blâmable dans ce que veulent les uns & les autres; & qu'il soit contre l'ordre de souhaiter d'avoir des enfans dans le mariage, puisque ç'en est la benediction & le fruit, ny de souhaiter quand on en a qu'ils vivent, & qu'ils vivent en santé, comme le souhaitent ceux-mêmes qui aprés leur viduité prennent le party de la continence; car quoiqu'ils ne veulent plus avoir d'enfans, ils souhaitent toûjours de pouvoir conserver ceux qu'ils ont; & il n'y a que ceux qui ont gardé une continence perpetuelle qui soient exempts de ce

III. CLASSE. AN. 411.

ſoin-là. Ceux même qui n'ont point d'enfans ont au moins leurs amis & leurs amies, & on ne ſouhaite rien qui ne ſoit dans l'ordre, quand on ſouhaite leur ſanté & leur conſervation.

Mais quoiqu'un homme ait en cela ce qu'il ſouhaite, & pour luy-même, & pour ſes amis, dirons-nous que dés-là il eſt heureux? Il a quelque choſe qu'il n'eſt point contre l'ordre de deſirer: mais s'il n'a encore d'autres choſes bien plus grandes, bien plus excellentes, bien plus utiles, & bien plus dans l'ordre, il eſt encore bien éloigné de cette vie heureuſe dont nous parlons.

CH. VI. *Dignitez, honneurs, ſi on en peut deſirer.*

12. QUE faut-il donc qu'il ſouhaite par deſſus cette ſanté qu'il a déjà? des honneurs & des dignitez? s'il les ſouhaite comme des moyens de faire du bien à ceux qui ſeront ſous ſa charge, & non pas pour les dignitez mêmes, à la bonne heure, il ne fait rien contre l'ordre. Si au contraire il ne cherche en cela qu'un faſte inutile, ou peut-être même pernicieux, il va contre l'ordre. On peut ſouhaiter pour ſoy & pour ſes amis ce neceſſaire, dont l'Apôtre parle quand il dit, *C'eſt une grande richeſſe que la moderation d'un eſprit qui ſçait ſe contenter du neceſſaire. Car comme nous n'a-*

1. Tim. 6. 6. 7. 8. &c.

vons rien apporté au monde, il est certain que nous n'en emporterons rien : ayant donc dequoy nous nourrir & dequoy nous vétir nous devons étre contens ; car ceux qui veulent étre riches tombent dans la tentation & dans les pieges du Diable, & s'engagent dans une infinité de desirs insensez & pernicieux, qui precipitent les hommes dans l'abîme de la perdition & de la mort. Car l'amour du bien est la racine de tous les maux, & ceux qui en ont été possedez se sont écartez de la foy, & se sont embarassez en une infinité de tribulations & de peines.

III. CLASSE. AN. 411.

Il n'est donc pas contre l'ordre de vouloir avoir ce necessaire, pourvû qu'on ne veuïlle rien davantage ; car si l'on veut quelque chose de plus, ce n'est plus le necessaire que l'on veut, & par consequent on n'est plus dans l'ordre. C'est ce necessaire que desiroit & que demandoit à Dieu celuy qui disoit ; *ne me faites ny riche ny pauvre, donnez-moy le necessaire & rien au-delà, de peur que si j'étois dans l'abondance je ne m'abandonnasse à ce qui n'est que mensonge & vanité, & que je n'en vinsse jusqu'à dire qui est-ce qui peut avoir l'œil sur moy ? ou que si j'étois pauvre je n'en vinsse jusqu'à voler & à prendre en vain le nom de mon Dieu.* Vous voyez donc que ce necessaire, non plus qu'aucune autre

On ne peut desirer que le necessaire.

Prov. 30. 8. & 9.

Ce qui rend legiti-

III. CLASSE. AN. 411.

ne le desir même du necessaire.

chose, ne se doit pas souhaiter pour luy-même, mais pour le soûtien de la vie & de la santé, & pour avoir dequoy s'entretenir dans une certaine décence, sans quoy on seroit en danger de choquer ceux avec qui l'on doit vivre, & par consequent hors d'état de les servir.

13. De toutes ces choses que l'on peut desirer, il n'y a que l'amitié & la santé que l'on desire pour elles-mêmes ; & ce n'est que par rapport à ces deux choses-là que l'on desire la subsistance, quand c'est dans l'ordre qu'on la desire. Par le mot de *santé*, j'entens icy non seulement la conservation de la vie, & la bonne disposition du corps, mais encore celle de l'esprit ; comme par celuy *d'amitié* j'entens ce qui nous lie à tous ceux que nous devons aimer, & qui les embrasse tous, quoique le cœur se porte plus volontiers vers les uns que vers les autres ; cela va même jusqu'à nos ennemis, puisqu'il nous est ordonné

Matth. 5. 44.

de prier pour eux ; Car dans tout le genre humain il n'y a personne que nous ne devions aimer, sinon par le devoir d'une amitié reciproque, au moins par celuy de la nature qui nous est commune.

On doit la charité à tout le monde, sans exception.

* CHAP. VII.

* Mais entre tous ceux-là il est plus doux & même plus juste d'aimer ceux

qui nous rendent la pareille par une amitié toute pure & toute sainte. Voilà donc des choses qu'il faut demander à Dieu dans nos prieres, quand nous ne les avons pas, & dont nous devons luy demander la conservation quand nous les avons.

III. CLASSE. AN. 411.

14. Mais est-ce là tout ce qui fait la vie heureuse, & la verité ne nous montre-t'elle pas quelque autre chose qu'il faille preferer à tout cela? Car & ce necessaire, & nôtre propre santé, & celle de nos amis, sont choses passageres, & à quoy nous devons par consequent être prests de renoncer pour acquerir la vie éternelle; & cette disposition même est ce qui fait la santé, sinon du corps au moins de l'ame; car l'AME ne sçauroit être saine à moins qu'elle ne prefere ce qui est éternel à ce qui ne fait que passer, puisqu'IL NE nous est utile de vivre dans le temps que pour meriter de vivre dans l'éternité. C'est donc à cette seule vie qui nous fera vivre de Dieu & avec luy, que se doit rapporter tout ce qu'il nous est permis de desirer dans celle-cy, & que les égards que nous avons pour les autres aussi bien que nos propres besoins nous obligent de rechercher. Car NOUS AIMER nous-même, c'est

Santé de l'ame, ce qui la fait.

On ne doit rien desirer en cette vie, que par rapport à l'autre.

III. CLASSE. AN. 411

aimer Dieu ; & ce que demande de nous le ſecond precepte qui nous oblige d'aimer nôtre prochain comme nous-mêmes, c'eſt de le porter, autant qu'il eſt en nous, à ce même amour de Dieu. IL N'Y A donc que Dieu que nous devions aimer pour luy-même ; & nous ne devons aimer ny nôtre prochain, ny nous-mêmes que pour luy.

Dieu ſeul doit etre aymé pour luy-même.

Mais lors même que nous vivons de la ſorte, devons-nous croire que nous n'ayons plus rien à demander ? Non ſans doute. Car comment nous pourrions-nous croire heureux, tant que nous n'aurons pas atteint la ſeule choſe à quoy nous tâchons d'arriver par la bonne vie ?

Sainteté bonheur de cette vie, mais imparfait.

CHAP. VIII.

15. C'EST donc en vain que la crainte de ne pas prier comme il faut, nous fait parcourir tant de choſes pour chercher ce que nous devons demander dans nos prieres, & nous n'avons qu'à dire avec David, *Ie n'ay demandé qu'une ſeule choſe à mon Dieu, & je la luy demanderay ſans ceſſe ; c'eſt que je puiſſe habiter tous les jours de ma vie dans la maiſon du Seigneur, afin d'y goûter ſes delices, & de l'adorer dans ſon Temple.* Les jours de cette vie, dont parle le Prophete, ne ſont pas comme ceux de celle-cy, dont

Vne ſeule choſe à demander à Dieu.

Pſ. 26. 4.

le nombre ne s'accomplit qu'à mesure qu'ils viennent, & qu'ils passent l'un aprés l'autre, en sorte que le second ne commence, que lors que le premier est fini. Tous les jours de cette ineffable vie sont tous ensemble, & ne finissent jamais, non plus que la vie qui en est composée. III. CLASSE AN. 411.

C'est donc cette heureuse vie que nous devons demander; & c'est afin que nous la sçûssions demander, que celuy qui est la vie par essence nous a enseigné à prier, & à prier en peu de paroles. Car ce n'est pas à force de parler que nous sommes exaucez, puisque, comme dit Jesus-Christ même, celuy à qui nos prieres s'addressent sçait ce qu'il nous faut, dés avant que nous luy demandions rien. Et sur cela il y a lieu de s'étonner que ce même Dieu qui sçait tout ce qu'il nous faut, sans que nous ayons ouvert la bouche pour luy rien demander, & qui nous défend de nous étendre dans nos prieres, nous ait dit qu'*il faut toûjours prier, & ne s'en lasser jamais*, & qu'il nous y porte par l'exemple de cette veuve qui vouloit avoir raison du tort que sa partie luy avoit fait, & qui à force de presser un méchant juge, sur qui ny la justice, ny la compas- *Math. 6. 7.* *Ibid. v. 8.* *Luc. 18. 1.* *Ibid. 2. 3. &c.*

III. CLASSE. AN. 411.

Paraboles de l'Evangile, pour nous exciter à prier.

sion ne pouvoient rien, en obtint enfin par importunité ce qu'elle demandoit. Mais il a voulu nous faire entendre par là, combien nous devons nous tenir plus asseurez d'étre exaucez par un Dieu plein de justice & de misericorde, si nous ne cessons point de le prier, puisque ce juge, quelque dur & quelque injuste qu'il fût, ne put resister à la perseverance de cette veuve; & combien nous devons esperer de trouver Dieu propice & disposé à nous accorder nos saints desirs, quand nous remettons pour l'amour de luy les injures qu'on nous a faites, puisque cette veuve ne laissa pas d'obtenir ce qu'elle demandoit, quoiqu'elle voulût avoir raison du tort qui luy avoit été fait.

C'est à quoy tend encore l'exemple de celuy qui ayant receu chez luy un de ses amis, & n'ayant rien à luy presenter, alla chez son voisin, déja retiré & endormy avec toute sa famille, pour luy emprunter trois pains, par où Jesus-Christ a peut-étre eu dessein de nous designer la Trinité des Personnes dans l'unité d'une même substance, & le pressa tant, que par importunité, plûtôt que par amitié, il en eut tout ce qu'il vouloit; ce qui nous doit faire

Luc. 11. 5. 6. &c.

entendre, que si un homme endormi, & à qui on faisoit le déplaisir de l'éveiller, ne put s'empêcher de donner ce qu'on luy demandoit, Dieu est encore bien plus prest de nous donner, & avec plus de bonté, puisque bien loin que nos prieres le trouvent jamais endormi, c'est luy qui nous réveille pour nous porter à le prier. III CLASSE. AN. 411.

16. C'est encore dans la même veuë que Jesus-Christ nous dit, *demandez & vous recevrez, cherchez & vous trouverez, frappez à la porte, & on vous ouvrira; car qui demande reçoit, qui cherche trouve, & l'on ouvre à celuy qui frappe. Qui est celuy d'entre vous qui donne une pierre à son fils quand il luy demande du pain, ou un serpent quand il luy demande un poisson; ou un scorpion quand il luy demande un œuf? Si donc, tout méchans que vous étes, vous sçavez discerner ce qui est bon, pour le donner à vos enfans, à combien plus forte raison vôtre Pere Celeste donnera-t'il ce qui est veritablement bon à ceux qui le luy demandent?* Il semble que ces trois choses répondent aux trois excellens dons que l'Apôtre releve entre tous les autres. Car le poisson est un Symbole tres-naturel de la foy, soit à cause que les poissons vivent dans l'eau, & que l'eau du

Luc. 11. 9. 10. 11. &c.

1. *Cor.* 13. 13.

III. CLASSE. AN. 411. baptême eſt ce qui nous rend fidelles, ou parce que les tempêtes de ce ſiecle ne peuvent rien ſur une foy veritable, non plus que celles de la mer ſur les poiſſons. L'oppoſition du ſerpent au poiſſon eſt auſſi tres-naturelle, puiſque ce fut le ſerpent qui, par ſes pernicieux artifices, détourna nos premiers parens

Gen. 3. 4. de croire à la parole de Dieu. L'œuf eſt tout de même un ſymbole tres-juſte de l'eſperance, puiſque la vie du pouſſin qui doit ſe former de l'œuf n'eſt qu'une vie en eſperance, & qui ne ſe

Rom. 8. 24. voit pas encore; *car quand on voit ce qu'on avoit eſperé il n'y a plus d'eſperance:* & rien ne ſe pouvoit oppoſer plus naturellement à ce ſymbole de l'eſperance qu'un ſcorpion; puiſqu'au lieu que le propre de l'eſperance eſt d'oublier

Phil. 3. 13. tout ce qu'on a laiſſé derriere, & de ne regarder que devant ſoy, c'eſt à la queuë du ſcorpion qu'il faut regarder, parce que c'eſt-là qu'eſt l'aiguillon & le venin. Enfin la charité ne peut être mieux repreſentée que par le pain, qui tient le premier rang entre les alimens, comme la charité entre les vertus; & Jeſus-Chriſt

1 Cor. 13. 13. ne pouvoit rien oppoſer de plus juſte à ce ſymbole de la charité qu'une pierre, puiſque la dureté de la pierre eſt ce qui marque

marque le mieux, celle des cœurs qui sont fermez à la charité. III. CLASSE. AN. 411.

Peut-être qu'on pourroit donner à ces paroles quelque autre sens qui leur conviendroit mieux ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que celuy qui sçait donner les vrais biens à ses enfans, veut nous obliger par là de demander, de chercher, & de frapper à la porte, c'est à dire de prier avec assiduité. Luc.11.9.

17. Et pourquoy le veut-il, luy qui sçait ce qui nous est necessaire sans que nous le luy demandions ? Ce n'est pas qu'il ait besoin de nos prieres pour connoître nos desirs, puisque nous ne sçaurions les luy cacher ; mais c'est afin que nos desirs se réveillent & s'enflamment par l'exercice de la priere, & nous rendent capables de recevoir ce qu'il nous prepare. Car ce qu'il nous prepare est quelque chose de grand, & nôtre capacité est tres-étroite ; & c'est pour cela que saint Paul nous dit, *dilatez-vous ; & prenez-garde que le joug de l'infidelité ne vous presse & ne vous reserre.* Nous serons donc d'autant plus capables de recevoir, & nous recevrons avec d'autant plus de plenitude, cette grande chose, *que l'œil n'a point veu*, parce que ce n'est rien de coloré ; *que l'oreille n'a point en-* Math.6.8. *Pourquoy Dieu veut être prié.* 2.Cor.6.13. & 14. 1.Cor.2.9. & Is.64.4.

III. CLASSE. AN. 411.

Effet de nos prieres, par où il se mesure.

tenduë, parce que ce n'est point un son; *& qui n'est point venuë dans l'esprit de l'homme*, parce que l'esprit de l'homme n'en est point le terme, & qu'elle est au contraire le terme de nôtre cœur & de nôtre esprit; nous la recevrons, dis-je, avec d'autant plus de plenitude, que nous l'aurons cruë plus fidellement, esperée plus fermement, & plus ardemment desirée.

CH. IX.

Vtilité des prieres vocales.

18. UN DESIR continuel formé par la charité, & soûtenu par la foy & par l'esperance, est donc une priere continuelle. Mais nous ne laissons pas outre cela de prier même vocalement, à de certaines heures reglées, afin que les paroles nous rappellent ce que nous devons desirer; & que rentrant en nous-mêmes nous puissions connoître si nous profitons, si nos desirs vont en augmentant; & qu'enfin nous travaillions sans cesse à les rendre plus vifs & plus ardens. Car C'EST par l'ardeur du desir que se mesure l'effet de la priere.

Par où se mesure l'effet de la priere.

1. Th. 5. 17.

Desir continuel, priere continuelle.

Lors donc que l'Apôtre nous dit, *priez sans cesse*, c'est comme s'il disoit, desirez sans cesse la vie heureuse, qui n'est autre que la vie éternelle; & demandez-la sans cesse à celuy qui seul la peut donner. Il ne faut donc que la desirer, & la demander sans cesse à Dieu,

pour prier ſans ceſſe. Mais comme les ſoins & les occupations de la vie attiediſſent ce ſaint deſir, nous revenons de temps en temps à la priere pour le rallumer, en nous remettant devant les yeux ce qui en doit être l'objet, autrement, perdant ſans ceſſe de ſon ardeur, il viendroit à s'éteindre tout à fait.

III. CLASSE. AN. 411.

Beſoin de revenir ſouvent à la priere, ſur quoi fondé.

De ce que je viens de dire il s'enſuit encore, que cette parole de l'Apôtre, *que vos prieres ſe manifeſtent devant Dieu*, ne veut pas dire que nous ayons rien à faire pour faire connoître à Dieu ce que nous deſirons, puiſqu'il le ſçait avant que nous luy ayons rien demandé; mais que nous devons apprendre à juger devant Dieu, par nôtre patience & nôtre perſeverance, de la qualité de nos prieres, & non pas en faire parade devant les hommes. Peut-être même que l'Apôtre ſouhaite encore par là que nos prieres ſoient connuës aux Anges qui ſont devant le thrône de Dieu, afin qu'ils les luy preſentent, qu'ils conſultent ſur cela ſa ſainte volonté, & qu'ils deviennent viſiblement ou inviſiblement les miniſtres de l'effet que Dieu voudra donner à nos prieres; & cela revient à cette parole de l'Ange Raphaël à Tobie, *j'offrois vos prieres à Dieu, & je les luy*

Phil. 4. 6.

Math. 6. 8.

Anges offrent nos prieres à Dieu.

Tob. 12. 12.

III. CLASSE. AN 411. CHAP. X.

presentois devant le thrône de sa gloire.

19. AINSI il est tres-bon & tres-utile de prier long-temps, quand les autres bonnes œuvres & les occupations necessaires de la vie le permettent, quoique dans ces actions mêmes il faille toûjours, comme j'ay dit, prier par le desir du cœur. Car de prier long-temps, ce n'est pas, comme quelques-uns se l'imaginent, ce que l'Evangile appelle *s'étendre en paroles dans la priere*; & LA PRIERE que le mouvement du cœur soûtient & fait durer, est bien differente de celle dont la seule multitude des paroles fait la longueur. Aussi voyons-nous dans l'Evangile que Jesus-Christ même passoit les nuits à prier; & que dans son agonie du Jardin des Olives, il redoubla ses prieres; par où ce divin Sauveur, qui a prié si utilement pour nous dans les jours de sa chair, & qui dans les splendeurs éternelles de sa gloire, reçoit & exauce nos prieres avec son Pere Celeste, n'a fait que nous marquer l'exemple que nous avons à suivre.

Ce que c'est que prier long-temps.

Math. 6. 7. *Luc. 6. 12.* *Ibid. 22. 43.* Hebr. 5. 7.

20. On dit que les prieres des solitaires d'Egypte sont frequentes, mais courtes, & comme par élans, de peur que cette ferveur de l'esprit, qui est si necessaire dans la priere, ne vint à se

Prieres des Solitaires d'Egypte.

relâcher si lon prioit trop long-temps : &par là ils nous font assez voir que comme il ne faut pas, si l'on sent qu'elle ne puisse durer, se mettre au hazard de l'affoiblir en alongeant la priere, aussi ne faut-il pas l'interrompre tant qu'elle se peut soûtenir. Ainsi AUTANT qu'on doit avoir de soin de bannir de la priere la multitude des paroles, autant en doit-on avoir de faire durer la priere, quand on peut en conserver la ferveur. Car ce qu'on appelle *beaucoup parler en priant*, c'est de s'y étendre en paroles, dont la multitude est toûjours superfluë, quelque necessaire que soit ce que l'on traite avec Dieu. Mais CE QU'ON APPELLE beaucoup prier, c'est frapper long-temps, & par les élans d'une veritable pieté, à la porte de celuy que nous prions, la priere étant une sorte d'affaire qui pour l'ordinaire se traite plûtôt par des gemissemens & des larmes, que par des paroles & des discours ; & ces larmes & ces gemissemens vont jusqu'au thrône de celuy qui a tout fait par sa parole, & qui n'a que faire des nôtres.

III. CLASSE. AN. 411.

Math. 6. 7.

Ce que c'est que beaucoup prier.

Ibid. 7. 7.

CH. XI. *A quoi servent les paroles dans la priere.*

21. CE n'est donc qu'à nous-mêmes que les paroles sont necessaires dans la priere, pour nous remettre dans l'es-

III. CLASSE. AN. 411.

prit ce que nous avons à demander, & non pas pour flechir Dieu, ny pour luy apprendre ce que nous desirons. Ainsi lorsque nous luy disons, *que vôtre Nom soit sanctifié*, c'est pour nous avertir nous mêmes que nous devons desirer que le nom de Dieu, qui ne sçauroit jamais cesser d'être saint, soit regardé comme saint parmy les hommes ; c'est à dire qu'il y soit toûjours respecté, ce qui ne tourne qu'à leur avantage, & non pas au sien ; & quand nous disons, *que vôtre regne arrive*, ce regne qui viendra infailliblement, bon gré malgré que nous en ayons, c'est pour nous exciter à le desirer, afin qu'il vienne pour nous, & que nous y regnions avec Dieu. Quand nous luy disons, *que vôtre volonté soit faite dans la terre comme au Ciel*, nous luy demandons qu'il nous fasse obeïr à sa sainte volonté, afin qu'elle s'accomplisse par nous sur la terre, comme les saints Anges l'accomplissent dans le Ciel. Quand nous luy disons, *donnez-nous aujourd'huy nôtre pain de chaque jour*, nous luy demandons pendant le cours de cette vie, signifié par le mot *d'aujourd'huy*, ce qui est necessaire pour nôtre subsistance, designée par le pain, qui est le principal aliment, & nous luy de-

Math. 6. 9.

Excellente explication du Pater.

Ibid. v. 10.

Ibid. v. 10.

Math. 6. 11.

mandons encore le Sacrement des fidelles, qui nous est necessaire en cette vie pour acquerir, non une felicité temporelle, mais celle de l'Eternité. Quand nous luy disons, *pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensez*, nous nous remettons devant les yeux à nous-mêmes ce que nous devons demander, & ce que nous avons à faire pour l'obtenir. Quand nous disons, *ne nous livrez point à la tentation*, nous nous remettons devant les yeux le besoin que nous avons de luy demander que sa grace ne nous abandonne point, & qu'ainsi nous ne soyons jamais ny seduits par la surprise, ny emportez par la violence d'aucune tentation. Enfin quand nous luy disons, *délivrez-nous du mal*, c'est pour nous faire souvenir que nous ne sommes pas encore dans cet heureux état où nous n'aurons aucun mal à souffrir. Ces dernieres paroles de l'Oraison Dominicale sont d'une si grande étenduë, qu'elles comprennent tout ce que peut demander un Chrêtien, en quelque sorte d'affliction qu'il puisse être, & tout ce qui peut être le sujet de ses larmes & de ses prieres: c'est par-là qu'il faut qu'il les commence, qu'il les continuë, &

III. CLASSE. AN 411.

Ibid. v. 12.

Ibid. v. 13.

Ibid.

III. CLASSE. AN. 411.

qu'il les finiſſe. Nous avions donc beſoin des paroles de cette priere, comme d'un memorial des choſes que nous avons à demander.

CH. XII.

On ne doit demander que ce qui eſt compris dans le Pater.

22. CAR de quelques autres paroles que nous puiſſions nous ſervir en priant, ſoit celles que le mouvement du cœur nous inſpire, & par où il éclate au dehors ; ſoit celles à quoy nous faiſons attention pour le rendre plus vif, & plus ardent, nous ne diſons autre choſe, ſi nous prions comme il faut, que ce qui eſt compris dans l'Oraiſon Dominicale. Et lorſque nous diſons autre choſe, & que nous faiſons des demandes qui ne ſe peuvent rapporter à celles-là, nôtre priere, ſi elle n'eſt mauvaiſe & vicieuſe, eſt au moins terreſtre & charnelle ; & dés-là, je ne ſçay même comment on peut s'empêcher de dire qu'elle eſt mauvaiſe, puiſque ceux qui ont été regenerez par l'eſprit ne doivent prier que d'une maniere toute ſpirituelle.

Prieres des Saints de l'ancien Teſtament conformes à celle que Jeſus-Chriſt nous a dreſſée.

Eccli. 36. 4.

Auſſi voyons-nous que toutes les prieres des Saints dans l'ancien Teſtament ſe rapportent à l'Oraiſon Dominicale: car celuy qui dit dans un endroit, *Soyez glorifié dans toutes les Nations, comme vous l'étes parmy nous*, & ailleurs, *que vos Prophetes ſoient reconnus fidelles & verita-*

, que dit-il autre chose, sinon *que* III. CLASSE.
e Nom soit sanctifié ? Celuy qui dit, AN. 411.
des vertus, tournez-vous vers nous, Ibid. v. 18.
s luire sur nous la lumiere de vôtre vi- Ps. 79. 4.
, & nous serons sauvez, que dit-il
e chose sinon, *que vôtre regne arrive*?
ny qui dit : *dressez mes pas dans la* Psal. 118. 133.
de vos preceptes, afin que nulle ini-
é ne me surmonte, que dit-il autre
se sinon, *que vôtre volonté soit faite* Mat. 6. 10.
la terre comme dans le Ciel ? Celuy qui
, *ne me donnez point de richesses : mais* Prov. 30. 8.
ne laissez point aussi tomber dans la
vreté, que dit-il autre chose sinon,
nez-nous aujourd'huy nôtre pain de cha- Math. 6. 11.
jour ? Celuy qui dit dans un endroit,
neur, souvenez-vous de David & de son Pseau. 131. 1.
ême douceur, & ailleurs, *Si j'ay rendu* Pseau. 7. 5.
al pour le mal à ceux qui m'en ont fait,
je succombe devant mes ennemis, que
il autre chose sinon, *pardonnez-nous*
offenses comme nous pardonnons à ceux Math. 6. 12.
nous ont offensez ? Celuy qui dit, *dé-* Eccli. 23. 6.
ez-moy de la concupiscence de la chair ;
aites qu'aucun mouvement d'impureté
e surprenne, que dit-il autre chose,
n, *ne nous laissez point succomber à la* Math. 6. 13.
ation ? Enfin celuy qui dit, *Tirez-* Ps. 58. 1.
mon Dieu, des mains de mes ennemis,
me délivrez de ceux qui s'élevent con-

III. CLASSE. AN. 411. *Math. 6. 13.*

tre moy, que dit-il autre chose sinon, *délivrez-nous du mal*? Parcourez ainsi toutes les prieres qui se trouvent dans l'Ecriture sainte, & vous n'y trouverez rien qui ne soit compris dans l'Oraison Dominicale. On peut donc demander les mêmes choses en d'autres termes; mais on ne peut rien demander au delà de ce qu'enferme cette divine priere.

23. C'est-là ce que nous devons demander sans hesiter, & pour nous-mêmes, & pour nos proches & nos amis, & pour les étrangers, & pour nos ennemis-mêmes, quoique selon les diverses liaisons & les divers degrez de l'amitié, ou l'on soit de longue main, ou l'on se sente tout d'un coup plus porté à prier pour les uns que pour les autres. Quant à ceux qui disent à Dieu dans leurs prieres, Seigneur, augmentez mes richesses, ou donnez-moy autant de bien que vous en avez donné à celuy-cy ou à celuy-là, ou faites-moy croître en honneurs & en dignitez, ou rendez-moy puissant, & donnez-moy de la consideration dans le monde, ou autres choses semblables, & qui les demandent par un mouvement de cupidité, & non en veuë de s'en servir selon Dieu pour le bien du prochain, je ne croy pas qu'ils puis-

Prieres charnelles,

quel en est le principe.

sent rien trouver dans l'Oraison Dominicale, à quoy l'on puisse rapporter de telles demandes. S'ils n'ont donc point de honte de desirer de pareilles choses, qu'ils en ayent au moins de les demander; & si, quoiqu'ils en ayent même de les desirer, leur cupidité les emporte, & les leur fait demander, que ne demandent-ils plûtôt à celuy à qui nous disons, *Délivrez-nous du mal*, qu'il les délivre de celuy de cette cupidité même?

III. CLASSE. AN. 411.

Math. 6. 13.

24. Vous voyez presentement, si je ne me trompe, non seulement ce que vous devez étre pour bien prier, mais ce que vous devez demander à Dieu dans vos prieres, & ce n'est pas moy qui vous l'apprends, c'est ce divin Maistre qui a bien voulu nous enseigner à tous la doctrine du salut. Que devons nous donc rechercher & demander à Dieu? la vie heureuse. Et qu'est-ce que la vie heureuse? bien des gens ont fait de grands discours & de grands raisonnemens sur ce sujet; mais nous n'avons que faire de les consulter & d'examiner leurs raisonnemens, ny de chercher la vie heureuse dans cette multiplicité de choses qu'ils nous proposent, puisque l'Ecriture a tranché la question par un seul mot, quand elle a

CHAP. XIII.

Vie heureuse unique objet de nos prieres.

En quoy consiste le

III. CLASSE. AN. 411.

bonheur de l'homme.

Pseau. 143. 15.

Par où on appartient à Dieu.

1.Tim. 1. 5.

dit, *Heureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu.* Et qu'est-ce qui fera que nous serons de ce peuple, & que nous pourrons arriver à voir Dieu, & à vivre éternellement avec luy ? c'est la charité qui est la fin de la loy, & qui part d'un cœur pur, d'une bonne conscience, & d'une foy non feinte, c'est à dire qui est accompagnée d'esperance & de foy : car icy *la bonne conscience* se doit prendre pour l'esperance.

C'est donc la foy, l'esperance, & la charité qui conduisent à Dieu ceux qui prient ; c'est à dire ceux qui croyent, qui esperent, & qui desirent, & à qui l'Oraison Dominicale est comme un memorial, qui leur remet sans cesse devant les yeux ce qu'ils ont à demander à Dieu. Du reste nous fortifierons merveilleusement nos prieres, si nous

Le jeûne & la separation des plaisirs fortifient la priere.

y ajoûtons les jeûnes & les autres mortifications, qui vont à sevrer la cupidité, non seulement du plaisir de la bouche, mais de tous les autres, & qu'il ne faut pas neanmoins pousser jusqu'à ruïner la santé. Par là nous serons en état de nous

Ps. 76. 3.

appliquer ces paroles de David, *J'ay cherché Dieu dans le temps de mon affliction : mes mains l'ont cherché comme à tâtons dans l'obscurité de la nuit, & je n'ay*

point été trompé dans mon attente, où les *mains* signifient les bonnes œuvres ; car Dieu n'ayant point de corps, c'est par les bonnes œuvres qu'on le cherche, & non pas avec les mains. III. CLASSE. AN. 411.

25. Vous serez peut-être encore en peine aprés tout cela de sçavoir pourquoy l'Apôtre a dit, que nous ne sçavons si ce que nous demandons dans nos prieres est ce qu'il faut demander : car on ne peut pas dire que l'Apôtre, ny ceux à qui il parloit ignorassent l'Oraison Dominicale. Qu'est-ce donc qui a fait parler de la sorte ce grand Apôtre, qui ne pouvoit ny parler temerairement, ny rien dire que de vray ? C'est sans doute l'ignorance où nous sommes, de ce qu'il y a de bon & de salutaire pour nous dans les peines & les afflictions temporelles, & qui fait que nous demandons d'en être délivrez, quoiqu'elles nous soient tres-utiles, soit pour nous guerir de l'enflure de l'orgueïl, ou pour exercer nôtre patience par des épreuves qui augmentent nôtre recompense & nôtre gloire, ou pour nous châtier, ou nous purifier de nos pechez. L'Apôtre nous fait voir qu'il n'étoit pas luy-même exempt de cette ignorance. Car comment pourroit-on dire qu'il

CHAP. XIV.

Rom. 8. 26.

Pourquoy saint Paul dit que nous ne sçavons ce qu'il faut demander à Dieu.

Utilité des afflictions.

S. Paul même ne sçavoit pas toujours ce

III. CLASSE. AN. 411.

sçavoit demander à Dieu ce qu'il luy falloit demander, lorsqu'il le pria par trois fois de le délivrer de cet aiguillon de la chair, & de cet Ange de Sathan, qui luy avoit été envoyé pour luy donner *des soufflets*, comme il dit luy-même, & pour empêcher par là que la grandeur de ses revelations ne l'enorgueïllit? Surquoy Dieu voulut bien rendre raison à ce grand Homme, pourquoy sa priere n'avoit pas été exaucée; & pourquoy il ne luy convenoit pas qu'elle le fût; & c'est ce que Dieu luy apprit quand il luy dit, *c'est assez que vous ayez ma grace, car les foiblesses même servent à perfectionner la vertu.*

qu'il luy convenoit de demander.

2. Cor. 7. 8. &c.

ibid. v. 9.

26. C'est donc à l'égard de ces sortes de tribulations, qui peuvent nous étre & utiles, & pernicieuses, que nous ne sçavons ce qu'il faut demander à Dieu. Car dés là qu'elles sont dures & fâcheuses à nôtre foiblesse, la pente generale de la volonté nous porte à demander à Dieu qu'il nous en délivre: mais ce ne doit étre qu'avec un entier abandon, & une soûmission parfaite aux ordres de sa Providence & de sa Sagesse: en sorte que s'il ne nous ôte pas ce qui nous fait de la peine, nous ne croyions pas pour cela qu'il neglige ce

Comment on peut demander d'étre delivrez des afflictions.

qui nous regarde, & qu'au contraire nous ayons une ferme confiance que nous en recevrons des biens d'autant plus grands, que nous aurons souffert avec plus de patience & d'humilité les maux qu'il luy plaît de nous envoyer. Car l'impatience de quelques-uns a fait que Dieu par un effet de sa colere leur a accordé ce qu'ils demandoient; comme au contraire, ç'a été par un effet de sa misericorde, qu'il a refusé à S. Paul ce qu'il luy demandoit. C'est ainsi qu'il accorda aux Israëlites dans le desert ce qu'ils luy avoient demandé: mais leur cupidité ne fut pas plûtôt rassasiée que leur impatience fut tres-severement punie. C'est ainsi qu'il leur accorda un Roy *selon leur cœur*, comme dit l'Ecriture, & non pas selon le sien: c'est ainsi qu'il accorda au demon même ce qu'il desiroit, & qu'il luy permit de tenter le saint homme Job, dont Dieu vouloit faire éclater la patience & la vertu: c'est ainsi enfin que Jesus-Christ permit à une legion de demons de se jetter dans un troupeau de pourceaux.

Dieu accorde quelquefois par colere, & refuse par misericorde.

Num. 11. 33.

1. Reg. 8. 7. selon les 70.

Job. 1. 12. & chap. 2. 6.

Luc. 8. 32.

Si donc l'Ecriture a eu soin de nous conserver ces exemples, c'est pour nous apprendre à ne nous en pas faire accroire pour avoir été exaucez, lorsque c'est

III. CLASSE. AN. 411.

nôtre impatience qui nous a fait demander à Dieu des choses qu'il nous auroit été plus avantageux de ne pas obtenir; & à ne nous pas abbattre, comme si la misericorde de Dieu étoit fermée pour nous, lorsqu'il ne nous exauce pas sur des choses qui n'iroient qu'à nous causer de nouvelles douleurs, bien plus cuisantes que celles dont nous voudrions être délivrez, ou à nous mettre dans une prosperité capable de nous corrompre & de nous perdre. Convenons donc que dans ces sortes de choses nous ne sçavons, si ce que nous demandons, est ce qu'il faut demander; & quand le contraire de ce que nous demandons arrive, portons-le avec patience, & rendons graces à Dieu de tout, ne doutant point que ce que Dieu a voulu ne soit ce qui nous convient, plûtôt que ce que nous voulions. C'est sur quoy nôtre divin Mediateur nous a montré l'exemple, lorsqu'aprés avoir dit à son Pere, par un mouvement emprunté de la volonté de ceux dont il avoit bien voulu prendre la nature, *Mon Pere, s'il est possible, faites que je ne boive point ce Calice*, ajoûta tout aussi-tôt, *mais neanmoins que vôtre volonté s'accomplisse & non pas la mienne*; & c'est par là qu'il

Se rapporter à Dieu de l'effet de nos prieres.

Par quel mouvement Iesus-Christ demandoit de ne point boire le calice de sa Passion. Mat. 26. 39.

là qu'il eſt vray de dire que l'obeïſſance d'un ſeul a été la cauſe & la ſource de la juſtification de pluſieurs. III. CLASSE. AN. 411. *Rom. 5. 19.*

27. Mais quand nous ne demandons à Dieu que cette *unique choſe*, ſans quoy tout ce qu'on peut obtenir d'ailleurs, même en priant comme il faut, ne nous ſerviroit de rien ; nous la demandons en toute ſeureté ; & nous n'avons point ſujet de craindre qu'elle tourne à nôtre deſavantage, ſi nous l'obtenons. Car qu'eſt-ce que cette unique choſe, ſinon cette vie, qui eſt la ſeule heureuſe & veritable vie, & où devenus immortels, auſſi bien ſelon le corps que ſelon l'eſprit, nous contemplerons à jamais les delices du Seigneur ? *Pſ. 26. 4.* *Une ſeule choſe à demander ſans condition.*

C'est pour cette unique choſe que nous demandons toutes les autres, & nos demandes ne ſont dans l'ordre qu'autant qu'elles s'y rapportent. Quiconque l'aura, aura tout ce qu'il peut ſouhaiter, & ne pourra plus rien ſouhaiter de tout ce qui n'eſt pas dans l'ordre ; car c'eſt là que ſe trouve cette ſource de vie, aprés quoy nous devons ſoupirer dans nos prieres pendant que nous ne vivons encore qu'en eſperance, & ſans voir ce que nous eſperons, nous tenant cependant ſous les aîles de celuy qui voit que *Pſ. 35. 10.*

III. CLASSE. A N. 411.

Ps. 35. 9. & 10.

Felicité de l'autre vie.

Ps. 102. 5.

Difference de l'état de cette vie, & de celuy de la vie future.

Par où il est encore vray de dire que nous ne sçavons ce que nous demandons.

Rom. 8. 25. 26. & 27.

tous nos desirs ne tendent qu'à être rassasiez de l'abondance des biens de sa maison, & abrevez du torrent de ses delices, parce que c'est en luy qu'est la source de la vie, & que ce sera dans ses lumieres que nous verrons la lumiere, quand tous nos desirs seront remplis par l'abondance de ses biens ; & qu'au lieu que nous en sommes toûjours icy bas à chercher en gemissant quelque chose qui nous manque, nous n'aurons qu'à posseder, dans les transports d'une joye parfaite, tout ce qui nous peut rendre heureux.

Mais comme le bonheur & la paix de cette heureuse vie passe tout ce que nous pouvons comprendre, il est encore vray de dire qu'en la demandant à Dieu dans nos prieres, nous ne sçavons ce que nous demandons ; puisque c'est ne pas sçavoir une chose que de ne pouvoir nous la representer telle qu'elle est. Or nous pouvons si peu nous representer cette paix ineffable, que quoi que ce soit qui se presente à nous, quand nous voulons nous en former une idée, nous le rejettons, sçachant bien que ce que nous nous efforçons de concevoir est toute autre chose, quoique nous ne sçachions pas encore ce que c'est.

28. Ainsi la connoissance que nous en avons est une ignorance plûtôt qu'une connoissance; mais une ignorance sçavante & éclairée par l'esprit de Dieu, qui soûtient nôtre foiblesse, comme l'Apôtre nous l'apprend, lorsqu'aprés avoir dit, *Si nous ne voyons pas encore ce que nous esperons, nous l'attendons avec impatience*, il ajoûte immediatement, *l'Esprit de Dieu même soûtient nôtre foiblesse; car nous ne sçavons ce que nous devons demander à Dieu dans nos prieres, pour le prier comme il faut: mais le saint Esprit prie luy-même pour nous par des gemissemens ineffables, & celuy qui penetre le fond des cœurs, entend bien quel est le desir de l'esprit qui prie pour les Saints, & ne demande que ce qui est conforme à la volonté de Dieu.* Or quand saint Paul dit que *le Saint Esprit prie pour nous*, il ne faut pas s'imaginer que ce divin Esprit, qui étant une des personnes de la sainte Trinité, n'est qu'un même Dieu éternel & immuable avec le Pere & le Fils, prie pour les Saints, comme pourroit faire quelque autre intelligence, qui ne seroit pas une même chose avec Dieu.

Rom. 8. 25. 26. & 27.

Comment il faut entendre que le saint Esprit prie pour nous.

Lors donc que saint Paul a dit que le saint Esprit prie pour les Saints, c'est

III. CLASSE. AN. 411. comme s'il avoit dit qu'il fait prier les Saints ; & c'est par une façon de parler toute semblable à celle dont l'Ecri-
Deut. 13. 3. ture se sert dans un autre endroit, quand elle dit, *le Seigneur vôtre Dieu vous éprouve pour sçavoir si vous l'aimez*, c'est à dire pour vous le faire sçavoir à vous-mêmes. Le Saint Esprit fait donc prier les Saints par des gemissemens ineffables, puisqu'il leur met dans le cœur le desir de cette grande chose que nous attendons par la patience, quoiqu'elle nous soit encore inconnuë : car le desir de ce qu'on ne connoît point est un desir ineffable & inexplicable. Cependant si ce que nous desirons nous étoit totalement inconnu, nous ne le desirerions pas ; & si nous le voyions aussi, nous n'en serions plus aux desirs, & l'ardeur de le posseder ne nous feroit plus gemir.

CH. XVI. 29. REMETTEZ-vous donc sans cesse dans l'esprit, ce que je viens de vous dire, & tout ce que Dieu vous peut avoir fait penser sur ce sujet, & qui ne me vient pas presentement, ou qu'il seroit trop long d'ajoûter icy ; & combattez par l'ardeur de vos prieres contre les engagemens du monde. Priez avec une ferme esperance d'obtenir ce que vous demandez : priez avec une foy vive, &

une ardente charité : priez ſans relâche & avec une patience perſeverante : enfin priez comme une veuve chrétienne. Car quoique le devoir de la priere ſoit un devoir commun à tous les membres de Jeſus-Chriſt ; c'eſt à dire à tous ceux qui croient en luy, & qui tiennent à ſon corps, & qu'ils ſoient tous en obligation de prier de la maniere qu'il nous a preſcrite, la priere eſt particulierement recommandée aux veuves dans l'Ecriture.

III. CLASSE. AN. 411.

1. Th. 5. 17.

Priere convient particulierement aux veuves.

Nous y en voyons deux du même nom dont elle parle avec éloge ; l'une mariée, & c'eſt Anne mere du ſaint Prophete Samuël, l'autre veuve, & c'eſt celle qui reconnut le Saint des Saints encore enfant, lorſqu'on l'apporta dans le Temple. Celle qui étoit mariée pria auſſi bien que l'autre, & pria dans la douleur de ſon eſprit, & l'amertume de ſon cœur, qui venoit de ce qu'elle n'avoit point d'enfans. Dieu ayant égard à ſa priere la rendit mere de Samuël ; & comme elle l'avoit reçeu de Dieu, elle le luy rendit, & le luy conſacra, ſuivant le vœu qu'elle en avoit fait en le demandant. On ne voit pas bien neanmoins comment ſa demande avoit rapport à l'Oraiſon Dominicale,

1. Rois 1. 11. &c.

Luc. 2. 36 & 37.

III. CLASSE. AN. 411.

Ce qui rend le mariage excusable & honnête.

si ce n'est peut-étre à ces dernieres paroles, *Delivrez-nous du mal*; car en ce temps-là c'étoit un grand mal pour les personnes mariées que d'étre privées de ces fruits du mariage, dont l'esperance est la seule chose qui puisse l'excuser & le rendre honnête.

Quant à la veuve du même nom, voyez ce qu'en dit l'Evangile, qu'elle se tenoit sans cesse dans le Temple, appliquée au jeûne & à la priere, à quoy elle passoit les jours & les nuits; ce qui se rapporte & à ce que j'ay déja cité de saint Paul, qu'il faut *que celle qui est vrayment veuve & dépourveuë de consolation mette toute son esperance en Dieu, & persevere nuit & jour dans la priere*, & au dessein que Jesus-Christ même a eu, lorsque pour nous exhorter à prier sans nous relâcher jamais, il a choisi l'exemple d'une veuve, dont l'assiduité auprés d'un juge qui ne se soucioit ny de Dieu ny des hommes, le força enfin, tout injuste & impie qu'il étoit, à l'écouter, & à luy rendre justice; doù il est aisé de juger combien les veuves sont plus étroitement obligées que les autres à s'appliquer à la priere, puisque ce sont les veuves que l'Ecriture propose en exemple pour exhorter tout le monde

Luc. 2. 36. & 37.

1. Tim. 5. 5.

Luc. 1. 2. 3. &c.

à s'acquiter avec ſoin d'un ſi ſaint devoir. III. CLASSE. AN. 411.

30. Or par où eſt-ce que l'Ecriture trouve les veuves plus en état de s'en bien acquiter, ſinon par l'abandon & la privation où elles ſont ordinairement de tout ſecours & de toute conſolation humaine? Ainſi toute ame qui ſe trouvera abandonnée & ſans conſolation icy-bas, où nous ſommes éloignez du Seigneur, & comme hors de nôtre patrie, ſe trouvera auſſi ſans doute dans une eſpece de viduité, dans laquelle elle prendra Dieu pour ſon défenſeur & ſon appuy, & ne ceſſera point d'implorer ſa protection & ſon ſecours par de ferventes prieres.

& pourquoy.

2. Cor. 5. 6.

Priez donc, comme doit faire une veuve Chrétienne qui n'a d'autre appuy que Jeſus-Chriſt; puiſque vous ne joüiſſez pas encore de la veuë de celuy dont vous implorez le ſecours. Quelque riche que vous ſoyez, priez comme étant dans la pauvreté; puiſque vous ne poſſedez pas encore les vrayes richeſſes du ſiecle futur, où nous ne craindrons plus de perdre ce que nous poſſederons. Enfin priez comme vous trouvant dépourveuë de tout appuy & de toute conſolation, quoique vôtre

Peu de fondement à faire ſu-

III. CLASSE. AN. 411.

les choses de ce monde.

famille soit puissante, & que vous ayez autour de vous un grand nombre d'enfans, & même d'enfans de vos enfans; puisqu'il n'y a nul fondement à faire sur toutes les choses temporelles, quand nous serions asseurez que Dieu nous les laisseroit pour nôtre consolation jusques à la fin de cette vie. Si vous étes donc de ceux qui goûtent & qui recherchent les choses d'enhaut, dés-là tous vos desirs se portent vers les biens solides & éternels; & tant que vous ne les posséderez pas vous devez vous regarder comme dépourveuë de consolation, quoique Dieu vous conserve vos enfans, & qu'ils demeurent tous dans le respect & l'obeïssance qu'ils vous doivent. Si vous étes dans ces dispositions, vous les inspirerez aussi sans doute à vôtre belle-fille, qui a déja tant de pieté, & aux autres veuves & vierges toutes saintes qui vivent sous la conduite de l'une & de l'autre, & dont le salut est bien plus en seureté, que si elles se conduisoient elles-mêmes. Car plus vous tâchez de gouverner saintement vôtre maison, plus vous devez avoir soin de vous appliquer à la priere, sans vous occuper de ce qui regarde la vie presente qu'autant que la pieté même vous y oblige.

Col. 3. 2.

Caractere des vrais Chrêtiens.

Jusques où on peut s'occuper des choses du monde.

31. Souvenez-vous aussi de beaucoup prier pour moy ; car je serois fâché que sous pretexte de respecter ma dignité, qui m'expose à une infinité de perils, vous me refusassiez un secours dont je sens que j'ay tant de besoin. La famille de Jesus-Christ, qui n'est autre chose que l'Eglise, a prié pour saint Pierre & pour saint Paul. Or vous étes, à nôtre tres-grande joye, de cette sainte famille ; & j'ay incomparablement plus de besoin que ces grands Apôtres, du secours des prieres de tous ceux qui la composent. Priez donc & combatez toutes à l'envy les unes des autres par une émulation toute sainte, mais qui bien loin de vous diviser, vous doit toutes réunir dans un même esprit. Car ce n'est pas les unes contre les autres que vous combatez, mais contre l'ennemy commun de tous les Saints.

III. CLASSE. AN. 411.

Saint Augustin demandoit des prieres.

Act. 12. 5.

à l'exemple des Apôtres.

Souvenez-vous que LES JEÛNES & les veilles, & toutes les autres macerations du corps fortifient merveilleusement la priere : qu'en cela chacune de vous fasse ce que ses forces luy permettent. Quoique l'une ne puisse pas faire tant que l'autre, elle fait dans cette autre ce qu'elle n'est pas capable de faire, si elle est bien-aise de le luy voir faire & que

Tob. 12. 8.

Charité forme entre les saints une communauté de bonnes œuvres.

III. CLASSE. AN. 411. rien ne l'en empêche elle-même que son impuissance. Que celle qui ne peut pas tant faire que l'autre ne l'empéche donc pas de faire plus, & que celle-cy ne presse pas la premiere de faire plus qu'elle ne peut; car chacune ne doit rendre compte de sa conscience qu'à Dieu; & tout ce que vous vous devez les unes aux autres se reduit à vous aimer reciproquement. Je prie celuy qui peut faire au-delà de tout ce que nous sommes capables de demander & même de comprendre, qu'il daigne exaucer vos prieres.

Rom. 13. 8.

Eph. 3. 20.

LETTRE CXXXI. *

* Ecrite l'an 412. C'étoit auparavant la 156. & celle qui étoit la 131. est presentement la 101.

Saint Augustin fait réponse à une lettre de Proba, & luy dit quelque chose de la maniere dont il faut se conduire pour se garentir de l'appesantissement de cœur. Ensuite il la remercie du soin qu'elle avoit de s'informer de sa santé.

AUGUSTIN saluë en JESUS-CHRIST sa tres-excellente fille, la tres-illustre Dame PROBA.

CE que vous dites est tres-vray, que tant que l'ame est attachée à ce corps mortel, le commerce des choses

corporelles luy eſt comme un lien qui la ſerre, & un poids qui la courbe & l'affaiſſe, en ſorte que ſes penſées & ſes deſirs ſe portent bien plûtôt en bas vers cette multiplicité d'objets qui la partagent, que non pas en haut vers cet unique objet de ſon bonheur : & c'eſt ce que l'Ecriture même nous apprend quand elle dit ; que le corps corruptible appeſantit l'ame, & que cette maiſon de terre abbat l'eſprit par la multiplicité des ſoins qui l'agitent.

III. CLASSE. AN. 412.

Sap. 9. 15.

Auſſi nôtre divin Sauveur, qui par la vertu ſalutaire de ſa parole redreſſa cette femme courbée depuis dix-huit ans, dont le corps étoit une figure de cet apeſantiſſement de l'ame, n'eſt-il venu que pour mettre un Chrétien au point de n'entendre pas en vain cette parole qui ſe dit dans la celebration des ſaints Myſteres, *que nos cœurs s'élevent en haut*, & de dire vray quand il répond, *qu'il tient le ſien élevé vers Dieu.* C'eſt donc avec grande raiſon que le ſouvenir de cette impreſſion que font ſur l'ame les miſeres de cette vie, vous tient en garde pour vous en deffendre ; & que pour tenir bon au milieu de tant de maux, vous vous armez de l'eſperance de la vie future, qui ſeule les peut faire trou-

Luc. 13. 12.

Preface du Canon de la Meſſe.

III. CLASSE. AN. 412.

Maux de cette vie, par où supportables.

ver ſupportables. C'eſt ainſi que LES MAUX deviennent des biens lorſqu'on en fait un bon uſage : par-là au lieu d'irriter & d'enflammer la cupidité, ils ne font qu'exercer la patience ; & c'eſt ce qui a fait dire à l'Apôtre, que toutes choſes tournent en bien à ceux qui aiment Dieu. Il dit *toutes choſes*, c'eſt à dire auſſi bien les choſes fâcheuſes, & que nous voudrions éviter, que celles qui ſont agreables & à quoy nous nous portons naturellement. Car elles nous tournent toutes en bien, lors qu'uſant des unes ſans que nôtre cœur s'y prenne, & portant les autres ſans nous laiſſer abbattre, nous rendons également graces à Dieu dans les unes & dans les autres, comme il nous l'a ordonné, & que nous luy diſons avec David, *Ie beniray le Seigneur en tout temps : ſes loüanges ſeront toûjours dans ma bouche* ; & encore, *C'eſt un bien pour moy que vous m'ayez humilié pour me rendre plus capable de vos preceptes.*

Rom. 8. 28.

Comment toutes choſes tournent en bien à ceux qui aiment Dieu.

Pſ. 33. 1.

Proſperitez combien dangereuſes.

Car il n'eſt que trop vray que SI NOUS étions toûjours dans le calme que produiſent les proſperitez trompeuſes de ce ſiecle, nôtre cœur ne ſoupireroit point aprés ce port de ſalut, où nous ſerons pour jamais dans une vraye & parfaite ſecurité.

Aprés vous avoir donc saluée comme je dois, ma tres-excellente fille, & tres-illustre Dame, & vous avoir rendu graces du soin que vous avez de ma santé, je prie le Seigneur qu'il luy plaise de vous preparer les recompenses de la vie future, & de vous donner les consolations de celle-cy. Je saluë tous ceux qui composent vôtre famille, & dans les cœurs de qui Jesus-Christ habite par la foy, & leur demande toûjours un peu de part dans leur amitié & dans leurs prieres. *Et d'une autre main*: Que le Dieu veritable source de toute veritté, remplisse vôtre cœur de la veritable consolation, & qu'il prenne en main le soin de vôtre salut, ma tres excellente fille, & tres-illustre Dame.

III. CLASSE. AN. 412.

Ephes. 3.17.

LETTRE CXXXII.*

Saint Augustin exhorte Volusien à lire l'Ecriture Sainte, & à luy proposer les difficultez qu'il y trouvera.

AUGUSTIN Evêque à son tres-excellent fils, le tres-illustre Seigneur VOLUSIEN.[a]

* Ecrite au commencement de l'année 412. C'étoit auparavant la 1. & celle qui étoit la 123. est presentement la 266.

a

a. VOLUSIEN étoit oncle de la jeune Melanie, c'est à dire frere de sa mere Albine; & non pas son Oncle du côté du Pere, comme quelques-uns ont crû. Il paroît

III. CLASSE. AN. 412.

COMME je ne desire peut-être pas moins ardemment que vôtre sainte mere vôtre salut éternel, & vôtre prosperité même temporelle, je ne puis m'empêcher, aprés vous avoir salué comme je dois, de vous exhorter de toutes mes forces, à vous appliquer tout de bon à l'étude de l'Ecriture sainte. Vous n'y trouverez rien que de solide & de vray : ce n'est point par des discours fardez, & des façons de parler étudiées qu'elle s'insinuë dans l'esprit, & ses paroles ne sont point de celles qui ne font que du bruit & qui sont vuides de sens. Elle touche beaucoup ceux qui cherchent des choses, & non pas des mots; elle les frappe & les étonne; mais c'est pour les mettre ensuite dans une parfaite securité.

Caractere de l'Ecriture sainte.

Lisez particulierement les écrits des Apôtres; & par-là vous viendrez à vouloir aussi voir les Prophetes que les Apôtres citent fort souvent. S'il vous vient quelques difficultez en lisant, ou en meditant ce que vous aurez lû, & que vous

par de certains vers de Rutilius que ce Volusien a été Proconsul en Affrique. Photius & Metaphraste disent qu'étant prêt de mourir il se fit Chrêtien à la persuasion de Melanie sa niece, & de Proclus Evêque de Constantinople. On a vû sur la lettre 124. qui étoient Albine & Melanie.

rez besoin de moy pour les resoudre, crivez-les moy, & je vous y répondray. Car je croy qu'il me sera plus aisé, avec la grace de Jesus-Christ, de satisfaire par écrit à vos difficultez, que de trouver le temps de le faire de vive voix quand nous serions ensemble, tant par la raison de vos occupations & des miennes, qui feroient que quand j'aurois le temps vous ne l'auriez peut-être pas, que par le grand nombre de gens dont nous serions accablez, & devant qui ces sortes de choses ne se peuvent traiter, parce que la pluspart ne veulent que disputer, & n'ont point pour but de trouver la verité; au lieu que quand on les choses par écrit, elles sont toûjours prêtes à se laisser lire quand on en a le temps; & quoiqu'on les ait devant soy, elles ne sont point à charge, puisqu'on les prend & qu'on les laisse quand on veut.

III. CLASSE.

AN 412.

* Ecrite l'an 412. C'étoit auparavant la 159. & celle qui étoit la 133. est presentement la 99.

LETTRE CXXXIII. *

Saint Augustin prie le Tribun Marcellin de ne point punir de mort quelques Donatistes, coupables de crimes horribles qu'ils avoient avoüez à la question ; & d'avoir égard, dans le choix des peines dont il les puniroit, à ce qui convient à la douceur que l'Eglise fait profession de garder envers tout le monde.

AUGUSTIN saluë en JESUS-CHRIST son tres-cher fils, le tres-illustre Seigneur MARCELLIN.

1. J'AY sçû que ces Circoncellions, & ces Clercs Donatistes, que l'interêt de la police & de la discipline a obligé ceux d'Hippone de mettre en justice pour leurs crimes, ont été oüis devant vous ; & que par la propre confession de la pluspart, ils se sont trouvez coupables du meurtre de Restitut un de nos Prêtres, & d'avoir arraché un œil, & couppé un doigt à Innocent un de ses Collegues. Cela me met en inquietude, & me fait craindre que vous ne veüilliez les punir selon la severité des loix, qui va à leur faire souffrir ce qu'ils ont fait souffrir aux autres ; & c'est ce

que

que je vous conjure par vôtre foy en Jesus-Christ, & par la misericorde de ce divin Sauveur, de ne pas faire, & de ne pas permettre. Car quoique nous pussions dire que nous n'aurions nulle part à leur mort, puisque ce n'est pas à nôtre poursuite, mais sur la denonciation de ceux qui sont chargez de veiller à la sûreté publique, qu'ils ont été mis à la question, nous serions fâchez que la loy du Talion fût suivie ; & que ce que ces serviteurs de Dieu ont souffert attirât le même traitement à ceux qui le leur ont fait souffrir.

Douceur & charité de saint Augustin.

Ce n'est pas que nous veuïllions qu'on laisse aux méchans la liberté de mal-faire: mais nous ne voudrions que ce qui suffit pour la leur ôter ; c'est à dire que sans toucher à leur vie, ny à leur corps, on se contentât de les faire passer de leur inquietude emportée & mal-faisante, à une inaction salutaire, en les tenant en prison, ou qu'en les envoyant travailler à quelque ouvrage public, on les mît en état de ne pouvoir plus faire de mal, & même dans la necessité de faire quelque chose de bon & d'utile. Cela s'appellera toûjours une condamnation : mais qui ne voit que de les mettre hors d'état d'exercer leurs cruautez, & en état

III. CLASSE. AN 412.

de faire penitence, c'est un bien pour eux, plûtôt qu'un supplice?

2. Souvenez-vous que vous étes un Juge Chrêtien, & qu'en faisant le devoir de Juge vous devez faire l'office de pere. Que le zele qui vous anime à la punition des crimes ne vous fasse pas oublier ce que l'humanité vous prescrit; & quelque atroces que puissent étre les crimes, ne les regardez pas tant comme un objet de colere & de vengeance, que comme une playe que vous devez songer à guerir. Conservez ces sentimens de pere plûtôt que de juge, qui ont fait que pour tirer de la bouche des coupables la confession de leurs crimes, vous n'avez voulu employer ny les chevalets, ny les ongles de fer, ny le feu; mais les verges seulement, qui sont une sorte de châtiment dont les peres mêmes se servent envers leurs enfans, les maîtres envers leurs écoliers, & souvent même les Evêques dans les affaires qui se traittent devant eux. Gardez donc dans le supplice la même douceur que vous avez gardée dans la question, puisqu'il est même de bien plus grande consequence de découvrir les crimes que de les punir. C'est ce qui fait que ceux-mêmes qui ont le plus de douceur, & qui

Verges emploiées par les Evêques mêmes.

n'ont d'autre dessein que de pardonner aux coupables quand ils les auront découverts, n'épargnent rien pour verifier les crimes dont on ne connoît point les Autheurs; & que l'on se trouve souvent dans la necessité d'être plus severe dans la découverte du crime, afin d'avoir sur qui exercer & faire paroître la douceur. III. CLASSE. AN. 412.

Car TOUTES les bonnes œuvres aiment le grand jour, quoique ceux qui les font ne le cherchent pas pour la gloire qui leur en peut revenir devant les hommes, mais pour la fin que Jesus-Christ a marquée quand il a dit, *Que vôtre lumiere luise devant les hommes, afin que voyant vos bonnes œuvres ils glorifient vôtre Pere qui est dans le Ciel.* Aussi l'Apôtre ne se contente-t'il pas de nous recommander de garder la douceur, il veut même que nous la fassions éclater aux yeux de tout le monde: *Que vôtre douceur,* dit-il dans un endroit, *soit connuë de tous les hommes*; & ailleurs, *faites voir vôtre douceur à tous les hommes.* En effet la douceur que David exerça envers Saül, lorsque se trouvant en état de luy ôter la vie, il ne voulut pas luy faire le moindre mal, nous seroit-elle connuë s'il n'avoit eû soin de faire voir qu'il n'avoit tenu qu'à luy de se venger? Ne vous portez donc

Joan. 3. 21.

Mat. 5. 16.

Phil. 4. 5.

Tit. 3. 2.

1. Re. s 24. 7.

III. CLASSE. AN 412. point à un excez de severité dans le châtiment du crime, aprés avoir conservé tant de douceur dans ce qu'il a falu faire pour le découvrir ; & que la main des bourreaux n'ait pas plus de part à la punition, qu'elle en a eu à la question.

3. Souvenez-vous enfin que c'est pour le bien de l'Eglise que l'Empereur vous a envoyé. Or je vous assûre, & je vous prie de m'en croire, que ce que je demande est du bien de l'Eglise Catholique, ou, si vous voulez que je me renferme dans mon détroit, qu'il est du bien de l'Eglise d'Hippone. Si ce que je vous dis ne vous touche pas quand vous le regardez comme la priere d'un amy, regardez-le comme le conseil d'un Evêque. Je pourrois même l'appeller un commandement, & je ne croirois pas trop dire, mon tres-cher fils, & treshonoré Seigneur, en parlant à un Chrétien, & sur un sujet comme celuy-cy.

Je sçay que vous étes particulierement chargé des affaires qui regardent l'Eglise : mais comme je croy que cecy est de la connoissance du Proconsul aussi bien que de la vôtre, je luy en écris aussi. Je vous prie de vouloir bien luy donner ma lettre, & de la luy lire méme s'il est besoin, vous conjurant l'un & l'autre de

ne vous point trouver importunez des prieres, des instances, & des sollicitations, que l'inquietude où je suis m'oblige de vous faire. III. CLASSE. AN. 412.

Ce que deux serviteurs de Dieu ont souffert pour les interêts de l'Eglise Catholique est un exemple & un sujet d'édification pour les foibles : ne luy faites donc rien perdre de son prix, en punissant de mort ceux qui en sont les Autheurs. Relâchez quelque chose de la severité de juges ; & comme vous étes enfans de l'Eglise, signalez tout à la fois & vôtre foy, & la douceur de cette sainte Mere. Je prie Dieu, mon tres-cher fils, & tres-honoré Seigneur, qu'il vous comble de toutes sortes de biens.

LETTRE CXXXIV. *

* Ecrite immediatement aprés la precedente. C'étoit auparavant la 160. & celle qui étoit la 134. est presentement la 58.

Saint Augustin écrit au Proconsul Apringius sur le même sujet, & le prie de se souvenir de la douceur dont l'Eglise fait profession, & de punir moins severement par cette consideration, le crime de ces Circoncellions, dont il est parlé dans la lettre precedente.

AUGUSTIN à son tres-cher fils, le tres-illustre Seigneur APRINGIUS[a].

a. APRINGIUS étoit frere du Tribun Marcellin, &

III. CLASSE. AN. 412.

1. JE ne doute point que dans l'exercice de ce pouvoir que Dieu vous a donné sur les hommes quoique vous soyez homme comme les autres, vous n'ayez sans cesse devant les yeux le jugement de Dieu, où les juges doivent paroître aussi bien que les autres hommes, & rendre raison de leurs jugemens. Car je sçay que vous avez la foy Catholique dans le cœur; & c'est ce qui fait que je m'adresse à vôtre Excellence avec d'autant plus de confiance, & que j'ose non seulement luy faire une priere, mais luy donner même des avis pour l'interêt de celuy que nous invoquons pour vous dans la celebration des saints Mysteres, quoique d'ailleurs nous soyons tous également à luy, comme à un maître que nous servons en commun, & de qui nous attendons également vous & moy le salut éternel.

Je vous conjure donc avant toutes choses, mon tres-cher fils, & tres-illustre Seigneur, de ne vous point trouver importuné si je viens vous interrompre dans vos occupations; puisque j'y suis forcé par le soin que je dois avoir de ce qui regarde l'Eglise qui m'a été

perdit la vie avec luy par la mechanceté du Comte Marin, comme on voit par la lettre 151.

confiée, au service de laquelle je suis consacré, & à laquelle je desirerois bien plus d'être utile, que je ne desire de conserver le rang que j'y tiens. Je vous conjure en second lieu de recevoir favorablement mes prieres ou mes avis, & de ne point faire de difficulté de vous y rendre.

III. CLASSE. AN. 412.

2. Ceux qui veillent icy à la sûreté publique ayant denoncé aux juges quelques Circoncellions & quelques Clercs Donatistes, les leur ont mis entre les mains. Ces accusez ont été interrogez par mon tres-cher fils, le Tribun & Secretaire Marcellin vôtre frere ; & sans autre question que celle des verges, ils ont avoüé des crimes horribles par eux commis en la personne de deux de mes Collegues dans le Sacerdoce. Ils ont assommé l'un, qui donna dans une embuscade qu'ils luy avoient dressée ; pour l'autre, aprés l'avoir enlevé de sa maison, ils luy ont arraché un œil & couppé un doigt. Ayant donc sçû qu'ils avoient avoüé ces crimes, & les regardant comme étant déja sous le tranchant de vos haches *, je me suis hâté de vous écrire pour vous conjurer par la misericorde de J. C. & par l'affection avec laquelle je vous souhaite une felicité bien plus

* On portoit des haches & des faisceaux devant les Proconsuls.

III. CLASSE. AN. 412.

grande & plus durable que celle dont vous joüiſſez, qu'on ne les puniſſe point de la peine du Talion. Je ſçay qu'il s'en faut bien que la ſeverité des loix n'aille juſqu'où leur cruauté eſt allée, je veux dire juſqu'à faire arracher les yeux & couper les doigts avec une pierre tranchante: & à cet égard je ſuis ſeur qu'ils ne seront pas traitez comme ils ont traité un de ces Prêtres. Mais ce que je crains, c'eſt que vôtre ſentence n'aille à punir de mort ceux qui ont fait cette cruauté, ou ceux qui ſont convaincus d'homicide; & c'eſt pour empêcher que cela n'arrive que j'employe auprés de vous & mes prieres, en vous regardant comme juge, & mes remontrances, en vous regardant comme un Chrétien diſpoſé à écouter la voix d'un Evêque.

3. Je ſçay bien que ſaint Paul a dit de ceux qui ont l'authorité comme vous, que ce n'eſt pas en vain qu'ils portent l'épée, & qu'ils ſont les Miniſtres de Dieu pour la punition de ceux qui ſont le mal: mais autres ſont les interêts de la ſocieté civile, & autres ceux de l'Egliſe; l'une demande une grande ſeverité, l'autre ne cherche qu'à ſignaler ſa douceur. Si j'avois affaire à un juge qui ne fût pas Chrétien, je ne luy parlerois

Rom. 13. 4.

pas ainsi, mais je n'abandonnerois pas pour cela la cause de l'Eglise ; & s'il vouloit bien m'écouter je luy representerois que les souffrances de ceux qui servent Dieu dans l'Eglise Catholique doivent être à tout le monde des leçons & des exemples de patience, dont il faut se bien garder de ternir le lustre par le sang de leurs meurtriers ; & s'il ne vouloit pas se rendre aux instances que je luy ferois sur ce sujet, je croirois qu'il n'y resisteroit qu'à mauvais dessein, & pour rendre l'Eglise odieuse. Mais comme c'est à vous que j'ay affaire, j'ay d'autres mesures à prendre, & il faut traiter les choses autrement. Je sçay que vous étes en charge, & que vous avez l'authorité ; mais je sçay aussi que vous étes enfant de l'Eglise, & que vous avez la pieté chrétienne dans le cœur. Que vôtre foy fasse donc plier vôtre dignité sous les interêts de l'Eglise. L'affaire que je traite avec vous nous est commune à tous deux: mais vous y pouvez ce que je ne puis pas. Voyons donc ensemble ce qu'il y a à faire, & donnez-nous la main pour l'execution.

4. On a si bien fait que quelques-uns de ces ennemis de l'Eglise, qui tâchent de seduire les simples par leurs vains

III. CLASSE. AN. 412.

discours, & qui tirent vanité de la persecution qu'ils pretendent qu'on leur fait souffrir, ont été convaincus de crimes horribles par eux commis contre des Clercs Catholiques, & qu'on en a tiré l'aveu de leur propre bouche. Il nous convient de faire lire publiquement les actes qu'on en a dressez, puisqu'il n'y a rien de plus propre à guerir ceux qui se sont laissez persuader par leurs discours empoisonnez. Mais voulez-vous * nous reduire à n'oser faire lire ces actes jusqu'au bout ? car comment l'oser s'ils portent que ces malheureux ayent été punis du dernier supplice? Quelle peine même, & quel trouble de conscience sera-ce pour nous qu'on puisse croire que le ressentiment que nous avons eû de ce qu'on a fait à nos freres, nous ait fait rendre le mal pour le mal? Si le dernier supplice étoit la seule peine établie par les loix pour reprimer l'audace des méchans, peut-être seroit-on forcé d'en venir-là; quoique de nôtre part, s'il n'y avoit point pour eux de punition plus douce, nous aimerions mieux qu'on les laissât aller, que de voir répandre leur sang pour venger la mort de nos freres.

* Il faut icy un point interrogant dans le latin aprés *timeamus.*

Mais puisqu'il y a des moyens pour

accorder l'un & l'autre, c'eſt à dire pour ſignaler la douceur de l'Egliſe, & reprimer en même temps la cruauté de ſes ennemis, pourquoy ne prendriez-vous pas le party de la douceur, puiſque par là on pourvoit à tout, & que les juges ont ce pouvoir-là dans les cauſes mêmes qui ne regardent point l'Egliſe ? Craignez donc avec nous le jugement de nôtre Pere Celeſte, & prononcez d'une maniere qui faſſe honneur à la douceur de celle qu'il nous a donnée pour mere ſur la terre. Car ce que vous ferez, ce ſera l'Egliſe qui le fera, puiſque vous étes de ſes enfans, & que vous le ferez pour l'amour d'elle. Attachez-vous à vaincre le mal par le bien, & au lieu qu'ils ont été aſſez méchans pour demembrer un corps tout vivant, ſoyez aſſez bon pour laiſſer leur corps en leur entier, & contentez-vous de les reduire à employer à quelque ouvrage utile, ces mêmes membres dont ils faiſoient des inſtrumens de violence & d'iniquité. Au lieu qu'ils n'ont eu nulle miſericorde pour des ſerviteurs de Dieu, dont tout le crime étoit de prêcher ſa parole; ayez de la miſericorde pour eux, tout convaincus qu'ils ſont d'un crime horrible, & non ſeulement convaincus, mais pris,

III. CLASSE. AN. 412.

Rom. 12. 21

Douceur & charité de ſaint Auguſtin.

III. CLASSE. AN. 412.

& entre vos mains pour en faire ce qu'il vous plaira. Au lieu qu'ils ont été assez barbares pour teindre dans le sang de ces deux serviteurs de Jesûs-Christ, des épées que la seule fureur leur met en main, que celle que les loix vous y mettent les épargne pour l'amour de J. C. Au lieu qu'en ôtant la vie à un Ministre de l'Eglise ils luy ont ôté le moyen de la servir, laissez-les vivre, afin de leur donner moyen de faire penitence. Voila quelles doivent être les dispositions d'un juge Chrêtien dans une affaire qui regarde l'Eglise, & sur tout aprés les prieres, les instances, & les remontrances d'un Evêque.

Un homme qui a mis son ennemy en justice, & qui aprés l'avoir fait declarer coupable le voit condamné à une peine moindre que celle qu'il meriteroit, appelle de la sentence, & se plaint qu'elle est trop douce; mais pour nous, nous aimons nos ennemis jusqu'au point que si mes prieres n'ont l'effet que j'attens de vôtre obeïssance, & que vôtre sentence soit trop severe, nous nous en plaindrons, & nous en appellerons. Je prie Dieu, mon tres-excellent fils, & tres-illustre Seigneur qn'il vous conserve par sa toute-puissance; qu'il vous comble toûjours de plus en plus de tou-

tes ſortes de graces ; & qu'il vous rende ſouverainement heureux.

III. CLASSE. AN. 412.

LETTRE CXXXV. *

* Ecrite l'an 412. C'étoit auparavant la 2. & celle qui étoit la 135. eſt preſentement la 110.

Voluſien que ſaint Auguſtin avoit ſollicité par la lettre 132. de lire l'Ecriture, & d'avoir recours à luy ſur les difficultez qu'il y trouveroit, luy en propoſe pluſieurs ſur l'Incarnation.

VOLUSIEN au tres-ſaint Pere, & tres-honoré Seigneur l'Evêque AUGUSTIN : Salut.

1. VOus voulez, ô Homme admirable, dont toute la vie eſt une leçon de juſtice & de ſainteté, que je vous conſulte ſur les doutes qui me viendront en liſant l'Ecriture. J'accepte donc ce que vous me faites la grace de m'offrir, & je me range avec plaiſir ſous vôtre diſcipline, me ſouvenant de cet avis d'un Ancien, qu'il n'y a point d'âge trop avancé pour apprendre. Et c'eſt avec grande raiſon que cet homme ſi ſage n'a point mis de fin ny de bornes à l'étude de la ſageſſe ; car * les premieres ſources de la verité ſont trop loin de nous, pour pouvoir nous flatter, que dés les premieres demarches que nous

* On a lû icy *veritas*, ſelon le manuſcrit du Vatican, & non pas *virtus*, qui n'a point de ſens.

III. CLASSE. AN. 412. faiſons pour la chercher, elle ſe montre à nous dans toute ſon étenduë. Il faut donc, mon tres-ſaint Pere & tres-honoré Seigneur, vous rendre compte d'une conference que nous eûmes entre nous ces jours paſſez quelques-uns de mes amis & moy, & où il ſe dit force choſes, chacun parlant ſelon ce qu'il pouvoit avoir d'eſprit & d'étude.

Le principal ſujet de la converſation étoit neanmoins des diverſes parties de la Rethorique, & c'eſt une matiere qui ne vous eſt pas inconnuë, puiſqu'il n'y a pas bien longtemps que vous en faiſiez des leçons. On diſoit donc combien l'invention demande de penetration & de lumiere, & la diſpoſition de ſoin & de travail; combien il y a de grace dans les figures, de beauté dans les peintures & les deſcriptions, & dans la proportion des expreſſions à la nature & à la qualité des choſes.

D'autres plus touchez de la poëſie la faiſoient valoir : & c'eſt une autre partie de l'éloquence que vous n'avez pas mépriſée, & que vous avez traitée auſſi bien que la premiere, enſorte qu'on vous peut appliquer ce mot de Virgile :

III. CLASSE. AN. 412.

Aux lauriers de vôtre Couronne
*Le lierre * va se meslant.*

Virg. Bucol. Eclog. 8.

* On donnoit aux Poëtes des couronnes de lierre.

On disoit donc combien l'œconomie d'un Poëme contribuë à sa beauté ; combien les metaphores l'embellissent ; combien il est enrichi par les comparaisons, quand elles sont nobles & bien choisies ; & combien il y a de douceur & d'harmonie dans des vers coulans & agreablement variez. Ensuite le discours tomba sur quelque chose de plus élevé, mais qui ne vous est pas moins familier, je veux dire sur la Philosophie, que vous traitez avec toute la subtilité d'Aristote, * mais en même temps avec toutes les graces & toute l'éloquence d'Isocrate. Nous demandions donc ce qu'avoit découvert celuy qui faisoit ses leçons dans le Licée, à quoy aboutit cette incertitude des Academiciens qui paroissent en doute sur tout : ce qu'a trouvé cette autre secte qui s'assembloit au Portique : à quoy va la science des Physiciens ; & ce que c'est que cette volupté des Epicuriens ; enfin quel est le fruit des discours sans fin de tous ces Philosophes, qui n'ont jamais été plus éloignez de la verité, que lorsqu'ils ont presumé d'y pouvoir atteindre.

* Il y a dans le texte latin *aristotelico more tanquam isocraticam*, mais il faut lire *aristotelicam ore tamquam isocratico, &c.* autrement il n'y a pas de sens, & cette conjecture d'un tres habile homme se trouve favorisée par quelques manuscrits.

III. CLASSE. AN. 412.

2. Nous en étions sur ces matieres lorsque tout d'un coup un de la compagnie prenant la parole nous dit : » N'y a-» t'il point icy quelqu'un qui soit instruit » à fond de la doctrine du Christianisme, » & qui puisse resoudre les difficultez qui » m'arrêtent, fixer les doutes qui me tien-» nent en balance, & me determiner à » croire par des raisons ou certaines ou » vraisemblables ? A ces mots tout le monde se taît & se prepare à entendre quelque chose de grand, & celuy qui avoit commencé à parler continua de cette » sorte ; Peut-on croire que le Maître » du monde, qui l'a fait & qui le gou-» verne, se soit renfermé dans le sein d'une » Vierge ; qu'elle l'y ait porté neuf mois ; » qu'elle l'ait enfanté au terme ordinaire » de la grossesse des femmes ; & que tout » cela se soit passé en elle sans interesser » sa virginité ? Quoy, celuy que l'Univers » ne peut contenir a été caché & renfermé » dans le corps d'un enfant sujet à toutes » les infirmitez des autres enfans ; son en-» fance a duré autant que celle des autres, » & il n'est parvenu à l'état d'un hom-» me fait, qu'en passant, comme les autres » hommes, par tous les divers degrez de » l'enfance & de l'adolescence ? Quoy, ce » Maître de toutes choses a été si long-temps

« temps absent du Thrône d'où il preside
« à l'univers ; le soin & le gouvernement
« du monde s'est trouvé transporté dans
« le corps d'un enfant ; on a vû cet hom-
« me Dieu se laisser aller au sommeil, com-
« me les autres hommes ; ne soûtenir sa
« vie que par les alimens ; & éprouver en-
« fin tout ce qui fait impression sur une
« nature mortelle, sans qu'il se soit fait
« connoître pour ce qu'il étoit, par aucun
« signe proportionné à une si grande Ma-
« jesté. Car & les demons chassez, & les
« malades gueris, & les morts resuscitez
« sont peu de chose pour un Dieu ; puis-
« que d'autres en ont fait autant.

Il vouloit aller plus avant ; mais nous l'arrêtâmes, & la compagnie se separa, se reservant de consulter sur cela quelque personne plus éclairée ; & craignant que les erreurs où nous aurions pû tomber, quoiqu'innocemment & sans dessein, ne degenerassent en crime par la temerité qu'il y auroit eû à vouloir entrer inconsiderément dans le secret des Mysteres. Aprés cet aveu de nôtre insuffisance, que nous ne faisons point de difficulté de vous faire, persuadez que nous sommes qu'on ne sçauroit vous rendre trop d'honneur, vous voyez bien ce que nous attendons de vous. Il y va de

Quel respect on avoit pour saint Augustin,

III. CLASSE. AN. 412.

vôtre reputation de resoudre ces questions : l'ignorance se tolere en quelque sorte dans les autres Evêques sans que la Religion en souffre ; mais quand on vient à l'Evêque Augustin, on compte que tout ce qu'il se trouvera qu'il ignore n'est point de la Loy. Que le Dieu tout-puissant vous conserve en santé, mon tres-saint Pere & tres-honoré Seigneur.

& quelle opinion de sa suffisance.

LETTRE CXXXVI. *

* Ecrite l'an 412. C'étoit auparavant la 58. & celle qui étoit la 136. est presentement la 77.

Marcellin prie saint Augustin de resoudre les difficultez que Volusien luy avoit proposées ; & l'avertit que quelques ennemis de la Religion Chrêtienne osoient dire que c'étoit par ennuy, par inconstance, & par legereté que Dieu avoit aboli l'ancienne Loy ; que la doctrine de l'Evangile est contraire au bien des Etats ; & que les Empereurs Chrêtiens avoient fait beaucoup de tort aux affaires de la Republique.

MARCELLIN à son tres-honoré Pere & Seigneur AUGUSTIN : Salut.

I. L'ILLUSTRE Seigneur Volusien m'a lû la lettre de vôtre Sainteté : je l'ay même obligé de la lire à

plusieurs, & comme il ne vient rien de vous que d'admirable & d'exquis, je l'ay admirée dans toutes ses parties. Elle ne pouvoit manquer de plaire, étant aussi pleine qu'elle est des beautez de l'Ecriture, qui la relevent d'autant plus, que le stile en est d'ailleurs sans affectation & sans faste. Ce qu'on y aime encore beaucoup, c'est le soin que vous y prenez d'affermir dans le bien par la force de vos exhortations, un homme qui chancelle encore. Je puis d'autant mieux vous en rendre témoignage que je dispute tous les jours avec luy, selon le peu que j'ay de talent & de lumiere. Car j'ay soin de le visiter fort souvent, comme sa sainte mere m'en a prié, & il a l'honnêteté de me venir voir aussi quelquefois.

III. CLASSE. AN. 412.

Mais quoique les discours de certaines gens, qui sont en grand nombre dans cette Ville, l'ayent empêché jusques icy de s'établir solidement dans la foy, & dans le culte du vray Dieu, ce que vous luy avez écrit l'a tellement touché, que s'il n'avoit point apprehendé de vous importuner par une trop longue lettre, il proteste qu'il se seroit expliqué avec vôtre Sainteté de tout ce qui le tient encore en suspens. Il vous en écrit

III. CLASSE. AN. 412. une neanmoins, où vous trouverez, je m'aſſure, de la pureté, de la clarté, & de l'éloquence, & par laquelle il vous prie de luy reſoudre quelques difficultez. Elles ont été pluſieurs fois rebattuës; & il y a longtemps que l'on connoît toutes les ruſes & tous les détours de ceux qui attaquent le Myſtere de l'Incarnation de Jeſus-Chriſt, & qui voudroient en ruiner la creance. Mais comme je ſçay que ce que vous luy répondrez ſur ce ſujet ſera utile à pluſieurs, j'oſe joindre mes prieres aux ſiennes, & vous conjurer de vous attacher particulierement à bien repondre à ce qu'ils diſent, que Jeſus-Chriſt n'a rien fait que d'autres hommes n'ayent été capables de faire auſſi bien que luy. Car ils nous citent toûjours leur Apollonius & leur Apulée, & autres ſemblables Magiciens, à qui ils ſoûtiennent qu'on a vû faire de plus grands miracles que ceux de J. C.

2. Il y a encore d'autres choſes, que le même Voluſien a dites en preſence de quelques-uns, & qu'il auroit pû joindre aux difficultez qu'il vous propoſe, ſi la crainte de faire une trop longue lettre ne l'en avoit empêché. Mais s'il ne les a pas écrites, il s'en eſt expliqué avec nous. Il diſoit donc que quand on le ſatisfe-

roit aujourd'huy ſur l'Incarnation de Je- « III. CLASSE.
ſus-Chriſt, on auroit bien de la peine à « N. 42.
luy rendre raiſon, pourquoy le Dieu que «
nous adorons, & que nous aſſurons étre « *Difficultez propoſées*
le même que celuy qu'on adoroit ſous « *par Volu-*
l'ancien Teſtament ; a rejetté les An- « *ſien.*
ciens Sacrifices, & veut preſentement «
qu'on luy en offre de nouveaux ? Car on «
ne peut changer que ce qui n'a pas dû «
étre étably ; & ce qui a dû l'étre, n'a pas «
dû étre changé, une choſe bien établie «
ne pouvant, diſoit-il, étre changée ſans «
dereglement & ſans injuſtice. Ainſi cet- «
te diverſité va à faire accuſer Dieu de le- «
gereté & d'inconſtance. «

Il ajoûtoit que ce qui ſe prêche de ce «
Dieu & de ſa doctrine ne convient nul- «
lement à ce qui ſe pratique dans les Re- «
publiques, puiſque l'on dit qu'un de «
ſes preceptes eſt, qu'il ne faut rendre à «
perſonne le mal pour le mal ; qu'aprés « *Rom.* 12
avoir été frappé ſur une jouë il faut ten- « 17.
dre l'autre ; que quand on nous veut ôter « *Math.* 5.
nôtre robe, il faut encore donner le man- « 39. 40. 41. *&c.*
teau ; que ſi quelqu'un nous veut forcer «
de faire mille pas de chemin avec luy il «
en faut faire deux mille. Or tout cela eſt «
contraire aux mœurs & aux uſages de la «
Republique : car qui eſt-ce qui ſe laiſſe «
enlever ſon bien par ſon ennemy ? Qui eſt- «

III. CLASSE. AN. 412

» ce qui ne cherche pas à rendre le mal pour
» le mal aux barbares qui viennent rava-
» ger les Provinces de l'Empire? & ainsi du
» reste : car vôtre Sainteté voit bien qu'on
» en peut dire autant sur chacun des au-
» tres articles. Ce sont donc autant de nouvelles difficultez qu'il croit que l'on pourroit ajoûter à celles qu'il vous propose, & qui d'elles-mêmes sautent aux yeux, quand on n'en diroit rien, puisqu'on a vû, à ce qu'ils pretendent, combien les Empereurs Chrêtiens ont fait de tort à la Republique, pour avoir voulu se conduire selon les maximes de la Religion Chrêtienne.

3. Vôtre Sainteté voit donc, aussi bien que moy, que ces difficultez meritent qu'elle s'attache à les resoudre d'une maniere exacte & précise. Car la reponse qu'on attend d'elle sur cela sera vûë de bien des gens; & il est d'autant plus à desirer qu'elle y satisfasse entierement, que tout cecy s'est passé en presence d'un des principaux d'autour d'Hippone, qui a beaucoup de bien en ce païs-là, & qui donnoit de grandes loüanges à vôtre Sainteté; mais d'un ton mocqueur, assurant qu'il luy avoit proposé ces mêmes difficultez, & qu'elle ne l'avoit nullement satisfait. Je vous conjure donc

de les traiter à fond dans un juste volume : je suis en droit d'exiger cela de vous, puisque vous nous l'avez promis, & que vous ne sçauriez rien faire de plus utile à l'Eglise, sur tout dans ce temps icy. III. CLASSE. AN. 412.

LETTRE CXXXVII.*

Saint Augustin repond à toutes les questions que Volusien luy avoit proposées par la Lettre 135. qui luy donnent lieu d'établir d'une maniere admirable la verité de la Religion Chrêtienne.

* Ecrite la même année que la precedente. C'étoit auparavant la 3. & celle qui étoit la 137. est presentement la 78.

AUGUSTIN saluë en JESUS-CHRIST son tres-excellent fils, le tres-illustre Seigneur VOLUSIEN.

I. J'AY lû vôtre lettre, où j'ay vû un racourcy tres-bien fait d'une longue conversation. J'ay crû que je devois vous faire reponse sans differer, & d'autant plus qu'il se trouve, le plus heureusement du monde, que je suis presentement assez libre des affaires du dehors. J'avois resolu d'employer ce que j'ay de loisir à dicter de certaines choses; mais je remettray ce travail là pour quelque temps. Car aprés vous avoir excité moy-même à me proposer vos questions, il ne seroit CHAP. I.

III. CLASSE. AN. 412. pas raisonnable de differer à y répondre. Or de tout ce que nous sommes de Ministres de Jesus-Christ, & de dispensateurs de sa grace, il n'y en a pas un qui aprés avoir vû ce que vous m'écrivez, se contentât de ne vous instruire dans la doctrine de Jesus-Christ qu'autant qu'il seroit necessaire pour vôtre salut, je dis pour ce salut éternel où nous tendons, & pour lequel nous sommes Chrêtiens, & qui est le seul bien surquoy nous devions compter, puisque cette vie n'est, comme dit l'Ecriture, qu'une vapeur qui n'a pas si-tôt paru qu'elle disparoît & s'évanoüit. *Iac. 4. 15.*

Ce n'est donc pas assez de ne vous donner précisement que les instructions qui vous seroient necessaires pour vous mettre en état de vous sauver : il faut qu'un homme d'un aussi bon esprit, & aussi éloquent que vous étes, puisse encore aider les autres ; & qu'il ait dequoy faire triompher de la stupidité ou de la malignité de quelques gens, le mystere par lequel il a plû à Dieu de nous faire part de sa grace ; & qui, tout adorable qu'il est, n'est regardé qu'avec mépris par de certains petits esprits pleins d'une fausse opinion de leurs forces, quoique bien loin d'être capables de

guerir ce qu'il y a en eux de vicieux & de dereglé, ils ne puissent pas même le réprimer.

III. CLASSE. AN. 412.

2. Vous demandez * s'il est donc possible que le Maître du monde, qui l'a fait & qui le gouverne, se soit renfermé dans le sein d'une Vierge; qu'elle l'ait porté neuf mois; qu'elle l'ait enfanté au terme ordinaire de la grossesse des femmes; & que tout cela se soit passé en elle sans interesser sa virginité. Que celuy que l'Univers ne sçauroit contenir ait été caché & renfermé dans le corps d'un enfant, sujet à toutes les infirmitez des autres enfans; qu'il ne soit parvenu à l'état d'un homme fait qu'en passant, comme les autres hommes, par tous les degrez de l'enfance & de l'adolescence; que ce Maître du monde ait été si long-temps absent du thrône, d'où il preside à l'Univers; & que le soin & le gouvernement du monde se soit trouvé transporté dans le petit corps d'un enfant. Enfin que cet homme Dieu se soit laissé aller au sommeil, comme les autres hommes; qu'il n'ait soûtenu sa vie que par les alimens; & qu'il ait éprouvé tout ce qui fait impression sur une nature mortelle, sans qu'il ait paru ce qu'il étoit par aucun signe proportion-

* Lettre 135. nombre 2.

III. CLASSE. An. 412.

» né à une si grande Majesté. Car, dites-
» vous, & les demons chassez, & les ma-
» lades gueris, & les morts resuscitez sont
» peu de chose pour un Dieu, puisque
» d'autres en ont fait autant. Voilà ce
» qui fut proposé entre plusieurs de vos
» amis par un de l'assemblée. Vous dites
» même qu'il vouloit aller plus avant;
» mais que vous l'en empêchâtes en rom-
» pant la conference, & que vous vous
» reservâtes à consulter sur cela quelque
» personne plus éclairée, de peur que les
» erreurs où vous auriez pû tomber, quoi-
» qu'innocemment & sans dessein, ne
» degenerassent en crime, par la temerité
» qu'il y auroit eu à vouloir entrer incon-
» siderement dans le secret des myste-
» res.

3. Aprés cet aveu de vôtre insuffi-
» sance, vous me dites que c'est moy que
» cette question regarde; & que c'est de
» moy qu'on en attend l'éclaircissement.
» Vous ajoûtez même qu'il y va de ma
» reputation de vous le donner; que l'i-
» gnorance se tolere en quelque sorte dans
» les autres Evêques, sans que la Religion
» en souffre; au lieu que quand on vient
» à l'Evêque Augustin, on compte que
» tout ce qu'il ignore n'est point de la
» Loy. Mais ce n'est pas ainsi qu'il faut

compter : vous avez trop bonne opinion de moy, & vous l'avez conçeuë trop legerement. Ainsi quoiqu'elle vienne d'un grand fonds d'amitié, je vous prie avant toutes choses de vous en défaire, & de me croire sur mon sujet plûtôt que tout autre, si vous m'aimez, & si vous étes pour moy comme je suis pour vous. Car la profondeur des saintes lettres est si grande, que quand je n'aurois fait autre chose depuis mon enfance jusqu'à la derniere vieillesse, que de les étudier ; quand j'aurois apporté à cette étude beaucoup plus d'esprit que je n'en ay ; quand je m'y serois appliqué de toutes mes forces, & que j'aurois eu tout le loisir necessaire pour cela, j'y ferois encore tous les jours de nouvelles découvertes.

III. CLASSE. AN. 412.

Modestie de saint Augustin.

Profondeur des saintes Ecritures.

Ce n'est pas qu'il soit si difficile d'arriver à ce qu'il est necessaire d'en sçavoir pour se sauver ; mais aprés même qu'on y a penetré par la foy jusques aux choses sans quoy il n'y a ny pieté, ny bonne vie, il en reste encore tant à découvrir, & l'on trouve, à mesure qu'on avance, que les voiles & les figures mysterieuses qui les cachent sont en si grand nombre, & qu'il y a une si grande profondeur de sagesse, non seule-

III. CLASSE. AN. 412.

ment dans les choses, mais dans les paroles qui les expriment, que les meilleurs esprits & les plus desireux d'apprendre, & qui ont donné le plus de temps à cette étude, éprouvent tous les jours la verité de cette parole de la

Eccli. 18. 6.

même Ecriture : *Quand l'homme croira avoir achevé, il n'en sera qu'au commencement.*

CH. II.

Fausses idées sur l'Incarnation de Jesus-Christ.

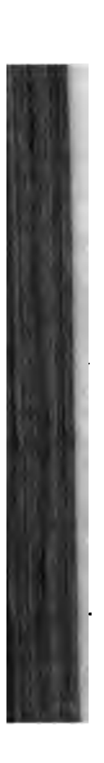
4. MAIS sans nous étendre davantage sur ce sujet, venons à ce que vous demandez. Sur cela vous devez sçavoir avant toutes choses que la Doctrine Chrêtienne ne dit pas que Dieu se soit enfermé de telle sorte dans la chair dont il s'est révêtu, & sous laquelle il est né d'une Vierge, qu'il ait perdu ou abandonné le gouvernement de l'Univers, & qu'il en ait transporté le soin dans ce corps, comme une matiere qu'il auroit ramassée pour l'y renfermer. Toutes ces idées ne viennent que de ce que les hommes ne sont capables de concevoir que des corps, ou plus grossiers comme la terre & l'eau, ou plus subtils comme l'air & la lumiere, qui de quelque subtilité qu'ils soient sont toûjours des corps, incapables d'étre tout entiers par tout, & qui ont autant de parties differentes, qu'il y a de differentes parties

dans l'eſpace qu'ils rempliſſent, en ſorte que les plus petits corps, non plus que les plus grands, ne ſont pas tout entiers dans chaque partie de l'eſpace qu'ils occupent, mais répondent aux diverſes parties de cet eſpace par autant de parties de leur ſubſtance. Ainſi il n'appartient qu'aux corps d'être reſerrez ou étendus, condenſez ou rarefiez, & de recevoir diminution ou augmentation de parties. Ce ſont-là des conditions de la nature des corps; mais celle de l'ame eſt bien differente, & à plus forte raiſon celle de Dieu, qui eſt le Createur de l'ame auſſi bien que du corps. Quand on dit donc que Dieu eſt par tout, & qu'il remplit tout le monde, ce n'eſt pas comme l'eau, l'air, ou la lumiere même le pourroient remplir, en ſorte qu'une plus petite partie de la ſubſtance de Dieu rempliſſe une plus petite partie du monde, & une plus grande une plus grande. Dieu eſt par tout ſans qu'aucun lieu le contienne, il vient ſans ſortir d'où il étoit, il s'en va ſans ſortir d'où il vient.

III. CLASSE. AN. 412.

Fauſſes idées ſur l'immenſité de Dieu.

5. Cela étonne l'eſprit de l'homme, & parce qu'il ne le comprend pas, peut-être qu'il ne le croit pas; mais s'il méconnoît ſon Dieu, qu'il ſe conſidere luy-même; que ſon ame s'éleve un peu, s'il



les plus grands eſprits que de
au deſſus de leurs ſens, & de
leurs penſées des impreſſions
commerce perpetuel des corps a f
nous. Examinons donc au moi
ſens corporels un peu plus att
ment que l'on ne fait d'ordinair
ſens ſont au nombre de cinq ; &
qu'on les appelle *corporels*, ils n
roient ſubſiſter ſans ame non pl
ſans corps ; car il faut étre vivan
ſentir, & l'on n'eſt vivant que p
me. Il faut auſſi à l'ame un corps
organes corporels pour ſentir, c'eſ
pour voir, pour entendre, en un m
exercer les fonctions de tous le
Que l'ame raiſonnable faſſe d
tention à ce que je viens de d
qu'elle conſidere les ſens de ſon

rties qui le composent, il n'est vivant
le dans son corps. Comment est-ce
nc que l'ame, qui ne vit que dans son
rps, sent ce qui est hors de son corps ?
r ne voyons-nous pas dans le Ciel,
Soleil & les autres astres, qui non
lement sont hors de nos corps, mais
ssi en sont tres-éloignez ? Or voir
est-ce pas sentir, & la veuë n'est-
le pas le premier & le plus excellent
tous les sens ? Dira-t'on que l'a-
e est dans le Ciel aussi bien que dans
n corps, puisque la vie & le senti-
ent sont inseparables, & qu'il faut qu'il
ait de la vie par tout où le sentiment
trouve ? Ou dira-t'on que l'ame sent
ême au de là du lieu où elle vit, puis-
l'encore qu'elle ne vive que dans son
rps, son sentiment porte jusques où
nt les objets à quoy la veuë peut at-
indre ? Vous voyez donc combien on
uve d'obscurité dans ce qui appar-
nt à ce sens même, le plus lumineux
tous, que nous appellons la veuë ; &
trouvons-nous pas la même chose
ns l'oüye ? Car ce sens là s'étend en
elque maniere hors du corps aussi
n que l'autre, puisque nous ne dirions
s comme nous faisons tous les jours,
se fait du bruit là dehors, si nous ne

III. CLASSE. AN. 412.

sentions où le bruit se fait. Nous vivons donc aussi là où nous entendons, & par consequent hors de nôtre corps ; car comment sentir où l'on ne vit pas, puisqu'il n'y a point de sentiment sans vie?

6. L'action des trois autres sens est renfermée en eux-mêmes, & quand on en pourroit douter à l'égard de l'odorat, il est hors de doute, à l'égard du goût & du toucher que nous ne sentons que dans nôtre propre chair ce que nous appercevons par ces deux sens. Mais laissant à part ces trois derniers, ce qui se passe à l'égard de la veuë & de l'oüye, donne toûjours merveilleusement à penser, comment il est possible que l'ame sente où elle ne vit pas, ou qu'elle vive où elle n'est pas ? Car est-elle ailleurs que dans son corps ? cependant elle sent hors de son corps ; puisque voir & entendre, c'est sentir. Or si elle voit & entend hors de son corps, elle sent donc hors de son corps ; & ainsi il faut ou qu'elle vive où elle sent, & par consequent qu'elle y soit aussi bien que dans son corps, ou qu'elle sente dans les lieux même où elle ne vit pas ; ou qu'elle vive dans ceux-mêmes où elle n'est pas.

De ces trois partis, il n'y en a aucun qui m'étonne, & à quoy l'on se puisse

ranger

ranger ſans quelque ſorte d'abſurdité. Cependant ce n'eſt que d'un ſens mortel & corruptible que nous parlons : que doit-ce donc étre que l'ame même, conſiderée hors des ſens, & dans cette intelligence pure où elle raiſonne de tout cecy ? car ce n'eſt pas par les ſens qu'elle juge des ſens. Et aprés cela nous traiterons d'incroyable, & nous trouverons au deſſus de la toute-puiſſance de Dieu ce qu'on nous dit que le Verbe de Dieu, par lequel toutes choſes ont été faites, a ſçû prendre un corps dans le ſein d'une Vierge, & ſe rendre ſemblable aux hommes ſans rien perdre de ſon immortalité, ſans qu'il ſoit arrivé aucun changement à ſon éternité ; ſans déchoir de ſa puiſſance, ſans abandonner le ſoin & le gouvernement de l'Univers, ſans ſortir du ſein de ſon Pere, c'eſt à dire de cette lumiere inacceſſible où il habite en luy & avec luy ?

III. CLASSE. AN. 412.

Qu'aprés ce que nous voyons de merveilleux en nous mêmes, ce que la foy nous propoſe de merveilleux ne ſe doit pas rejetter comme incroiable.

Jean 1. 3.

1. *Tim.* 6. 16.

7. Or quand je vous parle du Verbe, ou de la parole ineffable de Dieu, gardez-vous bien de la concevoir comme une parole qui paſſe, en ſorte que dans cette parole, il y ait eu quelque choſe qui aprés avoir été ne ſoit plus preſentement. Le Verbe de Dieu demeure toûjours ce qu'il eſt ; & il eſt tout entier

Verbe de Dieu quelle idée il en faut avoir.

III. CLASSE. AN. 412.

par tout. Quand on dit donc qu'il vient, ou qu'il s'en va, cela ne veut dire autre chose sinon qu'il se montre ou qu'il se cache. Car qu'il soit visible ou caché, il est toûjours present par tout, comme la lumiere est presente aux yeux d'un aveugle, aussi bien qu'à ceux d'un homme qui voit clair, quoy qu'il soit vray de dire, en un autre sens, qu'elle n'est presente qu'à l'un, & non pas à l'autre; & comme la même voix est presente aux oreilles d'un sourd aussi bien qu'à celles d'un homme qui entend, quoiqu'elle ne soit sensible qu'à l'un, & non pas à l'autre. Qu'y a-t'il de plus admirable que ce qui arrive à l'égard de nos paroles & des sons de nôtre voix, quoique ce soient des choses qui n'ont point d'étre subsistant, & qui ne font que passer, en sorte qu'il faut que la premiere syllabe ne soit plus pour que la seconde commence d'étre & de se faire entendre? Cependant comme lors qu'il n'y a qu'un homme qui nous écoute, il entend tout ce que nous disons; lorsqu'il y en a deux chacun entend tout, & entend autant que l'autre; & si c'est une multitude qui nous écoute, quelque grande qu'elle puisse étre, les sons de nôtre voix ne se parta-

gent pas entre tous, comme on partage- III. CLASSE.
roit de l'argent, ou quelque chose à man- AN. 412.
ger, mais ce que nous disons est tout entier pour tous, & tout entier pour chacun. Sera-t'il donc encore incroyable aprés cela que ce que nous voyons que la parole de l'homme, qui ne fait que passer, est à l'égard des oreilles, le Verbe de Dieu, qui subsiste éternellement, le soit à l'égard de toutes choses; en sorte que comme l'une est entenduë toute entiere, & tout à la fois, de toute une multitude, l'autre soit aussi tout entiere par tout, & tout à la fois?

8. Il ne faut donc pas que le peu d'étenduë du corps de Jesus-Christ enfant, nous fasse craindre qu'une aussi grande* Majesté que celle de Dieu y ait été bien resserrée. Car la grandeur de Dieu n'est pas une grandeur d'étenduë, mais de vertu & de puissance: aussi s'est-il plû à faire paroître ses merveilles dans les plus petites choses. C'est pour cela que sa Providence a donné un sentiment plus exquis aux fourmis & aux abeilles, qu'aux asnes & aux chameaux; que d'une aussi petite semence que les grains qui se trouvent dans les figues, il fait naître d'aussi grands arbres que les figuiers, au lieu que d'autres semences

* Au lieu de *tantas*, que porte le texte en cet endroit, on a lû *tantus*, qui revient bien mieux au sens, & qui est authorisé par 19. manuscrits.

Grandeur de Dieu, de quel genre.

Merveilles de la toute-puissance de Dieu, dans la nature.

III. CLASSE. AN. 412.

beaucoup plus grosses ne produisent que des plantes beaucoup plus petites; qu'il a donné à un aussi petit organe que la prunelle, la vertu de parcourir dans un instant la moitié du Ciel; que d'un point, qui est comme le centre du cerveau, il fait sortir les cinq branches des nerfs, qui servent aux cinq differentes sensations, & se partagent dans les organes à quoy ils sont destinez; & que par le mouvement d'une aussi petite partie que le cœur, il porte la vie dans toute la masse du corps, par où, aussi bien que par une infinité d'autres merveilles semblables, ce Dieu qui est également grand en tout, nous découvre ses grandeurs dans les plus petites choses.

C'est par la grandeur de cette même Puissance, qui sçait se renfermer dans ce qu'il y a de plus resserré, sans y étre ny contrainte ny resserrée, qu'il a rendu une Vierge feconde, sans que rien d'exterieur ny d'étranger ait contribué à la faire devenir mere. C'est par cette même Puissance qu'ayant uny une ame raisonnable au corps qu'il a formé dans le sein de cette Vierge, il s'est uni luy-même à cette ame & à ce corps; que sans aucun changement qui le dégrade, il a operé dans cet homme un changement qui

Ce qui s'est passé dans l'incarnation du Verbe.

l'ânnoblit ; & qu'il a bien voulu, par un effet de sa bonté, entrer en communauté avec luy du nom & de la qualité d'homme, & luy faire part en même temps du nom & de la dignité de Dieu. C'est cette même Puissance qui au bout des neuf mois a fait sortir le corps de cet Enfant du sein vierge de Marie, sans aucune lesion de sa virginité, par une merveille semblable à celle, par laquelle ce même corps, devenu grand, est entré dans le Cenacle les portes fermées. Or dans tout cela il n'y auroit plus rien d'admirable, si on en pouvoit rendre raison, ny rien de singulier, s'il y en avoit des exemples. CONCEVONS que Dieu peut faire des choses qui nous sont incomprehensibles ; & qu'il n'y a point d'autre raison à rendre de ces merveilles que la puissance de celuy qui les a operées.

III. CLASSE. AN. 412.

De quelle maniere la sainte Vierge a enfanté Jesus-Christ.

Jean 21.26.

9. QUE si cet Homme-Dieu s'est laissé aller au sommeil ; s'il a soûtenu sa vie par les alimens, & s'il a éprouvé tout ce qui fait impression sur une nature mortelle, ç'a été pour convaincre les hommes qu'il étoit veritablement homme, & que pour avoir été uni à la nature de Dieu, il n'avoit pas perdu la nature d'homme. Avec tout cela il s'est trouvé

CH. III.

Pourquoy Jesus-Christ s'est assujetti à tous les besoins des autres hommes.

III. CLASSE. AN. 412. des heretiques qui se faisant de fausses idées de la grandeur & de la puissance de Jesus-Christ, n'ont point voulu reconnoître en luy de nature humaine, quoique ce soit par son union à cette nature que Dieu a signalé la grace, par laquelle celuy en qui resident tous les thresors de la science & de la sagesse, sauve ceux qui croyent en luy, & communique la foy à ceux qu'il luy plaît d'élever jusqu'à la contemplation éternelle de la verité. Que seroit-ce donc si le Tout-puissant, au lieu de faire naître d'une mere cet homme auquel son Verbe s'est uni, l'avoit creé quelque autre part, & l'avoit exposé tout d'un coup aux yeux des hommes? Que seroit-ce si on ne l'avoit point vû passer par tous les degrez de l'âge, & qu'il n'eût ny mangé ny dormi; n'auroit-ce pas été donner lieu à l'erreur de ces heretiques? Qui auroit pû croire aprés cela que cet Homme, uni au Verbe, eût été un Homme veritable, & de même nature que les autres; & cette conduite toute miraculeuse n'auroit-elle pas rendu inutiles les conseils de sa misericorde? Il falloit donc que ce Mediateur d'entre Dieu & les hommes, en réünissant les deux natures dans l'unité d'une même personne,

Col. 2. 3.

1. Tim 2. 5.

relevât par des choses extraordinaires, ce qui paroissoit en luy d'ordinaire & de commun, & qu'il temperât aussi par ces choses communes & ordinaires, ce qui paroissoit en luy de miraculeux.

III. CLASSE. AN. 412.

10. Mais pour revenir aux merveilles de la Toute-puissance de Dieu, y a-t'il rien que de merveilleux dans ce que Dieu produit tous les jours par les divers mouvemens des choses creées, quoiqu'à force de le voir nous ayons cessé de l'admirer ? Il y a une infinité de choses qui d'un côté sont si communes que nous les foulons aux pieds sans daigner y faire attention, mais qui d'ailleurs sont si admirables qu'elles nous jettent dans l'étonnement dés que nous nous arrêtons à les considerer. Quand il n'y auroit que la vertu des semences, combien enferment-elles de proprietez differentes ? Quelle force, quel principe de vie, quelle activité cachée, quels grands effets prests à sortir d'une si petite cause ? Ce même Dieu qui dans la nature a produit les premieres semences des plantes sans les avoir tirées d'autres semences, a donc bien pû se former un homme sans le secours de ce qui, dans le cours ordinaire, est le principe de la generation. Il a voulu que son corps s'accrût

III. CLASSE. AN. 412. par le progrez du temps, & la succession des divers âges, comme il a composé le cours des siecles des divers changemens des temps, mais sans qu'il luy en soit arrivé aucun; car de ce qui compose Jesus-Christ, pour parler ainsi, il n'y a que ce qui a commencé dans le temps qui se soit accru avec le temps, mais pour le Verbe qui a fait les temps, & qui *étoit dés le commencement*, il a choisi & marqué un temps pour s'unir à une chair mortelle, mais sans se changer en chair, ny devenir sujet au temps. Dieu a élevé l'homme jusqu'à luy, mais sans sortir de luy-même, & sans cesser d'être ce qu'il étoit.

Jean 1. 1.

11. Il y en a qui demandent raison de cette union ineffable qui ne s'est faite qu'une seule fois, & qui voudroient qu'on leur fit entendre comment Dieu & l'homme ont pû s'unir assez étroitement pour ne faire qu'une même personne. Mais comprennent-ils comment un ame & un corps peuvent être unis assez étroitement pour n'en faire qu'une, & sont-ils en état de rendre raison de cette union qui se fait tous les jours? Comme donc ce qui fait un homme est un corps & une ame unis en unité de personne, ainsi ce qui fait le Christ, c'est

Vnion de l'ame & du corps, aussi peu connuë que celle du Verbe & de l'homme.

Dieu & l'homme unis tout de même en unité de personne. Dans l'un il y a un mélange & un tout composé d'une ame & d'un corps ; & dans l'autre, un mélange & un tout composé d'un homme & d'un Dieu. Mais quand nous parlons icy de mélange, qu'on écarte les idées qui nous restent des impressions des sens, & qu'on ne se figure pas un mélange comme celuy de deux liqueurs, qui se confondent ensemble en se mêlant, en sorte qu'aucune des deux ne demeure en son entier, ny même comme celuy de l'air & de la lumiere qui ne s'altere point en se mêlant avec l'air.

III. CLASSE. AN. 412.

Continuation de l'explication de l'incarnation du Verbe.

Comme donc la personne d'un homme est un mélange d'une ame & d'un corps, la personne du Christ est un mélange d'un Dieu & d'un Homme. Car le Verbe en s'unissant à une ame qui avoit un corps, s'est uni au corps aussi bien qu'à l'ame. L'un se fait tous les jours pour multiplier les hommes ; l'autre s'est fait une seule fois pour sauver les hommes ; & de ces deux unions, ou mélanges, celle de deux choses incorporelles doit faire moins de peine à croire, que celle de deux choses, l'une corporelle & l'autre incorporelle. Or comme l'ame, quand elle n'a point de fausses idées de

III. CLASSE. AN. 412.

sa propre nature, conçoit qu'elle est corporelle, à plus forte raison doit-e concevoir le Verbe de Dieu com quelque chose d'incorporel. Ainsi mélange du Verbe de Dieu avec u ame doit être plus aisé à croire, que c luy d'une ame avec un corps. Cepe dant nous voyons celuy-cy dans no mêmes : nous ne devons donc pas voir de peine à croire l'autre en Jesu Christ, comme la foy nous l'ordonn Car si les deux nous étoient égalem inconnus, & qu'on nous ordonnât les croire, ne demeurerions-nous d'accord que le mélange de deux c ses incorporelles est plus aisé, que c d'une chose corporelle & d'une inco relle, si toutefois ce qui s'est att au terme de *mélange*, par l'usage commerce des choses corporelles, la nature est toute differente d les dont nous parlons, & qui nou connuës sous d'autres idées, nou met de nous servir de ce terme sujet ?

Vnion du corps & de l'ame, plus inconcevable que celle de deux choses incorporelles.

12. Ce Verbe de Dieu donc, l Pere, Eternel comme luy, & qu

1.Cor.1.24. la puissance & la sagesse de Dieu

Sap. 8. 1. avec force d'une extremité à l' c'est à dire depuis la creature rai

ole, jusqu'à la creature inanimée, & III. CLASSE. AN. 412.
dispose tout avec douceur, cette sages-
se, dis-je, qui est presente par tout sans
se laisser voir nulle part, sans qu'aucun
lieu la renferme, ny que la difference
des lieux la partage, & qui n'étant ny
massive ny étenduë, est toute entiere en
chaque chose, s'est unie à un homme
d'une maniere infiniment élevée au des-
sus de celle dont elle est dans les autres
creatures, & a fait d'elle-même & de cet
homme, un seul Jesus-Christ Mediateur 1.Tim.2.5.
entre Dieu & les hommes, égal au Pere
selon sa divinité, & moindre que luy
selon sa chair, c'est à dire selon son
humanité; immortel & immuable selon
cette divinité par laquelle il est égal au
Pere, & en même temps mortel & ca-
pable de changement, selon l'infirmité
de la nature qui luy est commune avec
nous.

Ce Verbe de Dieu dans le temps qui luy
étoit connu, & où il avoit arrêté avant
tous les siecles de paroître revêtu de cette
humanité avec laquelle il ne fait qu'un
même Christ, est donc venu enseigner
les hommes, & leur fournir les secours
necessaires pour arriver au salut éternel.
Il est venu les enseigner en confirmant
& scellant, pour ainsi dire, par sa pre-

III. CLASSE. AN. 412.

sence & par son autorité, non seulement ce qui avoit été dit par les Prophetes, qui n'ont dit que des veritez, mais même tout ce qui a été dit de vray par les Philosophes & le reste de vos Autheurs jusques aux Poëtes-mêmes, car qui peut nier qu'il ne se trouve des veritez dans leurs ouvrages parmy un grand nombre de faussetez ? Une telle authorité étoit principalement necessaire à ceux qui n'auroient sçû découvrir & discerner les veritez particulieres dans cette verité primitive où elles resident, & qui avant même que de s'être unie à une nature humaine, éclairoit & assistoit * tous ceux qui étoient capables de ses lumieres. Or entre les autres leçons que le Fils de Dieu a faites aux hommes, voicy une des plus importantes & des plus salutaires. Ils étoient pour la pluspart touchez d'un extrême desir d'atteindre la divinité : mais comme d'un côté ils s'imaginoient que c'étoit par l'entremise des puissances aëriennes, qu'ils regardoient comme des Dieux, & par le culte de ces mêmes Puissances, qui étoit un culte sacrilege plûtôt que religieux, qu'on pouvoit trouver auprés de Dieu l'accez qu'ils y cherchoient; & que d'ailleurs, il y avoit bien moins

* Il faut lire icy dans le latin *ipsa aderat*, au lieu de *ipse*.

le pieté que d'orguëil dans cette recher- III. CLASSE.
che, elle n'avoit servi qu'à faire entre AN. 412.
eux, & les demons une espece d'affinité, 1.Cor.1.24.
& à donner lieu à ces esprits orguëilleux de les tromper, en se faisant passer pour Anges de lumiere. Voilà surquoy Jesus-Christ les a desabusez ; & son Incarnation leur a fait voir que ce Dieu, qui leur paroissoit si éloigné d'eux, qu'ils croyoient ne pouvoir aller à luy que par les puissances qui tinssent le milieu entre luy & eux, étoit si prés de nous, & si accessible à la pieté des hommes, qu'il avoit même daigné s'unir à un homme, & faire un tout avec l'ame & le corps de cet homme, par une union aussi étroite que celle de l'ame & du corps, sans toutefois participer à la mutabilité à quoy nous voyons que l'ame est sujette aussi bien que le corps, Dieu n'en pouvant jamais contracter aucune.

Par où Dieu est accessible aux hommes.

Voilà par où Jesus-Christ est nôtre science & nôtre sagesse, comme il est 1.Cor.1.24.
nôtre secours & nôtre force par la grace de la foy qui vient de luy, sans quoy les hommes ne sçauroient surmonter leurs cupiditez, & dont le merite efface les fautes legeres où ce qui reste en nous de cupidité nous fait tomber.

Par où Jesus-Christ est nôtre force.

C'est donc par la vertu des leçons tou-

III. CLASSE. AN. 412.

Effet de la manifestation de la Doctrine de Iesus-Christ

tes divines de Jesus-Christ que nous voyons que les plus grossiers & les plus ignorans, & jusques aux femmes les plus simples, sont presentement persuadez que l'ame est immortelle, & qu'il y a une autre vie aprés celle-cy ; ce qui n'avoit commencé d'être porté chez les Grecs que par Pherecides Assirien, qui par cette doctrine toute nouvelle fit une si grande impression sur l'esprit de Pitagore Samien, que d'Athlete, qu'il étoit, il devint en un instant Philosophe. Ainsi la doctrine de Jesus-Christ fait que nous pouvons dire avec Virgile,

Virgile. Eclog. 4.

Les parfums du Levant naissent dans nos campagnes,

comme la force de la grace, dont il est la source, fait que nous pouvons luy appliquer ces autres vers du même Poëte :

Virgile. Eclog. 4.

Sous vos auspices les pechez,
Dont nous pouvons encore être entachez
Ne nous laissent plus rien à craindre ;

car cela ne se peut dire que de luy.

CH. IV.

„ 13. MAIS, dit-on, il n'a paru en luy
„ rien de proportionné à une si grande
„ Majesté, puisque & les demons chassez,
„ & les malades gueris, & les morts re-
„ suscitez, sont peu de chose pour un Dieu,

sur tout quand on considere que d'autres en ont fait autant. Nous demeurons d'accord que les Prophetes ont fait de semblables miracles, puisque les plus grands de tous ceux-là, c'est d'avoir rendu la vie à des morts, & que nous trouvons qu'Elie & Elisée l'ont fait. Quant aux pretendus miracles des Magiciens, c'est à ceux qui malgré tout ce que dit Apulée pour se défendre de magie, s'efforcent de l'en convaincre, & pretendent-même le loüer par là plûtôt que le décrier, c'est à ceux-là, dis-je à voir si les Magiciens ont resuscité des morts. Ce que nous trouvons dans l'Ecriture c'est que les Magiciens d'Egypte, quelque habiles qu'ils fussent dans cet art diabolique, furent vaincus par le serviteur de Dieu Moïse, qui pendant que ces malheureux, par le secours de leur art sacrilege, operoient quelques merveilles apparentes, rendoit tous leurs efforts inutiles par la seule invocation du nom de Dieu.

Mais enfin tous ces faiseurs de miracles, c'est à dire & Moïse & les Prophetes, ont tous prophetisé JesusChrist, & luy ont rendu leurs hommages, l'annonçant, non comme un homme qui les dût égaler ou surpasser en fait de mi-

« III. CLASSE. « AN. 412.

Réponse à ceux qui trouvent les miracles de Iesus-Christ peu proportionnez à ce qu'il est.

3. *Rois* 17. 22. 4. *Rois.* 4. 35.

Exod. 7. &c.

Magiciens d'Egypte confondus par Moïse.

Iesus-Christ reconnu & annoncé par tous les faiseurs de miracles.

III. CLASSE. AN. 412.

racles, mais comme le Seigneur & le Dieu de tous, fait Homme pour l'amour des hommes. S'il a donc fait des miracles de même genre que ceux des Prophetes, c'est parce qu'il étoit à propos qu'il fît par luy-même ce qu'il avoit fait par eux. Mais il en a dû faire aussi qui luy fussent particuliers, comme de naître d'une Vierge, de resusciter, & de monter au Ciel. Si on trouve encore que ceux-là soient peu de chose pour un Dieu, je ne sçay ce qu'on peut desirer de plus.

Miracles particuliers à Iesus-Christ.

14. Voudroit-on qu'il eût fait ce qu'il n'a pas dû faire étant revêtu de chair? C'est luy qui a creé le monde; car c'est par ce Verbe qui étoit au commencement, qui étoit en Dieu, & qui étoit Dieu luy-même, que toutes choses ont été faites. Falloit-il donc, aprés s'être uni à nôtre nature, qu'il creât un autre monde, pour nous convaincre que c'étoit par luy que le monde avoit été fait? Ne voit-on pas qu'un monde ny plus grand, ny aussi grand que celuy-cy, ne se pouvoit faire dans celuy-cy, & s'il en avoit fait un moindre, ne diroit-on pas encore que ce seroit peu de chose pour un Dieu? Mais au lieu d'un nouveau monde qu'il n'étoit pas à propos de faire, il a fait dans

Ioan. 1. 2. & 3.

dans le monde des choſes toutes nouvelles. Car de faire naître d'une Vierge, l'homme auquel il s'eſt uni ; de paſſer de la mort à la vie qui ne finit point ; & de s'élever au deſſus des Cieux, c'eſt peut-étre quelque choſe de plus grand que d'avoir fait le monde.

III. CLASSE. AN. 412.

On dira peut-étre qu'on ne croit pas que ces merveilles ſoient arrivées : mais que faire à des gens qui mépriſent les miracles ordinaires, & qui ne veulent pas croire les plus grands ? On veut bien croire que Jeſus-Chriſt a rendu la vie à des morts, & on le croit parce que d'autres l'ont fait, & qu'on trouve que c'eſt peu de choſe pour un Dieu : mais que le Fils de Dieu ſe ſoit formé un corps d'une Vierge, qu'il ait rendu la vie à ce corps après ſa mort, & qu'il l'ait enlevé dans le Ciel, c'eſt ce qu'on ne veut point croire, parce que perſonne n'en a fait autant, & que cela n'appartient qu'à un Dieu. Ainſi chacun croira ce qui luy paroîtra aiſé à comprendre, quoiqu'il ne le ſoit pas à faire ; & ce qui paſſe ſon intelligence, il le rejettera comme fabuleux. A Dieu ne plaiſe que vous ſoyez de ceux-là.

Injuſtice des ennemis de la foy Chrétienne.

15. On pourroit traiter tout cecy plus au long, & déveloper tous les replis

III. CLASSE. AN. 412.

Foy necessaire pour l'intelligence des mysteres.

Oeconomie de la conduite de Dieu sur ceux à qui il avoit confié ses promesses.

des mysteres necessaires à sçavoir ; mais il faut pour cela que la foy ouvre l'intelligence, que l'infidelité tient fermée. Or qui pourra refuser de croire, quand il considerera toute la suite des choses, depuis le commencement jusques à present ; & cette succession des temps dont les evenemens se tiennent & se rapportent si bien, que les derniers rendent témoignage de la verité des premiers, & en deviennent des preuves incontestables.

Gen. 12. 2. Dieu tire d'entre les Chaldeens un homme qu'il avoit doüé d'une foy & d'une pieté singuliere, & le choisit pour luy reveler & luy confier ses promesses, qui ne devoient étre accomplies qu'aprés plusieurs siecles, & dans les derniers temps du monde, & luy predit *Gen. 12. 3.* que toutes les Nations seroient benies dans sa race. Cet homme qui ne connoissoit & n'adoroit point d'autre Dieu que le Dieu veritable, Createur de l'Univers, *Gen. 21. 2.* engendre un fils dans sa vieillesse, d'une femme à qui l'âge aussi bien que la sterilité avoient ôté toute esperance d'avoir des enfans.

Exod. 1. 7.

Origine du peuple de Dieu, ses diverses avantures.

De ce fils sort un grand peuple, qui s'accroît prodigieusement en Egypte, où les dispositions de la Providence, qui

se marquoit de jour en jour par de nouvelles promesses, & par les effets dont elles étoient suivies, avoit fait passer cette race des contrées d'Orient. Dieu tire d'Egypte cette Nation devenuë puissante, & l'en tire par les plus étonnans de tous les miracles, la conduit & l'établit dans la terre promise, d'où elle chasse les Nations impies qui l'habitoient; & enfin il l'éleve jusqu'à en faire un Royaume florissant. Ensuite ce peuple se laissant aller au peché, & par une insolence sacrilege venant à offenser diverses fois celuy qui l'avoit comblé de tant de bienfaits, Dieu le châtie de diverses calamitez, entremêlées neanmoins de prosperitez & de douceurs, à mesure qu'il revenoit à reconnoître son Dieu, qui le conduit ainsi jusques au temps de l'Incarnation & de la manifestation de Jesus-Christ, c'est à dire de ce Fils & de ce Verbe de Dieu fait Homme, prédit ou figuré perpetuellement par toutes les promesses faites à ce peuple, & par tout ce qu'il y avoit eu parmy eux, Propheties, Sacerdoce, Sacrifices, Temple, Sacremens; toutes ces choses n'ayant servi qu'à predire, chacune en sa maniere, que le Christ viendroit dans une chair visible & mor-

III. CLASSE. AN. 412. *Exod.* 12. 41. *Exod.* 7. &c. *Ios.* 13. 7. *Nom.* 21. 24. 33. & 35.

Iesus-Christ marqué & figuré en mille manieres dans l'ancien Testament.

III. CLASSE. AN 412. Act. 26. 23.

Precis de toutes les Propheties.

telle, qu'il mourroit, qu'il resusciteroit, qu'il monteroit au Ciel, que la puissance de son nom luy donneroit par toute la terre des peuples qui luy seroient consacrez, & que ceux qui croiroient en luy y trouveroient la remission de leurs pechez, & leur salut éternel.

Avenement de Iesus-Christ.

En luy s'accomplissent les Propheties.

Act. 2. 1. & 4.

Peinture de la naissance & de l'etablissement de l'Eglise.

Ibid. v. 38.

16. Jesus-Christ vient donc enfin; & dans sa naissance, dans sa vie, dans ses discours, dans ses actions, dans ses souffrances, dans sa Mort, dans sa Resurrection, & dans son Ascension, s'accomplissent tous les Oracles des Prophetes. Il envoye le Saint Esprit, il en remplit les Fidelles assemblez dans une même maison, attendans & demandans par leurs prieres ce don du Ciel qui leur avoit été promis. Tout pleins de ce divin Esprit, ils parlent toutes sortes de langues; ils attaquent courageusement les erreurs; ils prêchent les veritez qui nous sauvent; ils exhortent les hommes à faire penitence de leurs pechez, & leur promettent qu'ils en obtiendront le pardon de la misericorde de Dieu. Non seulement ils prêchent la veritable Religion, & la veritable pieté, mais afin qu'on ne puisse douter de ce qu'ils prêchent, ils le confirment par les miracles les plus capables d'en établir la verité.

Cependant la rage des Infidelles s'allume contre eux ; mais comme ils ne souffrent rien qui ne leur ait été predit, leurs souffrances mêmes les fortifient dans l'esperance de ce qui leur a été promis, & les rendent encore plus fidelles à dispenser aux hommes les veritez dont ils sont chargez. Quoyqu'en petit nombre ils parcourent toute la terre ; ils convertissent toutes les nations avec une facilité admirable ; ils croissent au milieu de leurs ennemis, & se multiplient à force de persecutions ; & tous les maux qu'on leur fait souffrir ne servent qu'à les répandre jusques aux extremitez du monde. D'une poignée de gens qu'ils étoient, grossiers, ignorans & méprisez, ils se trouvent tout d'un coup éclairez, & celebres par tout le monde, & multiplient avec une vitesse incroyable, faisant plier * sous le joug de Jesus-Christ les plus grands esprits, les plus éloquens, les plus subtils, & les plus sçavans hommes du monde, dont ils font non seulement des Sectateurs, mais des Predicateurs de la doctrine du salut & de la veritable pieté Dans les divers retours des adversitez & des prosperitez qui leur arrivent, ils ne songent qu'à soûtenir courageusement les unes, & à user so-

III. CLASSE. AN. 412.

Apôtres triomphent de la persecution.

Succez prodigieux de la predication des Apôtres.

* Le texte latin est mal ponctué en cet endroit : il faut une virgule aprés *paucissimis* ; & un point ou tout au moins deux points aprés *multiplicantur*. Car c'est un autre sens qui recommence ; & *praeclarissima ingenia*, est un accusa-

III. CLASSE. AN 412.

tif pluriel & non pas un nominatif.

brement des autres, & lorsqu'ils voyent que le monde tend à sa fin, & que le débris de toutes choses l'annonce, leur esperance se ranime; & se souvenant que même ces marques du declin du monde ont été prédites, ils attendent avec plus de confiance que jamais la felicité de la celeste patrie.

L'Eglise victorieuse des persecutions par sa patience.

Pendant que l'Eglise de Jesus-Christ combat de cette sorte, les nations impies & infidelles fremissent contre elle, & en font l'objet de leur rage & de leur fureur: mais elle demeure victorieuse par sa patience, & par un attachement fidelle & inviolable à sa foy, malgré les cruautez de ses perseuteurs. Dés que la verité, si long-temps cachée sous les figures mysterieuses qui en exprimoient la promesse, vient à paroître, & que le sacrifice qui luy convient commence à s'établir, ceux de l'ancienne Loy, qui n'étoient que des figures de celuy-cy, s'abolissent; & le Temple même, qui étoit le seul lieu où l'on les pût offrir, est détruit. Le peuple Juif reprouvé pour son incredulité, est chassé de son propre païs, & dispersé çà & là par le monde, afin qu'il porte de toutes parts les Livres saints, & qu'on ne puisse pas dire que les Propheties qui prédisent Jesus-Christ

Verité chasse les ombres.

Sacrifices abolis.

Temple détruit,

Juifs dispersez, mais subsistans toujours, & pourquoy

& son Eglise sont des pieces fabriquées aprés coup par les Chrêtiens, puisqu'elles sont produites par nos adversaires dont l'incredulité est prédite dans ces mêmes Livres. III. CLASSE. AN. 412.

Les Idoles & les temples des Demons se détruisent peu à peu, & tout le culte sacrilege qu'on leur rendoit, s'abolit comme il avoit été predit. Enfin il s'éleve des heresies contre le nom de Jesus-Christ, qui se couvrent neanmoins du nom du même J. C. & cela arrive, comme il a été prédit pour donner lieu à l'Eglise de manifester de plus en plus les thresors de la sainte Doctrine dont elle est dépositaire. Tout cela est arrivé de point en point comme il avoit été predit dans les Livres saints, & l'accomplissement si juste de tant de propheties * nous fait attendre avec confiance ce qui reste à accomplir des promesses de Dieu. OÙ EST L'AME touchée du desir de l'éternité, & que le peu de durée de la vie presente ait fait rentrer en elle-même, qui puisse ne se pas rendre à des preuves si lumineuses & qui portent si visiblement le caractere de Dieu?

Idolatrie aneantie.

* Il y a encore icy dans le texte latin une mauvaise ponctuation qui broüille le sens: il faut une virgule aprés *tantis*, & ôter celle qui est aprés *restant*.

17. MAINTENANT que trouve-t'on dans les livres des Philosophes, & CHAP. V *Doctrine*

III. CLASSE. AN. 412.

dans les loix des plus ſages Republiques, de comparable à ces deux preceptes où Jeſus-Chriſt nous aſſure que la Loy & les Prophetes ſont compris ; *Vous aimerez le Seigneur vôtre Dieu de tout vôtre cœur, de toute vôtre ame, & de tout vôtre eſprit, & vôtre prochain comme vous-même?* Dans ces deux mots ſe trouve & la Phyſique, puiſque les cauſes de toutes les choſes naturelles ſont dans le Dieu qui les a creées, & la Morale, puiſque ce qui fait la bonne vie c'eſt uniquement d'aimer ce qu'il faut aimer ; c'eſt à dire Dieu & le prochain, & de l'aimer comme il faut ; & la Logique, puiſqu'il n'y a point d'autre verité qui éclaire l'ame raiſonnable que Dieu ſeul. On trouve encore dans ces deux regles le bien & la perfection des Societez civiles & des Republiques, qui ne s'établiſſent & ne ſubſiſtent que ſur le fondement de la foy reciproque, & de l'union des cœurs; & cette union ne ſubſiſte que lorſqu'on aime le bien commun, c'eſt à dire Dieu, qui eſt le bien veritable & ſouverain, & lors que les hommes s'aiment les uns les autres, en celuy, & pour l'amour de celuy qui voit, ſans que nous puiſſions l'en empécher, quel eſt le principe & le motif de l'amour dont nous nous aimons reciproquement.

de Ieſus-Chriſt,

Math. 22. 37. &c.

ſalutaire aux Etats autant qu'aux particuliers.

III. CLASSE: AN. 412.

Caractere admirable du ſtile de l'Ecriture.

18. Quant au ſtile de l'Ecriture, combien la rend-il acceſſible, pour ainſi dire, à tout le monde, quoiqu'il s'y trouve des profondeurs que peu d'eſprits peuvent penetrer? Dans ce qu'elle dit clairement il ſemble qu'elle parle au cœur des plus ſimples auſſi bien que des plus éclairez, comme un amy qui ne cherche qu'à ſe faire entendre à ſon amy, ſans couvrir d'aucun nuage le ſens de ſes paroles. Et même dans ce qu'elle cache ſous des figures myſterieuſes, elle n'emprunte point ſes expreſſions de ce qu'il y a de plus ſçavant & de moins connu, ce qui en pourroit éloigner les eſprits qui ont moins de lumiere & d'érudition, comme l'éclat & la magnificence des riches fait que les pauvres n'oſent les approcher. Dans ces endroits-là même, elle conſerve une ſimplicité de ſtile par où elle appelle tout le monde à ſoy, pour nous nourrir de la verité qu'elle nous montre quelquefois à découvert, mais qu'elle nous cache auſſi quelquefois pour nous exercer.

Obſcuritez de l'Ecriture à quoy tendent.

Car ce qu'elle nous cache dans les paſſages obſcurs n'eſt que ce qu'elle nous exprime clairement dans les autres: mais de peur que le peu que nous coûtent les veritez qu'elle nous apprend

III. CLASSE. AN. 412. dans ceux-cy, ne nous en fasse perdre le goût, elle le réveille en couvrant ailleurs ces mêmes veritez d'une obscurité que nous ne sçaurions nous empécher de vouloir percer ; & quand nous l'avons percée, ce qu'elle nous cachoit nous devient comme nouveau, quoique nous le sçûssions déja, & cette sorte de nouveauté nous l'imprime davantage, & nous le fait mieux goûter. Ainsi L'ECRITURE, par ses enseignemens salutaires, redresse les esprits qui s'égarent, nourrit & éclaire ceux qui manquent de lumiere, & fait les delices de ceux qui en ont le plus. IL N'Y A donc d'ennemis de cette celeste nourriture que ceux qui sont ou assez aveugles pour ne pas voir combien elle est salutaire, ou assez malades pour en avoir de l'éloignement & du degoût.

19. Vous voyez combien je me suis étendu dans cette lettre : ainsi si vous avez de la peine sur quelque chose qui vous paroisse meriter que nous le traitions entre nous, vous ne devez pas craindre de passer les bornes des lettres ordinaires, comme s'il y avoit quelque loy qui vous obligeât à vous y tenir. Car vous sçavez combien les Anciens en ont fait de grandes, quand ils ont eû

quelque matiere à traiter qui ne se pou- III. CLASSE. AN. 412.
roit expliquer en peu de mots. Et quand les Autheurs dont les ouvrages composent ce qu'on appelle *les lettres humaines* ne se seroient pas donnez cette liberté, nous avons sur cela l'exemple des Autheurs sacrez, qui nous doit être d'une bien plus grande authorité que celuy des autres. Voyez donc de quelle longueur sont les lettres des Apôtres, & de ceux qui ont travaillé sur l'Ecriture; & ne craignez point de proposer un grand nombre de questions, s'il y a bien des choses à quoy vous trouviez de la difficulté, ou de vous étendre davantage sur ce qui vous en fait, & de le tourner de tous les sens, afin que nous ayons moyen de dissiper tous vos nuages, autant que nous en sommes capables, & qu'il ne reste rien qui puisse faire obstacle à la lumiere de la verité.

Pourquoy on accusoit la doctrine de Iesus-Christ d'être contraire au bien de la Republique.

20. Je sçay que vous avez bien des contradicteurs, & de fort opiniâtres; & ce sont ceux qui croyent, ou qui voudroient faire croire que la doctrine Chrêtienne est prejudiciable au bien de la Republique, & qui ne sont dans cette fausse opinion, que parce qu'ils voudroient que la Republique subsistât par l'impunité du vice, plûtôt que par la

III. CLASSE. AN. 412. *la Republique.*

pratique solide de la vertu. Mais IL N'EN est pas de Dieu comme des Rois de la terre ou des Magistrats, à l'égard de qui tous pechez sont impunis dés qu'ils sont communs. La justice de Dieu ne laisse rien d'impuni ; mais sa misericorde & sa grace, prêchée aux hommes par Jesus-Christ homme, & répanduë sur eux par le même Jesus-Christ Dieu & homme, aussi bien que par son Pere éternel, n'abandonne point ceux qui vivent de la foy, & qui le servent avec pieté, soit dans les maux de cette vie, lorsqu'ils les supportent patiemment & courageusement, soit dans la joüissance des biens de la terre, lorsqu'ils en usent sobrement, & qu'ils les dispensent liberalement. Car ils recevront pour l'un & pour l'autre une recompense éternelle dans la Celeste patrie, où il n'y aura plus de misere à supporter, ny de cupidité à reprimer ; & où affranchis de toute peine & de toute servitude, nous n'aurons qu'à aimer Dieu à jamais, & à nous aimer les uns les autres.

Felicité de l'autre vie.

Que Dieu, par sa misericorde & par sa toute-puissance, vous conserve & vous rende toûjours heureux de plus en plus, mon tres-cher fils & tres-illustre Seigneur. Je saluë en Jesus-Christ, comme

je dois, vôtre tres-sainte & tres-digne mere, & prie Dieu qu'il exauce les prieres qu'elle luy fait pour vous. Mon tres-saint frere & Collegue dans l'Episcopat Possidius vous saluë tous avec beaucoup d'affection. III. CLASSE. AN. 412.

LETTRE CXXXVIII. *

* Ecrite l'an 412. C'étoit auparavant la 5. & celle qui étoit la 138. est presentement la 125.

Saint Augustin fait réponse à la lettre par laquelle Marcellin l'avoit prié de satisfaire aux difficultez de Volusien, ausquelles Marcellin en avoit ajoûté quelques autres, qui avoient été proposées en même temps, & qui sont : Pourquoy Dieu avoit aboli l'ancienne Loy ? Que la doctrine de l'Evangile étoit contraire au bien des Etats ; & que les pretendus miracles d'Appollonius & d'Apulée étoient au dessus de ceux de Iesus-Christ.

AUGUSTIN saluë en JESUS-CHRIST son tres-cher fils, le tres-illustre Seigneur MARCELLIN.

CHAP. I.

I. J'AY crû qu'en répondant à la lettre si éloquente de mon tres-cher fils, le tres-illustre Seigneur Volusien, je ne devois toucher qu'aux difficultez surquoy il a jugé à propos de me consulter ; & que pour celles que vous

III. CLASSE. AN. 412.

y ajoûtez, comme ayant été proposées ou insinuées par d'autres, ou par luy-même, c'étoit avec vous que je devois les resoudre, autant que j'en suis capable; non comme on pourroit faire dans un juste volume, mais autant que l'étenduë d'une lettre le peut permettre; afin que, si vous le jugez à propos, vous communiquiez ce que je vous auray dit à ceux à qui vous vous appercevrez, dans les entretiens que vous avez tous les jours les uns avec les autres, que ces difficultez font de la peine. Que si ce que je vous diray icy ne suffit pas pour des esprits qui n'ont peut-être pas encore assez de foy & de pieté pour le goûter, nous traiterons entre vous & moy ce que vous croirez qui pourra leur suffire, & nous le leur montrerons quand nous l'aurons mis en état. Car il y a bien des choses qui les choquent peut-être presentement, & contre quoy leur esprit se revolte, dont on pourra quelque jour les rendre capables, en traitant les choses plus au long, ou d'une maniere plus fine & plus exacte, ou en leur opposant une authorité à quoy leur raison même ne leur permettra pas de resister.

* Let. 136. nombre 2.

2. Vous dites donc, * qu'il y en a qui

nt choquez de ce que le Dieu que « III. CLASSE.
us adorons, & qui est constamment le « AN. 412.
ême qu'on adoroit sous l'ancien Testa- «
ent, a rejetté les Sacrifices de ce temps- « *Objection*
, & veut presentement qu'on luy en « *sur le*
fre de nouveaux : car on ne peut chan- « *change-*
r, disent-ils, que ce qui n'a pas dû « *ment des*
re établi, & ce qui a dû l'étre n'a pas « *sacrifices.*
 étre changé ; une chose bien établie «
 pouvant étre changée sans dere- «
ment & sans injustice. Ce sont les «
opres termes de vôtre lettre que je
pporte.

Si je voulois répondre à cette objec-
on avec toute l'étenduë qu'elle deman-
roit, le temps me manqueroit plûtôt
e les exemples, pris & de la nature, &
 la conduite des hommes. Car & l'une
 l'autre ont leurs changemens, reglez
 assortis aux diverses conjonctures des
mps, sans qu'on puisse dire qu'il en
rive aucun à la raison qui preside aux
ns & aux autres. Je ne toucheray que
elques-uns de ces exemples, qui
ffiront à ceux qui ont quelque ouver-
re d'esprit, pour leur en faire trou-
r une infinité d'autres. L'été ne succe-
e-t'il pas à l'hiver, & le chaud au froid *Tout est*
r un progrés insensible ? ne voyons- *plein de*
us pas une vicissitude continuelle de *changemens qui ont leur raison.*

III. CLASSE. AN. 412. jours & de nuits qui se succedent ? de combien de divers âges nôtre vie est-elle composée ? nous passons sans retour de l'enfance à l'adolescence, de l'adolescence à un âge plus meur, d'où nous passons tout de même à la vieillesse, & de la vieillesse à la mort qui la fait finir, comme elle avoit fait finir l'âge qui la precede. Or tous ces changemens se font, sans que l'ordre de la Providence qui les fait puisse être accusé de changement, comme l'ordre de l'agriculture ne change pas non plus, quoiqu'il ne fasse pas faire en été ce qu'il faisoit faire en hiver ; & comme celuy qui se leve le matin, au lieu qu'il s'étoit couché le soir, ne change pas pour cela le plan de sa vie. Un Maître ne fait-il pas faire aux enfans avancez autre chose que ce qu'il leur demandoit dans la premiere enfance ? l'ordre & la maniere d'enseigner ne change donc pas, quoiqu'il change ses leçons & ses preceptes.

a 3. Vindicien [a] ce grand Medecin de

a. VINDICIEN est le même dont nôtre Saint fait l'éloge en deux endroits de ses Confessions, & dont Dieu se servit pour le desabuser de la vaine confiance qu'il avoit à l'Astrologie judiciaire. Il en parle comme d'un homme fort sage, d'un grand esprit, tres-sçavant, & tres-celebre dans la medecine. Il étoit Proconsul d'Afrique lorsque saint Augustin remporta le prix des vers,

nôtre temps, ayant été appellé par un malade, fit mettre sur son mal le remede qu'il y crut propre selon l'âge du malade, & le malade fut guery. Quelques années aprés le mal étant revenu, on crut qu'il n'y avoit qu'à y appliquer le même remede; mais il ne fit qu'augmenter le mal. Le malade bien étonné appelle le Medecin, & luy conte ce qui luy étoit arrivé, surquoy le Medecin, qui étoit habile & d'un esprit penetrant, luy dit: *ce qui fait que vous vous étes mal trouvé de ce remede, c'est que je ne vous l'avois pas ordonné.* Cette réponse fit croire à quelques-uns des assistans, qui ne connoissoient pas assez Vindicien, qu'il y avoit plus de magie que de medecine dans sa maniere de traiter; & comme ils le prierent de s'expliquer, il leur fit comprendre ce qu'ils n'avoient pas entendu d'abord, & leur dit que le malade n'étant plus dans le même âge, il ne luy auroit pas ordonné le même remede: tant il est vray qu'encore que les raisons & les regles de l'art demeurent les mêmes, elles obligent de changer les remedes selon la diversité des temps.

III. CLASSE. AN. 412.

4. Il n'est donc pas vray que ce qui a

& il luy avoit mis sur la tête la couronne qu'on donnoit à celuy qui avoit le mieux fait.

III. CLASSE. AN. 412

été une fois bien étably ne se doive jamais changer, puisque souvent, lorsque le temps a changé l'état des choses, la droite raison veut que l'on change ce qui avoit été auparavant tres-bien étably. Ainsi bien loin qu'il soit vray de dire qu'on ne fait pas bien de le changer, il est vray au contraire, qu'on ne feroit pas bien de ne le pas changer; parce que l'un & l'autre n'est bien qu'autant que la diversité des temps demande l'un ou l'autre. Car comme il peut arriver que dans un même temps une même chose doive être faite par l'un, & non pas par l'autre, selon la diversité des personnes; ainsi il peut arriver que la même personne doive faire tantôt une chose, tantôt une autre, selon la diversité des temps.

Difference entre ce qui est bien en soy, & ce qui n'est bien que parce qu'il convient.

5. Pour voir combien cela va loin, il ne faut qu'être capable d'appercevoir en toutes choses la difference qu'il y a entre ce qui est bien en soy, & ce qui n'est bien qu'autant qu'il convient à quelque autre chose, & vouloir bien y faire attention. Car pour juger de ce qui est bien en soy, on n'a égard qu'à la chose même: mais pour juger de ce qui convient ou ne convient pas, il faut encore avoir égard à quelque chose d'etranger;

puiſque ce qu'on appelle convenance ou diſconvenance, décence ou indécence dépend, non de ce qu'une choſe eſt en elle-même, mais de ſon rapport avec quelque autre. Appliquons cecy au ſujet dont il s'agit. Les Sacrifices que Dieu avoit ordonnez dans l'ancienne Loy convenoient à ces premiers temps, mais ils ne conviennent plus à celuy où nous ſommes, puiſque Dieu qui connoît ſans comparaiſon mieux que l'homme, ce qu'il y a de propre pour chaque temps, en a ordonné d'autres pour celuy-cy ; & qu'étant, tout immuable qu'il eſt, le moderateur auſſi bien que le Createur de tout ce qui eſt ſujet à changer, il ſçait parfaitement ce que chaque temps & chaque état des choſes demande qu'il faſſe, qu'il ajoûte, qu'il ôte, qu'il aboliſſe, qu'il augmente, ou qu'il diminuë ; juſques à ce que le cours des ſiecles, qui enferme les divers états des choſes, aſſortis & proportionnez aux divers temps, & qui coule avec un ordre admirable, à peu prés comme un grand Poëme d'une cadence & d'une modulation exquiſe, s'acheve & ſe termine, & faſſe paſſer à la claire viſion & à la contemplation éternelle de Dieu, ceux qui le ſervent comme il faut dans cette vie

III CLASSE. AN. 412.

Pourquoy Dieu a changé ce qu'il avoit ordonné dans l'ancien Teſtament.

Beauté de l'ordre que compoſe la ſucceſſion des choſes qui paſſent.

1. Cor. 5. 7.

III. CLASSE. AN. 412.

* qui est le temps de la foy.

** Il faut lire icy dans le latin, & jam au lieu d'etiam.*

Dieu ne nous demande rien pour luy.

6. C'est se tromper que de croire que Dieu ordonne ces choses-là pour aucun plaisir ny aucun profit qui luy en revienne : si cela étoit on auroit sujet de s'étonner qu'il les eût changées, comme si son plaisir pouvoit changer, & que ce fût ce qui l'eût obligé de demander une sorte de sacrifices dans un temps, & un autre dans un autre. Il s'en faut bien que cela ne soit ainsi. Dieu ne demande rien pour son profit, mais pour le bien de ceux à qui il demande ; & c'est ce qui fait qu'il est veritablement le Seigneur, puisqu'il n'a nul besoin de ceux qui le servent, & que ce sont eux au contraire, qui ont besoin de luy. C'est ce que nous apprend le vieux Testament même : car dés le temps qu'on luy offroit de ces sortes de sacrifices qu'on ne luy offre plus aujourd'huy, il a été dit, *Vous étes mon Dieu, parce que vous n'avez que faire de mes biens.* Dieu n'avoit donc que faire de ces sacrifices, luy qui ne peut avoir besoin de rien ; mais il les avoit instituez pour étre des signes de ce qui nous vient d'enhaut, & qui va ou à nous enrichir du don des vertus, ou à nous faire acquerir le salut éternel, & pour étre aux hommes un exercice de

Psal. 15. 2.

Raison de l'institution des sacrifices de l'ancienne Loy.

piété tres-utile & tres-salutaire.

7. Il faudroit beaucoup de discours pour traiter à fonds de la diversité des signes, entre lesquels on donne le nom de *Sacremens* à ceux qui regardent les choses de Dieu. Or de la même maniere qu'un homme ne doit pas être accusé de legereté, ny d'inconstance, pour faire autre chose le matin, & autre chose le soir, autre chose ce mois ou cette année, & autre chose cet autre mois ou cette autre année, Dieu n'en sçauroit être accusé non plus pour avoir voulu qu'on luy offrît une sorte de sacrifice dans les premiers temps, & une autre dans les derniers, par où il n'a fait que placer & arranger dans la suite des temps, qui coulent & qui changent, mais sans que pour cela il luy arrive aucun changement, certaines significations mysterieuses qui convenoient au temps où elles ont été instituées, & qui alloient à instruire les hommes des veritez salutaires de la Religion. Car afin que ceux qui sont choquez de ces changemens sçachent qu'ils étoient dés le commencement dans les desseins de Dieu, & que ce n'a pas été dans le temps de l'établissement des nouveaux Sacrifices que les Anciens ont commen-

III. CLASSE. AN. 412.

Ce que signifie le mot de Sacrement.

Changement des sacrifices de l'ancien

III. CLASSE. AN. 412. *Testament marqué dans les Prophetes mêmes.*

cé de luy déplaire, comme par un mouvément soudain d'une volonté sujete à changer, mais que ce changement étoit déja resolu & arrêté dans les conseils de la sagesse de ce Dieu, à qui l'Ecriture a dit, sur le sujet d'autres changemens bien plus considerables, *pour les Cieux, vous les changerez, & on les verra tous differens de ce qu'ils sont; mais pour vous vous étes toûjours le même*, il faut leur faire entendre que ce changement, par où les Sacremens du nouveau Testament ont été substituez à ceux de l'ancien, se trouve prédit par les Prophetes. Par-là ils comprendront, s'ils en sont capables, que ce qui arrive de nouveau dans le temps, n'est point nouveau à l'égard de celuy qui a fait les temps; qu'en luy toutes choses subsistent ensemble sans aucune succession de temps; & qu'il les distribuë & les place chacune dans le temps qui luy convient. Car dans ce même Pseaume où il est dit, *Vous étes mon Dieu, parce que vous n'avez que faire de mes biens*, (ce que j'ay déja rapporté plus haut pour montrer que Dieu n'a pas besoin de nos sacrifices) le Prophete faisant parler Jesus-Christ, ajoûte un peu plus bas, *Ce ne sera point pour répandre du sang que je les assembleray*, c'est à

Ps. 101. 27. & 28.

Psal. 15. 2.

Ibid. v. 4.

dire, pour immoler des animaux, comme faiſoient les Juifs dans leurs aſſemblées ; & dans un autre Pſeaume : *Ie n'ay que faire des veaux de vos étables, ny des boucs de vos troupeaux* ; & dans un autre Prophete, *Le temps viendra, dit le Seigneur, que je feray avec la maiſon de Iacob une nouvelle alliance, toute differente de celle que je fis avec leurs peres, lorſque je les tiray de l'Egypte* ; ſans compter pluſieurs autres paſſages qu'il ſeroit trop long de rapporter, & par où il a été predit que Dieu feroit ſur ce ſujet ce que nous voyons qu'il a fait.

III. CLASSE. AN. 412.

Pſal. 49. 9.

Ierem. 31. 31. & 32.

8. Aprés avoir donc vû que ce qui a été tres-bien établi dans un temps, peut être changé dans un autre, ſans que celuy qui fait ce changement change pour cela les diſpoſitions de ſa ſageſſe, dans les threſors de laquelle toutes choſes ſubſiſtent enſemble, & ſans aucune ſucceſſion de temps, quoiqu'elles ne puiſſent pas s'executer toutes à la fois, parceque les temps où elles conviennent, ne peuvent venir que les uns aprés les autres, peut-être qu'on attend que nous apportions la raiſon de ce changement : mais vous voyez bien que c'eſt une choſe qui demanderoit beaucoup de diſcours. Ce qu'on en peut dire icy en peu de mots,

III. CLASSE. AN. 411.

Raison du changement des sacrifices & des sacremens de l'ancienne Loy.

& qui peut suffire à un homme de bon esprit, c'est qu'il étoit à propos que les Sacremens qui serviroient de commemoration de Jesus-Christ venu, fussent differens de ceux qui n'étoient que des predictions de sa venuë ; comme il a été à propos icy, en traitant cette matiere, de changer les paroles selon la diversité des choses. Car autre chose est de predire Jesus-Christ à venir, & autre chose de celebrer la memoire de Jesus-Christ déja venu.

CHAP. II.

Objection sur ce qu'on pretend que la doctrine de Jesus-Christ est contraire au bien des Etats.

9. PASSONS maintenant à ce qui suit dans vôtre lettre. Ils ajoûtent, dites-vous, * que ce que l'on prêche de Jesus-Christ & de sa doctrine, ne convient nullement à ce qui se pratique dans les Republiques ; puisque l'on dit qu'un de ses preceptes est qu'il ne faut rendre à personne le mal pour le mal ; qu'aprés avoir été frappé sur une joüe il faut tendre l'autre ; que quand on nous veut ôter nôtre robbe, il faut encore donner le manteau ; que si quelqu'un nous veut forcer de faire mille pas de chemin avec luy, il en faut faire deux mille, qui sont toutes choses contraires aux mœurs & aux usages de la Republique. Car qui est-ce, disent-ils, qui se laisse enlever son bien par son en-

* Let. 136. nombre 2.

Rom. 12. 17.

Mat. 5. 39.

Ibid. v. 40.

Ibid. v. 41.

nemy ? qui eſt-ce qui ne cherche pas à rendre le mal pour le mal aux Barbares qui viennent ravager les Provinces de l'Empire ? Si nous avions affaire à des gens qui euſſent moins de lettres & d'étude, il faudroit peut-être employer plus de raiſons & de diſcours à refuter ces objections des calomniateurs de l'Egliſe, ou de ceux-mêmes qui les propoſent pour s'éclaircir, plûtôt que par aucun deſſein de nous calomnier. Mais ſans nous mettre en peine de chercher d'autres raiſons, nous n'avons qu'à leur demander, comment ces Romains, *qui aimoient mieux pardonner les injures que de s'en venger*, ont pû gouverner & augmenter, comme ils ont fait, cette Republique ſi petite & ſi pauvre dans ſes commencemens, & qu'ils ont porté à un ſi haut point de grandeur & d'opulence ? Comment l'entendoit Ciceron, lorſque voulant loüer les mœurs de Ceſar, qui étoit alors le moderateur de la Republique, il diſoit que *Ceſar n'oublioit rien que les injures ?* C'étoit une grande loüange, ou une grande flatterie dans la bouche de Ciceron ; mais toûjours pretendoit-il par-là plaire à Ceſar, ſoit en le repreſentant tel qu'il étoit, ſi c'étoit une veritable loüange, ou en feignant de le

" III. CLASSE. " AN 412.

Salluſt. Catil.

refutée par l'exemple même des Romains.

Pour Q. Ligar.

III. CLASSE. AN. 411.

croire tel que doit étre celuy qui gouverne une Republique, si c'étoit une flatterie. Or de *ne point rendre le mal pour le mal* n'est-ce pas la même chose que d'avoir la vengeance en horreur, d'aimer mieux pardonner les injures que de s'en venger, & de ne *rien oublier que les injures ?*

Injustice des ennemis de la Religion Chrêtienne.

10. Quand on lit ces choses-là dans les Autheurs prophanes, on se récrie; on les admire; on trouve qu'une Republique, dont les mœurs étoient *d'aimer mieux pardonner les injures que de s'en venger*, meritoit de monter au point de grandeur & de puissance, où l'on a vû celle-là, & de commander à tant de nations; & quand on lit dans les livres où Dieu parle, qu'il ne faut point rendre le mal pour le mal, quand on entend du haut du Ciel cette leçon adressée à toute creature raisonnable de tout sexe, de tout âge, de toutes conditions, on s'éleve contre la Religion, & l'on dit qu'elle est ennemie du bien de la Republique. Si cette divine leçon étoit écoutée comme elle le devroit étre, on verroit qu'avec cela seul on établiroit, on conserveroit, on affermiroit, on augmenteroit la Republique, bien mieux que n'ont sçû faire ny Romulus, ny Numa, ny Brutus, ny tous

Rom. 12. 17.

ce qu'il y a eû de grands hommes parmy les Romains. Car QU'EST-CE que le bien de la Republique, sinon le bien du peuple? c'est donc le bien commun qui est le bien de la Republique. Et qu'est-ce qu'une Republique, sinon une multitude bien d'accord, & dans une grande union de cœurs & de sentimens? C'est ce que les Romains-mêmes nous apprennent quand ils disent, que *ce qui n'étoit qu'une multitude errante & dispersée, prit en tres-peu de temps, par l'union des cœurs, la forme de Republique*. Or comment se seroient-ils avisez de faire lire dans leurs Temples des preceptes tendans à unir les cœurs, eux qui adorant des Dieux tous opposez, étoient sans cesse dans la crainte de déplaire à l'un par le culte qu'ils rendoient à l'autre. Car tous ces Dieux étoient en guerre les uns contre les autres, & si leurs adorateurs s'étoient voulu broüiller comme eux, la Republique s'en seroit allée en pieces, comme il est arrivé par les guerres civiles, lors que leurs mœurs s'alterant peu à peu furent venuës à ce point de corruption où on les a vûës dans les derniers temps de la Republique.

III. CLASSE. AN. 412.

Ce que c'est que le bien de la Republique.

Ce que c'est que Republique.

Nulle autre Religion que la Chrétienne ne s'est appliquée à instruire les peuples de leurs devoirs.

11. Qui peut ignorer au contraire, je dis même parmy ceux qui ne sont point

III. CLASSE. AN. 412.

profession de la Religion de Jesus-Christ, combien on lit tous les jours dans nos Eglises de preceptes qui tendent à unir les cœurs, & qui n'ont point été puisez dans les raisonnemens des hommes, mais qui sont tirez de la parole de Dieu même ? C'est à quoy tendent particulierement ceux qu'on aime mieux décrier que de s'en instruire, que quand on a été frappé sur une jouë il faut tendre l'autre; que quand on veut nous ôter nôtre robe il faut encore donner le manteau; & que si quelqu'un nous veut forcer de faire mille pas avec luy il en faut faire deux mille. Car cela ne va qu'à faire que les méchans soient vaincus par les bons, ou plûtôt que ce qu'il y a de mauvais dans les méchans soit vaincu & détruit par le bien, & que l'injuste & le méchant soit délivré non du mal qu'on luy pourroit faire exterieurement, & qui seroit plûtôt un mal pour celuy qui le luy feroit que pour luy-même, mais de celuy qui regne dans son cœur, & qui luy feroit plus de tort que tous ceux que ses plus cruels ennemis luy pourroient faire.

Mat. 5. 39. 40. & 41

A quoy tend la patience avec laquelle Iesus-Christ veut que nous souffrions les injures.

Rom. 12. 21

C'est pour cela que QUAND ON veut vaincre le mal par le bien on souffre avec patience la perte de ses biens tem-

porels, afin de montrer combien la foy & la justice Chrétienne doivent donner le mépris pour ces faux biens, dont l'amour fait la malice de celuy qui les ôte à son frere, & qu'ainsi l'autheur de l'injure apprenant de celuy qui la reçoit, combien peu de cas on doit faire de ce qui le porte à faire une injustice, revienne par la penitence à des sentimens de paix, & se trouve forcé, non par la violence, mais par la patience & la charité de celuy qui a reçû l'injure, de rentrer dans cette union de cœurs, qui est le plus grand bien de la Republique. Car pour pratiquer comme il faut ces divines leçons, il faut avoir lieu de croire que ce qu'on fait, puisse servir à celuy pour qui l'on le fait, & qu'on pourra par-là le faire revenir à luy-même, & luy inspirer des sentimens de paix. C'est toûjours dans cet esprit qu'on doit agir, quoique l'effet ne s'en ensuive pas; & que celuy qu'on tâche de ramener & d'appaiser, ne veuïlle pas profiter du remede qu'on luy presente.

III. CLASSE. AN. 412.

Dans quel esprit il faut souffrir les injures.

12. Car, à s'attacher aux termes, ce seroit la jouë gauche qu'il faudroit presenter aprés avoir été frappé sur la droite, puisque c'est precisément ce que portent les paroles de Jesus-Christ: mais

Mat. 5. 39.

III. CLASSE. AN. 412.

d'ailleurs, comme c'est la gauche que l'on frappe d'ordinaire, parce que c'est celle qui est exposée à la main droite de celuy qui frappe, ce seroit la droite qu'il auroit fallu nous ordonner de presenter aprés avoir été frappez sur la gauche, si J. C. avoit pretendu que l'on prît ce precepte à la lettre. Il se doit donc entendre comme s'il y avoit, si quelqu'un vous attaque par ce qui vous doit être le plus cher & le plus precieux de tout ce qui est en vous, abandonnez luy ce qui l'est le moins. Car d'avoir plus de soin de nous venger que de conserver la patience, ce seroit mépriser les biens éternels, pour sauver les temporels, au lieu qu'il faut mépriser les temporels pour sauver les éternels, c'est à dire *tendre la gauche pour sauver la droite*, c'est ce que les saints Martyrs ont toûjours eû en vûë, sçachant que la vengeance ne se peut justement demander que lors qu'il n'y aura plus de lieu à l'amendement, c'est à dire qu'il faut la reserver pour le jugement dernier. Mais tant que nous sommes dans cette vie, il faut bien prendre-garde que l'envie de nous venger ne nous fasse perdre la patience, pour ne rien dire de plus. Car cela seul nous doit être plus précieux que

Que veut dire le precepte de presenter la jouë gauche, aprés avoir été frappé sur la droite.

Quel est le temps de la vengeance.

tout ce que nos ennemis nous peuvent ôter. C'est à quoy saint Luc a particulierement pris-garde, lors qu'en rapportant cette même parole de Jesus-Christ, il s'est contenté de parler des deux jouës, sans distinction de *droite* ny de *gauche*, ce qui va seulement à nous recommander la patience, au lieu que saint Mathieu, en faisant cette distinction, nous insinuë ce que je viens d'expliquer. Il faut donc que l'homme juste, & qui fait profession de pieté, soit prêt de souffrir avec patience la malice des méchans, par l'envie qu'il a qu'ils deviennent bons, & de voir augmenter par là le nombre des gens de bien, au lieu que s'il imitoit leur malice, il augmenteroit luy-même celuy des méchans.

III. CLASSE. AN. 412.

Luc. 6. 29.

Math. 5. 39.

13. Mais enfin ces preceptes de Jesus-Christ regardent plûtôt la preparation du cœur, que ce qui se passe au dehors, & ne vont qu'à nous faire conserver au dedans la patience & la charité, nous laissant au surplus dans la liberté de faire au dehors ce qui paroîtra le plus utile pour ceux dont nous desirons le bien. C'est ce que Jesus-Crist même, ce parfait modele de patience & de douceur, nous a fait voir clairement par son exemple, lorsqu'ayant été frappé sur la jouë,

Precepte de tendre l'autre jouë comment se doit observer.

Exemple de Iesus-Christ même sur cela.

III. CLASSE. AN. 412. il ne fit autre chose que repondre ; *Si j'ay mal parlé faites le voir : mais si j'ay bien parlé pourquoy me frappez-vous ?* A prendre donc

Jean. 18. 23. son precepte à la lettre, il ne l'a point accompli, puisqu'il n'a point tendu l'autre jouë, & qu'au contraire il parla d'une maniere à empêcher que celuy qui l'avoit outragé ne redoublât. Cependant il étoit venu dans la disposition, non seulement de souffrir des outrages tels que celuy qu'on luy venoit de faire, mais de mourir sur une Croix pour ceux même qui le traitoient de la sorte, pour

Luc. 23. 34. lesquels il disoit à son Pere du haut de la sienne ; *Mon Pere, pardonnez-leur, car ils ne sçavent pas ce qu'ils font.*

Autre exemple de saint Paul.

On trouveroit tout de même que saint Paul n'a pas non plus observé le precepte de son Maître & de son Seigneur, lorsqu'ayant été frappé au visage com-

Act. 23. 3. me luy, par l'ordre du Prince des Prêtres, il luy dit, *Dieu vous frappera, muraille blanchie ; quoy, vous étes icy pour me juger selon la Loy, & contre la Loy vous commandez qu'on me frappe ?* Et lorsque

Ibid. v. 4. ceux qui étoient là presens luy dirent, *osez-vous bien traiter ainsi le Prince des*

Act. 23. 5. *Prêtres ?* il leur répondit d'une maniere mocqueuse ; *Je ne sçavois pas, mes freres, que ce fût le Prince des Prêtres, car il est écrit*

S. Paul ne reconnoissoit plus

écrit vous ne maudirez point le Prince du peuple : ce qui alloit à faire comprendre à ceux qui auroient de l'intelligence, qu'en traitant Ananias de *muraille blanchie*, il avoit voulu marquer que le Sacerdoce des Juifs n'étoit plus que grimace & hypocrisie ; ayant été aneanti par l'avenement de Jesus-Christ. Car d'ailleurs, il n'étoit pas possible que saint Paul, qui avoit été nourri au milieu de ce peuple ; où il avoit étudié la Loy ; ne connût point le Prince des Prêtres, & il étoit trop connu luy-même de ceux qui étoient-là presens, pour les pouvoir tromper en faisant semblant de ne le pas connoître.

III. CLASSE. AN. 412. *de Sacerdoce parmy les Juifs depuis Jesus-Christ.*

14. C'est donc dans la disposition du cœur qu'il faut toûjours accomplir ces preceptes de patience, en sorte que la volonté ne se départe jamais de ces sentimens de charité qui font qu'on ne veut point rendre le mal pour le mal. Mais cela n'empêche pas qu'on ne fasse souffrir aux méchans bien des choses qui leur déplaisent, & qu'on ne les punisse par une severité charitable ; qui regarde ce qui leur est utile, plûtôt que ce qui leur plairoit. C'est ce que les Autheurs mêmes prophanes ont si fort loüé dans un des Chefs de la Republique Romai-

III. CLASSE. AN. 412.

ne*. Car avec quelque severité qu'un pere puisse châtier son fils, il ne se dépoüille jamais des sentimens de l'affection paternelle, mais ils ne l'empéchent pas aussi de traiter son fils d'une maniere fort contraire à ce qu'il voudroit, & même fort dure & fort douloureuse, pour le guerir malgré luy par le mal même que l'on luy fait.

* Brutus.

Si ces preceptes de Jesus-Christ s'observoient donc dans la Republique, on garderoit la charité jusques dans la guerre, & l'on ne voudroit vaincre que pour le bien même des vaincus, & pour les ramener à la pieté & à la justice, qui sont ce qui maintient la paix dans la societé civile. Car ON EST HEUREUX d'être vaincu, quand par-là on perd le moyen de mal faire; & il n'y a rien au contraire de plus miserable, que de prosperer dans le mal; puisque cette fausse prosperité nourrit & entretient l'impunité & la licence, qui sont les plus terribles punitions des méchans, & fait que leur mauvaise volonté, qui comme un ennemi invisible les ravage interieurement, se fortifie tous les jours de plus en plus Cependant IL Y A dans les hommes tant de corruption & d'opposition au bien, que la Republique leur

paroît florissante, lorsqu'on bâtit des maisons magnifiques, & qu'on laisse aller en ruine tout ce qui fait la beauté des ames; lorsqu'on éleve des theatres & qu'on sappe les fondemens de tout bien & de toute vertu; lorsqu'on cherche de la gloire devant les hommes par de folles dépenses, & qu'on neglige les œuvres de misericorde; lorsque les Comediens & les bouffons sont dans l'abondance & dans les delices par les profusions des riches, & que les pauvres manquent du necessaire; enfin lors que le Dieu dont la doctrine condamne à haute voix ces excez, est blasphemé par des peuples impies, & que l'on se fait des Dieux en l'honneur de qui l'on puisse faire paroître sur les theatres des infamies qui deshonorent également l'ame & le corps.

III. CLASSE. AN. 412.

Combien les hommes sont aveugles sur ce qu'ils appellent l'état florissant d'un Royaume ou d'une Republique.

QUAND Dieu permet qu'on soit dans une abondance qui entretient ces desordres, c'est alors qu'il est le plus en colere, & quand il les laisse impunis, c'est alors qu'il les punit le plus severement. Comme au contraire quand il renverse ce qui sert de soûtien au vice & qu'il appauvrit un peuple, dont les richesses entretiennent la licence, c'est par une faveur de sa misericorde, quoi-

L'abondance est quelque-fois un effet de la colere de Dieu.

III. CLASSE. AN. 412.

qu'on la prenne pour un effet de sa côlere. Car ce seroit même une œuvre de misericorde aux gens de bien, que de prendre les armes, s'il étoit possible, pour abolir ces vices, & dompter la licence d'une cupidité que l'authorité legitime des Magistrats devroit extirper ou reprimer.

Profession des armes non défenduë.

15. Si la doctrine de l'Evangile condamnoit absolument toutes sortes de guerres, saint Jean n'auroit point eû d'autre conseil à donner aux Soldats qui le consultoient sur ce qu'ils avoient à faire pour se sauver, que de renoncer à la profession des armes. Cependant il ne leur dit autre chose, sinon, *ne faites ny violence, ny fraude à personne, & contentez-vous de vôtre paye.* Or dés-là qu'il leur ordonne de se contenter de leur paye, il est clair qu'il ne leur deffend pas de porter les armes. QUE ceux donc qui disent que la doctrine de Jesus-Christ est contraire au bien de la Republique, nous donnent des armées composées de soldats tels que cette doctrine veut qu'on soit dans la profession des armes; qu'ils fassent que les peuples des Provinces, les maris & les femmes, les parens, les enfans, les maîtres, les esclaves, les Rois, les Juges, les peagers &

Luc. 3. 14.

Ce que ce seroit qu'un Etat où tout le monde vivroit selon les regles de l'Evangile.

les contribuables, ſoient chacun dans leur état tels que la doctrine de Jeſus-Chriſt les demande, & nous verrons s'ils oſeront dire encore aprés cela, que cette doctrine eſt contraire au bien de la Republique, & s'ils ne ſeront pas forcez au contraire, d'avouër que rien ne luy ſçauroit être plus ſalutaire ſi on vouloit la pratiquer.

III. CLASSE. AN. 412.

Autre objection, que les Empereurs Chrétiens avoient fait tort à la Republique,

16. Quant à ce qu'ils diſent que quelques-uns des Empereurs Chrétiens ont fait beaucoup de tort aux affaires de l'Empire Romain, eſt-ce une choſe qui vaille la peine d'y répondre, & ces reproches generaux ne ſentent-ils pas la calomnie? Quand ils marqueront quelque faute particuliere des derniers Empereurs on leur en marquera tout autant, & peut-être même de plus grandes de ceux qui n'étoient pas encore Chrétiens; & cela leur fera comprendre, que c'eſt aux perſonnes, & non pas à la doctrine qu'il faut imputer ces choſes-là; ou que ce n'eſt pas tant aux Empereurs mêmes qu'il s'en faut prendre, qu'à ceux qui agiſſent ſous leurs ordres, & dont ils ne ſçauroient ſe paſſer.

refutée par l'exemple des Empereurs Payens,

& par les deſordres du temps où la Republique Romaine avoit commencé à déchoir.

Ne ſçait-on pas dans quel temps la Republique Romaine a commencé d'aller en decadence? leurs propres Au-

III. CLASSE. AN. 412.

theurs en font foy, & que longtemps devant que le nom de Jesus-Christ fut connu sur la terre, on avoit dit de cette Republique, qu'il n'y avoit rien qui n'y fût à vendre, & qu'elle ne dureroit gueres s'il se trouvoit un acheteur. Le même Historien qui a rapporté cette parole, & qui écrivoit avant la venuë de Jesus-Christ, ne marque-t'il pas encore, dans l'histoire de la conjuration de Catilina, en quel temps les Soldats Romains commencerent d'aimer le vin, les statuës, les tableaux, les vases ciselez; de les enlever, & aux particuliers, & au public; de piller les Temples, & de mettre la main sur les choses sacrées, aussi bien que sur les prophanes? C'est donc dés le temps que la corruption s'est mise dans les mœurs des Romains, & que dominez par leur avarice ils commencerent de prendre à toutes mains, n'épargnant non plus leurs propres Dieux que les hommes, c'est alors, dis-je, que la Republique commença de perdre son lustre & sa force, de se defigurer & de s'affoiblir. De dire maintenant quelles ont été les suites de ces vices des Romains, de quelle maniere cette iniquité s'est engraissée, pour ainsi dire, aux dépens du genre humain, & ce qu'il en a

Sallust. Iugurth.

Avarice des soldats Romains, premiere cause de la decadence de la Republique.

coûté à toute la terre, cela nous meneroit trop loin. Qu'ils écoutent ce qu'en dit leur Juvenal, dans ces vers où sa veine se joue, mais où il ne laisse pas de dire la verité.

III. CLASSE AN. 412.

Juvenal Satyre 6.

Tant que Rome fut pauvre, on vit la chasteté,
Y regner à l'abry de cette pauvreté.
Sous ces modestes toits où vivoient les Fabrices,
La pureté des mœurs se déroboit aux vices;
Quand l'amour du travail avançant le réveil,
Et comptant pour perdus les momens du sommeil,
Faisoit que nuit & jour chaque femme Romaine
Se durcissoit les mains à travailler la laine;
Pendant que [illegible] maris postez sur les remparts,
Du cruel Annibal comptoient les étendarts.
Mais d'une longue paix le luxe inseparable,
Plus cruel que la guerre aujourd'huy nous accable;
Et ce peuple vainqueur de cent peuples divers
S'asservissant au vice a vangé l'Univers.
Il n'est point de forfait, il n'est point d'infamie,
Dont cette Nation d'elle-même ennemie
N'ait soüillé de ses mœurs l'ancienne pureté;
Et Rome perdit tout perdant sa pauvreté.

En vain m'étendrois-je donc à vous representer quelle source de maux ç'a été que cette iniquité enflée par une longue prosperité, puisque ceux-mêmes d'entre les Romains qui y ont regardé de plus prés, ont reconnu que leur Republique avoit plus de sujet de regretter la pauvreté de ses premiers temps,

III. CLASSE. AN. 412.

que l'opulence des derniers ; parce que l'une maintenoit la pureté des mœurs, au lieu que l'autre a ouvert la porte à toutes sortes de méchancetez, dont le débordement, plus funeste que les plus cruels ennemis, a ruiné, non les murs de la ville, mais les mœurs & l'integrité des Citoyens.

Foy en Iesus-Christ unique preservatif contre l'abondance de l'iniquité.

17. Pour nous, nous ne sçaurions jamais rendre assez de graces à nostre Seigneur & nôtre Dieu de ce qu'il nous a donné dequoy nous garentir de tous ces maux. Car où ne nous porteroit point ce torrent de malice qui inonde le genre humain, & comment éviter d'être englouti par les vagues de cette mer orageuse, si nous n'avions l'authorité de Jesus-Christ, comme un mole & un lieu de seureté, & sa croix comme un pieu inebranlable, où nous n'avons qu'à nous attacher pour éviter le naufrage, & pour tenir bon contre les seductions de ceux qui nous inspirent le mal, & contre les efforts & les violences de ceux qui nous y portent ? C'est dans le temps de cette horrible corruption qui a succedé à la pureté des mœurs anciennes, qu'il étoit à propos qu'une authorité divine vint au secours des hommes pour leur faire embrasser la pauvreté volontaire, la

continence, la charité fraternelle, la justice, la concorde, la veritable pieté, & les autres vertus dont l'éclat donne du lustre à la vie des hommes, & dont la force les soûtient, & qu'ils pratiquent non seulement pour remplir les devoirs de l'honnêteté, & pour entretenir l'union & la paix dans la societé civile, mais pour acquerir le salut éternel, & pour être admis dans cette celeste & divine Republique qui subsistera éternellement, & dont nous devenons Citoyens par le moyen de la foy, de l'esperance, & de la charité.

III. CLASSE. AN. 412.

Ces vertus, si nous en sommes munis dans le pelerinage de cette vie, nous mettront en état de ramener, ou au moins de porter avec patience ceux qui veulent que ce soit par l'impunité du vice que la Republique subsiste, au lieu que c'est par la pratique de la vertu que les premiers Romains l'ont établie, & l'ont portée à ce point de grandeur où l'on l'a veuë. Car encore qu'ils n'eussent point la pieté veritable qu'on doit avoir pour le vray Dieu, & qu'ils ne connussent pas même cette vraye & salutaire Religion par où ils auroient pû arriver à cette sainte Republique qui subsistera éternellement dans le Ciel, ils

2. Cor. 5. 6.

Vertu des Romains, premiere cause de leur grandeur.

III. CLASSE. AN. 412.

ont neanmoins conservé tres-soigneusement une certaine sorte de probité, qui suffisoit pour établir, pour agrandir, & pour maintenir une republique sur la terre : & Dieu a voulu que la grandeur & la puissance où elle a porté l'Empire Romain servissent à faire voir ce que peuvent les vertus civiles, quoique destituées de la veritable Religion, afin que l'on comprît que lorsqu'elles en sont rehaussées, elles rendent les hommes citoyens de cette autre Republique qui n'a pour Roy que la verité, pour loy que la charité, & pour bornes que l'éternité.

CHAP. IV.

18. DU RESTE c'est une chose digne de risée que de comparer, ou même de preferer à Jesus-Christ, Apollonius & Apulée, & ce qu'il y a eu d'autres habiles magiciens, quoique d'ailleurs il soit en quelque façon plus pardonnable de luy comparer ces gens-là, que de luy comparer les Dieux du Paganisme, puisqu'il faut avoüer qu'Apollonius vaut encore mieux que cet infame qu'ils appellent *Iupiter*, dont il content eux-mêmes tant d'adulteres, d'incestes, & d'abominations, & qui n'en a pas moins fait faire qu'il en a fait. Ce sont des fables, disent-ils : mais qu'ils cessent

Dieux du Paganisme objets d'abomination.

donc de faire valoir le bonheur, ou plûtôt la licence, les excez, & les sacrileges d'une Republique qui a forgé ces infames fictions, qui les a attribuées à ses Dieux ; & qui non seulement les a laissé debiter au peuple, mais qui les leur a exposées sur ses theatres, dans ces malheureux spectacles où ils étaloient plus de crimes qu'ils n'y faisoient paroître de divinitez, & qui étoient si horribles que ces pretendus Dieux, bien loin de prendre plaisir qu'on les celebrât à leur honneur, auroient dû punir leurs adorateurs d'étre seulement capables d'y assister.

Mais, disent-ils, on sçait bien que ce ne sont pas des Dieux, que ceux dont on represente dans ces spectacles les fabuleuses avantures. Qu'ils nous disent donc au moins qui sont les Dieux qu'on appaise & qu'on se rend propices par la representation de ces infamies ? Quoy, parce que la Doctrine Chrétienne a découvert à tout le monde les tromperies & la malice de ces demons qui seduisent les hommes par la magie, parce qu'elle enseigne à distinguer les saints Anges d'avec ces esprits malfaisans, qu'elle dit qu'il faut s'en garder, & qu'elle en donne les moyens, on accu-

III. CLASSE. AN. 412.

sera cette sainte doctrine d'être contraire au bien de la Republique, comme s'il ne valoit pas mieux s'exposer icy bas à toutes sortes de miseres, que d'y être heureux par le secours des demons, quand il seroit vray qu'on ne pourroit l'être autrement? Mais c'est afin que nous ne fussions pas même en doute sur cela, que dans le temps de l'ancien Testament, dont les figures mysterieuses representoient le nouveau, le peuple Juif, qui n'adoroit que le seul Dieu veritable, & qui n'avoit que du mépris & de l'horreur pour les faux Dieux, a été comblé de tant de felicitez temporelles, qu'il n'y a personne qui ne voye que ce n'est pas des demons que dépendent les biens même temporels; mais uniquement de celuy que les Anges servent, & devant qui les demons tremblent.

Felicité temporelle du peuple Juif, ce qu'elle nous apprend.

19. En effet Apulée, pour nous arrêter particulierement à celuy dont nous sçavons le plus de nouvelles, parce qu'il étoit Affriquain comme nous, Apulée, dis je, avec toute sa magie n'a jamais pû, je ne dis pas se faire Roy, mais seulement arriver à aucune sorte de magistrature, & de charge dans la Republique, quoiqu'il fût d'une condition honnête,

Apulée,

ses talens,

III. CLASSE. AN. 412.

qu'il eût été tres-bien élevé, & qu'il fût doüé d'une grande eloquence. Et il ne faut pas dire qu'il a eu pour ces choses-là un mépris de Philosophe ; puisqu'étant Pontife * de sa Province [a] il a compté pour beaucoup de pouvoir donner un spectacle au peuple, & d'equiper ceux qui devoient combattre contre les bestes ; & que pour parvenir à se faire dresser une statuë dans la ville d'Oea [b] où il s'étoit marié, il en vint jusqu'à plaider contre quelques-uns de cette ville qui s'y opposoient, ce que

a * Il faut lire icy dans le latin *cui Sacerdoti*, au lieu de *qui Sacerdos*.

son ambition ;

b

a. Ces Pontifes des Provinces étoient chargez de tout ce qui regardoit la Religion : leur principale fonction étoit de faire representer les jeux & les spectacles ; parce que ce divertissement faisoit une grande partie du culte des Payens. Comme ils le donnoient à leurs depens ; on élisoit d'ordinaire les plus riches pour cet employ, qui tenoient par là le premier rang dans leur Province, on les qualifioit même du nom de Princes ; d'où viennent les noms *d'Asiarques*, *Siriarques* & autres, pour signifier les Pontifes d'Asie, de Sirie, &c. L'élection de cette dignité se faisoit tous les ans : mais ceux qui l'avoient possedée une fois en gardoient toujours le titre quoyqu'ils n'en eussent plus la fonction. Au dessous de ces Pontifes de Province, il y avoit des Prêtres ou sacrificateurs particuliers pour chaque Ville. On peut voir là-dessus Monsieur Saumaise dans ses explications de Solin, les notes d'Usserius sur les actes de saint Policarpe ; & celles de Monsieur Vallois sur Ammian Marcellin ; & sur Eusebe.

b. Il faut lire icy dans le latin *Oënses*, au lieu de *Coenses*. *Oea* étoit une Ville de la Lybie Tripolitaine. Samson croit même que c'est ce qu'on appelle presentement Tripoly.

III. CLASSE. AN. 412.

luy-même a pris soin de faire sçavoir à la posterité, en publiant le plaidoyer qu'il fit sur ce sujet.

Ce pretendu magicien a donc fait ce qu'il a pû pour s'élever dans le monde; & s'il n'a pas monté plus haut, c'est que le pouvoir luy a manqué, & non pas la volonté. Mais d'ailleurs, comme il s'est défendu luy-même, & avec beaucoup de force & d'éloquence, contre ceux qui l'accusoient de magie, j'admire que pour faire valoir certaines merveilles qu'on pretend qu'il a faites par la force de cet art infame, on le veüille faire magicien malgré luy. C'est à ceux qui prennent ce party-là à voir qui en doit étre crû, ou d'eux quand ils soûtiennent qu'il étoit magicien, ou de luy quand il s'en défend.

Il s'est defendu contre ceux qui l'accusoient de magie.

Mais enfin que ceux qui vont jusqu'à rechercher les secrets de la magie, soit par une curiosité damnable, soit par l'esperance d'arriver par ce moyen à ce qui fait la felicité de cette vie, & ceux-mêmes qui ne vont pas si avant, mais qui ne laissent pas de demeurer pleins d'une opinion tres-dangereuse de cet art diabolique, qui le leur fait admirer dans ceux-mêmes qui en sont innocens, que tous ceux-là, dis-je, prennent-gar-

de, s'ils sont sages, à quoy on doit rapporter l'élevation prodigieuse de nôtre saint Prophete David, qui de berger est devenu Roy. Car ce n'est pas à la magie; & il n'en sçauroit étre suspect, aprés la sincerité avec laquelle l'Ecriture, qui ne perd point d'occasion de nous exposer, & comment il faut vivre pour ne point offenser Dieu, & comment on l'appaise quand on l'a offensé, rapporte aussi bien les pechez que les vertus de ce grand homme.

III. CLASSE. AN. 412.

Ps. 77. 70.

Elevation de David, ce qu'elle apprend.

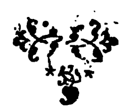
20. Quant aux prodiges qui frappent les yeux des hommes, & qui leur donnent de l'admiration, c'est se tromper beaucoup, que de comparer en cela les magiciens à ce qu'il y a eu de saints Prophetes celebres par la grandeur de leurs miracles; & c'est se tromper encore davantage que de les comparer à Jesus-Christ, dont ces mêmes Prophetes, à qui nul magicien n'est comparable, ont prédit la venuë; & qu'ils nous ont annoncé comme devant étre & veritablement homme, par l'humanité qu'il prendroit dans le sein d'une Vierge, & veritablement Dieu, par la divinité qui luy est commune avec son Pere, & qui l'en rend inseparable.

Miracles des Prophetes bien au dessus des pretendus miracles des Magiciens.

Quelque longue que soit cette lettre,

III. CLASSE. AN. 412.

je voy bien que ce que j'ay dit sur le sujet de Jesus-Christ, n'est pas à beaucoup prés ce qu'il faudroit, & pour ceux qui n'ont pas assez d'ouverture d'esprit pour comprendre les choses de Dieu, & pour ceux-mêmes qui en auroient assez, mais que leur opiniâtreté & leurs preventions mettent à cet égard dans le même état que les autres. Mais tâchez de sçavoir ce qu'ils ont à objecter contre ce que je viens de dire, & me l'écrivez, afin que nous travaillions à les satisfaire sur toutes leurs difficultez, ou par des lettres, ou par des livres même si les lettres ne suffisent pas. Je prie Dieu, mon tres-cher fils & tres-illustre Seigneur, de vous faire arriver par sa grace & par sa misericorde au veritable bonheur qui ne se trouve qu'en luy.



LETTRE

III. CLASSE. AN. 412.

LETTRE CXXXIX. *

Saint Augustin prie le même Marcellin de rendre publics les actes du procez qu'il faisoit à quelques Donatistes convaincus de crimes atroces, & le conjure en même temps de ne les point punir de mort.

* Ecrite l'an 412. vers le mois de May. C'étoit auparavant la 158. & celle qui étoit la 139. est presentement la 259.

AUGUSTIN saluë en JESUS-CHRIST son tres-cher fils, le tres-illustre Seigneur MARCELLIN.

J'ATTENS avec beaucoup d'impatience les actes que vous m'avez promis, ayant dessein de les faire lire dans l'Eglise d'Hippone, & même, s'il est possible, dans toutes celles de mon Diocese.[a] Car quoique ce ne soit pas un mouvement de penitence & de crainte de Dieu, mais le soin & l'application des Juges qui ait arraché de ces cœurs barbares la confession de leur crime,

a. S. AUGUSTIN nous apprend dans les Actes de la conference qu'il eut à Cesarée de Mauritanie avec Emeritus, Evêque Donatiste dans cette Ville, qu'on lisoit tous les ans aux peuples, durant le Carême, les actes de la conference de Carthage contre les Donatistes, dans les Eglises de Carthage, de Thagaste, de Constantine, ou Cyrthe, d'Hyppone, & dans toutes les autres Eglises zelées pour l'unité, & il exhorta publiquement Deuterius, Evêque Catholique de Cesarée, de faire la même chose.

III. CLASSE. AN. 412.

elle ne laissera pas de faire voir clairement à tout le monde, la malice non seulement de ceux qui sont convaincus, par leur propre aveu, d'avoir tué un de nos Prêtres, d'avoir arraché un œil & couppé un doigt à un autre, mais encore de ceux qui n'ont osé nier qu'ils ne sçeussent ce complot, quoiqu'ils protestent qu'ils ne l'approuvoient pas, & qui en même temps qu'ils ne veulent point de paix avec l'Eglise Catholique, sous pretexte qu'ils craignent d'étre soüillez par des crimes étrangers, ne craignent point de demeurer dans cette communion sacrilege & schismatique parmy de tels scelerats; & de ceux enfin qui disent qu'on ne la leur fera jamais quitter, quand on leur feroit voir plus clair que le jour, la verité Catholique, & l'iniquité des Donatistes.

Ce n'est pas peu que ce que Dieu vient de faire par vôtre ministere; & ce seroit un grand bien que vous pûssiez instruire souvent des procez contre ces sortes de gens, & qu'aprés avoir découvert leur obstination, leur folie, & leurs crimes, aussi clairement que vous avez fait celuy de ceux-cy, on en répandît les actes de toutes parts.

Vous étes en doute, dites-vous, si

vous ferez publier ceux-cy dans la Theoprepie [a] : mais il le faut faire, si c'est un lieu où l'on puisse esperer qu'il se trouve assez de monde ; sinon il faut en choisir un autre, où l'affluence soit plus grande : car il faut les publier à quelque prix que ce soit.

III. CLASSE. AN. 412.

2. Du reste quelque grand que soit le crime de ces gens-cy, & quoiqu'ils en soient convaincus par leur propre aveu, je vous prie, & pour le repos de nôtre conscience, & par l'interest que l'Eglise Catholique a de signaler sa douceur, qu'ils ne soient point punis de mort. Car le principal avantage que nous pouvons tirer de leur aveu, c'est qu'il donne lieu à l'Eglise Catholique de marquer la moderation qu'elle garde, même envers ses plus cruels ennemis ; & pourveu qu'on leur épargne le dernier supplice, il paroîtra qu'on les traite avec beaucoup de douceur, de quelque autre peine que l'on châtie une si horrible cruauté.

Douceur de saint Augustin envers les plus cruels ennemis de l'Eglise.

Il y en a qui sont si frappez de la barbarie de cette action, qu'ils trouvent que c'est manquer de vigueur & de zele que de ne la pas punir selon toute la

a. Il paroît par la conference de Carthage, que *la Theoprepie*, étoit une Eglise de cette même Ville, dont les Donatistes étoient alors en possession.

III. CLASSE. AN. 412.

rigueur des loix. C'est l'effet de l'émotion que ces sortes d'actions donnent, & qui n'est jamais si forte, que lorsqu'elles sont encore toutes fraisches. Mais lorsqu'elle sera appaisée ils verront, mon tres-cher fils & tres-honoré Seigneur, combien la douceur avec laquelle nous en aurons usé sera bien receuë, & combien elle augmentera le plaisir que nous aurons de faire voir ces actes, & de les répandre de toutes parts.

Vous avez mon saint frere & Collegue Boniface, & j'ay chargé le Diacre Peregrin, qui est parti avec luy, d'un grand memoire sur cette affaire : ainsi c'est comme si j'étois moy-méme avec vous. Ce que vous jugerez entre vous le plus utile pour l'Eglise, faites-le, avec le secours de celuy, dont la misericorde nous peut assister dans de si grands maux. Macrobe * Evéque des Donatistes d'Hippone, est presentement en campagne, avec des troupes de gens de sac & de corde, hommes & femmes, allant de côté & d'autre se faire ouvrir les Eglises que quelque sorte de crainte avoit obligé les Seigneurs des lieux de leur faire fermer. Tant que Spondée, Agent de Ce-

* C'est celuy à qui sont adressées les Lettres 106. & 108.

lere, que je vous ay déja recommandé, & que je vous recommande encore autant que je le puis, a été sur les lieux, il reprimoit un peu leur audace ; mais depuis qu'il est parti pour Carthage, Macrobe s'est fait ouvrir les Eglises qui sont dans les terres-mêmes de Celere, & il y fait des assemblées. Il a avec luy ce Diacre rebaptisé nommé Donat, qui étoit chargé parmy nous de faire valoir des terres de l'Eglise, & qui a été le principal autheur de ce meurtre. Comment donc pourroit-il dire qu'il ne souffre point auprés de luy de ces sortes de gens, puisqu'on voit à sa suite celuy-là même, qui est le pire de tous ?

III. CLASSE. AN. 412.

Si le Proconsul * dans la Sentence qu'il doit prononcer contre eux, ou de son chef, ou conjointement avec vous, persiste à vouloir les punir de mort, quoiqu'il soit Chrêtien, & qu'autant que nous l'avons pû connoître, il n'aime pas le sang, vous luy pouvez dire qu'il peut inserer dans le procez les Lettres que je vous ay écrites sur ce sujet à l'un & à l'autre. J'apprens même qu'en matiere de crime, il est au pouvoir des Juges de condamner à moins que ce qui est prescrit par les loix. Que s'il ne veut pas même avoir égard à mes lettres,

* Apringius à qui la lettre 134. est adressée.

Douceur & huma-

III. CLASSE. AN. 412. qu'au moins il laisse les coupables en prison, jusqu'à ce que nous puissions obtenir des Empereurs la grace que nous demandons pour eux, afin que les souffrances des serviteurs de Dieu, dont l'Eglise tire sa gloire, demeurent dans tout leur lustre, & qu'il ne soit point terni par le sang de ses ennemis. Car je me souviens que dans l'affaire des Clercs du Val d'Anaune [a] qui furent mis à mort par les Payens, & que nous reverons presentement comme des Martyrs, l'Empereur se laissa aller à la priere qu'on luy fit en faveur des meurtriers qu'on tenoit en prison, & consentit qu'ils ne fussent pas punis du dernier supplice.

3. Je ne me souviens plus pourquoy vous m'avez renvoyé les Livres *du Baptême des enfans*, que je vous avois envoyez, si ce n'est peut-être afin que je les corrigeasse. C'est ce que je voulois faire, les ayant trouvez pleins de fautes; mais j'ay été si accablé d'affaires, que je ne l'ay point encore fait. Je n'ay sçû même achever la lettre que j'avois com-

a. S. AUGUSTIN parle icy des Saints Martyrs Sisinnius, Martyrius, & Alexandre, qui furent tuez par des païsans du Val d'Anaune, assez proche de la ville de Trente, sur la fin du mois de May de l'an 397. c'est à dire, aprés la mort de saint Ambroise, comme saint Paulin l'ecrit dans sa vie.

mencé de dicter pour joindre à ces livres, dés le temps que j'étois de delà, & qui vous devoit être adressée, & elle est demeurée comme elle étoit, à quelque chose prés que j'y ay ajoûté depuis. Si je pouvois vous rendre compte de mon temps, & vous faire connoître à combien d'ouvrages j'ay été obligé de travailler, vous seriez surpris & contristé de la quantité d'affaires qui m'accablent sans que je les puisse remettre, & qui ne me permettent pas de mettre la main à ce que vous demandez avec tant d'instance, & que j'aurois même tant d'envie de faire, que je ne sçaurois vous dire combien je souffre de ne le pouvoir. Car dans le temps même que j'ay quelque relâche de la part de ceux qui ont tous les jours recours à moy, & qu'il m'est aussi peu possible que permis de ne pas écouter; il y a d'autres choses à quoy je suis obligé de travailler préferablement à ce que vous desiriez, parce qu'elles se rencontrent dans des conjonctures qui ne me permettent pas de les remettre.

Je puis mettre dans ce nombre-là l'abregé de nôtre Conference, * qui n'a pas été d'un petit travail, & que je me suis trouvé obligé de faire, voyant que

* C'est la Conference de Carthage.

III. CLASSE. AN. 412.

Cet abregé de la Conference de Carthage se trouve dans le 7. Tome des œuvres de saint Augustin.

* C'est la lettre 141.

* Ce sont les 2. lettres precedentes.

* C'est la lettre suivante.

personne ne vouloit se charger de lire un si prodigieux amas de pieces & d'écritures; la lettre que j'ay écrite sur le sujet de la même Conference aux Laïques de la communion des Donatistes *, & que je viens d'achever; les deux longues lettres *, l'une à vous, & l'autre à Volusien que je croy que vous aurez receuës presentement; & le livre à quoy je travaille actuellement * pour resoudre cinq questions que nôtre cher Honoré m'a proposées par une de ses lettres, & à quoy vous voyez bien qu'il ne faut pas tarder de répondre. Car LA CHARITE' est comme une mere tendre, qui ne songe qu'à conserver & à secourir ses enfans; & elle regle ses démarches non par le degré d'amitié, mais par la grandeur du besoin. Ainsi elle prefere les plus foibles aux plus forts; & c'est parce qu'elle voudroit que ceux-là fussent ce que ceux-cy sont déja, qu'elle les quitte pour un temps; ce qui ne veut pas dire qu'elle les neglige, mais qu'elle s'en tient asseurée, & qu'elle se repose sur la connoissance qu'elle a de leur vertu. J'ay donc toûjours quelque chose de cette sorte à dicter, qui me consume tout le temps que je pourrois employer à en dicter d'autres, qui seroient plus selon mon cœur, & ce temps n'est

1. Thess. 2. 7.

Grandeur du besoin raison de preference au gré de la charité.

autre chose que quelques momens que me laisse la foule d'affaires dont je me trouve chargé, par les besoins ou les cupiditez de ceux qui viennent fondre sur moy de toutes parts; en sorte que je ne sçay de quel côté me tourner.

III. CLASSE. AN. 412.

Accablement de S. Augustin.

4. Voilà l'état où je me trouve, & qui vous fait voir le besoin que j'ay de vos prieres. Je ne veux pas neanmoins que vous cessiez pour cela de me presser avec autant d'instance, & aussi souvent que vous le faites, & vous n'y perdrez pas vôtre temps.

Bonté de saint Augustin.

5. Je vous recommande une Eglise de Numidie, pour les besoins de laquelle mon saint frere & Collegue Dauphin a été député vers vous par ses confreres, qui sont dans la même peine où il est, & exposez aux mêmes perils. Comme vous apprendrez de luy l'état des choses, je ne m'étendray pas davantage sur ce sujet. Vous trouverez dans le memoire que j'envoye au Prêtre de l'Eglise où vous êtes, & dans celuy que j'ay déja envoyé par le Diacre Peregrin, le reste de ce que j'aurois à vous dire, & il seroit inutile de le repeter icy. Que la vertu de la grace de Jesus-Christ remplisse & fortifie toûjours vôtre cœur de plus en plus, mon tres-cher fils & tres-honoré

III. CLASSE. AN. 412. Seigneur. Je recommande à vôtre excellence mon cher fils Ruffin, premier Magistrat de la ville de Cirte.

AVERTISSEMENT
Sur la Lettre suivante.

Comme c'est dans cette Lettre que le Lecteur commencera d'entendre parler de l'Heresie Pelagienne, & que dans la suite il en trouvera plusieurs sur cette matiere, il est à propos de luy dire icy en peu de mots, ce que c'étoit que cette Heresie, & ce qui se fit de plus considerable en Affrique, à Rome, & ailleurs pour l'étouffer dés sa naissance.

C'étoit proprement un rejetton de la Philosophie des Stoïciens, qui sont de tous les Philosophes, ceux qui ont porté le plus haut les forces de la nature humaine ; jusques-là que Seneque a bien eu l'insolence de dire que la vertu de l'homme est au dessus de celle de Dieu même, puisque celle de Dieu est un ap-

panage de sa nature, au lieu que celle de l'homme est le fruit de son travail & de son industrie. Quelques Ecrivains Grecs avoient apporté avec eux dans l'Eglise des restes de ces sentimens impies, dont on vit sortir avec le temps cette pernicieuse heresie. Origenes de son côté en avoit jetté les fondemens dans son ouvrage des Principes, *& ailleurs; Theodore Evêque de Mopsueste, Ruffin de Sirie, & si l'on en croit saint Jerôme, Evagre de Pont, commencerent à les faire sortir de terre. Pelage & Celestius les éleverent; & le celebre Julien, dont on a entendu parler sur la lettre* 101. *mit le comble à ce malheureux edifice.* III CLASSE. AN. 412.

Ces Heretiques nioient le peché originel, & par consequent la corruption de l'homme; pretendant que l'ignorance, & la difficulté de faire le bien étoient des suites de la nature, & non pas des effets du peché; que l'homme avoit en luy-même toute la force necessaire pour accomplir la Loy de Dieu; qu'il

III. CLASSE. AN. 412.

n'avoit besoin que de connoître ses devoirs ; que ce qu'on appelle la grace n'étoit autre chose que la faculté naturelle du libre arbitre, & la connoissance que Dieu donnoit à l'homme de ses Commandemens, par les Oracles de l'Ecriture, & par la voix des Predicateurs de l'Evangile ; que le Baptême n'étoit point necessaire aux enfans, parce qu'ils n'avoient non plus peché en Adam, que par eux-mêmes ; & plusieurs autres erreurs semblables, surquoy ces Heretiques varierent en plusieurs manieres, à mesure qu'on les pressoit par la force de la verité.

Pelage, Anglois de nation, & Moine de profession, ayant été le premier dont Ruffin se servit pour semer sourdement ces impietez dans Rome vers l'an 404. son nom est demeuré à toute la Secte. Il se cachoit dans les commencemens ; mais s'étant rencontré avec un Evêque amy de saint Augustin, qui rapporta avec éloge cette belle parole

de ce Saint dans ſes confeſſions, Commandez-nous ce que vous voudrez, Seigneur, mais donnez-nous ce que vous nous commandez, *il ne put s'empêcher d'éclater, & de ſe récrier comme s'il eût entendu un blaſpheme. C'eſt ce que ſaint Auguſtin même nous apprend au Livre du Don de Perſeverance, chap. 20. Celeſtius Diſciple de Pelage, fut plus hardy que ſon maiſtre, dont il commença à ſemer les erreurs plus ouvertement. Ils ſortirent tous deux de Rome vers l'an 410. qui fut celuy de la priſe de cette ville par les Goths. Pelage paſſa dans la Paleſtine, & Celeſtius vint à Carthage, & chacun de ſon côté commença à dogmatiſer. Celuy-cy ayant tenté de ſe faire élever à la dignité de la Preſtriſe, le Diacre Paulin, qui avoit été Lecteur de l'Egliſe de Milan, le découvrit, & l'accuſa devant Aurele Evêque de Carthage & Primat d'Affrique. Ce Prelat aſſembla en 411. ou 412. contre cet Here-*

III. CLASSE.
AN. 412.
Conf. l. 10. chap. 19.

III. CLASSE. AN. 412.

tique un Concile, qui fut le premier de tous ceux qui condamnerent les Pelagiens. Ce Concile excommunia Celestius, & le chassa de Carthage. Il y laissa de ses Disciples; & pour luy il passa en Sicile, où il recommença de semer ses erreurs proscrites par les Evêques d'Affrique.

Saint Augustin dans l'Occident, & saint Jerôme dans l'Orient, commencerent à écrire contre Pelage. Il fut dénoncé vers la fin de l'année 415. par deux Evêques de nos Gaules, Heros d'Arles, & Lazare d'Aix*, à ceux de la Palestine, qui s'étant assemblez à Diospolis ou Lidde au nombre de quatorze, examinerent la cause de cet heretique: l'absence de ses accusateurs luy donna moyen de déguiser ses sentimens, & d'éviter d'être condamné personnellement. Euloge Evêque de Cesarée presida à ce Synode, posterieur de quelques mois à une dispute qu'Orose, Prêtre Espagnol, que saint Augustin avoit

* On verra qui étoient ces 2. Evêques sur le nombre 1. de la lettre 75.

envoyé en Paleſtine, avoit euë contre Pelage en preſence de Jean Evêque de Jeruſalem. III. CLASSE. AN. 411.

Oroſe étant repaſſé de la Paleſtine en l'Affrique, un Concile de ſoixante-huit Evêques s'aſſembla à Carthage ſous l'Evêque Aurele. Oroſe preſenta à ces Evêques des lettres d'Heros & de Lazare, par leſquelles ils furent amplement informez des erreurs de Pelage & de ſon diſciple, & reconnurent que cette Secte faiſoit déja bien du mal dans l'Egliſe. Ils declarerent qu'il falloit prononcer anatheme contre ces heretiques, s'ils n'abjuroient leurs erreurs; & envoyerent au Pape Innocent, en forme de Lettre Synodique, une ample relation de ce qu'ils avoient fait, c'eſt la Lettre 175. Les Evêques de Numidie firent la même choſe dans le Concile de Mileve où ſaint Auguſtin aſſiſta. Outre ces deux Lettres nôtre Saint en écrivit à ce Pape une particuliere en ſon nom, & des Evêques Aurele, Alipe, Evode,

III. CLASSE. AN. 412.

& Possidius, ses Collegues & ses intimes amis, c'est la Lettre 177. Le Pape Innocent fit réponse à ces trois Lettres au commencement de l'année 417. approuva & confirma tout ce qui s'étoit fait contre Pelage & Celestius, & ses réponses sont icy les Lettres 181. 182. & 183.

La condamnation de ces Heretiques, bien loin de les corriger, ne fit que les irriter de plus en plus. Le premier écrivit au Pape Innocent une lettre qui fut renduë à son successeur Zosime, avec une profession de foy captieuse; & Celestius vint en personne à Rome, pour y défendre sa cause. Il s'y plaignoit de ses Juges, & feignit de se vouloir soûmettre au jugement du Pape; il défia son accusateur de comparoître, & il surprit tellement ce bon Pape, qu'il passa dans son esprit pour orthodoxe, aussibien que Pelage. Zosime en écrivit avec chaleur aux Affriquains : ceux cy luy répondirent avec respect, mais avec fermeté,

meré ; assemblerent un Concile de deux cens quatorze Evêques durant l'Automne de l'an 417. d'où ils députerent à l'Empereur qui étoit à Ravenne, pour l'informer de ce qui se passoit ; à Rome au Pape Zosime, pour le détromper par l'inspection de tous les actes, & de toutes les pieces qui avoient servi au procez des Heretiques. Ces Evêques s'assemblerent de nouveau à Carthage, le premier May de l'an 418. au nombre de deux cens dix-sept, & y firent les neuf celebres Canons sur la Grace, que quelques-uns attribuënt contre la verité à un Concile de Mileve.

III. CLASSE. AN. 412.

L'Empereur suivant l'avis des Affriquains, donna le 30. Avril une Loy qui ordonnoit de chasser de Rome Pelage & Celestius, & de bannir leurs Sectateurs ; & Zosime ayant enfin ouvert les yeux, excommunia vers le même temps Pelage & Celestius, & publia contre eux un Decret celebre, qui confirmoit tout ce qui s'étoit fait sur ce sujet par son Pre-

III. CLASSE. AN. 412. deceßeur, & par les Evêques d'Affrique : On en voit un fragment dans la lettre 90. à Optat, nombre 23. Ce Decret fut envoyé par Zosime aux Evêques d'Affrique, qui l'en remercierent dans un Concile, & generalement à toute l'Eglise. Tous les Evêques y souscrivirent, à l'exception de Julien, & de dix-huit autres Evêques qui furent déposez pour ce sujet. Les Pelagiens furent condamnez ou rejettez environ ce même temps à Constantinople, à Ephese, en Sicile, & par un Concile d'Orient, où presidoit Theodose d'Antioche, comme nous apprenons de Marius Mercator; ensuite dequoy Prayle Evêque de Jerusalem, qui avoit écrit pour Pelage en 417. le chassa des saints lieux de la Palestine. Ils furent encore condamnez par le Concile de la Cilicie, où Theodore de Mopsueste, leur amy & leur deffenseur, fut obligé de leur dire anathême.

L'Empereur Honorius, qui dés l'an 418. & avant même le Decret du Pape

Zoſime, avoit employé ſon authorité contre les Heretiques, à la ſollicitation des Evêques d'Affrique, par ſa Loy du 30. Avril de la même année, en fit l'année ſuivante une nouvelle contre les Autheurs & les Sectateurs du Pelagianiſme; & écrivit une lettre à l'Evêque Aurele, pour l'exhorter à faire ſçavoir à tout le monde, qu'en vertu de la Sentence des Evêques, tous ceux qui ne ſouſcriroient point à la condamnation de Pelage & de Celeſtius ſeroient dépoſez, excommuniez, & chaſſez des Villes. Cette lettre ſe trouve parmy celles-cy: c'eſt la 201. On l'a miſe avec les Lettres de S. Auguſtin, parce que la grande reputation de ce ſaint Homme & la grande part qu'il avoit euë à tout ce qui s'étoit fait contre les Pelagiens, dont il avoit été comme le premier mobile, obligerent les Empereurs de luy en écrire une toute ſemblable, & dans les mêmes termes que celle qu'ils écrivirent au Primat de toute l'Affrique.

III. CLASSE. AN. 412.

III. CLASSE. AN. 412. *Celestius, qui avoit été obligé par le premier Edit de l'Empereur de sortir de Rome, y étant revenu quelque temps aprés, en fut chassé de nouveau vers l'an 421. par l'Edit de Constance, déclaré Auguste par l'Empereur Honorius. Il fit encore une tentative sous le Pape Celestin, pour faire revoir le procez; mais il ne put l'obtenir. Il fut même chassé d'Italie; & s'étant refugié à Constantinople, il en fut encore chassé vers l'an 429. malgré la protection que luy donnoit Nestorius. C'est la derniere chose que l'on sçache de luy; on ne trouve point non plus ce que devint Pelage, depuis qu'il eut été chassé de Jerusalem par Prayle vers l'an 420.*

Les Pelagiens avoient toûjours demandé un Concile general, tout prêts, disoient-ils, de se soûmettre à sa decision, & celuy d'Ephese leur ferma la bouche, & ruina leurs dernieres esperances, en confirmant leur condamnation, & tout ce qui s'étoit fait contre eux en Occident.

Saint Augustin fut convié de se trouver III. CLASSE.
à ce Concile par des lettres de l'Empe- AN. 412.
reur Theodose ; mais ceux qui les luy portérent le trouverent mort. Cependant on peut dire qu'il y fut present par sa doctrine, & par les lumieres qu'il avoit répanduës dans toute l'Eglise, sur la matiere de la Grace, & que nous voyons dans ces ouvrages si [illegible]*s qu'il avoit composez vingt ans durant contre les Pelagiens, & où il a traité cette matiere si profonde d'une maniere qui l'a fait reconnoître par toute l'Eglise pour le Docteur de la Grace, & qui fait bien voir la verité de ce qu'il dit luy-même vers la fin de la lettre à Sixte, que Dieu, qui sçait tirer le bien du mal, ne permet qu'il s'éleve des Heresies, qu'afin que ceux qu'il suscite pour les combattre, enrichissent son Eglise de plus en plus, par les nouvelles découvertes qu'ils font dans les Ecritures, pour la deffense de la verité.*

Comme ce Concile de 418. est de tout

III. CLASSE. AN. 412.

ce qui se fit en ce temps-là contre les Pelagiens, la piece la plus celebre & la plus entiere qui soit venuë jusqu'à nous, & que ses Canons renferment toutes les veritez de la Grace que les Saints Peres d'Affrique, & aprés eux le Siege Apostolique dans le Synode des Evêques d'Italie, crûrent devoir opposer alors aux erreurs des Pelagiens, il est à propos de les mettre icy traduits en nôtre langue, & d'autant plus qu'on ne sçauroit douter qu'ils n'ayent été dressez par saint Augustin, dont on y reconnoît aisément l'esprit & le stile, & qui assista à ce Concile, comme on voit par la Lettre 215. nombre 2.

Concile Plenier tenu à Carthage, contre Pelage & Celestius, en 418.

LE jour des Calendes de May* l'an que l'Auguste Empereur Honorius étoit Consul pour la

* C'est à dire le premier jour de May.

douziéme fois, Aurele Evêque de Carthage, & Donatien Evêque de Talept, & Primat de la Province Bizacene, avec deux cens trois autres de leurs Collegues, tant de la Province Bizacene, que de la Mauritanie de Steffe, des Provinces de Tripoly, & de Numidie, de la Mauritanie Cæſarienne, & de l'Eſpagne; s'étant aſſemblez en Concile, & ayant pris Seance dans la Baſilique de Fauſte, les Diacres étant debout autour d'eux.

III. CLASSE. AN. 412.

Tous ceux qui ſe ſont trouvez à ce ſaint Concile de l'Egliſe de Carthage ont arrêté & prononcé ce qui s'enſuit.

I. Quiconque dira qu'en même temps qu'Adam a été fait homme, il a été fait ſujet à la mort, enſorte que quand il n'auroit pas peché, il n'auroit pas laiſſé de ſubir cette ſorte de mort qui ſepare l'ame du corps, comme ſi la neceſſité de

III. CLASSE. AN. 412.

mourir étoit une ſuite de la nature, & non pas une punition du peché; qu'il ſoit anathéme.

II. Quiconque dira que les enfans nouvellement nez n'ont point beſoin qu'on les baptiſe; & qu'encore qu'on les baptiſe en remiſſion du peché, il n'y a point en eux de peché d'origine qu'ils ayent tiré d'Adam, & qui ait beſoin d'être expié par les eaux de la regeneration, d'où il s'enſuivroit que ce ſeroit une illuſion que de les baptiſer, comme on fait, en remiſſion du peché, & que cette pratique ne ſeroit point fondée ſur la verité; qu'il ſoit anathéme. Car ces paroles de l'Apôtre, *Le peché eſt entré dans le monde par un ſeul homme, & la mort par le peché; & c'eſt ainſi que celuy en qui tous ont peché, a fait paſſer la mort dans tous les hommes*, ne ſe peut entendre que comme l'Egliſe Catholique, répanduë par toute la terre, l'a toûjours entendu; &

Rom. 5. 12.

cette sainte regle de la foy est ce qui fait qu'encore que les enfans nouvellement nez n'ayent encore pû commettre par eux-mêmes aucun peché, c'est tres-certainement en remission du peché qu'on les baptise, & afin que ce qu'ils ont contracté par leur generation, soit effacé par la regeneration. III. CLASSE. AN. 412.

III. Quiconque dira que lors que le Seigneur a dit, *il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Pere*, il a voulu faire entendre que dans le Royaume du Ciel, ou quelqu'autre part, il y a un certain lieu mitoyen où vivent heureux les enfans morts sans le Sacrement, sans lequel on ne sçauroit entrer dans le Royaume du Ciel, qui n'est autre que la vie éternelle; qu'il soit anathéme. Car puisque le Seigneur a dit que *quiconque ne sera point regeneré par l'eau & le saint Esprit, n'entrera point dans le Royaume du Ciel*; qui est

Iean 14. 2.

Iean 3. 3.

III. CLASSE. AN. 412.

le Catholique qui puisse croire, que celuy qui ne sera pas assez heureux pour étre Coheritier de Jesus-Christ puisse avoir d'autre partage que celuy du Diable ; & que ceux qui ne seront point à la droite, puissent étre ailleurs qu'à la gauche.

IV. Quiconque dira que la grace de Dieu, qui nous justifie par Jesus-Christ nôtre Seigneur, n'est que la remission des pechez commis par le passé, & que ce n'est pas un secours pour nous empêcher d'en commettre à l'avenir ; qu'il soit anathéme.

V. Quiconque dira que ce qui fait qu'il est vray de dire que cette grace de Dieu par Jesus-Christ nôtre Seigneur est un secours pour nous empêcher de pecher, c'est seulement qu'elle nous donne l'intelligence des Commandemens, & nous montre ce que nous avons à faire & à éviter ; mais qu'elle ne nous fait point aimer à pratiquer

ce que nous connoiſſons que nous III. CLASSE.
devons faire, & ne nous en donne AN. 412.
point la force; qu'il ſoit anathéme.
Car comme l'Apôtre nous apprend 1. Cor. 8. 1.
que *la ſcience enfle*, & que *c'eſt la Charité qui édifie*, ce ſeroit une grande impieté de croire que l'effet de la grace de Jeſus-Chriſt en nous ſe termine à ce qui enfle, & ne va pas juſques à ce qui édifie : au lieu que la verité nous apprend que c'eſt un don de Dieu, non ſeulement de connoître nos devoirs, mais encore de les aimer, en ſorte que nous les accompliſſions, & que c'eſt luy qui par la Charité qu'il nous inſpire, nous preſerve de l'enflure que la ſcience produit. Car comme il
eſt écrit que *c'eſt de Dieu que la ſcience* Pſal. 93. 10.
vient à l'homme, il eſt écrit auſſi que
la Charité vient de Dieu. Ioan. 4. 3.

VI. Quiconque dira que ſi la grace de la juſtification nous eſt donnée, c'eſt afin que nous puiſ-

III. CLASSE. AN. 412. sions faire avec plus de facilité par son moyen ce que nous pourrions toujours faire par les forces de nôtre Libre Arbitre, comme s'il étoit vray que quand Dieu ne nous donneroit point de grace, nous pourrions toûjours accomplir ses divins Commandemens, quoique nous ne le fissions qu'avec peine ; qu'il soit anathéme. Car c'est de l'accomplissement des Commandemens de Dieu que le Seigneur parloit, quand il a dit, non que sans luy nous ne pouvons faire les choses qu'avec peine, mais que *nous ne pouvons rien faire sans luy.* Iean 15. 5.

VII. Si quelqu'un dit que ce que l'Apôtre saint Jean nous a voulu faire entendre par ces paroles, *Si nous disons que nous sommes sans peché, nous nous seduisons nous-mêmes, & la verité n'est point en nous,* 1. Iean 1. 8. c'est que l'humilité nous deffend de dire que nous soyons sans peché,

mais qu'on le pourroit dire ſans bleſſer la verité ; qu'il ſoit anathéme. Car quand l'Apôtre ajoûte, *Si au contraire nous confeſſons nos pechez, nous avons affaire à un Dieu fidelle & juſte, qui nous les rèmettra, & qui nous purifiera de toute ſoüillure*, il nous fait aſſez voir que dans ce qu'il venoit de dire, il parle ſelon la verité auſſi bien que ſelon l'humilité. Il n'auroit tenu qu'à luy de dire, *Si nous diſons que nous ſommes ſans peché, nous nous élevons nous-mêmes, & l'humilité n'eſt point en nous*; mais il dit au lieu de cela, que ſi nous parlons de la ſorte *nous nous ſeduiſons nous-mêmes, & que la verité n'eſt point en nous* ; & par là il fait aſſez voir que celuy qui dit qu'il eſt ſans peché dit un menſonge, & non pas une verité.

III. CLASSE. AN. 412.

Ibid. v. 9.

VIII. Quiconque dira que lorſque les Saints adreſſent à Dieu ces paroles de l'Oraiſon Dominicale,

III. CLASSE. *pardonnez-nous nos offenses*, ce n'est
AN. 412. pas pour eux-mêmes qu'ils prient,
Mat. 6. 12. parce qu'ils n'ont point besoin de demander cela à Dieu, mais pour ce qu'il y a de pecheurs parmy ceux avec qui ils vivent; & que c'est ce qui fait que chaque juste ne dit pas, *pardonnez-moy mes offenses*, *mais pardonnez-nous nos offenses*; ensorte que ce soit pour les autres, & non pas pour eux-mêmes, que les justes fassent cette priere à Dieu; qu'il soit anathême. Car l'Apôtre saint Jacqües, quoiqu'il fût juste & saint,
Luc. 3. 2. n'a pas laissé de dire, *nous pechons tous en bien des choses*. Et pourquoy s'est-il servi du mot de tous, sinon afin que ce qu'il dit en cet endroit s'accordât, & avec cette parole d'un
Ps. 142. 2. Pseaume, *N'entrez point en jugement avec vôtre serviteur, parce que nul homme vivant ne sera trouvé juste devant vos yeux*; & avec celle-cy de la priere du Sage Salomon, *il n'y a*

point d'homme qui n'ait peché ; & avec celle-cy de Job, *Dieu imprime ſon ſeau ſur la main de tous les hommes, afin que chacun connoiſſe ſon infirmité ?* C'eſt ce qui fait que Daniel, qui étoit ſans doute juſte & ſaint, ne ſe contente pas de dire, *nous avons peché ; nous nous ſommes laiſſez aller à l'iniquité*, & les autres choſes qu'il reconnoît devant Dieu, avec autant de verité que d'humilité, mais pour aller au devant de l'imagination de ceux qui pourroient croire, comme ceux-cy, qu'il n'avoit voulu parler que des pechez de ſon peuple, & non pas des ſiens, il ajoûte, *lorſque je priois de la ſorte, & que je confeſſois devant mon Seigneur & mon Dieu mes pechez, & les pechez de mon peuple, &c.* Il auroit pû dire *nos pechez* ; mais comme il étoit Prophete, & qu'il ſçavoit qu'il viendroit des gens comme ceux-cy, qui pervertiroient le ſens des Ecritures, il a marqué expreſſement

III. CLASSE. AN. 412.

Iob. 37. 7.

Dan. 9. 5.

Ibid. 20.

III. CLASSE. AN. 412. *ses pechez*, aussi bien que *ceux de son peuple.*

IX. Quiconque dira que ce n'est que l'humilité, & non pas la verité, qui fait dire aux Saints ces paroles de l'Oraison Dominicale, *pardonnez-nous nos offenses*, qu'il soit anathême. Car qui pourroit souffrir celuy qui oseroit mentir jusques dans la priere, & dans ce qu'il adresse, non aux hommes, mais à Dieu même; & qui pendant que sa bouche demanderoit pardon, seroit persuadé dans le fond de son cœur, qu'il n'y a rien à pardonner en luy?

Mat. 6. 12.

Quelques-uns de ceux qui ont fait la collection des Conciles, ne mettent point le troisiéme de ces neuf Canons. Neanmoins Binius & quelques autres le mettent; mais hors de rang, & d'un autre caractere, quoiqu'ils assurent qu'ils l'ont trouvé dans de tres-anciens manuscrits. Mais le sçavant Pere Quesnel, dans le deuxiéme volume de son Edition de S. Leon, dissertation treiziéme, en a demontré la verité, par des preuves incontestables. Car outre les manuscrits de Binius, il se trouve encore dans celuy de la Bibliotheque de Monsieur de Thou, & dans un autre ancien manuscrit

manuſcrit d'Oxfort, d'où le Pere Queſnel a tiré le plus ancien Code des Canons de l'Egliſe de Rome, qu'il a fait imprimer dans l'appendix de cette Edition. De plus, Photius Evéque de Constantinople, qui vivoit dans le neuviéme Siecle, met ce Canon entre ceux du Concile de Carthage, au Code 53. de ſa Biblioteque : ce qui fait voir qu'il étoit dans les Exemplaires de ce Concile, qui avoient paſſé d'Affrique ou d'Italie en Orient. Enfin la verité de ce Canon eſt juſtifiée par pluſieurs endroits de ſaint Auguſtin méme, & particulierement par celuy-cy, du livre de l'ame & de ſon origine, chapitre 12. *L'authorité des Conciles Catholiques, & celle du ſaint Siege Apoſtolique, ont tres juſtement condamné les nouveaux heretiques Pelagiens, pour avoir oſé donner aux enfans morts ſans baptême, un lieu de repos & de ſalut, hors du Royaume du Ciel.* Ces paroles ont un rapport viſible à ce Canon, & font voir, que la méme decision a été prononcée par plus d'un Concile, & que le Pape Zoſime l'avoit inſerée dans la conſtitution, par laquelle il condamna les Pelagiens, enſuite des Conciles d'Affrique, & de l'Edit de l'Empereur, & qui fut envoyée par tout le monde Chrétien, mais dont il ne reſte aujourd'huy que quelques fragmens, comme on verra ſur la lettre 90. nombre 23. Une autre preuve de la verité de ce Canon, c'eſt ce que les Reverends Peres Benedictins ont tres-bien remarqué dans une note ſur le nombre 2. de la lettre 215. qu'au lieu qu'avant ce Concile de 418. Saint Auguſtin ne parloit de l'opinion proſcrite par ce Canon, que comme d'une opinion fauſſe, il l'a toujours traitée d'hereſie depuis ce Concile. Ceux qui en voudront davantage

III. CLASSE. AN. 412.

III. CLASSE. AN. 412. ſur ce ſujet, peuvent voir le 2. tome de la nouvelle Edition de ſaint Leon page 699. & ſuivantes.

Saint Auguſtin parle de la lettre ſuivante dans la reveuë qu'il a faite de ſes ouvrages, & voicy ce qu'il en dit Livre II. chapitre 26.

DAns le temps que nous étions au plus fort de nos diſputes contre les Donatiſtes, & que nous avions déja commencé de combattre les Pelagiens[a], un de mes amis m'envoya de Carthage cinq queſtions à quoy il me pria de répondre par écrit. Il demandoit en premier lieu ce que veulent dire ces paroles de Jeſus-Chriſt, *Mon Dieu, mon Dieu pourquoy m'avez-vous abandonné*, & cette autre de l'Apôtre, *Ie prie Dieu qu'étant enracinez & fondez dans la charité vous puiſſiez comprendre, avec tous les Saints,*

a. Les Evêques d'Affrique commencerent à combattre les Pelagiens l'an 411. ou 412 auquel temps Celeſtius, Diſciple de Pelage, avoit déja été condamné dans un Concile de Carthage, comme on voit par la lettre des Peres d'un autre Concile du même lieu, de l'an 416. au Pape Innocent. Cette lettre eſt icy la 175. Saint Auguſtin n'aſſiſta point à ce premier Concile, comme il paroit par le 2. livre de la reveuë de ſes Ouvrages chapitre 33. Et par celuy où il rapporte ce qui s'étoit paſſé, ſur le ſujet de Pelage.

quelle est la largeur, la longueur, la hauteur, & la profondeur : ce que c'est que ces dix Vierges de l'Evangile dont les unes sont folles, & les autres sages : ce que c'est que les *tenebres exterieures* : & enfin comment il faut entendre ce que dit saint Jean que *le Verbe a été fait chair*. Or comme j'avois en veuë cette nouvelle heresie ennemie de la grace de Jesus-Christ, je me resolus d'ajoûter une sixiéme question à ces cinq, & de traiter de la grace de la nouvelle alliance. Dans ce traité je fais entrer l'explication du Pseaume 21. à la tête duquel se trouvent ces paroles que Jesus-Christ adressa à son Pere du haut de la Croix, & qui faisoient le sujet de la premiere des questions qu'on m'avoit prié de resoudre. Je les ay donc resoluës toutes cinq ; non dans le même rang dans lequel elles m'avoient été proposées, mais selon qu'elles se sont presentées, ou qu'elles sont venuës à propos de ce que je disois en traitant *de la grace de la nouvelle alliance*. Ce Livre commence par ces paroles, *vous m'avez proposé cinq questions*.

III. CLASSE. AN. 412.

Mat. 25. 1. 2. &c.

Mat. 8. 12.

Jean. 1. 14.

III. CLASSE. AN. 412.

LE LIVRE DE S. AUGUSTIN, De la grace de la nouvelle Alliance. OU LETTRE CXL. *

* Ecrite l'an 412. un peu aprés la precedente. C'étoit auparavant la 120. & celle qui étoit la 140. est presentement la 260.

Saint Augustin, à l'occasion des cinq questions qui luy avoient été proposées par Honoré, traite de la Grace de la nouvelle Alliance; & fait voir quel est proprement le but de l'Incarnation du Fils de Dieu. Il n'y a rien dans tous les ouvrages de ce Saint, où l'on puisse mieux s'instruire du fond de la Religion que dans cette Lettre.

a AUGUSTIN à HONORE'[a].

I. VOus m'avez proposé cinq questions, Honoré mon cher frere, prises çà & là dans l'Ecriture selon que les choses vous ont fait de la peine en lisant, ou qui vous sont venuës dans l'esprit en meditant ce que vous aviez lû, & vous me priez de les traiter & de les resoudre. C'est ce que j'ay dessein de faire icy; non en les re-

a. HONORE' étoit un Citoyen de Carthage, ami de nôtre Saint, & qui n'étoit point encore baptisé, comme il paroît par le nombre 48. de cette lettre. Il fut fait Prêtre depuis, à ce que dit Cassiodore.

prenant une à une, comme vous me les avez proposées, mais dans un certain ordre qui les rassemble & qui les lie ; & quoique cela paroisse difficile, j'espere que nous les resoudrons mieux en gardant cet ordre-là ; car elles s'éclairciront mutuellement en les faisant dépendre l'une de l'autre, en sorte qu'elles viennent toutes dans la suite du même discours, non separement, & comme si nous n'avions d'autre but sur chacune que de l'éclaircir seule, mais en les rapportant toutes à une fin principale, & en les y faisant toutes servir comme de concert, & comme dépendant toutes d'une même verité.

III. CLASSE. AN 412.

CHAP. I.

Questions proposées par Honoré.

2. Vous voulez donc & vous me priez par vôtre lettre que je vous explique ce que veut dire cette parole de J. C. *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'avez-vous abandonné*, & cette autre de saint Paul, *Je prie Dieu qu'étant solidement établis, enracinez & fondez dans la charité, vous puissiez comprendre, avec tous les Saints, quelle est la largeur, la longueur, la hauteur, & la profondeur*, & ce que signifient les cinq vierges folles, & les cinq vierges sages; & ce que c'est que les tenebres exterieures ; & enfin comment il faut entendre ces paroles, *Le Verbe a*

Ps. 21. 2. & Math. 27. 46.

Eph. 3. 17. & 18.

Math. 25. 2. &c.

Jean. 1. 14.

III. CLASSE. AN. 412. *été fait chair.* Voilà vos cinq questions rapportées en aussi peu de mots que vous les avez proposées. Mais trouvez bon que nous y en ajoûtions une sixiéme; & que nous examinions principalement ce que c'est que la grace de la nouvelle alliance. Rapportons toutes les autres questions à celle-là, & faisons en sorte que chacune nous aide à l'éclaircir; & sans nous arrêter à les traiter dans le même ordre que vous les avez proposées, & que je viens de les rapporter, que chacune ne se presente que lorsque nous l'appellerons, & qu'elle nous sera necessaire pour nôtre dessein principal. Commençons donc & entrons en matiere.

CH. II. *Deux sortes de vie & de felicité,*

3. Il y a une sorte de vie toute dans les sens, & dans les plaisirs des sens, qui ne tend qu'à chercher ce qui flatte le corps, & à éviter ce qui le blesse, & dont la felicité n'est qu'une felicité de peu de durée. C'est une necessité de commencer par cette sorte de vie, mais ce n'est que par un effet de la volonté que l'on s'y tient. Quand une mere met un enfant au monde, c'est dans celle-là qu'elle le jette; aussi ne manque-t'il pas dés qu'il est né d'en fuïr les incommoditez, & d'en rechercher les

plaisirs autant qu'il peut ; & il n'est pas capable d'autre chose. Mais quand il viendra dans l'âge, où la raison, qui est comme endormie durant l'enfance, commence à se réveiller, sa volonté, venant d'être aidée de la grace, pourra choisir & rechercher une autre sorte de vie, dont les plaisirs ne touchent que l'esprit, & dont la felicité est éternelle.

Car tous les hommes ont une ame douée de raison ; mais l'usage qu'ils font de cette raison est bien different ; les uns ne s'en servant que pour se porter aux biens qui touchent les sens, & qui sont d'une nature au dessous de celle de l'ame ; & les autres au contraire se portant aux biens qui ne touchent que l'ame, & qui sont d'une nature au dessus de la sienne ; c'est à dire les uns prenant pour leur partage de joüir des choses corporelles & sujettes au temps ; & les autres pour le leur de joüir des choses divines & éternelles. Car l'ame de l'homme est comme dans un certain milieu, ayant au dessous d'elle les natures corporelles, & au dessus le Createur commun des corps & des ames.

partagent les hommes.

4. L'ame raisonnable peut donc faire un bon usage de la felicité même temporelle, que les choses corporelles sont

III. CLASSE. AN. 412. capables de produire ; & c'est ce qu'elle fait, lorsque bien loin de se donner toute entiere aux creatures, & jusques à negliger le Createur, elle n'use que pour le service du Createur de cette felicité-même, qui est comme tout le reste un effet de sa bonté & de sa liberalité.

Bon usage de la felicité temporelle.

Car comme il n'y a rien que de bon dans tout ce que Dieu a creé, depuis l'ame raisonnable jusques aux plus bas étages des corps, de même l'ame ne fait rien que de bien quand elle use de toutes ces choses, pourvû qu'elle garde l'ordre naturel, & que faisant la difference des unes & des autres, & sçachant peser la juste valeur de chacune, & s'attacher à celles qui valent le mieux, elle tienne tout ce qu'il y a de moins excellent & de moins noble, de corporel & de sujet au temps, au dessous de ce qu'il y a de plus excellent & de plus noble, de spirituel & d'éternel. Autrement en negligeant les choses d'enhaut pour se porter à celles d'embas, elle se corromproit elle même, & rendroit par consequent sa condition plus mauvaise, & même celle de son corps ; au lieu qu'en reglant son amour selon l'ordre des choses, elle fait le bien de son corps aussi bien que le sien propre. Car toutes les

1. Gen.

Par où l'ame se corrompt elle même.

substances étant des choses bonnes de leur nature, c'est un bien que d'en user dans l'ordre ; & tout ce que Dieu condamne comme mal, c'est d'en user contre l'ordre.

Rien qui ne soit bon de sa nature.

Cependant, LORS-MESME que l'ame use des creatures contre l'ordre, elle ne se soustrait pas pour cela à l'ordre du Createur ; & le mauvais usage qu'elle fait même des bonnes choses, n'empêche pas le bon usage qu'il sçait faire même des mauvaises. Ainsi pendant qu'elle devient mauvaise en usant des bonnes choses contre l'ordre, il demeure bon, & fait voir sa bonté, en usant des mauvaises-mêmes selon l'ordre. Car SA JUSTICE remet dans l'ordre par les peines, ceux dont l'injustice se tire de l'ordre par le peché.

Rien ne se peut soustraire à l'ordre de la justice de Dieu.

5. Dieu donc pour faire voir que la felicité même temporelle, dont nous pouvons joüir icy bas, est un bien fait de sa liberalité, & que ce n'est que de luy qu'on la peut attendre, a bien voulu que le temps & l'état de l'ancienne alliance, qui regardoit le vieil homme, c'est à dire cette premiere sorte de vie par où il faut necessairement commencer, passât devant dans l'ordre des siecles. Mais l'Ecriture a toûjours eu soin

Ancienne alliance partage du vieil homme.

III. CLASSE. AN. 412.

de nous marquer, que cette felicité même des Patriarches, quoiqu'elle ne regardât que la vie presente, étoit un bienfait de Dieu. Car sous le voile de ces avantages temporels qu'il promettoit & donnoit sensiblement, il annonçoit la nouvelle alliance, qui n'étoit neanmoins apperceuë sous ces figures que d'un tres-petit nombre de Saints, que la même grace éclairoit des lumieres de l'esprit prophetique. Ces Saints, quoique Ministres de l'ancienne alliance qui convenoit à ce temps-là, appartenoient donc à la nouvelle ; & cette felicité temporelle, dont ils joüissoient, leur representoit un autre felicité bien au dessus de celle-là, c'est à dire la veritable felicité qui ne finira jamais, & ils n'usoient de tout ce qu'il y avoit de figuratif & de mysterieux dans l'une, que pour arriver aux recompenses de l'autre. Que si Dieu permettoit qu'ils éprouvassent par fois quelques adversitez, c'étoit afin qu'en étant délivrez par un effet visible de son secours & de sa protection, ils le glorifiassent comme l'Autheur, & la source de tous les biens, c'est à dire, & des biens temporels qui leur étoient une figure prophetique des biens avenir, & de ces biens éternels qui étoient l'ob-

Figure de la nouvelle.

Saints de l'ancienne alliance appartenoit à la nouvelle.

jet de leur esperance, & le soûtien de leur pieté. III. CLASSE.

AN. 422.

CH. III.

6. MAIS *dans la plenitude des temps*, où la grace qui étoit demeurée cachée sous les voiles de l'ancienne alliance, devoit être manifestée dans la nouvelle, *Dieu a envoyé son Fils formé d'une femme*, car dans la langue hebraïque le mot de *femme* signifie aussi bien les vierges que les femmes mariées. Que si vous voulez sçavoir quel est ce Fils que Dieu a envoyé, & qu'il a formé d'une femme, & quelle est la Majesté du Dieu qui a bien voulu s'humilier jusqu'à ce point pour le salut des Fidelles, écoutez ces paroles de l'Evangile. *Dés le commencement étoit le Verbe; & le Verbe étoit en Dieu & le Verbe étoit Dieu. Il étoit en Dieu dés le commencement; toutes choses ont été faites par luy, & rien n'a été fait sans luy. En luy étoit la vie, & la vie étoit la lumiere des hommes, & la lumiere luit dans les tenebres, & les tenebres ne l'ont point comprise.*

Manifestation de la nouvelle alliance.

Gal. 4. 4.

But des humiliations du Verbe fait chair.

Jean. 1. 1. 2. 3. &c.

C'est donc ce Dieu, ce Verbe de Dieu, par qui toutes choses ont été faites, qui est le Fils de Dieu, subsistant éternellement dans une parfaite immutabilité, present par tout sans qu'aucun lieu le renferme, ny qu'il réponde par diffe-

Comment Dieu est par tout.

III. CLASSE. AN. 412.

rentes parties de sa substance aux differentes parties de l'espace, en sorte qu'il y en ait une moindre dans un moindre lieu, & une plus grande dans un plus grand, mais étant tout entier par tout, & par consequent present aux ames mêmes des impies, qui ne le voyent point neanmoins, non plus que les aveugles la lumiere du soleil, quoiqu'elle frappe leurs yeux. Il luit donc jusques dans ces tenebres dont l'Apôtre parle quand il dit, *Vous n'étiez autrefois que tenebres, mais vous êtes presentement lumiere dans le Seigneur*, mais ces tenebres ne l'ont point compris.

Comment la lumiere luit dans les tenebres.

Eph. 5. 8.

Iean. 1. 5.

Fin de l'incarnation.

7. Il s'est donc uni à un homme qui pût être vû des hommes, afin de les guerir de leur corruption & de leur aveuglement par le moyen de la foy, & pour les mettre en état de voir ce qu'ils n'étoient pas capables de voir auparavant. Mais de peur que de cela même que Jesus-Christ Homme étoit visible, on ne prit sujet de croire qu'il n'étoit qu'homme, & non pas Dieu, & qu'on ne le regardât que comme un homme doüé d'une grace & d'une sagesse extraordinaire, *Vn homme appellé Iean fut envoyé de Dieu, & vint pour servir de témoin, & pour rendre témoignage à la lumiere, afin que tous*

Office de saint Iean Baptiste.

Ioan. 1. 6. 7. & 8.

reussent par luy. Car il n'étoit pas la lumiere, mais un homme destiné à rendre témoignage à la lumiere. Et il falloit que le témoin qui devoit rendre témoignage à celuy qui étoit Dieu aussi bien qu'homme, fût tel qu'on pût dire de luy ce qui a été dit de Jean-Baptiste, *qu'entre tous ceux qui sont nez de femmes, il n'y en a point eu de plus grand*, afin que le témoignage que Jean rendroit à Jesus-Christ, en declarant qu'il étoit au dessus de luy, fit comprendre qu'il étoit non seulement homme, mais Dieu.

III. CLASSE. AN. 412.

Mat. 11. 11.

Grande instruction enfermée dans le témoignage que saint Jean rendit de Jesus-Christ.

Jean étoit donc aussi une lumiere, mais une lumiere telle que Jesus-Christ même nous décrit, quand il dit que Jean étoit une lampe ardente & luisante. C'est ainsi qu'il a parlé de ses disciples-même à qui il a dit : *Vous étes la lumiere du monde*; Et pour faire voir quelle sorte de lumiere ils étoient, il ajoûte, *Quand on allume une lampe, ce n'est pas pour la mettre sous un boisseau, mais sur un chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. C'est ainsi qu'il faut que vôtre lumiere luise aux yeux des hommes.* Car l'Ecriture n'employe ces comparaisons qu'afin de nous faire comprendre, autant que nous en sommes capables, ou de nous faire au moins croire sans hesiter,

Iean. 5. 35.

Mat. 5. 14.

Ibid. v. 15.

III. CLASSE. AN. 412.

Ame raisonnable, de quoy elle est capable.

si nous ne sommes pas encore capables d'aller jusques à la comprehension, que l'ame raisonnable, quoiqu'elle ne soit point une partie de la substance de Dieu, puisque Dieu est immuable, est neanmoins capable de participer à ses lumieres. C'est ce que nous apprend ce symbole des *lampes*, dont l'Evangile se sert: car les lampes ont besoin qu'on les allume, & elles se peuvent éteindre. Ainsi, quand l'Ecriture dit de Jean, qu'*il n'étoit pas la lumiere*, elle veut dire qu'il n'étoit pas cette lumiere qui bien loin de tirer ses splendeurs d'une autre lumiere, est la lumiere primitive qui rend lumineux tout ce qui l'est, & qui ne l'est qu'autant qu'il participe aux splendeurs de cette source de toute lumiere.

Iean I. 8.

Verbe de Dieu lumiere primitive.

Ibid. v. 9.

8. *Il y avoit une lumiere veritable*, continuë l'Evangeliste, & comme on auroit pû luy demander par où on peut discerner cette lumiere veritable & primitive, d'avec celle qui n'est lumiere que par participation de celle-là, il ne se contente pas de dire, qu'*il y avoit une lumiere veritable*, mais il ajoûte, *& c'est celle qui éclaire tout homme qui vient dans le monde*. Or si elle éclaire tous les hommes, elle éclaire donc Jean aussi bien que

Ibid. v. 9.

les autres hommes : mais pour marquer encore la divinité de Jesus-Christ par une difference bien plus excellente, & qui le releve infiniment au dessus de Jean, l'Evangile ajoûte, *il étoit dans le monde, & le monde a été fait par luy, & le monde ne l'a pas connu.*

III. CLASSE. AN. 412.

Ibid. v. 10.

Quel est le monde qui n'a point connu Jesus-Christ.

Ce monde qu'il a fait, & qui ne l'a point connu, n'est pas cette masse du Ciel & de la terre qu'on appelle *le monde*; car il n'y a que la creature raisonnable qui soit capable de connoissance : ce monde à qui l'Evangile reproche de n'avoir point connu Jesus-Christ, n'est autre chose que ce qu'il y a d'infidelles dans le monde.

9. *Il est venu chez soy*, continuë l'Evangile, *& les siens ne l'ont point connu*; c'est à dire ou les infidelles-mêmes, qui entant qu'hommes sont à J. C. puisque c'est luy qui les a creez, ou les Juifs dont il est né selon la chair. Quelques-uns d'eux neanmoins l'ont receu, & c'est pourquoy l'Evangile ajoûte, que *pour tous ceux qui l'ont receu, il leur a donné le pouvoir d'être faits enfans de Dieu*, c'est à dire, *à ceux qui ont cru en son nom, & qui ne sont point nez du sang ni par la volonté de la chair, ni par la volonté de l'homme, mais de Dieu.* Voilà quelle est

Jean 1. 11.

Ibid. v. 12.

Ibid. v. 13.

III. CLASSE. AN. 412.

la grace de la nouvelle alliance qui étoit cachée dans l'ancienne, dont les figures mysterieuses l'ont incessamment predite & annoncée, & qui tend à faire que l'ame connoisse son Dieu, & qu'elle renaisse pour luy par sa grace, d'une naissance toute spirituelle ; & c'est pour cela que l'Evangile dit que cette naissance ne vient ny du sang, ny de la volonté de la chair, ny de celle de l'homme, mais de Dieu.

A quoy tend la nouvelle alliance.

CH. IV. *Gal. 4. 5. & Eph. 1. 5.*

Adoption sainte,

10. CETTE naissance est encore appellée *adoption* dans l'Ecriture, parceque dés avant que nous fussions enfans de Dieu, nous étions quelque autre chose, & que c'est par le bien-fait de la grace que nous sommes devenus ce que nous n'étions pas. C'est ainsi que dans l'adoption méme qui est en usage parmy les hommes, quoique celuy qui a été adopté ne soit fils de celuy qui l'adopte que depuis son adoption, il étoit neanmoins auparavant, & il falloit qu'il fût pour pouvoir étre adopté. Mais cette generation de grace dont l'Evangeliste parle icy, ne comprend point ce fils de Dieu qui l'est par nature, & qui est venu pour se faire fils de l'homme, & pour faire que d'enfans des hommes que nous étions, nous devinssions enfans de Dieu

ne comprend point Jesus-Christ, & pourquoy.

Dieu. Car quand il s'est fait ce qu'il n'étoit pas, il étoit déja quelque autre chose: & qu'étoit-il? le Verbe de Dieu par qui toutes choses ont été faites. Il étoit la lumiere veritable & primitive qui éclaire tout homme qui vient au monde; il étoit Dieu subsistant en Dieu. Et nous même, lorsque sa grace nous a faits ce que nous n'étions pas, nous étions déjà quelque chose, mais quelque chose de fort au dessous de ce que nous sommes, puisque nous n'étions qu'enfans des hommes. Jesus-Christ est donc descendu pour nous faire monter, & sans rien perdre de sa nature, il a pris la nôtre, afin que sans rien perdre de la nôtre nous participassions à la sienne; mais avec cette difference, qu'au lieu que la participation à nôtre nature ne le dégrade point, la participation à la sienne nous releve & nous rend meilleurs.

III. CLASSE. AN. 412.

Jean. 1. 3.

Ibid. v. 9.

Ibid. v. 1.

11. *Dieu a* donc *envoyé son fils formé d'une femme & assujetti à la Loy*; (puisqu'il en a reçû les Sacremens,) *afin qu'il rachetât ceux qui étoient sous la Loy*; c'est à dire ceux qui demeuroient pecheurs & coupables sous la lettre de la loy, qui ne faisoit que leur donner la mort, parce qu'avant d'étre vivifiez par l'Esprit,

Gal. 4. 4. & 5.

Ce que c'est qu'étre sous la Loy.

III. CLASSE. *an* 412. ils n'accomplissoient point les preceptes de la loy. Car C'EST l'amour de Dieu

Par où on accomplit la loy. qui nous fait accomplir la loy; & cet amour n'est répandu dans nos cœurs que par le saint Esprit qui nous a été

Rom. 5. 5. donné. Et de là vient que l'Apôtre, aprés avoir dit que Jesus-Christ est venu pour racheter ceux qui étoient sous

Gal. 4. 5. la loy, ajoûte incontinent, *afin que nous reçûssions l'adoption des enfans*, par où il a voulu nous marquer ce qui fait la difference de ceux qui ne sont enfans de

Difference des Enfans adoptez & du Fils unique de Dieu. Dieu que par la grace de l'adoption, d'avec celuy qui est Fils de Dieu, non par adoption mais par nature, & qui étant éternellement engendré par son Pere a été envoyé sur la terre, afin qu'entrant en participation de la nature des enfans des hommes, il les élevât, par la grace de l'adoption, jusqu'à la participation de la sienne.

C'est pour cela qu'aprés que l'Evangile a dit que Jesus-Christ a donné à

Joan. 1. 12. ceux qui l'ont reçû le pouvoir d'être faits enfans de Dieu, & que même pour empêcher qu'on ne se figurât sur cela une naissance charnelle, il a ajoûté que ce bien-fait est pour ceux qui croyent en son nom, & qui renaissent spirituel-

Ibid. v. 13. lement par sa grace, & non pas par la

chair & le sang, ny par la volonté de la chair, c'est à dire de l'homme, mais par celle de Dieu, il nous découvre le mystere & le principe de cette alliance * ineffable. Car comme s'il avoit apprehendé que la grandeur d'un tel bien-fait ne nous étonnât, & que nous n'osassions nous le promettre, il ajoûte incontinent : *Et le Verbe s'est fait chair & il a habité parmy nous*, ce qui fait le sujet d'une des cinq questions dont vous demandez l'explication.

III. CLASSE. AN 412.

* On a lû icy selon les Manuscrits *necessitudinis*, au lieu de *vicissitudinis* qui n'a point de sens.

Ioan. 1. 14.

C'est donc comme s'il disoit, ne desesperez point, enfans des hommes, de pouvoir devenir enfans de Dieu, puisque le Fils de Dieu même, qui est son Verbe, s'est fait chair, & qu'il a habité parmy nous. Rendez-luy donc la pareille : transformez-vous, & ne soyez qu'esprit ; afin d'habiter en celuy qui s'est fait chair pour habiter parmy nous. Car pourquoy desesperer que les hommes en participant au Verbe de Dieu, puissent devenir enfans de Dieu, puisque le Fils de Dieu en participant à nôtre chair est devenu fils de l'homme ?

Quel sujet d'esperance c'est pour nous que l'incarnation du Verbe.

12. Lors donc que nous sommes faits participans du Verbe de Dieu, il se fait en nous un changement qui nous releve, parce que nous sommes d'une nature

III. CLASSE. AN. 412.

capable de changement : mais comme le Verbe eſt immuable de ſa nature, il ne luy eſt arrivé ny aviliſſement ny changement, lorſqu'il s'eſt fait participant de nôtre chair, en s'uniſſant à une chair comme la nôtre, non immediatement, mais par le moyen de ſon union à une ame raiſonnable qui étoit unie à cette chair. Car il ne faut pas croire, comme les Apollinariſtes [a], que Jeſus-Chriſt homme n'ait point d'ame, ou qu'il n'en ait point de raiſonnable ; & ſi l'Ecriture employe icy le mot de *chair* au lieu de celuy d'*homme*, c'eſt pour mieux marquer l'humilité de Jeſus-Chriſt, & de peur que ſi elle avoit évité de s'en ſervir, on ne crût que la chair étoit quelque choſe d'indigne de luy. C'eſt d'ail-

Comment le Verbe eſt uni à la chair de Jeſus-Chriſt.

Pourquoy l'Ecriture uſe du mot de chair *en parlant de l'incarnation.*

a. Ces heretiques avoient pris leur nom d'Apollinaire Evéque de Laodicée, qui a vécu dans le 4. ſiecle. Il diſoit que Jeſus-Chriſt n'avoit point d'Ame, & que le Verbe luy en tenoit lieu. Il reconnut depuis que Jeſus-Chriſt avoit une Ame ; mais il pretendoit que cette Ame n'avoit point d'autre intelligence que le Verbe, & que le Corps de Jeſus-Chriſt, avoit été formé de la ſubſtance du Verbe, converti en chair. Ces trois differentes erreurs, firent trois ſectes differentes parmy les Apollinariſtes, comme on voit par Saint Auguſtin même, au Livre du *Don de perſeverance*, chapitre 24. Ils adjoûterent à ces erreurs beaucoup d'autres reſveries empruntées des Manichéens, de Tertullien, & des Sabelliens. Apollinaire fut condamné par S. Athanaſe dans un Concile d'Alexandrie en 368. & par le Pape Damaſe dans un autre Concile tenu à Rome l'an 373.

leurs une chose ordinaire à l'Ecriture, de prendre le mot de *chair* pour celuy d'*homme*, comme dans ce passage d'Isaïe, *toute chair verra le Sauveur*, où le mot de *chair* est bien éloigné d'emporter exclusion d'ame. Lors donc que l'Ecriture a dit que *le Verbe a été fait chair*, elle n'a voulu dire autre chose, sinon que le Fils de Dieu est devenu fils de l'homme. Et ce fils de l'homme, *ayant la forme & la nature de Dieu*, comme dit l'Apôtre, *n'a point crû que ce fût une usurpation à luy, que de se dire égal à Dieu*, puisque ce qui appartient à la nature ne se peut appeller usurpation. *Il s'est neanmoins aneanti luy-même*, non en perdant la forme de Dieu, mais *en prenant celle de serviteur : il s'est humilié & rabaissé luy-même, en se rendant obeïssant jusques à la mort, & à la mort de la Croix.*

III. CLASSE. AN. 412.

Isay. 40. 5. & Luc. 3. 6.

Iean. 1. 14.

Phil. 2. 6.

Ibid. v. 7.

Ibid. v. 8.

Vous voyez le soin qu'a eû l'Apôtre de marquer que c'est le même qui est Dieu & homme tout à la fois, afin qu'on ne multipliât pas les personnes dans la Trinité, & qu'on n'en admît pas quatre au lieu de trois. Car de la même maniere que l'union de l'ame au corps ne fait qu'un seul homme & une seule personne, de même l'union du Verbe à l'hom-

L'incarnation n'augmente point le nombre des personnes de la Trinité.

III. CLASSE. AN. 412.

me ne fait qu'un méme Christ, & n'augmente point le nombre des Personnes divines. Quand l'Ecriture dit donc que *le Verbe a été fait chair*; c'est pour nous marquer cette unité de personne, & non pas pour nous donner lieu de croire que la divinité ait été changée en chair.

Ioan. I. 14.

Ce qu'il faut entendre par le Verbe fait chair.

CHAP. V.

13. JESUS-CHRIST homme n'étant donc venu que pour nous manifester la grace de la nouvelle alliance, qui ne regarde que la vie éternelle, & point du tout celle que nous menons icy bas, il n'a rien dû paroître en luy d'heureux, ny de desirable selon le monde; & de là viennent ses abbaissemens, sa passion, les foüets, les crachats, les outrages, la Croix, les playes & la mort même, où il a paru aux yeux du monde, comme vaincu & succombant sous la force de ses ennemis; & tout cela afin que ses fideles apprissent ce qu'ils doivent esperer & demander pour recompense de leur pieté, à celuy dont ils ont été faits les enfans; & qu'ils ne regardassent pas la felicité de cette vie comme quelque chose de grand, ny qui meritât qu'ils se la proposassent pour but du service qu'ils rendroient à Dieu, puisque ce seroit deshonorer leur foy, que de croire qu'el-

Pourquoy les humiliations, les souffrances & la mort de Jesus-Christ.

Ce que nous devons attendre pour fruit de la grace de la nouvelle alliance.

le se dût borner à une si basse recompense.

III. CLASSE. AN. 412.

Aussi voyons-nous que DIEU, par une disposition bien-faisante & salutaire de sa Providence, fait part aux impies mêmes, de la felicité de cette vie, de peur que les bons ne la recherchent comme quelque chose de grand prix. C'est pour cela que le Pseaume 72. nous represente un homme qui se repent de ce qu'il avoit eû le cœur assez corrompu pour ne servir Dieu qu'en vûë de ces sortes de biens. Le trouble où il avoit été de voir que les impies mêmes en étoient comblez, étoit allé jusqu'à le faire entrer en doute si Dieu presidoit à ce qui arrive dans le monde. Mais comme ce qui se passe à l'égard des Saints, dont on ne sçauroit dire que Dieu ne prenne point de soin, ne luy permettoit pas de subsister dans ce doute, il entreprit de penetrer une chose si cachée, mais inutilement, jusques à ce qu'étant entré *dans le Sanctuaire de Dieu*, il eût compris quelle étoit la fin des méchans, c'est à dire jusqu'à ce qu'ayant reçû le don du saint Esprit, il eût appris à élever ses desirs vers les veritables biens, & qu'il eût connu quels supplices attendent les méchans, aprés qu'ils

Pourquoy Dieu permet que les impies soyent heureux icy bas.

Ps. 72. 2.

Ibid. v. 11

Ibid. v. 16. & 17.

III CLASSE. AN. 412.

ont joüy pour un temps icy bas d'une felicité semblable à l'éclat des fleurs des prairies, qui sechent & disparoissent en un moment. Lisez & meditez attentivement l'explication que je fis de ce Pseaume la veille de la fête du bienheureux martyr Cyprien.

Phil. 2. 7.

14. Ce Jesus-Christ Dieu & homme, qui par un aussi grand effet de sa misericorde, que celuy qui nous paroît dans son Incarnation, où il s'est revétu de la forme de serviteur, nous apprend que nous devons mépriser tous les biens de cette vie, & ne faire cas que de ceux dont nous jouïrons dans l'autre, & qui sont l'objet de nôtre esperance, se voyant au temps de sa passion, où ses ennemis croyoient avoir le dessus, & se regardoient comme victorieux, a emprunté le langage de nôtre infirmité, qui le rendoit sujet à la mort qu'il alloit souffrir sur la Croix, & qui devoit en même temps faire mourir le vieil homme qui est en nous, & détruire le corps du peché. C'est donc d'une voix empruntée qu'il s'écrie: *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'avez-vous abandonné*. C'est ce qui fait le sujet d'une autre de vos cinq questions, & par où commence le Pseaume 21. où la passion de Jesus-Christ & la manifes-

Plainte de Jesus-Christ mourant à son Pere, langage emprunté.

Ps. 21. 1.

tation de la grace qu'il a apportée pour communiquer la foy aux fideles, & pour operer leur délivrance, avoient été prophetisées tant de siecles auparavant.

III. CLASSE. AN. 412.

15. Je vas donc parcourir & expliquer tout ce Pseaume, dont Jesus-Christ attaché à la Croix prononça le premier verset, pour marquer que ce Pseaume étoit une prophetie qui le regardoit; & par là vous verrez qu'on parloit de la nouvelle alliance, dans le temps même qu'elle étoit encore cachée sous les voiles de l'ancienne. Dans ce Pseaume c'est Jesus-Christ qui parle sous la forme de serviteur, selon laquelle il étoit revétu de nôtre infirmité, comme il est dit dans Isaïe, qu'il a porté nos infirmitez, & qu'il a été pour nous dans les douleurs. C'est donc par un langage emprunté de nôtre infirmité, dont nôtre chef avoit bien voulu se charger, qu'il s'écrie dans ce Pseaume : *Mon Dieu, mon Dieu, regardez-moy, pourquoy m'avez-vous abandonné.* Car de prier, & de n'être pas exaucé dans ce qu'on demande, c'est être abandonné à cet égard là; & c'est ainsi, & par un effet de cette infirmité dont nous parlons, que saint Paul se trouvant en quelque sorte abandonné, en ce qu'il n'avoit pas obtenu ce qu'il avoit deman-

CH. VI.

Nouvelle alliance clairement exprimée dans le Pseaume 21.

Isay. 53. 4.

Ps. 21. 1.

III. CLASSE. AN. 412. dé, Dieu luy dit *c'est assez que vous ayez ma grace, car la vertu se perfectionne dans la foiblesse.* Cette parole de Jesus-Christ, 2. Cor. 12. 9. *Mon Dieu, mon Dieu, regardez moy, pourquoy m'avez-vous abandonné*, est donc une parole empruntée de son corps, c'est à dire de son Eglise, qu'il s'agissoit de transformer, & de dépouiller du vieil homme, pour la revétir du nouveau. Ephes. 5. 23. Ephes. 4. 22. &c. C'est le langage de l'infirmité humaine, à qui Dieu de là en avant devoit refuser les biens de l'ancienne alliance, pour luy apprendre à ne desirer & à n'esperer plus que ceux de la nouvelle. Ps. 12. 1.

Ce qui tient le premier rang entre les biens de l'ancienne alliance.

16. Or entre ces biens de l'ancienne alliance qui regardent le vieil homme, celuy qu'on desire le plus c'est la durée de cette vie temporelle; car encore qu'elle doive finir tôt ou tard, on tâche de la faire au moins durer le plus qu'on peut; & quoiqu'on sçache que la mort est inévitable, & qu'elle s'avance de jour en jour, il n'y a personne, ou presque personne, qui ne fasse ce qu'il peut pour l'éloigner, je dis même de ceux qui esperent une vie heureuse aprés celle-cy; tant nous sommes dominez par la douceur que l'ame trouve dans son union avec son corps; *car personne n'a jamais hai sa propre chair.* Ainsi à quelques infirmitez Eph. 5. 29.

qu'elle soit sujette icy bas, l'ame craint de s'en separer même pour un temps, quoiqu'elle espere de s'y rejoindre pour jamais, dans une parfaite exemption de toute sorte d'infirmité.

C'est ce qui fait que les gens de bien-mêmes, qui en même temps qu'ils sont soumis à la Loy de Dieu selon l'esprit, Rom. 7. 25. portent encore dans leur chair de ces Ibid. 6. 12. desirs de peché, ausquels l'Apôtre nous deffend d'obeïr, ceux-là même, dis-je, quoique selon les lumieres de leur esprit & de leur raison, ils desirent de se voir Philip. 1. 23. dégagez des liens du corps, & d'être avec Jesus-Christ, ont toûjours, de la part du corps, un sentiment qui y repugne; & ils voudroient, s'il étoit possible, n'en être point dépouïllez, mais être comme revêtus pardessus, ensorte que 2. Cor. 5. 4. ce qu'il y a de mortel en eux fût absorbé par la vie, c'est à dire que leur corps, d'infirme & de corruptible qu'il est, se trouvât tout d'un coup revêtu d'immortalité sans passer par la mort.

Amour de la vie dans les Saints mêmes.

17. Mais les paroles qui expriment ce sentiment, & qui naissent de l'amour de cette vie, & de l'envie qu'on a de la prolonger, sont des *paroles de peché*, & sont bien éloignées d'operer ce salut que nous ne possedons pas encore, &

Effet du peché.

III. CLASSE. AN. 412. dont nous n'avons jusqu'icy que l'espe-
rance : *Car*, comme dit l'Apôtre, *nous*
Ps. 21. 1. Rom. 8.24. *ne sommes encore sauvez qu'en esperance: or quand on voit ce qu'on avoit esperé, l'esperance n'a plus de lieu.*

C'est pour cela que Jesus-Christ, qui parle dans ce Pseaume, aprés avoir dit,
Ps. 21. 1. *Mon Dieu, mon Dieu, regardez-moy, pourquoy m'avez-vous abandonné*, ajoûte incontinent, *bien loin d'operer mon salut, ce langage est le langage de mes pechez*, c'est à dire ces paroles qui sont des paroles de peché, sont bien éloignées de m'obtenir ce salut que je ne pouvois attendre de l'ancienne alliance, mais que la grace de la nouvelle me promet. On pourroit encore distinguer ce même texte par une autre ponctuation, & lire tout de suite,
Ibidem. *Mon Dieu, mon Dieu regardez-moy, pourquoy m'avez-vous abandonné bien loin d'operer mon salut*, comme s'il disoit, puisque vous m'abandonnez, & que vous ne m'exaucez pas vous étes bien éloigné d'operer mon salut & ma délivrance, c'est à dire de me conserver cette vie dont je vous demandois la prolongation ; & selon cette ponctuation, ce seroit un autre sens qui recommenceroit, quand le Prophete ajoûte, *c'est là le langage de mes pechez*;

c'eſt à dire, quand je parle de la ſorte ce ſont mes pechez qui parlent, puiſque ce ſont les deſirs de ma chair.

III. CLASSE. AN. 412.

Attachement à la vie effet du peche.

18. Or quoique ce ſoit Jeſus-Chriſt qui parle dans le Pſeaume, c'eſt ſon Corps, c'eſt ſon Egliſe qu'il fait parler par ſa bouche : c'eſt l'infirmité de la chair du peché dont il emprunte le langage, dans cette chair qu'il a priſe d'une Vierge, & qui n'a que la reſſemblance de la chair du peché. C'eſt l'Epouſe qui parle par la bouche de l'Epoux : car il ſe l'eſt unie ſi étroitement, que les deux parlent par la même bouche, comme dans ce paſſage d'Iſaïe, *Il m'a couronné comme l'Epoux, & m'a paré comme l'Epouſe.* Il ſemble que ce ſoit le même qui diſe qu'on l'a *couronné* & qu'on l'a *paré* ; cependant c'eſt l'Epoux qui parle dans l'un, & l'Epouſe dans l'autre, c'eſt à dire Jeſus-Chriſt & l'Egliſe. Car c'eſt un myſtere, dit l'Apôtre, que ce qui eſt écrit, que les deux ne ſeront qu'une même chair, & c'eſt un tres-grand myſtere, qui regarde l'union de Jeſus-Chriſt & de ſon Egliſe, enſorte qu'ils ne ſont qu'une même chair, comme le mary & la femme n'en font qu'une, au lieu qu'ils étoient deux auparavant.

Rom. 8. 3.

Iſay. 61. 10.

Epheſ. 5. 32.

Que l'infirmité humaine ſe garde donc

Mat. 19. 6.

III. CLASSE. AN. 412.

bien de croire que ce soit ce Verbe de Dieu, par qui toutes choses ont été faites, qui parle dans ce Pseaume. Qu'elle y reconnoisse au contraire le langage

Iean 1. 1.

de cette chair qui est, comme tout le reste, l'ouvrage de ce même Verbe,

Iean 1. 14.

& à quoy le Verbe s'est uni, *lorsqu'il s'est fait chair, & qu'il a habité parmy nous.* Qu'elle entende la voix d'une chair mortelle devenuë, par son union avec le Verbe, le remede qui guerit nôtre aveuglement, & qui nous rend capables de voir le Dieu qu'elle cache. La vûë nous en est reservée à un autre temps, mais il nous a fait voir l'homme auquel il s'est uny; il l'a livré à la mort aprés nous avoir laissé ses exemples, & il l'a soustrait à nos yeux aprés sa resurrection,

Act. 15. 9.

pour exercer cette même foy qui purifie les yeux de nos ames, & les prepare à la claire vision.

Voix des membres dans la bouche du chef.

Ne soyons donc point choquez d'entendre nôtre Chef parler le langage de ses membres, puisque son Eglise souffroit en luy quand il souffroit pour son Eglise, comme il souffroit dans cette même Eglise lorsqu'elle souffroit pour luy. Car comme c'est l'Eglise souffrante en Jesus-Christ, qui dit icy par la bouche de ce divin Sauveur : *Mon Dieu,*

Ps. 21. 1.

mon Dieu, regardez-moy, &c. de même c'est Jesus-Christ souffrant dans son Eglise qui dit ailleurs, *Saul, Saul, pourquoy me persecutez-vous?* III. CLASSE. AN. 412. *Act.* 9. 4.

19. DIEU nous abandonne donc, à l'égard des biens temporels, lorsqu'il n'exauce pas les prieres que nous luy faisons pour obtenir de luy de ces sortes de biens si nous n'en avons pas encore, ou pour luy en demander la conservation si nous en avons déja. Mais il ne nous abandonne pas pour cela, à l'égard des autres biens plus excellens & plus nobles, qu'il veut que nous connoissions, & que nous desirions preferablement à tout. CHAP. VII. *Deux sortes d'abandon.*

C'est ce que le Psalmiste nous insinuë quand il ajoûte tout de suite, *Je vous adresse mes cris durant le jour, & vous ne m'exaucez point; je continuë durant la nuit & vous ne m'exaucez pas non plus.* Car il faut sous-entendre ces deux dernieres paroles, quoiqu'elles ne soient pas exprimées, mais remarquez ce qui suit, *Et c'est*, continuë le Psalmiste, *afin que je ne tombe point dans l'aveuglement, & que je ne me méprenne pas*; comme s'il disoit, vous ne m'exaucez ny quand je crie *durant le jour*, c'est à dire lors que dans la prosperité je demande qu'elle *Ps.* 21. 3. *Ibidem.*

III. CLASSE. AN. 412. continuë, n'y quand je crie ***durant la nuit,*** c'est à dire lorsqu'étant dans l'adversité, je demande que la prosperité revienne: mais c'est afin que je ne tombe pas dans l'aveuglement que vous me traitez ainsi; c'est afin de m'éclairer, & de me faire comprendre ce que la grace de la nouvelle alliance me doit faire desormais attendre & desirer de vous, & ce qu'elle veut que je vous demande.

Dessein de Dieu quand il manque de nous exaucer sur le sujet des biens temporels.

Car ces cris que je pousse vers vous ne tendent qu'à me conserver les biens temporels; ***mais c'est dans les lieux saints que vous habitez, ô mon Dieu, qui êtes la gloire d'Israël***; c'est à dire, je voudrois que vous ne rejettassiez point les desirs de ma cupidité, qui me fait rechercher une felicité temporelle: mais comme cette felicité tient de la corruption & de l'impureté du vieil homme, & que ce que vous cherchez c'est la pureté du nouveau & la charité, parce que vous n'établissez vôtre demeure que dans les cœurs qu'elle remplit, vous rejettez les demandes de la cupidité: or c'est par le saint Esprit qui nous est donné que la charité est repanduë dans nos cœurs. *C'est* donc ***dans les lieux saints que vous habitez, ô mon Dieu, qui êtes la gloire d'Israël***, c'est à dire la gloire de ceux

Ibid. v. 4. Ephes.3.17. *Rom. 5. 5.* *Psal. 21. 4.*

de ceux qui vous connoiſſent, & qui ſçachant qu'ils n'ont rien qui ne leur ait été donné, ſe glorifient, non en eux-mêmes, mais en vous. *Car quiconque ſe glorifie, ne ſe doit glorifier que dans le Seigneur.*

III. CLASSE. AN. 412.

1. Cor. 4. 7.

2. Cor. 10. 17.

20. Voilà quelle eſt la grace de la nouvelle alliance. Dés le temps de l'ancienne, ô mon Dieu, comme vous aviez ſoin de marquer aux hommes que la felicité même temporelle ne ſe devoit attendre que de vous, & que c'étoit à vous ſeul qu'il falloit la demander, *nos peres ont mis leur eſperance en vous, & vous les avez délivrez; ils ont crié vers vous, & vous les avez ſauvez, & ayant eſperé en vous ils n'ont point été trompez dans leur eſperance.*

2. Cor. 5. 6. & 7.

Car quoiqu'ils fuſſent de toutes parts environnez d'ennemis, vous les en avez délivrez : vous leur avez fait même remporter ſur eux des victoires ſignalées: vous les avez comblez de biens & de richeſſes: vous les avez tirez d'une infinité de perils où ils ſembloient devoir perdre la vie. L'un étant tout prêt d'être immolé, vous avez ſubſtitué un belier à ſa place; un autre étant ſur un fumier rongé de vers & dans la plus extréme pauvreté, vous luy avez rendu la ſanté & le bien au double de ce qu'il avoit perdu : un au-

Gen. 22. 13.

Iob. 42. 10.

III. CLASSE. AN. 412. tre étant exposé à la rage des lions affamez, vous l'en avez tiré sans qu'il ait souffert le moindre mal : d'autres enfin ayant été jettez dans une fournaise ardente ont été respectez par les flames, où on les a vû se promener, chantant des Cantiques à la gloire de vôtre nom.

Dan. 14. 30.

Dan. 3. 50. &c.

Les Juifs attendoient si Dieu feroit quelque chose de semblable en faveur de Jesus-Christ, par où ils pûssent connoître s'il étoit veritablement son Fils. C'est ce que nous voyons par la maniere dont l'Ecriture parle dans la Sagesse : *Condamnons-le*, disent-ils, *à une mort infame, car Dieu aura égard à sa priere, & s'il est veritablement son fils, il le protegera & le délivrera des mains de ses ennemis. Voilà*, continuë l'Ecriture, *quelles ont été leurs pensées, mais ils se sont trompez, parce que leur malice les a aveuglez.* Car ils ne regardoient que ce qui convenoit au temps de l'ancienne alliance, où Dieu combla nos peres de tout ce qui fait le bonheur de cette vie, pour montrer que ces sortes de biens viennent de luy, aussi bien que les autres, & ils ne comprenoient pas que le temps étoit venu, auquel Dieu devoit faire voir en Jesus-Christ que ses verita-

Sap. 1. 18. 20. & 21.

Par où la Croix de Jesus-Christ est un scandale pour les Juifs.

bles-dons sont les biens eternels qu'il ne donne qu'aux Justes ; au lieu qu'il fait part aux impies mêmes de ceux de la vie presente. III. CLASSE. AN. 412.

21. PRENEZ-GARDE maintenant à ce qui suit, lorsqu'aprés que le Psalmiste a fait dire à Jesus-Christ, *Nos peres ont mis leur esperance en vous, & vous les avez délivrez ; ils ont crié vers vous, & vous les avez sauvez, & ayant esperé en vous, ils n'ont point été trompez dans leur esperance*, il ajoûte, *Pour moy, je suis un ver & non pas un homme*, ce qui semble n'avoir été dit que pour exprimer l'humilité de Jesus-Christ, & l'abisme de mépris & d'abaissement où il s'est vû au milieu de ses ennemis. Mais comme tout ce Pseaume est une Prophetie de Jesus-Christ, & que ses moindres paroles enferment des mysteres tres-profonds, il ne faut pas oublier de marquer celuy qui se trouve dans celle-cy, selon le beau sens que quelques-uns de nos anciens y ont trouvé. Ils disent donc que ce qui fait que Jesus-Christ a voulu être designé par le nom de *ver*, c'est que la formation du ver, qui naist de la chair à la verité, mais sans l'alliance des sexes, a quelque rapport à la naissance de Jesus-Christ, dont le corps

CHAP. VIII.

Ps. 21. 5. & 6.

III. CLASSE. AN. 412. a été formé de la chair Vierge de Marie sans que l'homme y ait rien contribué.

Il y a encore un autre sens qu'un passage de Job nous donne lieu de chercher dans ces paroles, sans rejetter neanmoins celuy dont nous venons de parler. Car aprés que ce saint Homme a dit qu'à peine les Anges mêmes sont purs aux yeux de Dieu, il ajoûte, *ambien moins donc se trouvera-t'il de pureté dans l'homme qui n'est que pourriture, & dans le Fils de l'Homme qui n'est qu'un ver?* Par le mot de *pourriture*, il entend la mortalité de nôtre condition : car nous portons en nous-mêmes comme un germe de mort que l'homme a contracté en pechant, & qui le soûmet à la necessité de mourir; &, par celuy de *ver*, il entend tous les hommes, qui ayant été formez d'un homme mortel ont contracté sa mortalité, comme le ver qui naissant de la pourriture, n'est luy-même que pourriture. Cherchons donc sur cette idée de Job quel est le sens du Prophete, lorsqu'il dit, *pour moy je ne suis qu'un ver*, & qu'il ajoûte, *& non pas un homme.* Il semble donc, à prendre ces termes par rapport à ce que j'ay cité de Job, que c'est comme s'il y avoit, pour

Iob. 4. 18. & 25. 5.

Iob. 25. 6.

Quel est le principe de nôtre mortalité.

Ps. 21. 7.

moy je ne suis que le fils de l'homme, & non pas un homme : par où il n'a pas voulu dire qu'il ne fût pas homme, puisque l'Apôtre nous apprend que le Mediateur entre Dieu & les hommes est Jesus-Christ Homme, & qu'il n'y a point de fils de l'homme qui ne soit homme ; mais seulement nous marquer la difference qu'il y a entre celuy qui est non seulement homme, mais fils de l'homme, & celuy qui n'est qu'homme sans être fils de l'homme, c'est à dire entre Jesus-Christ & Adam. Ainsi lorsque Jesus-Christ a dit, *pour moi, je ne suis qu'un ver, & non pas un homme*, c'est peut-être comme s'il disoit, je suis le Christ, par qui tous reçoivent la vie, & non pas Adam, par qui la mort passe dans tous. 1.Tim.2.5. 1. Cor. 15.

12. QUE LA GRACE de la nouvelle alliance vous apprenne donc, ô hommes, à faire de la vie éternelle le seul objet de vos desirs. Ne regardez plus comme quelque chose de grand, & ne demandez plus à Dieu, d'être délivrez de la mort temporelle, comme vos peres l'ont été en diverses rencontres dans le temps que Dieu vouloit marquer qu'il est seul Autheur de cette felicité même temporelle, aussi bien que de tous

Où la grace de la nouvelle alliance doit porter nos esperances & nos desirs.

III. CLASSE. AN. 412. les autres biens : cette sorte de felicité n'est que pour le vieil homme, dont le principe est en Adam. *Pour moy*, dit Jesus-Christ, *je suis un ver, & non pas un homme*, c'est à dire, je suis le Christ & non pas Adam.

Jusqu'icy il n'y a eu en vous que ce qui est du vieil homme, & c'est tout ce que vous pouviez tirer d'Adam; mais il faut que le nouvel homme vous rende de nouvelles creatures, & que comme vous étes hommes par Adam, vous soyez enfans des hommes par le Christ. Ce divin Sauveur se donne dans l'Evangile le nom de Fils de l'Homme, (Mat. 17. 9.) & ce n'est pas sans raison, comme ce n'est pas sans raison non plus que dans le Pseaume 35. David fait de la difference entre les hommes & les enfans des hommes, *Vous sauverez*, dit ce saint Prophete, (Psal. 35. 7.) *& les hommes & les bêtes mêmes selon l'étenduë de vôtre misericorde*, c'est à dire, ce sera vous qui les ferez subsister, & qui les garontirez de ce qui va à la destruction de leur étre, car cette sorte de salut, qui est commun aux hommes & aux bêtes, vient de vous aussi bien que tous les autres biens. Mais pour marquer qu'il y a pour ceux qui sont renouvellez par Jesus-Christ, une

autre sorte de salut, à quoy les autres creatures animées n'ont point de part, & qui est l'effet de la nouvelle alliance, David ajoûte tout aussi-tôt, *pour les enfans des hommes, ils mettent toute leur esperance dans vôtre protection; vous les tiendrez à couvert sous vos aîles; vous les remplirez de l'abondance des biens de vôtre maison, & vous les abreuverez du torrent de vos delices; parce que c'est en vous qu'est la source de la vie, & ce sera par vôtre lumiere que nous verrons la lumiere.* Il distingue donc les *hommes* d'avec *les enfans des hommes*; ceux dont la felicité consiste dans ce *salut*, si l'on peut parler ainsi, & cette conservation de leur être qui leur est commune avec les bestes, il les designe par le mot d'*hommes*, pour marquer qu'ils appartiennent à ce premier homme qui est l'Autheur de la mort, & de ce qui s'appelle *le vieil homme*, & qui fut homme sans être Fils de l'homme. Ceux au contraire qui esperent une autre sorte de felicité, où ils goûteront les delices ineffables qui se trouvent dans la source de la vie, & où ils verront la lumiere dans la lumiere éternelle, il les designe par le nom que s'est donné le plus ordinairement le Seigneur de ceux pour qui cette grace a été

III. CLASSE. AN. 412.

Ibid. v. 8. 9. & 10.

Difference entre les hommes & les enfans des hommes.

III. CLASSE. AN. 412. manifestée, & il les appelle *enfans des hommes* plûtôt qu'*hommes*.

23. Il ne faut pas neanmoins établir comme une regle certaine que cette distinction ait lieu toutes les fois qu'il est parlé dans l'Ecriture ou d'*hommes*, ou d'*enfans des hommes*; & il ne s'en faut servir que dans les endroits où l'on voit que le sens le demande clairement, ou qu'elle peut aider à le découvrir s'il est caché. Car par exemple, dans cet endroit du Pseaume que nous expliquons il y a quelque chose de trop marqué pour n'y pas prendre-garde, lorsqu'aprés que le
Ps. 21. 5. & 6. Prophete a dit, *Nos peres ont mis toute leur esperance en vous & vous les avez délivrez de leurs ennemis: ils ont crié vers vous & vous les avez sauvez, & ayant mis leur esperance en vous, ils n'ont point été trompez,*
Ibid. v. 7. il ajoûte, *pour moy je suis un ver & non pas un homme*, ce qui fait une distinction bien plus grande que s'il y avoit, & moy je suis un ver & non pas un homme. Que veut donc dire celuy qui se tire ainsi à part, & qui se distingue de ceux que Dieu a exaucez & délivrez de leurs ennemis, sinon que dans ce que Dieu a fait pour eux, il a eu dessein de marquer que cette sorte de felicité, qui convenoit à l'ancienne alliance, étoit le

partage du vieil homme, dont Adam est le principe; mais que pour luy il est *un ver & non pas un homme*, c'est à dire qu'étant le Fils de l'homme, il est un homme tout different de celuy qui étoit homme sans être Fils de l'homme?

III. CLASSE. AN. 412.

24. JE *suis l'opprobre des hommes & le mépris du peuple*, continuë le Prophete, *tous ceux qui me regardoient m'insultoient, & disoient en hochant la tête, il a mis son esperance en Dieu; que Dieu le sauve donc & le délivre, s'il est vray qu'il en soit le bien-aimé.*

CHAP. IX. *Psal.* 21. 7. 8. 9.

Voilà ce que les Juifs disoient, non seulement dans leur cœur, mais à haute voix, insultant à Jesus-Christ sur ce que Dieu ne le délivroit pas visiblement de la mort, & ne sçachant pas qu'il le dût faire. Il l'a fait neanmoins; mais de la maniere qu'il étoit à propos que cela se fît dans le *Fils de l'Homme*, dans lequel l'esperance de la vie éternelle, qui est l'appanage de la nouvelle alliance, devoit étre manifestée, & non pas comme les Juifs s'imaginoient. De sorte que voyant que Dieu ne délivroit point Jesus-Christ, ils luy insultoient & le regardoient comme vaincu; parce qu'ils n'appartenoient qu'à l'ancienne allian-

III. CLASSE. AN. 412. ce, & à cet homme en qui tous sont morts & non pas au Fils de l'Homme en qui tous seront vivifiez. Car le premier homme s'est donné la mort à luy-même & au Fils de l'Homme; au lieu que le Fils de l'Homme, cet opprobre des hommes, & ce mépris du peuple, a redonné la vie à l'homme par sa mort & par sa Resurrection.

1. Cor. 15. 22.

Ps. 21, 7.

Ce que Jesus-Christ nous aprend par sa mort.

S'IL A DONC voulu souffrir jusqu'à expirer devant les yeux de ses ennemis, ensorte qu'ils le creussent abandonné de Dieu, ç'a été pour marquer quel est le but & l'objet de la grace de la nouvelle alliance, & qu'elle nous doit apprendre à nous élever au dessus de tout ce qu'on peut goûter d'heureux dans cette vie, & à chercher une autre sorte de felicité que nous ne connoissons encore que par la foy, mais que nous possederons un jour. Car *tant que nous sommes dans ce corps mortel*, dit l'Apôtre, *nous sommes loin du Seigneur, & comme hors de nôtre patrie; parce que nous marchons dans l'obscurité de la foy, & non pas dans la claire vision*, & ainsi nous n'avons encore qu'en esperance, ce que nous aurons un jour en effet.

2. Cor. 5. 6. & 7.

Pourquoy Iesus-Christ

25. C'est par la même raison que Jesus-Christ a voulu que sa Resurrection

ne fût connuë que des siens, & non pas des estrangers. Et par où est-on étranger à l'égard de Jesus-Christ? ce n'est pas par la nature; mais par ce qui l'a corrompuë, & qui étant un vice ne sçauroit étre que contraire à la nature. Il ne s'est donc montré qu'aux siens aprés sa Resurrection, qu'il ne leur a pas fait attendre long-temps; car au lieu que nous ne resusciterons qu'à la fin des siecles, Jesus-Christ est resuscité incontinent aprés sa mort, parce qu'il vouloit que nous eussions dans sa chair un gage & une assurance de ce que nous devons esperer pour la nôtre.

III. CLASSE. AN. 412.

est resuscité sitôt aprés sa mort.

Il est donc mort devant les hommes, mais il n'est resuscité que devant les enfans des hommes; parce que la mort est le partage de l'homme, & la resurrection celuy du Fils de l'homme, & de ceux qui luy appartiennent; car *comme tous meurent en Adam, tous revivront par Jesus-Christ.* Afin donc d'encourager ses fidelles par ses souffrances à mépriser la felicité de cette vie, pour acquerir celle du Ciel, il s'est mis en butte à la persecution & à la cruauté de ses ennemis, & a voulu qu'elle allât jusqu'à luy ôter la vie, & que le voyant comme vaincu & succombant sous leurs

1. Cor. 15. 22.

III. CLASSE. AN. 412.

efforts, ils luy insultassent avec insolence. Mais aussi en rendant la vie à ce même corps dans lequel il avoit souffert; en le faisant voir & toucher à ses disciples; & en l'élevant devant leurs yeux jusques dans le Ciel, il a édifié leur foy; & leur a montré, & comme fait toucher au doigt, ce qu'ils devoient attendre & prêcher par toute la terre.

Luc. 24. 39.
Act. 1. 10.

Pour ceux qui l'avoient persecuté jusqu'à luy ôter la vie, & dont l'orgueïl se flattoit de l'avoir vaincu, il les a laissez dans cette opinion, afin que ceux d'entr'eux qui voudroient avoir part au salut éternel, commençassent par croire le témoignage que rendoient de sa Resurrection ceux qui en avoient été témoins oculaires; & qui ne craignoient point, en prêchant cette verité, de s'exposer à tout ce que les Juifs luy avoient fait souffrir.

CHAP. X.

Belle explication d'un passage de saint Jacques.

26. C'est sur le principe que je viens d'expliquer que saint Jacques, un des Apôtres de ce divin Sauveur, exhortant & encourageant les fidelles dans son Epistre, marque la difference de ce qui convenoit à l'un & à l'autre Testament. *Vous avez*, leur dit-il, *entendu parler de la patience de Iob, & vous avez vû*

Iac. 5. 11.

quelle a été la fin du Sauveur, pour leur faire comprendre que ce qui nous doit faire souffrir patiemment les maux de cette vie, ce n'est pas l'esperance d'étre recompensez de nôtre patience, comme l'Ecriture nous apprend que Job le fut de la sienne, car non seulement il fut parfaitement gueri de ces ulceres qui faisoient de son corps une masse de pourriture; mais tout ce qu'il avoit perdu luy fut rendu au double à la reserve de ses enfans, Dieu ne luy en ayant rendu qu'autant qu'il en avoit perdu; par où il fortifia ce saint Homme dans la foy de la Resurrection, en luy faisant voir ses enfans morts resuscitez, en quelque sorte, dans ceux qui luy nâquirent. Cependant en joignant les premiers aux derniers, il se trouvera qu'il a receu le double à l'égard même de ses enfans, aussi bien que de tout le reste.

III. CLASSE. AN. 412.

Iob. 42. 10. & 12. &c.

C'est donc afin que nous ne nous proposions pas une recompense de la nature de celle de Job, lorsque nous souffrons les maux de cette vie, que ce saint Apôtre a parlé comme il a fait, & qu'au lieu de dire vous avez oüy parler de la patience de Job dans ses maux, & vous sçavez quelle en fut la fin, il a dit, *Vous avez oüy parler de la patience de Iob*

Iac. 5. 11.

III. CLASSE. AN. 412. *& vous avez vû par où le Sauveur a fini!* comme s'il disoit, soyez patiens comme Job dans les maux de cette vie : mais au lieu de vous proposer, pour recompense de cette patience, des biens de la nature de ceux qui luy furent rendus au double de ce qu'il avoit perdu, n'attendez que les biens éternels, dont le Seigneur a déja recueilly les premices.

Ps. 21. 6. Car Job étoit du nombre de *ces peres*, qui ayant crié vers Dieu ont été *exaucez & délivrez*; mais Jesus-Christ se met

Ibid. v. 7. dans un ordre à part quand il dit, *pour moy je suis un ver, & non pas un homme*: & par là il fait assez voir, que c'est à l'égard des biens temporels, & de la conservation de la vie presente, que Dieu les a exaucez, au lieu qu'il en a été abandonné à cet égard. Ce n'est pas que ces Peres de l'ancien Testament ayent été exclus du salut éternel; mais ce bien-là, qui est le bien veritable, étoit alors caché sous les figures qui convenoient à ce temps-là, & ne devoit être manifesté

Voile du Temple, pourquoy se fendit à la mort de Jesus-Christ. qu'en Jesus-Christ. Car l'ancien Testament est un voile; & ce voile n'est ôté que lorsque l'on passe de l'ancienne alliance à la nouvelle. C'est pour cela que le voile du Temple se fendit à la mort

Mat. 27. 51. de ce divin Sauveur, & pour marquer

ce que dit l'Apôtre, que le voile de l'ancienne alliance n'est ôté que par Jesus-Christ. III. CLASSE. AN. 412. 2. Cor. 3. 14.

27. Aussi voyons-nous d'un côté que parmy ces Peres de l'ancien Testament, il se trouve quelques exemples, quoique rares, d'une patience qui n'a point eu d'autre fin que la mort, témoin tous ces Saints qui ont été mis à mort depuis Abel jusqu'à Zacharie, & du sang desquels Jesus-Christ nous asseure qu'il sera demandé compte aux enfans de ceux qui l'ont répandu, s'ils persistent dans l'iniquité de leurs peres; & de l'autre que dans la nouvelle alliance, il y a eu, comme il y a encore, un grand nombre de Fidelles qui ont en abondance tout ce qui peut faire la felicité de cette vie, & à qui Dieu fait ressentir en cela même des effets de sa misericorde & de sa bonté. Mais au moins ils pratiquent fidellement l'avis que donne aux riches de ce siecle un grand Apôtre, & un fidelle dispensateur de la grace de la nouvelle alliance, *de ne se point enorgueïllir; de ne point mettre leur esperance dans une chose aussi peu solide que les richesses, mais en Dieu qui nous donne abondamment toutes les choses dont nous avons besoin; de faire du bien à tout le monde; de travailler à devenir riches*

Luc. 11. 51.

1. Tim. 6. 17. 18. &c.

III. CLASSE. AN. 412. *en bonnes œuvres ; de donner volontiers ; de faire part de leurs biens à ceux qui en manquent ; & de s'établir un thresor & un fondement solide pour l'avenir ; afin d'acquerir la veritable vie*, c'est à dire une vie semblable à celle qui a paru en Jesus-Christ aprés sa Resurrection, & à quoy son corps a eu part aussi bien que son esprit, & non pas une vie comme celle que les Juifs luy ôterent, lorsque Dieu le livrant à leur fureur sembla l'avoir abandonné, ensorte qu'il eut lieu de s'écrier, *Mon*
Ps. 21. 1. *Dieu, mon Dieu, pourquoy m'avez-vous abandonné* ; par où il a exprimé le sentiment de ses Martyrs, qui selon la nature auroient voulu ne point mourir, comme Jesus-Christ même le témoigne, lorsque prédisant à saint Pierre de quel genre de mort il devoit glorifier Dieu, il
Joan. 21. 18. luy dit, *quand vous serez vieux un autre vous ceindra, & vous menera où vous voudriez ne pas aller.*

Les Martyrs ont donc paru abandonnez de Dieu pour un temps, en ce qu'il n'a pas fait pour eux ce qu'ils auroient desiré selon la nature. Mais si l'on reconnoît la voix des Martyrs dans cette plainte de Jesus-Christ à son Pere, on ne la reconnoît pas moins dans ces autres qu'il luy adresse aux approches de

sa passion

sa passion, *Que vôtre volonté se fasse & non pas la mienne*; puisqu'on ne sçauroit douter qu'ils n'eussent & dans la bouche & dans le cœur le sentiment de pieté qu'elles expriment.

III. CLASSE. AN. 412.

Mat. 26. 39.

CH. XI.

28. CAR n'étoit-ce pas par nôtre chef qu'il falloit que Dieu commençât à nous faire voir quelle doit être nôtre attente, & quelle est la vie pour laquelle nous sommes Chrêtiens ? Aussi ne dit-il pas; mon Dieu, mon Dieu, vous m'avez abandonné, mais pour nous donner lieu de chercher la cause de cet abandon, il affecte de dire, POURQUOY *m'avez-vous abandonné*? c'est à dire quelle est la raison, quel est le motif de cet abandon où je me trouve? Car il y a sans doute une raison, & une grande raison qui fait qu'au lieu que [a] Noé a été délivré du deluge, [b] Loth de l'embrasement de Sodome, [c] Isaac du glaîve prest à tomber sur sa teste, [d] Joseph de la calomnie de la femme de Putifar [e] & des horreurs de la prison, [f] Moïse de la fureur des Egyptiens, [g] Rahab du sac de Jericho, [h] Susanne de la malice des faux témoins, [i] Daniel de la fosse aux lions, [k] les trois enfans de la fournaise, & que beaucoup d'autres des Peres de l'ancien Testament ayant crié vers Dieu, il les a sau-

Ps. 21. 1.

a. Gen. 6. 12.
b. Gen. 19. 16.
c. Gen. 22. 12.
d. Gen. 39. 12.
e. Gen. 41. 14.
f. Exod. 3. 10.
g. Ios. 6. 25.
h. Dan. 13. 59.
i. Dan. 14. 40.
k. Dan. 3. 93.

III. CLASSE. AN. 412.

Pourquoy Dieu n'a pas fait pour Jesus-Christ ce qu'il avoit fait pour les Saints de l'ancien Testament.

Ps. 21. 3.

vez de la mort, il n'ait pas voulu délivrer Jesus-Christ des mains de ses ennemis, qu'il l'ait abandonné à leur fureur, & qu'il ait permis qu'elle ait été jusqu'à luy ôter la vie. Pourquoy cela? quel est le motif de cette conduite de Dieu sur J. C. sinon, comme il l'insinuë luy-même un peu plus bas, de peur que cette sorte de protection ne luy fût une occasion de se méprendre, c'est à dire à son corps, à son Eglise, à ces humbles, & ces petits qui la composent? Car il parle d'eux comme si c'étoit luy-même, conformement à ce qu'il dit dans l'Evangile, que ce qu'on aura fait à un de ces petits qui luy appartiennent, ce sera comme si on le luy avoit fait à luy-même.

Mat. 25. 45.

S'il parle donc icy de cette *méprise* comme si c'étoit la sienne propre, & qu'il fût capable de se méprendre, c'est de la même maniere que dans l'Evangile, il parle de ce qu'on aura fait pour les pauvres, comme s'il avoit été fait à sa propre personne; & s'il parle plus haut de l'abandon où il s'est trouvé, quoiqu'il n'ait voulu exprimer que celuy où ses Saints se trouvent selon la nature, lorsque Dieu les laisse dans l'accablement des miseres temporelles, c'est de la mé-

Ibidem.

me maniere qu'il dit dans l'Evangile que c'est luy qu'on reçoit ou qu'on méprise, lors qu'on reçoit ou qu'on méprise les siens. POURQUOY Dieu a-t'il donc traité Jesus-Christ de cette sorte? c'est *afin que nous ne nous méprenions pas*, & que nous comprenions au contraire que la fin pour laquelle nous devons étre Chrêtiens, n'est pas la vie que nous menons icy bas, où Dieu nous livre quelquefois à la fureur de nos persecuteurs, & permet qu'elle aille jusqu'à nous faire mourir, mais cette vie sans fin qui nous est reservée dans le Ciel; & c'est surquoy il ne seroit pas pardonnable à des Chrêtiens de se *méprendre*; aprés ce qu'ils ont vû en celuy dont ils tirent le nom qu'ils font gloire de porter.

III. CLASSE. AN. 412. *Luc. 10. 16.*

Ps. 21. 2.

Pour quelle fin nous sommes Chrêtiens.

29 Cependant aprés tout ce que Dieu a fait pour nous marquer une chose si importante, il y en a encore qui ne veulent étre Chrêtiens, que pour étre heureux en cette vie, & qui perdent courage dés qu'ils tombent dans l'adversité. Que seroit-ce donc si Dieu ne nous avoit pas mis devant les yeux, dans la personne même de nôtre chef, un exemple si propre à nous faire aspirer aux choses du Ciel par le mépris de celles de la terre,

Combien la leçon que Dieu nous a faite en abandonnant son fils à la fureur de ses ennemis nous étoit necessaire.

III. CLASSE. AN. 412. en sorte que nous ne regardions plus les choses qui se voyent, & que nous ne nous arrêtions qu'à celles qui ne se voyent point, parce que ce qui se voit est temporel, & que ce qui ne se voit point est éternel ?

2. Cor. 4. 18.

Mais pour reprendre la suite de nôtre discours, c'est de nôtre infirmité qu'il exprime les sentimens & le langage par ces paroles que nous expliquons. Car pour luy comment auroit-il pû souhaiter d'être délivré de la mort, puisqu'il n'étoit venu que pour mourir ; & comment auroit-il pû parler en son nom d'une maniere à faire croire qu'il souffroit contre sa volonté, puisque, comme il dit luy-même dans l'Evangile, il étoit en son pouvoir de quitter la vie & de la reprendre, que personne ne la luy ravissoit, & que c'étoit volontairement qu'il alloit mourir & pour resusciter bien-tôt aprés ?

Ioan. 10. 18.

Reconnoissons-nous donc nous-mêmes dans ces paroles, où le chef parle pour son corps ; l'union qui lie l'un à l'autre ne souffrant point de difference entre le langage de l'un & de l'autre.

CH. XII.

30. OR voyez ce que Jesus-Christ ajoûte en continuant cette divine priere : *C'est vous qui m'avez tiré du ventre de ma mere*, poursuit-il, *vous avez été mon*

Ps. 21. 10. & 11.

esperance dés que j'ay commencé à succer ses mammelles : au sortir de son sein je me suis jetté entre vos bras ; & dés ce moment vous avez été mon Dieu, comme s'il disoit, de l'état où j'étois vous m'avez fait passer dans un autre, dans lequel c'est vous qui étes mon bien, & non plus les biens de cette vie mortelle que j'ay prise dans le sein de celle qui m'a mis au monde, & dont j'ay succé les mammelles. Cet état d'où vous m'avez tiré, est l'état du vieil homme, & ces biens, dont vous m'avez dépris, sont ceux qui regardent l'homme tel qu'il est par sa naissance charnelle. J'ay donc abandonné ces sortes de biens pour me tourner vers vous ; & c'est parce que j'y ay renoncé, que vous étes devenu mon esperance au sortir du sein de ma mere : comme s'il disoit, c'EST en abandonnant les biens qui regardent cette sorte de vie, dont j'ay commencé de vivre dans le sein de ma mere, que je me suis jetté entre vos bras, que je vous ay pris pour mon partage, & que je me suis donné tout à vous ; & ainsi du moment que je suis sorty du sein de ma mere, c'est à dire du moment que j'ay renoncé aux biens de cette chair que j'ay prise dans le sein de ma mere, vous avez été mon Dieu, en sorte que c'est par l'aban-

III. CLASSE. AN. 412.



que la grace de la nouvelle alli
passer de la vie du vieil homn
du nouveau;& c'est ce qu'il a m
le mystere de sa Mort & de sa
tion, par lequel sa chair, de
qu'elle étoit, a passé à un état
talité. Mais pour sa vie, elle
besoin, comme la nôtre, de pas
tat du vieil homme à celuy du
puisque ce passage est celuy de l'
la pieté,& que ce seroit un blasp
dire qu'il eût jamais été dans

31. Il y en a qui croyent * qu
roles, *Vous étes mon Dieu dés le*
ma mere, se doivent entendre
Christ même ; & ils se fonde
que le Pere est le Dieu de Jes
entant qu'homme, & revêtu
me de serviteur; & non ...

* C'est S. Ambroise au Livre 1. de la Foy, chapitre 6.

tre de ma mere vous étes mon Dieu, III. CLASSE
ce seroit comme s'il disoit depuis que AN. 412.
je me suis fait homme vous étes mon Ps. 21. 11.
Dieu.

Mais que signifieront ces paroles qui suivent, *C'est vous qui m'avez tiré du ventre de ma mere*, si on les entend de Jesus même, & de sa naissance d'une Vierge? Car n'est-ce pas Dieu qui tire de même tous les autres enfans du ventre de leurs meres, par les ordres & les dispositions admirables de sa providence? Auroit-il voulu marquer par là ce qu'il y a de singulier dans cette naissance miraculeuse, où une Vierge est devenuë mere, sans lesion de sa virginité; & seroit-ce pour cela qu'il dit, *C'est vous qui m'avez tiré du ventre de ma mere*, afin qu'en declarant que Dieu est autheur de cette merveille, personne ne pût refuser de la croire? Mais que voudra dire ce qui suit, *Vous étes mon esperance dés que j'ay commencé de sucer les mammelles de ma mere?* comment le peut-on entendre du Chef même de l'Eglise, comme s'il n'avoit commencé de mettre son esperance en Dieu que lors qu'il commença de sucer les mammelles de sa mere, & qu'il ne l'y eût pas mise dés auparavant, & dans le temps même qu'il étoit encore

Ibid. v. 10. Ibid. v. 10 Ibid. v. 10.

III. CLASSE. AN. 412. dans le sein de Marie ? Car cette *esperance* n'est autre que celle de la Resurrection, par laquelle Dieu le devoit faire triompher de la mort ; & il ne dit tout cecy que par rapport à la nature mortelle dont il s'est revêtu.

On pourroit peut-être dire encore, en s'attachant plus précisement à la lettre, & en traduisant mot à mot, *Vous êtes mon esperance dés les mammelles de ma mere*, qu'il auroit voulu dire, vous êtes mon esperance dés le moment que je me suis revêtu de chair, ensorte que les *mammelles* signifiassent en cet endroit, le moment de sa conception : car on dit que dés ce moment-là les mammelles des femmes commencent à s'enfler. Ainsi le sens seroit, vous êtes mon esperance dés que j'ay eû pris une chair pour laquelle j'avois l'immortalité à esperer. Car pendant que le Verbe est demeuré dans la forme de Dieu, où il n'avoit rien qui dût changer en mieux, le pere n'étoit pas son esperance ; & il n'a commencé de l'être qu'au moment de l'union du verbe à ce corps, qui a été formé dans le sein de Marie, & qui dés le premier instant de sa conception a eû droit de se promettre qu'il passeroit un jour de la mort à l'immortalité.

Ps. 21. 10.

Phil. 2. 6.

32. Mais pour ces autres paroles, *J'ay été reçû entre vos bras au sortir du ventre de ma mere*, je ne voy pas comment on pourroit les faire convenir à nôtre Chef. Car dés le temps même qu'il étoit encore dans le sein de sa mere, n'étoit-il pas entre les bras de Dieu? n'étoit-il pas dans ce Dieu en qui nous sommes tous, & en qui nous avons tout ce que nous avons d'être, de mouvement, & de vie? & voudroit-on dire que l'ame de cet Enfant n'a commencé d'esperer en Dieu qu'au moment que son corps est sorti du ventre de sa mere? ou faut-il croire que l'ame raisonnable ne luy a été donnée que depuis qu'il en est sorti, & qu'ainsi ces paroles, *j'ay été reçû entre vos bras au sortir du ventre de ma mere*, ne conviennent à Jesus-Christ qu'en ce que son corps au sortir du ventre de sa mere, a reçû une ame qui étoit unie à Dieu?

III. CLASSE. AN. 412.

Ps. 21. 11.

Actor 17. 28.

Ps. 21. 11.

Mais qui seroit assez temeraire pour embrasser ce sentiment, puisque de dire d'où vient l'ame, comment, & en quel temps elle est infuse dans le corps, c'est un secret de nature caché dans une profondeur si impenetrable, qu'il vaut mieux chercher sur cela toute sa vie, que de presumer d'avoir rien trouvé? Si l'on ne peut donc pas appliquer ces paroles à

Origine de l'ame, secret inconnu.

III. CLASSE. AN. 412.

Jesus-Christ même, on verra au moins par ce que nous avons dit, comment elles conviennent au même Jesus-Christ transformé en nous, & parlant pour nous. Que si l'on trouve sur cela quelque chose de meilleur à dire, l'habileté des autres ne nous donnera point de jalousie, & tout ce que nous disons est sans prejudice de ce que toutes les personnes d'esprit pourront découvrir de meilleur.

CH. XIII. Ibid. v. 12. Ibid. v. 2.

33. QUANT à ce que le Psalmiste ajoûte, *Ne vous éloignez pas de moy, car l'affliction est proche*, voyez combien cela nous sert pour voir en quel sens il faut prendre ces premieres paroles, *pourquoy m'avez-vous abandonné?* Car puisque Jesus-Christ prie son Pere de ne se pas éloigner de luy, aprés s'être plaint plus haut qu'il l'avoit abandonné, sans doute que cet abandon ne regarde que la felicité passagere de la vie du vieil homme. Ce n'est donc que par rapport à la vie éternelle qu'il le prie icy de ne se point éloigner de luy; c'est à dire, de ne point permettre qu'il perde l'esperance de cette bienheureuse vie. Mais que veut dire ce qu'il ajoûte que *l'affliction est proche?* car il semble qu'il ne soit encore que proche de sa passion, au lieu que

L'esperance de cette bienheureuse vie.

c'eſt au milieu même de ſes ſouffrances que ce Pſeaume prophetique le fait parler, comme il paroît par ce qu'il va dire tout-à-l'heure, qu'ils ont partagé ſes vétemens, & qu'ils ont tiré ſa robe au ſort, ce qui arriva lorſque Jeſus-Chriſt étoit déja attaché à la Croix, comme l'Evangile le rapporte?

III. CLASSE. AN. 412.

Ibid. v. 19. & Mat. 37. 35.

Pourquoy dire donc que l'affliction étoit proche, puiſque dans le temps qu'il parloit il étoit au milieu des douleurs? C'eſt qu'il nous veut faire comprendre que LORS que la chair eſt dans les douleurs, c'eſt alors que la patience de l'ame eſt à la plus grande épreuve, & qu'il faut employer le plus de ſoin, de travail, & de prieres, pour empêcher qu'elle ne ſe laiſſe ſurmonter. Car l'ame n'a rien qui la touche de ſi prés que ſa chair; Ainſi quoy que puiſſe ſouffrir un homme qui eſt arrivé à un veritable & parfait mépris de toutes les choſes du monde, il ne ſouffre rien, à proprement parler, lorſque ſa chair n'eſt point attaquée; puiſque dans la perte de tout ce qui n'eſt qu'exterieur, & par conſequent hors de l'ame, le ſage, qui ne tient point à ces choſes-là par une attache de cupidité, n'a qu'à ouvrir les yeux de ſa raiſon pour

Douleur, ſouveraine épreuve de patience.

III. CLASSE. AN. 412. ne se pas mettre en peine de ce qu'il souffre, puisqu'encore une fois il ne souffre rien. Mais quand il perd les principaux biens du corps, qui sont la santé & la vie, c'est alors que l'affliction est proche, & qu'elle menace ces biens même de l'ame dont il joüit au dedans, & par où il regne sur son corps : il a beau appeller la raison à son secours, elle ne sçauroit faire qu'il ne sente de la douleur, lors qu'on déchire son corps, ou qu'on le brûle; & l'ame est trop étroitement unie à ce corps pour ne pas souffrir quand il souffre.

34. C'est pour cela que le Diable ayant vû que ce grand homme qu'il avoit demandé pouvoir à Dieu de tenter, demeuroit ferme malgré la perte de tous ses biens purement exterieurs, & qu'il ne faisoit que dire, *le Seigneur me les avoit donnez, le Seigneur me les a ôtez; il n'est arrivé que ce qu'il luy a plû, que son nom soit beni éternellement*, demanda le pouvoir de le frapper dans sa chair, & de l'attaquer par ce qu'il y avoit de plus prés de son ame, c'est à dire par les biens du corps, par où il attaquoit de plus prés ceux même de l'ame que ce saint Homme auroit perdus si la perte de ceux de son corps avoit arraché

Iob. I. 21.

de ſon cœur quelque mouvement d'impieté. Auſſi cette derniere tentation où l'affliction s'approchoit, & menaçoit de prés les biens de l'ame, luy fit-elle bien changer de langage ; & quoique dans les paroles qu'elle luy arracha, il y ait beaucoup de choſes inſpirées par l'eſprit prophetique, elles ſont bien differentes des diſcours qu'il tenoit lorſqu'il n'avoit encore perdu que ſes biens exterieurs, & ſes enfans mêmes, qu'il avoit en effet plûtôt vû paſſer devant vers le terme commun de tous les hommes, qu'il ne les avoit perdus.

III. CLASSE. AN. 412.

Iob plus prés de l'impatience dans ſes douleurs que dans toutes ſes autres afflictions.

35. Ce ſont donc les martyrs qui parlent en cet endroit par la bouche de Jeſus-Chriſt, & qui ſe voyant abandonnez de Dieu en ce qui regarde la felicité de cette vie, lorſqu'ils ont commencé d'étre affligez dans leur chair, mais en étant ſoûtenus & conſolez, par l'eſperance de la vie éternelle, luy crient d'une commune voix, *ne vous éloignez pas de moy, car l'affliction eſt proche*, c'eſt à dire, ce ne ſont pas mes heritages qui ſont attaquez, ce n'eſt pas mon argent, ny mes beſtiaux, ny mes maiſons, ny mes proches mêmes & mes enfans, c'eſt mon propre corps ; c'eſt cette chair à quoy mon ame eſt unie, & dont elle

Pſ. 21. 12.

III. CLASSE. AN. 412. ne sçauroit s'empêcher de sentir les maux. Ainsi l'ennemy m'attaque de prés pour me faire perdre la patience, ne vous éloignez donc pas de moy; car d'où pourrois je tirer du secours ? ce ne sera ny de mes amis, ny de mes proches, ny des louanges des hommes, ny du souvenir des plaisirs passez, ny d'aucune de ces choses à quoy les hommes se prennent pour tâcher d'assûrer cette felicité chancellante qu'ils cherchent icy bas; ny de ce que je puis avoir au dedans de moy-même de vigueur & de force. Car qu'est-ce que la force de l'homme si vous l'abandonnez; & qu'est-ce que l'homme qu'autant qu'il vous plaist de le regarder & de vous souvenir de luy ?

Excellente priere pour ceux qui souffrent.

Psal. 8. 5.

CH. XIX. 36. JE *me trouve environné*, poursuit le Psalmiste, *d'une multitude de jeunes taureaux*, ce qui signifie la populace; *des taureaux gras & forts m'ont attaqué de toutes parts*, c'est à dire les orgueilleux & les riches qui sont à la tête du peuple; *ils ont ouvert leur bouche contre moy*, lors qu'ils ont crié, crucifiez-le, crucifiez-le, *comme un lion ravissant & rugissant*, ce qui represente la fureur des Juifs trainant Jesus-Christ devant Pilate, & les cris forcenez avec lesquels ils demanderent

Psal. 21. 13.
Ps. 21. 14.
Luc. 23. 21.
Ibid. v. 1.

sa mort. *J'ay été épanché comme de l'eau*, c'est à dire, j'ay été devant mes persecuteurs comme un eau épanchée, qui a servi à les faire glisser & tomber, *& tous mes os ont été dispersez*. Car les os sont le soûtien & la force du corps : le corps de Jesus-Christ c'est l'Eglise, & le soûtien de ce corps ce sont les Apôtres, qui en sont appellez les colomnes en d'autres endroits, & ces Apôtres furent dispersez à la Passion de Jesus-Christ.

III. CLASSE. AN. 412. *Ps.* 21. 15. Cor. 1. 24. *Gal.* 2. 9. *Mat.* 26. 56.

Mon cœur s'est fondu comme de la cire au milieu de mes entrailles, poursuit le Prophete, & c'est ce qu'on a de la peine à faire convenir à celuy qui est tout à la fois & le Chef, & le Sauveur du corps de l'Eglise. Car c'est l'effet d'une crainte bien extraordinaire que de faire que le cœur se fonde comme de la cire ; & comment cela auroit-il pû se faire dans celuy qui ne quittoit son ame que parce qu'il le vouloit bien, & au pouvoir de qui il étoit de la reprendre quand il luy plairoit ? Il faut donc qu'il ait voulu representer en luy-même l'infirmité des siens, soit de ceux que la crainte de la mort met en desordre, comme il arriva à saint Pierre, qui au sortir du Cenacle, où sa presomption luy avoit fait

Ps. 21. 15. *Ephes.* 5. 23. *Iean.* 10. 18.

III. CLASSE AN. 412.

Jean. 13.37. Ibid. 18.25. Luc. 22 62.

promettre qu'il donneroit sa vie pour Jesus-Christ, le renia trois fois coup sur coup; soit de ceux dont une tristesse salutaire fait fondre le cœur, comme il arriva au même saint Pierre lorsqu'il pleura sa faute si amerement. Car la tristesse fait fondre le cœur, & l'on dit que c'est de là que vient le nom qu'on luy a donné parmy les Grecs. *

* λύπη, peut-être, de λύω, solvo.

Peut-être aussi qu'il y a un mystere profond caché dans ces paroles, & que par ce *cœur* Jesus-Christ nous veut faire entendre ses Ecritures, où son conseil éternel étoit caché; & qu'ainsi la fonte de ce *cœur* signifie la manifestation de ce conseil, qui a commencé de paroître lors que ce qui avoit été prédit de Jesus-Christ a été accompli dans sa passion; tout ce qui s'est passé dans son avenement, sa naissance, sa mort, sa resurrection, la glorification de son corps, étant comme autant de dénouëmens de l'Ecriture. Car qui est-ce qui ne voit pas presentement tous ces mysteres dans les Prophetes, puisqu'ils sont entendus aujourd'huy par la multitude même des charnels, qu'il a voulu peut-être designer icy par le mot d'*entrailles*, ensorte que la multitude des charnels

soit

ſoit dans l'Egliſe ce que les entrailles ſont dans le corps ? Que ſi l'on trouve que le mot d'*entrailles* repreſente plus naturellement les perſonnes ſpirituelles & interieures, alors il faudra dire que ce paſſage nous apprend que l'intelligence des Ecritures eſt pour les parfaits, & que c'eſt au milieu de ces *entrailles*, c'eſt à dire dans les penſées profondes qui occupent ces grandes ames, que ce cœur de Jeſus-Chriſt, qui n'eſt autre que les Ecritures où ſes conſeils éternels ſont enfermez, ſe fond comme de la cire au feu de leur charité, & de la ferveur de leur eſprit, qui leur fait penetrer & developper les merveilles qu'elles enferment. III. CLASSE. AN. 411.

37. *Ma vigueur*, continuë le Prophete, *a été affermie comme un vaſe d'argile* : car bien loin que la vigueur du corps de Jeſus-Chriſt ſoit comme une paille que le feu conſume, elle eſt au contraire affermie par le feu des ſouffrances, comme l'argile l'eſt par le feu materiel. Et c'eſt ce que l'Ecriture nous apprend dans un autre endroit, où elle dit que *le feu des tribulations éprouve & fortifie les juſtes, comme celuy de la fournaiſe les ouvrages du Potier. Ma langue s'eſt attachée à mon palais*, ajoûte le Pſalmiſte, CH. XV. Pſ. 21. 16. Eccli. 27. 6. Pſ. 21. 16.

III. CLASSE. AN. 412. ce qui semble marquer ce silence de Jesus-Christ, dont un autre Prophete parle, quand il dit qu'*il est demeuré muet*
Isa. 53. 7. *comme un agneau devant celuy qui le tond.* Mais cette langue represente plus naturellement ceux de son corps par qui il fait entendre son Evangile; & ceux-là *s'attachent à son palais*, lorsqu'ils ne s'écartent point de la voye qu'il leur a tracée par ses preceptes.

38. Quant à ces paroles qui suivent,
Psal. 21. 16. *Vous m'avez réduit à la poussiere de la mort*, comment pourroient-elles convenir à nôtre Chef, puisque son corps n'a point été reduit en poussiere, qu'il est resuscité le troisiéme jour, & que les Apôtres expliquant ces paroles d'un
Ps. 15. 10. autre Pseaume, *Vous ne permettrez point que vôtre Saint éprouve la corruption*, nous apprennent qu'elles regardent ce qui
Act. 2. 25. & 27. s'est passé à l'égard du Corps de Jesus-Christ, qui étant resuscité si-tôt aprés sa mort, n'a point éprouvé la corruption? Aussi est-ce ce que Jesus-Christ même demandoit dans un autre Pseaume, où il dit à son Pere, *Que servira-t'il que je ré-*
Psal. 29. 10. *pande mon sang, si je tombe dans la corruption? La poussiere chantera-t'elle vos loüanges, & annoncera-t'elle vôtre verité?* par où il ne veut dire autre chose sinon

que s'il avoit été réduit en poussiere, comme les autres morts, & que sa Resurrection eût été differée au dernier jour, il n'auroit *servi de rien* qu'il eût répandu son sang, puisque la verité de Dieu, qui avoit prédit qu'il resusciteroit incontinent aprés sa mort, n'auroit point été *annoncée*. A quoy pouvons-nous donc appliquer ce qu'il dit icy, *Vous m'avez reduit à la poussiere de la mort*, sinon à son corps qui est l'Eglise, où nous voyons que ceux qui souffrent, ou qui ont souffert pour luy ne resuscitent pas incontinent comme luy, mais sont réduits *à la poussiere de la mort*, pour ne resusciter qu'au temps où s'accomplira cette parole de l'Evangile, *l'heure viendra que ceux qui sont dans le tombeau, entendront la voix du Fils de l'Homme, & en sortiront.*

III. CLASSE. AN. 412.

Ioan. 5. 28.

Peut-étre que cette *poussiere de la mort* est une façon de parler figurée, sous laquelle il nous veut faire entendre les Juifs, dont il s'est vû réduit à souffrir les insultes & la fureur: car il est dit ailleurs, que *les impies sont comme la poussiere que le vent emporte.* Psal. 1. 4.

39. J'AY *été environné*, continuë le Prophete, *d'une trouppe de chiens; je me suis vû assiegé par une multitude de méchans.* CH. XVI. Ps. 21. 17.

III. CLASSE. AN. 412. Ces méchans sont les mêmes qu'il venoit de designer par cette *poussiere de la mort*, & qu'il designe icy par le mot de *chiens*. Le propre de ces animaux étant d'aboyer contre tous ceux qu'ils ne connoissent point, quoiqu'on ne leur fasse point de mal. *Ils ont percé mes mains & mes pieds*, ajoûte le Psalmiste, *& ils ont compté tous mes os, ils m'ont regardé & consideré*. Il semble icy que ce soit l'Evangile qui parle, plûtôt qu'un Prophete; car c'est précisement ce qui est arrivé à Jesus-Christ dans sa Passion, où ses pieds & ses mains furent percées de cloux, & où son Corps étendu sur la Croix donna en quelque façon moyen de compter ses os; & dans cet état ils l'ont *regardé & consideré*, voulant voir, comme dit l'Evangile, ce qui luy arriveroit, & si Elie viendroit le délivrer.

Ps. 21. 18.

Mat. 27. 49.

Ps. 21. 19. & Jean 19. 24.

40. Quant aux paroles suivantes, *ils ont partagé entr'eux mes vêtemens, & ils ont tiré ma robe au sort*, elles n'ont pas besoin d'explication. De là en avant, c'est le même Jesus-Christ Homme, & Mediateur entre Dieu & les hommes, qui prie ou de son chef, ou au nom de l'Eglise, qu'il appelle son *unique bien aimée*. *Mais vous Seigneur*, ajoûte-t'il, *n'éloignez point vôtre secours de moy*, par où il prie pour

1. Tim 2, 5.

Ps. 21. 21.

Psal 21 20.

son propre corps, dont la Resurrection n'a pas été differée comme celle des autres. *Appliquez-vous à me secourir*, poursuit-il, par où il demande que ses ennemis, qui s'en font accroire sur ce qu'ils sçavent ôter la vie à une chair mortelle, & qui regardent leur pouvoir comme quelque chose de grand, ne nuisent point à ses Martyrs, comme en effet nulle persecution ne leur nuit, lorsque la force de la grace les empêche de succomber & de consentir au mal. Car du reste *la terre*, comme il est dit ailleurs, c'est à dire cette maison de terre que nous habitons, *a été livrée entre les mains de l'impie*.

III. CLASSE. AN. 412.

Iob. 9. 24.

41. *Délivrez mon ame de l'épée*, ajoûte le Prophete. Or ce n'est point par l'épée que Jesus-Christ a perdu la vie, mais par la Croix; & aprés sa mort-même, ce ne fut point par le fer d'une épée, mais par celuy d'une lance que son côté fut ouvert. Le mot d'*épée* est donc employé icy metaphoriquement, pour signifier la langue des persecuteurs de Jesus-Christ; aussi est-il dit dans un autre Pseaume, que *leur langue est une épée tranchante*. Il demande donc que si la langue des méchans a été cause de la mort de son corps, elle ne nuise point

Ps. 21. 21.

Ioan. 19. 34.

Ps. 56. 5.

III. CLASSE. AN. 412. à son ame. Voilà ce qu'il demande quand il dit, *Délivrez mon ame de l'épée.* De

Ps. 21. 21. sorte qu'à rapporter à Jesus-Christ même cette priere prophetique, c'est plûtôt une prédiction de ce qui devoit arriver, qu'une priere sur une chose qu'il ait eu besoin de demander. Si au contraire on la rapporte au corps de Jesus-Christ qui est l'Eglise, & qui devoit souffrir de cruelles persecutions, le mot d'*épée* se peut prendre à la lettre, parce que ç'a été le principal instrument de la

Ps. 21. 21. mort des Martyrs. Il demande donc que leur ame soit délivrée de l'*épée*, c'est à dire que la crainte de ceux qui ôtent la vie par l'épée, & qui ne peuvent que

Mat. 10. 28. tuër le corps & non pas l'ame, ne les fît consentir à rien de mauvais. On peut encore, à l'égard même des Martyrs, prendre le mot d'*épée* pour la langue de leurs persecuteurs, dont Jesus-Christ

Ps. 21 21. demande que Dieu délivre son ame, c'est à dire l'ame de ses Saints, dont il parle comme si c'étoit la sienne propre.

Ibidem. 42. Ce qu'il ajoûte, *& délivrez mon unique bien-aimée de la fureur du chien*, ne se peut mieux entendre que de son Eglise qui est *unique*. Par ces *chiens* il designe

Monde, pourquoy figuré par des chiens. le monde, qui sans autre raison que de n'être pas accoûtumé à la verité, ne cef-

ſe point d'aboyer contre elle. Car le propre des chiens eſt, comme nous avons déja dit, qu'au lieu qu'ils n'aboyent point contre ceux à qui ils ſont accoûtumez, quels qu'ils puiſſent étre, ils aboyent contre tous ceux qu'ils ne connoiſſent point, quoiqu'on ne leur faſſe point de mal. Par la *fureur* de ce *chien*, il deſigne les puiſſances du monde, auſſi bien que par ces paroles qui ſuivent, *Sauvez-moy de la gueule du lion*; car ſelon l'interpretation que l'Ecriture même nous inſinuë dans un autre endroit, où elle dit que *les menaces des Rois ſont comme la colere du lion*, ces lions repreſentent les puiſſances temporelles qui devoient perſecuter le corps de Jeſus-Chriſt, c'eſt à dire l'Egliſe.

III. CLASSE. AN. 412.

Pſ. 21. 22.

Prov. 19. 12

Col. 1. 24.

On pourroit neanmoins entendre le Diable par ce *lion*, puiſque l'Apôtre S. Pierre le compare à un lion rugiſſant qui cherche de tous côtez ce qu'il pourra dévorer. Et pour montrer que les orgueïlleux du ſiecle feroient les perſecuteurs des Chrêtiens, dont l'humilité eſt le partage & le caractere, il ajoûte; *délivrez ma baſſeſſe de la corne des licornes*; ces animaux qui n'ont qu'une ſeule corne au milieu du front, étant un ſymbole tres-naturel des orgueïlleux. Car le

1. Pet. 5. 8.

Pſ. 21. 22.

Orgueïlleux pourquoy deſignez par les licornes.

III. CLASSE. AN. 412. PROPRE de l'orgueil est de se tirer à part, & tout orgueilleux voudroit être seul dans les choses où il croit exceller, & qu'elles ne luy fussent communes avec personne.

43. VOYEZ maintenant ce que Jesus-Christ a reçû, en recompense de cet abandon où Dieu l'a laissé, lorsqu'il a refusé de l'exaucer sur ce qui fait la felicité de cette vie, afin que nous ne Ps. 21. 3. nous *méprissions* pas, & que nous comprissions au contraire quels sont les biens que la grace de la nouvelle alliance nous doit faire desirer, & à l'égard desquels Ibid. v. 2. le même qui venoit de dire, *Pourquoy m'avez-vous abandonné?* a été exaucé Ibid. v. 12. quand il a dit, *ne vous éloignez point de moy*. Car, comme nous avons déja veu, cette contrarieté ne se peut accorder qu'en rapportant ces deux passages à deux differentes sortes de biens. Ouvrez donc les yeux de vôtre esprit, & dilatez toute la capacité de vôtre cœur, pour comprendre une si grande chose, autant que je pourray vous l'expliquer, avec le secours de celuy qui nous exauce, & par Jesus-Christ, entant que ce divin Sauveur est Homme, & Mediateur entre 1. Tim. 2. 5. Dieu & nous, & avec Jesus-Christ, entant qu'il est Dieu comme son Pere, &

qui, comme dit l'Apôtre, peut faire au de là de tout ce que nous sommes capables de luy demander & de comprendre. Voyez, dis-je, dans ce Pseaume la grace de la nouvelle alliance; voyez à quoy tend cet abandon, ces souffrances, cette priere; ce que tout cela nous insinuë, nous découvre, & nous met en veuë. Voyez de quelle maniere les paroles des Propheties s'accordent avec ce que nous voyons presentement accompli. *J'annonceray vôtre nom à mes freres*, poursuit Jesus-Christ, *je vous chanteray au milieu de l'Eglise*. Qui sont *ses freres*, sinon ceux qu'il appelle luy-même de ce nom dans l'Evangile? & quelle est cette Eglise, sinon celle qu'il vient d'appeller son *unique bien-aimée*, c'est à dire la seule veritable Eglise, l'Eglise Catholique répanduë par toute la terre, & qui s'étend de jour en jour jusques dans les nations les plus éloignées, suivant cette parole du Sauveur, *cet Evangile sera prêché par toute la terre pour servir de témoignage à toutes les nations, & aprés cela viendra la fin?*

III. CLASSE: AN. 412.

Ephes. 3 20.

Ps. 21. 23.

Iean. 20. 17.

Ps. 21. 21.

Mat. 24. 14

44. Et qu'est-ce que *ce chant*, dont il parle, sinon celuy dont il est dit dans un autre Pseaume, *chantez au Seigneur un Cantique nouveau, que toute la terre le luy chante?* Vous voyez donc icy tout

Psal. 95. 1.

III. CLASSE. AN. 412.

à la fois, & ce qu'il dit qu'il chantera; & quelle est l'Eglise au milieu de laquelle il le chantera. Ce qu'il chantera c'est le Cantique nouveau; & l'Eglise où il le chantera, c'est celle qui est répanduë par toute la terre. * Car c'est luy qui chante ce Cantique en nous, puisque c'est sa grace qui nous le fait chanter; & s'il dit que c'est luy qui le chante, c'est par une expression toute semblable à celle dont use l'Apôtre, quand il dit que c'est Jesus-Christ qui parle en luy. Ce milieu de l'Eglise signifie ou l'éclat avec lequel ce qu'il dit icy se doit accomplir, car quand les choses se font publiquement & avec éclat, on dit qu'elles se passent au milieu de tout le monde, ou les personnes interieures & spirituelles; l'*interieur* & le *milieu* étant deux termes à peu prés synonymes. Car tous ceux dont la bouche chante les grandeurs de Dieu, ne chantent pas pour cela *le Cantique nouveau*; mais ceux-là seulement qui, comme dit l'Apôtre, chantent & psalmodient du fond de leurs cœurs à la gloire du Seigneur. Or c'est dans le chant de ce Cantique nouveau que consiste proprement ce qu'on appelle chanter les loüanges de Dieu. Et c'est au dedans que reside cette joye ineffable, d'où s'éleve & se fait

* Saint Augustin en cet endroit a eû les Donatistes en veüe.

2. Cor. 13. 3.

Eph. 5. 19.

entendre ce son des loüanges de celuy que nous devons aimer pour luy-même de tout nôtre cœur, de tout nôtre esprit, & de toute nôtre ame ; c'est au dedans que la grace du S. Esprit produit le feu de cet amour.

III. CLASSE. AN. 412.

45 C'EST ce que la suite du Pseaume nous fait voir encore plus clairement ; car aprés que Jesus-Christ a dit par la bouche du Prophete, *J'annonceray vôtre nom à mes freres*, parce que personne n'a jamais vû Dieu, & que c'est le Fils unique, residant dans le sein du Pere, qui nous l'annonce, & aprés avoir ajoûté, *Je vous chanteray au milieu de l'Eglise*, il s'explique par les paroles qui viennent ensuite, & qui nous font voir en quel sens il est vray de dire que c'est luy qui chante * en nous les loüanges de Dieu, & que cela se fait à mesure que nous profitons dans l'amour & la connoissance de ce nom ineffable qu'il *annonce* à ses freres. *Vous*, dit-il, *qui craignez le Seigneur, commencez à le loüer.* Or qui est-ce qui loüe veritablement le Seigneur que celuy qui l'aime sincerement ? c'est donc comme s'il disoit ; vous qui craignez le Seigneur aimez-le. Car, comme dit l'Ecriture, *il n'y a point d'autre sagesse que la pieté.* Or LA PIETE' n'est autre chose que le culte

CHAP. VIII.

Ps. 21. 23.

Joan. 1. 18.

Ps. 21. 23.

* Il faut icy un poin. interrogant dans le latin aprés *quomod cantavit.*

Ps. 21. 24.

Iob. 28. 18. selon les 70.

III. CLASSE. AN. 412.

En quoy consiste le culte de Dieu.

de Dieu, & ce culte ne consiste que dans l'amour. Ainsi par gradation de l'un à l'autre on trouve que LA VRAYE & souveraine sagesse est comprise dans ce premier commandement, *Vous aimerez le Seigneur vôtre Dieu de tout vôtre cœur & de toute vôtre ame*; d'où il s'ensuit que la sagesse n'est autre chose que la charité. Or la charité n'est répanduë dans nos cœurs que par le Saint Esprit qui nous est donné.

Mat. 22. 37.

Ce que c'est que la sagesse.

Rom. 5. 5.

Il faut donc commencer par la crainte, puisqu'elle est le commencement de la sagesse; mais *on ne craint plus quand on aime*; *& la charité, quand elle est parfaite, chasse la crainte*. Si Dieu commence donc par nous mettre la crainte dans le cœur, c'est pour arrêter & détruire l'habitude de pecher, & garder la place à la charité. Mais dés que la charité se presente, la crainte se retire, & luy quitte la place, comme une servante à sa maîtresse.

Ps. 110. 10.

1. Jean 4. 18.

Quelle est l'utilité de la crainte.

46. *Vous qui craignez le Seigneur, loüez-le* donc, en sorte que ce ne soit plus par le mouvement d'une crainte servile, mais par celuy d'une charité toute libre que vous le serviez: apprenez à aimer celuy que vous craignez, & ce sera en l'aimant que vous le loüerez. Ceux qui appartenoient à l'ancienne alliance,

Ps. 21. 24.

Qu'il faut passer de la crainte à l'amour.

Caractere de l'ancienne alliance.

pleins d'une crainte de Dieu que leur imprimoit la lettre qui épouvante & qui tuë, mais n'ayant point encore l'esprit qui vivifie, ne sçavoient faire autre chose pour honorer Dieu que courir au Temple avec des victimes, dont le sang étoit une figure de celuy par lequel nous avons été rachetez, mais une figure dont la signification étoit cachée à ceux-mêmes qui offroient ces sacrifices sanglans. Mais sous la grace de la nouvelle alliance, il faut que ceux qui craignent le Seigneur, le *loüent*; & c'est le changement prédit par le même Prophete dans un autre Pseaume, où il marque qu'il y auroit quelque autre chose de substitué à la place de ces anciens sacrifices, qui étoient offerts en figure des choses avenir. *Je ne recevray plus*, dit-il, *de taureaux de vos étables, ny de boucs de vos troupeaux*; & un peu plus bas, pour designer le sacrifice de la nouvelle alliance, qui devoit faire cesser ceux de l'ancienne, il ajoûte, *Immolez à Dieu le sacrifice de loüanges, & rendez vos vœux au Tres-haut*, & conclud ce même Pseaume en disant, *ce sera le sacrifice de loüanges qui m'honorera veritablement, & c'est par là que je feray connoître à ceux qui me l'offrent, l'instrument du salut que j'envoye aux*

III. CLASSE. AN. 412.

Ps. 21. 24.

Caractere de la nouvelle alliance.

Ps. 49. 9.

Ps. 49. 14.

Ibid. v. 23.

III. CLASSE. AN. 412. *hommes*. Et quel est cet *instrument* du salut que Dieu nous envoye, sinon celuy que Simeon reconnut encore enfant par une revelation du Saint Esprit, & qu'il prit entre ses bras en disant, *Rien* Luc. 2. 29. 30. & 31. *n'empêche plus, ô mon Dieu, que vôtre serviteur ne parte, & qu'il ne s'en aille en paix, puisque mes yeux ont vû celuy qui est l'*INSTRUMENT *par lequel vous avez resolu de sauver le monde?*

CH. XIX. 47. *Vous* donc *qui craignez le Seigneur*, Ps. 21. 24. *loüez-le; que toute la race de Iacob le glorifie.* Ce n'est pas pour rien que cecy se dit non seulement de la race de Jacob, mais de *toute* la race; & c'est afin qu'on ne restraignît pas le sens de cette parole à ceux qui croiroient d'entre les Israëlites, car la race de Jacob est la même que celle d'Abraham. Or quand l'Apôtre dit, Gal. 3. 29. *vous êtes la race d'Abraham, & heritiers selon la promesse*, il parle non seulement aux Fidelles d'entre les Israëlites, mais generalement à tous ceux qui croyent en Jesus-Christ. Aussi nous fait-il remarquer que la nouvelle alliance est predite & designée dans cette parole de Dieu à Abraham, Rom. 9. 7. *ce seront ceux* Gen. 21. 12. *qui descendront de vous par Isaac qui seront appellez vôtre race*, & non pas ceux qui en descendront par Ismaël fils de l'escla-

ve. Car le même Apôtre nous apprend, III. CLASSE.
dans l'Epître aux Galates, que les deux AN. 412.
femmes d'Abraham, dont l'une étoit Gal. 4 22.
libre, & l'autre esclave, & les deux 23. &c.
enfans qu'il en avoit eus, & dont la condition suivoit celle de leurs meres, étoient des figures allegoriques des deux alliances; & qu'ainsi, comme il dit encore ailleurs, *Ceux qui descendent d'A-* Rom. 9. 8.
braham selon la chair ne sont pas pour cela enfans de Dieu; mais ce sont les enfans de la promesse qui sont reputez enfans d'Abraham; c'est à dire de la promesse comprise dans cette parole : je viendray en ce même temps, Gen. 18. 10.
& il vous sera né un fils de Sara.

48. Ce seroit un grand discours que de faire voir par le détail, pourquoy on regarde comme enfans de la promesse, & appartenans à Abraham par Isaac, les enfans de la nouvelle alliance; j'en toûcheray neanmoins quelque chose, dont vous tirerez d'autant plus de fruit que vous le mediterez avec de plus grands sentimens de pieté. Toutes les predictions de Dieu ne sont pas des promesses; car comme rien n'échappe à sa prescience, il prédit les choses mêmes dont il ne doit pas être l'Autheur. C'est ainsi qu'il prédit les pechez même des hommes, qu'il prévoit comme tout le reste, sans

III. CLASSE. AN. 412.

Ce qu'emporte le mot de promesse de Dieu.

Voyez le Livre de la predestination des Saints chapitre 2. & chap. 10. & la fin du nombre 36. de la lettre 194.

pouvoir neanmoins y avoir de part. Ce qu'il promet donc, c'est proprement ce qu'il doit faire luy-même ; encore cela ne se doit-il entendre qu'en matiere de biens & non pas de maux. Car ce qui n'annonce que du mal ne se peut appeller *promesse* ; & ce que Dieu dit du mal qu'il rendra aux méchans, & qui est un mal d'une espece toute differente du peché, s'appelle *menace*, & non pas *promesse*. Sa prescience s'étend donc à tout ; * mais ce qu'il nous en découvre s'appelle *prediction* à l'égard des pechez, *menace* à l'égard des supplices dont il les punit, & *promesse* à l'égard des bien-faits de sa misericorde : ainsi qui dit *les enfans de la promesse*, dit les enfans de cette misericorde.

* Il faut lire icy dans le latin *omnia igitur prascit*, au lieu de *omnia largitur & prascit*. Et cela est clair par toute la suite de cet endroit-là.

Rom. 9. 8.

Cette grace qui se donne gratuitement par la bonté de celuy qui en est l'Autheur, & non pas en consideration d'aucun merite ny d'aucunes œuvres, n'est donc autre chose que le bien-fait par lequel on est enfant de la promesse. Voilà le sujet des actions de graces que nous rendons au Seigneur nôtre Dieu, ce qui est un grand mystere dans le sacrifice de la nouvelle alliance. Vous sçaurez, aprés que vous serez baptisé,

Sacrifice de la Messe clairement exprimé, tenu secret aux Catechumenes.

baptisé, [a] en quel temps, & de quelle maniere on l'offre. III. CLASSE. AN. 412. a CH. XX.

49. Que *toute la race d'Israël le craigne*, continuë le Psalmiste; surquoy il faut remarquer que *Iacob* & *Israël* ne sont que deux differens noms d'un même homme, à qui ils n'ont pas été donnez sans mystere; mais on ne peut pas tout dire dans un même livre; celuy-cy est même déja bien avancé, quoique nous n'ayons encore rien dit de vos trois autres questions, c'est à dire des tenebres exterieu- *Ps. 21. 25.*

a. Le Sacrifice de la Messe ne sçauroit être mieux marqué qu'il l'est dans cet endroit, à quiconque ne veut pas s'aveugler; & la seule circonstance du soin qu'on avoit de tenir le Mystere de l'Eucharistie caché aux Catechumenes, est une preuve bien claire de la Foy de l'Eglise sur ce Sacrement. Car si on eût crû dans les premiers siecles, que ce n'étoit qu'une figure du Corps & du Sang de Jesus-Christ, il n'y auroit rien eu de plus ridicule que d'en faire un secret aux Catechumenes, & il est contre le bon sens, que pendant qu'on ne craignoit point de les scandaliser en leur proposant des Mysteres autant au dessus de la portée des hommes que sont l'Incarnation & la Mort du Fils de Dieu, on eût crû tout gaster en leur apprenant que ce même Fils de Dieu avoit institué une Commemoration de sa mort, & avoit donné à ses Apôtres du pain & du vin, comme des Symboles de son Corps & de son Sang.

Ce soin de cacher aux Catechumenes le Mystere de l'Eucharistie est la source de l'obscurité qui se trouve dans plusieurs passages des Peres sur ce sujet; mais on voit par leurs Catecheses, c'est à dire par les instructions, qu'ils donnoient aux nouveaux baptisez, que quand ils étoient assurez de n'avoir point de Catechumenes pour auditeurs, ils parloient sur l'Eucharistie, comme on fait presentement dans l'Eglise Catholique.

III. CLASSE. AN. 412. res; de la largeur, la longueur, la hauteur & la profondeur, dont parle saint Paul, & des dix Vierges de la parabole. Cette *race d'Israël*, dont le Prophete parle icy, est donc cette même *race de Jacob* dont il venoit de parler. Mais pourquoy est-ce qu'aprés avoir dit que toute cette race glorifie le Seigneur, il dit icy qu'elle le craigne? *Glorifier* Dieu, c'est luy chanter ces loüanges à quoy il vient d'inviter ceux qui craignent Dieu, comme j'ay fait voir fort au long; & ces loüanges consistent dans la charité, qui chasse la crainte, lorsqu'elle est parfaite, & qui n'est autre chose que l'amour de Dieu. Pourquoy donc revient-il à dire, *que toute la race d'Israël craigne le Seigneur?* car, comme dit l'Apôtre, l'esprit que nous avons reçû n'est point un esprit de servitude, qui nous doive rejetter de nouveau dans la crainte. Cependant le même Apôtre la recommande aux branches de l'olivier sauvage entées sur le tronc de l'olivier franc, c'est à dire aux nations entées sur la racine d'Abraham, d'Isaac, & de Jacob par où elles ont été incorporées à Israël, & sont devenuës la race d'Abraham.

Mat. 25. 30. *Ephes.* 3. 18. *Mat.* 25. 1. *&c.* *Ps.* 21. 24. *&* 25. 1. *Ioan.* 4. 18. *Ps.* 21. 25. *Rom.* 8. 15. *Rom.* 11. 20. *Rom.* 11. 17. *Rom.* 11. 20.

50. Cette enture des branches de l'olivier sauvage à la place des branches

naturelles, retranchées à cause de leur orguëil & de leur incredulité, avoit déja été prédite dans l'Evangile par Jesus-Christ même, à l'occasion de ce Centenier qui, tout gentil qu'il étoit, crut en ce divin Sauveur, & d'une foy si vive & si pure, que Jesus-Christ protesta qu'il n'avoit pas trouvé tant de foy en Israël même, aprés quoy il ajoûte, *il en viendra beaucoup d'Orient & d'Occident, qui seront placez dans le Royaume du Ciel avec Abraham, Isaac, & Jacob; au lieu que les enfans du Royaume seront jettez dans les tenebres exterieures : là il y aura des pleurs & des grincemens de dents.* Par là le Fils de Dieu nous insinuë que ce qui fera que les branches de l'olivier sauvage seront entées sur le tronc, ce sera une humilité comme celle que ce Centenier avoit fait paroître, lorsqu'il dit à Jesus-Christ, *Seigneur je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison; vous n'avez qu'à dire un mot & mon serviteur sera guery*, & qu'au contraire, ce qui est cause que les branches naturelles sont retranchées, c'est cet orguëil qui fait que ne connoissant point la justice qui vient de Dieu, & voulant établir la leur propre, ils ne se soûmettent point à Dieu pour en recevoir celle qui vient de luy.

III. CLASSE. AN. 412.

Mat. 8. 10.

Ibid. v. 11. & 12.

Mat. 8. 8.

Rom. 10. 3.

III. CLASSE. AN. 412.

Qui sont donc ceux dont il est dit qu'ils seront jettez dans les tenebres exterieures, sinon ces gens pleins d'eux-mêmes, & enflez d'un vain orgueil, qui tout fiers d'être de la race d'Abraham, n'ont pas voulu devenir enfans d'Abraham en devenant enfans de la promesse?

Rom. 10. 3. Et par où ont-ils refusé de devenir enfans de la promesse? C'est en persistant à vouloir établir leur propre justice, au lieu d'embrasser la foy de la nouvelle alliance où Dieu fait éclater la justice qui vient de luy: c'est en presumant de leurs merites & de leurs œuvres, & en y mettant leur confiance. Voila ce qui fait qu'ils ne se sont pas mis en peine d'être enfans de la promesse, ou, ce qui n'est que la même chose, enfans de la grace, enfans de la misericorde, pour ne se plus glorifier qu'en Dieu seul, & croire en celuy qui justifie l'impie, c'est à dire qui fait passer les hommes de l'impieté à la pieté, ensorte que ce fût desormais leur foy qui leur fût imputée à justice, & que Dieu accomplît en eux, non ce qui seroit deu à leurs merites, mais les promesses de sa misericorde.

Enfans de la promesse, leur caractere.
1. Cor. 1. 31.
Rom. 4. 5.
Ibidem.

51. De là vient que l'Apôtre, aprés avoir dit à ceux qui avoient été entez par le bienfait de la grace sur la racine de l'olivier franc, qu'ils ont raison de

Rom. 11. 19.

dire que les branches naturelles ont été coupées afin qu'ils fussent entez en leur place, ajoûte, *il est vray; mais c'est à cause de leur incredulité que ceux-là ont été retranchez; & si vous subsistez, c'est par la foy. Ne vous élevez donc point, & tenez-vous dans la crainte*, comme s'il disoit, si vous avez été entez en leur place, c'est par un bien-fait de la misericorde de Dieu, & non pas en consideration d'aucun merite. C'est ce que le même Apôtre nous apprend encore ailleurs quand il dit, *Si vous étes sauvez par foy, sçachez que c'est un bien-fait de la grace. Cela ne vient point de nous; c'est un don de Dieu, & non pas le fruit de nos œuvres, afin que personne ne s'enorguëillisse: car nous sommes son ouvrage, & nous avons été créez en Iesus-Christ dans les bonnes œuvres, afin que nous y marchaßions.*

III. CLASSE. AN. 412.

Ibid. v. 20.

Eph. 2. 8. 9. & 10.

Cette connoissance de l'œconomie de la grace est donc ce qui produit cette sorte de crainte, dont parle saint Paul, quand il dit, *Ne vous élevez point, mais tenez-vous dans la crainte.* Or cette crainte est bien differente de cette autre crainte servile que la charité chasse. Car par celle-cy on ne craint que de tomber dans les flammes vangeresses de la justice de Dieu; & par l'autre on ne craint que d'é-

Rom. 11. 20.

Jean. 1. 18.

Deux sortes de crainte.

III. CLASSE. AN. 412. CH. XXI.

tre exclus de sa grace & de ses bienfaits.

52. AINSI il est vray d'une part, selon les paroles de l'Apôtre que j'ay déja rapportées, que *l'esprit que nous avons receu n'est plus un esprit de crainte, qui nous doive encore faire vivre dans la crainte, mais l'esprit de l'adoption des enfans, qui nous fait crier, Mon pere, mon pere*, c'est à dire qu'il faut que nous ayons en nous une foy qui opere par la charité; ou ce qui n'est que la même chose, par l'amour de la justice, & non pas par la crainte de la peine. Mais d'ailleurs, comme l'ame ne devient juste que par la participation de quelque chose de meilleur qu'elle, c'est à dire de l'esprit de celuy qui justifie l'impie, car qu'avons-nous qui ne nous ait eté donné, il ne faut pas qu'elle s'attribuë ce qui vient de Dieu, ny qu'elle s'en glorifie comme s'il ne luy avoit pas été donné. Et c'est pour cela que l'Apôtre dit, *Ne vous élevez pas, & tenez-vous dans la crainte*; par où il recommande cette sorte de crainte à ceux-mêmes qui vivant de la foy sont heritiers de la nouvelle alliance, & établis par leur vocation dans la liberté des enfans de Dieu. Car cet élevement que défend l'Apôtre, n'est autre chose que l'orguëil, comme il le fait

Rom. 8. 15. *Gal.* 5. 6. *Ce que c'est proprement que la charité.* *Crainte des justes.* *Rom.* 4. 5. 1. *Cor.* 4. 7. *Rom.* 11. 20. Rom. 1. 17.

voir clairement par ce qu'il oppose ailleurs à ce qu'il défend icy. C'est un peu plus bas, dans la même Epître aux Romains, où aprés avoir dit, *Ne vous élevez point*, il ajoûte, *mais embrassez volontiers tout ce qu'il y a de plus humble*, ce dernier membre faisant voir clairement que par le premier, à quoy il l'oppose, il ne défend autre chose que l'orgueïl.

III. CLASSE. AN. 412.

Rom. 12. 16.

53. Il est donc vray qu'*on ne craint plus dés qu'on aime, parce que la parfaite charité chasse la crainte*; mais cela se doit entendre de cette crainte servile qui ne s'abstient de faire le mal que pour éviter le châtiment, & qui n'est point touchée de la beauté de la justice. La charité qui n'auroit pas moins d'éloignement du peché quand il demeureroit impuni, chasse cette sorte de crainte, mais non pas celle par où le fidelle ne craint que de perdre cette grace même, qui fait qu'il ne trouve plus de plaisir dans le peché, & d'étre abandonné de son Dieu, ce qui seroit toûjours pour luy le plus grand des maux, quand cet abandon de Dieu ne seroit point suivi des effets de sa colere & de sa vengeance.

1. Jean. 4. 18.

Charité, quelle sorte de crainte elle chasse.

Caractere de la charité.

Effet de la grace.

C'est-là ce qui s'appelle une crainte chaste; & la charité, bien loin de la

Crainte chaste.

III. CLASSE. AN. 412.

chasser, la produit. Car il est écrit que cette crainte chaste demeure éternellement; ce que le Prophete n'auroit pas dit de cette sorte de crainte, s'il n'avoit sçû qu'il y en a une autre qui ne fait que passer: & c'est avec grande raison qu'il appelle celle-cy *chaste*, puisqu'elle est une suite de cet amour qui unit l'ame à Dieu, & qui fait qu'elle luy dit avec le même Prophete, *Vous perdrez toutes ces ames adulteres qui se separent de vous; pour moy mon bien est de vous être uni.*

Ps. 18. 10.

Ps. 72. 27. & 28.

Caractere des deux craintes.

Car la premiere de ces deux craintes est comme celle d'une femme impudique dans le cœur, qui ne s'empéche de faire le mal que parce qu'elle craint son mary, & dont la volonté est criminelle, quoique les actions ne le soient pas. L'autre au contraire est comme celle d'une honnéte femme qui n'a pour son mary qu'une crainte chaste, c'est à dire, une crainte qui luy fait regarder comme le plus grand des malheurs de luy déplaire, & de l'obliger de se retirer d'elle, au lieu que l'autre sentant que ce qu'elle a dans le cœur pour le sien, n'est capable que d'exciter sa colere, voudroit ne le voir jamais. Car la presence du mary est une peine quand on ne l'aime point, comme son absence en est une quand on l'aime.

Que toute la race d'Israël craigne donc *le Seigneur*, mais de cette crainte chaste qui demeure éternellement; qu'ils craignent celuy qu'ils aiment; qu'ils ayent soin de deffendre leur cœur de l'orguëil, & de le tenir dans l'humilité; & qu'ainsi ils travaillent à leur salut avec crainte & tremblement, *parce que c'est Dieu qui opere en eux le vouloir & le faire, selon qu'il luy plaît.*

III. CLASSE. AN. 412.

Ps. 21. 25.

Ps. 18. 10.

Rom. 12. 16.

Fondement de la crainte des Saints.

Phil. 2. 12. & 13.

CH. XXII.

54. Voila en quoy consiste la justice qui vient de Dieu : voila ce que Dieu donne à l'homme, quand il se rend juste d'impie qu'il étoit. C'est pour n'avoir pas connu cette justice qui vient de Dieu que les Juifs orguëilleux ne se sont point soûmis à luy pour la recevoir, & ont voulu établir leur propre justice. Or cet orguëil les a fait retrancher du tronc, pour y enter en leur place les branches de l'olivier sauvage, c'est à dire les humbles; d'où il arrivera que pendant que le grand nombre de ceux-cy, venus d'Orient & d'Occident, auront place dans le Royaume du Ciel avec Abraham, Isaac, & Jacob, les autres seront jettez dans ces tenebres exterieures, ou selon la force du mot de l'Evangile, *plus exterieures*, qui font le sujet d'une de vos questions. Ils sont dés-à-present

Juifs, pourquoy rejettez.

Rom. 10. 3.

Rom. 11. 17. & 20.

Mat. 8. 11. & 12.

III. CLASSE. AN. 412. dans des tenebres exterieures, mais neanmoins encore en état de se convertir; & s'ils negligent de le faire, ils seront jettez dans des tenebres *plus exterieures*, où la conversion n'a plus de lieu. Car

1. Ioan. 1. 8. *Dieu est lumiere, & il n'y a point de tenebres en luy*; mais il est la lumiere du cœur, & non pas des yeux du corps, & il n'est rien de semblable à cette lumiere corporelle, & à l'idée que nous en avons. Il se voit neanmoins aussi bien que cette autre lumiere, mais d'une maniere bien differente, puisqu'il n'y a personne qui soit capable de faire entendre quelle sorte de lumiere c'est que la charité, les choses qui touchent nos sens ne nous fournissant point d'exemple qui puisse servir à l'expliquer. Cependant que la charité soit une lumiere, nous ne

Charité lumiere. sçaurions en douter, aprés ce que dit l'Apôtre S. Jean, & que je viens de rappor-

Ibidem. ter, que *Dieu est lumiere, & qu'il n'y a point de tenebres en luy*, puisque le même Apô-

1. Ioan. 4. 8. tre nous apprend, que *Dieu est charité.* Si donc Dieu est lumiere, & en même temps charité, il faut que la charité soit lumiere, & c'est cette lumiere qui est

Rom. 5. 5. répanduë dans nos cœurs par le saint Esprit qui nous est donné.

Or comme la charité est lumiere, le

contraire de la charité n'eſt que tene- III. CLASSE. AN. 412.
bres ; & c'eſt ce que le méme Apôtre nous apprend, quand il dit que *celuy qui haït ſon frere, eſt encore dans les tenebres*, 1.Ioan.2.9. & 11.
& ce ſont-là les tenebres dans leſquelles le Diable & ſes anges ont été precipitez par leur orgueïl. *La Charité*, au 1.Cor.13.4.
contraire, *eſt ſans orgueïl & ſans envie* ; & ce qui fait qu'elle eſt ſans envie, c'eſt qu'elle eſt ſans orgueïl ; car L'ENVIE eſt une ſuite neceſſaire de l'orgueïl, & l'orgueïl eſt le pere de l'envie.

55. Le Diable & ſes Anges s'étant donc détournez de la lumiere & du feu de la charité, & s'étant abandonnez à l'orgueïl & à l'envie, ſont tombez, pour ainſi dire, dans un engourdiſſement & une dureté de glace, & c'eſt pour cela que l'Ecriture les figure par le vent du Nort, comme on voit dans ce ſouhait que l'Epouſe des Cantiques faiſoit pour le genre humain dans le temps qu'il étoit encore ſous la domination du Diable, & où la grace du Sauveur qui devoit l'en délivrer eſt ſi clairement exprimée, *Retirez-vous*, Cant.4.16.
Aquilon, & que les douces haleines du vent de Midy ſouffleſt ſur mon jardin, & l'on en verra couler les parfums. C'eſt à dire retirez-vous, puiſſances infernales, qui vous étiez emparées du genre humain, ſur qui vous

III. CLASSE. AN. 412. exerciez une domination tyrannique; retirez-vous, afin que ceux que vous accabliez de vôtre poids se relevent & se redressent; & venez au contraire, douces haleines du vent de Midy, c'est à dire venez Esprit de grace, qui sortez d'une source de feu & de lumiere, afin qu'on voye couler les parfums du jardin de l'Epouse qui est l'Eglise; car, comme dit l'A-
2.Cor.2.15. pôtre, *nous sommes la bonne odeur de Jesus-Christ.* C'est sur le même principe que David disoit à Dieu, *Faites cesser*
Psal.125.4. *nôtre captivité par un retour comme celuy que l'on voit au Printemps, où le vent de Midy fondant les glaces des rivieres, les remet en état de couler;* c'est à dire, tirez-nous de cette captivité qui tenoit les hommes sous la puissance de l'Aquilon infernal, lorsqu'ils étoient refroidis, & comme congelez, par le débordement de l'iniquité. Car l'Evangile nous ap-
Math.24.12. prend que l'abondance de l'iniquité est
Effet de la grace. ce qui refroidit la charité. Mais quand le vent de Midy, c'est à dire l'Esprit de
Ps.147.7. grace vient à souffler, alors *la glace se fond, & les torrens coulent*, c'est à dire alors les peuples délivrez de leurs pechez courent à Jesus-Christ par le mouvement de la charité, ce qui a fait dire à l'Ec-
Eccli.3.17. clesiastique, *le peché disparoîtra comme la*

lace qui se fond au Printemps.

Bon-heur ou mal-heur des Creatures raisonnables, ce qui le fait.

56. REMARQUEZ donc que LES CREATURES raisonnables, c'est à dire les inges & les hommes, sont d'une natu: à ne pouvoir être heureuses par ellesiêmes; & que comme ces natures capbles de changement deviennent heu:uses en se tournant vers le bien imiuable, elles deviennent malheureuses n s'en détournant. TOUT leur vice est onc de se détourner de Dieu, & tou: leur vertu de se tourner vers luy. Dei il s'ensuit que ces natures ne sont oint mauvaises par elles-mêmes, puisue toute creature spirituelle est vivan: d'une vie de raison, & que lors mêie qu'elle est vitieuse, c'est à dire destuée du bien ineffable dont la particiition fait son bonheur, elle vaut en›re mieux que ce qu'il y a de plus ex:llent parmy les corps, sans en excepter ême cette lumiere visible, qui n'est ie corporelle non plus que les masses s plus grossieres; parce qu'enfin tout qui est incorporel est au dessus des tures corporelles, non par aucune enduë, car l'étenduë n'appartient i'au corps, mais par une force & ie activité qui les êleve audessus de ut ce que nous sommes capables de

III. CLASSE. AN. 412.

nous representer par ces images que nôtre ame tire des sens.

Mais de la même maniere que les natures corporelles du bas étage, comme la terre, l'eau, & l'air même, deviennent meilleures en participant à celles d'un ordre superieur, comme sont la chaleur & la lumiere, de même les creatures incorporelles & capables de raison deviennent meilleures, quand elles participent en quelque maniere à la nature du Createur; & c'est ce qui se fait lorsqu'elles luy sont unies par une charité toute pure & toute sainte. Comme au contraire la privation de cette charité les plonge dans les tenebres, & produit en elles comme un froid de glace qui les endurcit.

Par où nous participons à la nature du Createur.

57. De ce que nous venons de dire il est aisé de conclure que les Infidelles ne sont que *tenebres*, & que ce n'est qu'en se convertissant à Dieu par la foy qu'ils commencent à devenir *lumiere*; cette foy étant comme un premier rayon qui les éclaire. C'est pour cela que saint Paul dit de quelques-uns de ceux qui étoient passez de l'infidelité à la foy, *vous n'étiez autrefois que tenebres, mais vous étes presentement lumiere en Iesus-Christ*. Que si en croissant en lumiere ils

Ephes. 5. 8.

2. Cor. 5. 7.

parviennent de la foy à la claire viſion, enſorte qu'ils meritent de voir ce qu'ils croyent, c'eſt à dire de le voir ſelon qu'une choſe de cette nature peut étre vûë, ils recevront la plenitude de cette lumiere ineffable qui les en rendra de parfaites images.

III. CLASSE. AN. 412.

Or quoique les Infidelles ſoient *tenebres*, le Diable & ſes anges le ſont encore davantage, & ſont des tenebres plus exterieures, pour parler ainſi, parce que ces malheureux eſprits ſont plus éloignez de celuy qui eſt la charité par eſſence, plus enfoncez dans l'orgueïl, & plus obſtinez dans le mal ; deſorte que ſi Jeſus-Chriſt dit icy que les méchans ſeront jettez dans les tenebres *les plus exterieures*, c'eſt parce qu'ils ſeront envoyez avec le Diable & ſes anges pour étre compagnons de leurs ſupplices, & c'eſt ce qui arrivèra au dernier jugement, où Jeſus-Chriſt dira à ces *boucs* qui ſeront à ſa gauche, *allez maudits au feu éternel preparé pour le Diable* & pour ſes anges. Ce qui eſt oppoſé à ces ſupplices des méchans, c'eſt cette joye du Seigneur où le bon ſerviteur ſera admis ; & autant que ces tenebres ſont *exterieures*, & tiennent hors de Dieu ceux dont elles ſont le partage, autant

Eſprits impurs, tenebres plus exterieures.

Mat. 25. 41. & 30.

Mat. 25. 25.

III. CLASSE. AN. 412. cette joye est-elle *interieure*, c'est à dire autant tient-elle unis à Dieu, & en Dieu même, ceux qui en seront jugez dignes.

Mais gardez-vous bien de concevoir tout cecy sous des idées d'espaces & de lieu : car il n'y a que les corps qui soient dans l'espace; or on ne sçauroit mettre au rang des choses corporelles ny le principe de vie qui est en nous, ny l'ame raisonnable, & beaucoup moins encore le Dieu tout bon & tout-puissant qui a fait toutes choses; qui les range & les ordonne toutes selon sa volonté, & qui ne sçauroit rien vouloir que de juste. Ce n'est donc que par rapport aux affections & à la disposition de la volonté qu'on dit de ces sortes de choses qu'elles s'approchent ou s'éloignent, & qu'elles sont dedans ou dehors.

58. Mais comme la justice de Dieu prepare des supplices & des tourmens à ceux qui se plaisent dans les œuvres de tenebres, Jesus-Christ ne se contente pas de dire qu'ils seront jettez dans les tenebres les plus exterieures, & il ajoûte, que *là il y aura des pleurs & des grincemens de dents*, afin que ceux qui deviennent tenebres par l'infidelité & l'injustice ne s'imaginent pas que dans ces tenebres plus exterieures, dont Jesus-Christ

Mat. 8. 12. & chap. 25. 30.

les

les menace, ils puiſſent encore joüir des plaiſirs qu'ils trouvent icy bas dans le peché. Car IL EST JUSTE qu'en punition de ce que leur volonté abuſe injuſtement des biens de cette vie, la juſtice de Dieu leur faſſe ſouffrir contre leur volonté les maux de l'autre. III. CLASSE. AN. 412.

Iuſtice de la punition des reprouvez.

On pourroit encore entendre par ces *tenebres plus exterieures*, les maux du corps que ſouffriront les damnez; puiſque comme l'ame eſt ce qu'il y a de plus interieur en nous, le corps eſt ce qu'il y a de plus exterieur. Ainſi les maux de l'ame qui la détournant de la lumiere de la charité, luy font chercher ſon plaiſir dans le peché, ſe pourroient appeller *les tenebres exterieures*, & ceux que le corps ſouffrira durant toute l'éternité ſeroient *les tenebres plus exterieures*, qui ſont les ſeules que craignent ceux qui ne s'abſtiennent encore de pecher que par la crainte ſervile. Car s'ils pouvoient ſe plonger & s'abîmer impunément dans ces premieres tenebres que produit le peché, jamais ils ne ſongeroient à ſe tourner vers Dieu pour étre éclairez de ſa lumiere, & s'unir à luy par la charité, dont la compagne inſeparable eſt cette autre crainte chaſte qui demeure éternellement, & qui ſans étre une peine à l'ame,

III. CLASSE. AN. 412. ne fait que la tenir plus fortement attachée à ce bien ineffable qu'elle ne sçauroit abandonner sans se perdre.

CHAP. XXIV. Ps. 21. 25. 59. REPRENONS les paroles de nôtre Pseaume. *Que toute la race d'Israël craigne le Seigneur*, dit le Prophete. Et pourquoy ? c'est, continuë-t'il, *parcequ'il n'a point méprisé ny dédaigné la priere du pauvre*, c'est à dire de l'humble, de celuy qui bien loin de s'enorguëillir a soin de

Rom. 11. 20. se tenir dans la crainte. Ces paroles se peuvent entendre de nôtre Chef, qui

2. Cor. 8. 9. de riche qu'il étoit, s'est fait pauvre, pour nous enrichir par sa pauvreté. Car comme c'est en prenant la forme de ser-

Phil. 2. 7. & 8. viteur qu'il s'est aneanti, & rendu obeïssant jusques à la mort, c'est selon cette même forme de serviteur qu'il s'est fait pauvre, & qu'il a adressé à Dieu cette priere dont nous parlons. Or aprés avoir

Ps. 21. 25. dit *que toute la race d'Israël craigne le Seigneur, parce qu'il n'a point meprisé ny dedaigné la priere du pauvre*, il ajoûte, *& parce qu'il n'a point detourné son visage de moy*. Mais comment est-ce que cela s'accorde avec ces paroles du commence-

Ps. 21. 2. ment du même Pseaume : *Pourquoy m'avez-vous abandonné ?* C'est qu'il s'en faut bien que Dieu nous abandonne, lors même qu'il nous abandonne en refusant de

ous exaucer sur le sujet des biens tem- III. CLASSE. AN. 412.
orels, ce qu'il ne fait qu'afin que nous
e nous *méprenions* pas, & que nous Deux
mprenions au contraire, combien ce sortes d'abandon de Dieu.
u'il nous presente est au dessus de ce
u'il nous ôte. Ibid. v. 3.

Dieu n'a donc point méprisé ny de-
aigné la priere du pauvre, dit-il, *il n'a* Ps. 21. 25.
int detourné son visage de moy, & lors que
y crié vers luy il m'a exaucé; c'est à dire, Ibidem.
ne s'est point éloigné de moy; car c'est
: que Jesus-Christ luy demandoit plus Ps. 21. 14.
aut. S'il a donc été exaucé, Dieu ne
est point éloigné de luy, & par conse-
uent il ne l'a point abandonné à cet
gard, quoiqu'il l'ait abandonné d'une
utre maniere, pour nous faire compren-
re de quelle sorte d'abandon nous de-
ons le plus souhaiter de n'étre pas aban-
onnez.

60. *Vous serez l'objet de mes Cantiques* Ps. 21. 26.
loüanges, continuë Jesus-Christ; en
oy me peuvent donc nuire ceux qui
e voyant dans l'abandon où je suis à
égard des biens temporels, m'insultent
omme s'ils m'avoient vaincu, puisque
ela ne m'empéchera pas de chanter vos
loüanges au milieu d'une grande assem- Ibidem.
ée, c'est à dire de l'Eglise étenduë par
utes les nations, & bien plus nom-



fait de ma resurrection l'objet
& de son esperance. C'est ell
Ps. 21. 21. cette *unique bien-aimée* qu'il a
son Pere de délivrer de la rage
& au milieu de laquelle il dit q
tera les loüanges de Dieu; car c'
parle dans ceux qui les chanter

Or quoique le mot dont le Pr
sert, signifie *confession* aussi bien
ge, c'est dans ce dernier sens qu
prendre icy, aussi bien que d
de l'onziéme chapitre de saint M
où il ne faut pas lire; Je v
fesse, mon Pere, Seigneur d
de la terre; mais, je vous lou
rends gloire, ô mon Pere, Sei
Ciel & de la terre, de ce que v
caché ces choses aux sages &
dens du siecle, & que vous le
Mat 11. 25. velées aux petits. *Je vous ren*

cherchent le Seigneur, le loüeront. III. CLASSE AN. 412.

Ces *pauvres* sont la même chose que ces *petits* à qui Dieu a revelé ce qu'il a caché aux Sages du siecle : ils sont *pauvres*, c'est à dire humbles, & appliquez à se deffendre de l'orgueil ; & ils craignent, mais de cette crainte chaste qui ne songe qu'à ne pas perdre la grace, & non pas de cette autre crainte qui n'a en vûë que d'éviter les châtimens. *Mat.* 11. 25.

61. Par ces *vœux* il entend le Sacrifice de son Corps, qui est le Sacrement des fidelles, & de là vient qu'aprés avoir dit, *je vous rendray mes vœux en presence de ceux qui vous craignent*, il ajoûte incontinent, *les pauvres mangeront & seront rassasiez.* Car ce seront les pauvres, c'est à dire ceux qui sont unis à luy, qui se tiennent dans sa paix & dans son amour, & qui imitent son humilité, ce seront ceux-là, dis-je, qui seront rassasiez du Pain descendu du Ciel. C'est ainsi que les Apôtres, entre tous les autres, ont été & pauvres, & rassasiez. Et qui sont ceux qui louëront le Seigneur parce qu'ils le cherchent ? Ce sont ceux qui comprennent que s'ils ont été rassasiez, c'est par un pur bienfait de sa grace, & non pas en consideration de leurs merites. Il est dit qu'ils chercheront Dieu, parce qu'ils

Ps. 21. 26. & 27.

Jean. 6. 33.

Ps. 21. 27.

Caractere de ceux qui loüent le Seigneur, & qui le cherchent.



Vie du cœur ce que c'est.

vie du cœur : c'est une vi
point dans les sens : elle est
dans le secret de la lumiere int
dans ce qui est la fin de la Lo
trouve point dans les tene
rieures & dans le principe du
qu'est-ce que cette fin de la L
Charité, dit saint Paul, *qui pa*
1. Tim. 1. 5. *pur, d'une bonne conscience*, c
1. Cor. 13. 4. *non feinte*, qui n'est point er
Rom 12. 16, orgueilleuse, & qui bien loi
Ps. 18. 10. ver se tient dans l'humilité,
dans cette crainte chaste qu
éternellement, & dans l'u
Eccli. 10. 16. Dieu. Et quel est *le principe*
c'est l'orgueil ; aussi est-ce pa
Diable s'est jetté sans retou
tenebres exterieures, & cet
la source de l'envie qu'il a co
tre l'homme, & par laquelle
en luy en inspirant un sem

Orgueil, principe du peché.

garde quand elle dit, *Comment est-ce que l'homme qui n'est qu'un peu de cendre & de poussiere peut s'enorgueillir? Il a jetté son ame au dehors en voulant vivre*, non de ce qui est la veritable vie de toute creature intelligente, mais *de ce qui est renfermé en luy*, le propre de l'orgueil étant de se renfermer en soy, au lieu que la charité ne veut que le bien commun, & c'est pour cela qu'il est dit qu'*elle ne cherche point ses propres interêts*.

III. CLASSE. AN. 412. Eccli. 10. 9. & 10. Mat. 8. 12.

Principe de tout mal.

Caractere de l'orgueil, & de la charité.

1. Cor. 13. 5.

CHAP. XXV.

62. C'EST de cette charité que les cœurs de ceux qui cherchent Dieu vivront dans les siecles des siecles, nourris & rassasiez du Pain celeste, qui seul peut donner la vie. Car c'est Jesus-Christ même qui dit, *Si vous ne mangez ma chair, & si vous ne bûvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous*. Il est donc tres-naturel que les cœurs de ceux qui se seront nourris & rassasiez de cette viande celeste, vivent éternellement, puisque Jesus-Christ est la vie, & qu'il habite en eux, icy bas par la foy, & dans le ciel par la claire vision. Car jusques à present *nous ne voyons* les choses *qu'en enigme & comme dans un miroir obscur*, au lieu que dans le Ciel *nous les verrons à découvert*.

Ps. 21. 27.

Jean. 6. 54.

1. Cor. 13. 12.

Voila ce qui anime & qui soûtient

III CLASSE. AN. 412. Ephes. 3. 18. *Quatre dimentions de la Croix Symbole de la charité.*

icy bas la Charité, à qui conviennent ces quatres dimentions, dont parle saint Paul, & qui sont le sujet d'une de vos questions. Car tantôt elle s'exerce dans les bonnes œuvres, cherchant de toutes parts à faire du bien, & s'étendant à tous les besoins à quoy elle peut subvenir, & c'est là sa *largeur*: tantôt elle porte les adversitez de cette vie avec une patience qui ne se lasse point, perseverant courageusement dans ce que la verité luy a fait embrasser, & c'est là sa *longueur*. Or dans l'un & dans l'autre elle a pour objet la vie éternelle qui luy est promise dans le Ciel, & c'est là sa *hauteur*.

Par où ces dimentions luy conviennent.

Ephes. 3. 17.

Enfin elle vient d'un principe caché, qui est ce qui fait que nous nous y trouvons fondez & enracinez, & où resident les causes impenetrables de la volonté de Dieu, dont la grace nous sauve, non en consideration d'aucunes bonnes œuvres que nous eussions faites, mais par sa pure misericorde Car *s'il nous a engendrez par la parole de sa verité, c'est par un pur mouvement de sa volonté*; & cette volonté est un secret caché dans une profondeur que nous ne sçaurions sonder, & à la vûë de laquelle l'Apôtre s'écrie comme dans le transport d'un étonnement soudain, *O*

Titr. 3. 5.

Iacq. 1. 18.

profondeur des richesses de la sagesse & de la science de Dieu! que ses jugemens sont impenetrables, & ses voyes incomprehensibles! Car qui a connu les desseins de Dieu. Voila la *profondeur* de la charité. III. CLASSE. AN. 412. Rom. 11. 33. & 34.

Le mot par où saint Paul l'exprime signifie *hauteur* aussi bien que *profondeur*. Dans le premier sens il marque l'éminence & la sublimité des mysteres, & dans le second il en marque l'incomprehensibilité & l'impenetrabilité. C'est ainsi que David l'employe, quand il dit à Dieu *que vos œuvres sont grandes & magnifiques, ô mon Dieu, que vos pensées sont profondes!* ce qui revient à ce qu'il dit ailleurs, *vos jugemens sont un abîme profond*; & l'un & l'autre se rapporte à cette parole du passage de saint Paul, qui fait le sujet d'une de vos questions, le voicy tout entier: *C'est ce qui m'oblige de fléchir les genoux devant le Pere de nôtre Seigneur Iesus-Christ, & le Pere commun de toute cette grande famille qui est dans le Ciel & sur la terre, afin que selon les richesses de sa gloire il vous fortifie dans l'homme interieur par son Esprit; qu'il fasse que Iesus-Christ habite par la foy dans vos cœurs; & qu'étant enracinez & fondez dans la charité, vous puissiez comprendre avec tous les Saints, quelle est la largeur, la longueur,* Psal. 91. 6. Psal. 35 7. Eph. 3 14. 15. 16. &c.

III. CLASSE. AN. 412. *la hauteur, & la profondeur, & connoître cet amour de Iesus-Christ, qui est audessus de toute pensée, afin que vous soyez comblez de toute la plenitude des dons de Dieu.*

CHAP. XXVI. 63. PESEZ-BIEN toutes ces paroles. Eph. 3. 14. & 15. *C'est ce qui m'oblige*, dit saint Paul, *de fléchir les genoux devant celuy qui est le Pere de nôtre Seigneur Iesus-Christ, & le Pere commun de toute cette grande famille qui est dans le Ciel & sur la terre.* Qu'est-ce donc qui oblige saint Paul à fléchir les genoux devant Dieu ? c'est ce qu'il vient de marquer qu'il demande à Dieu pour ceux à qui il écrit, c'est à dire qu'ils ne Ibid. v. 13. se laissassent point affoiblir par la vûë de ce qu'il souffroit pour eux. Voila ce qu'il Ibid. v. 14. leur souhaite, & qui l'oblige de fléchir les genoux devant le Pere; & pour faire voir d'où leur peut venir cette for- Ibid. v. 16. ce qu'il leur souhaite, il ajoûte; *afin que selon les richesses de sa gloire, il vous fortifie par son Esprit dans l'homme interieur.* Voi- Rom. 11. 33. la ces richesses sur lesquelles il s'écrie, *ô profondeur des richesses de la sagesse de Dieu !* & qui renferment les causes secrettes pour lesquelles, sans que nous eussions rien merité, Dieu nous a donné ce que nous avons. *Car qu'avons-nous qui ne nous ait été donné ?* il leur souhaite donc que Dieu les fortifie par son Es-

prit dans l'homme interieur, & que Jesus-Christ habite par la foy dans leurs cœurs. Voila quelle est cette vie du cœur dont nous vivons icy bas depuis que nous avons commencé de croire, & dont nous vivrons à jamais dans la claire vision, qui est la fin de toutes choses. III. CLASSE. AN. 412. 1. Cor. 4. 7. Eph. 3. 16. & 17.

Afin, poursuit le grand Apôtre; *qu'étant enracinez & fondez dans la Charité, vous puissiez comprendre avec tous les Saints, &c.* par cette derniere parole il marque la societé & la communion qui lie tous les Citoyens de la Republique celeste, c'est à dire tous ces pauvres qui sont *rassasiez*, parce qu'ils ne cherchent point leurs propres interêts, mais ceux de Jesus-Christ; car ce ne sont point leurs avantages particuliers qu'ils ont en vûë, mais le bien commun & le salut de tout le monde; c'est là le pain dont ils sont rassasiez, qui fait même qu'ils ne sont tous qu'un même corps & une même pain, comme dit ailleurs le saint Apôtre. Et que veut-il qu'ils comprennent? C'est comme j'ay déja dit, *quelle est la largeur* de la Charité dans les bonnes œuvres, où elle se dilate jusques à aimer ses ennemis; & quelle est la *longueur*, c'est à dire la patience infatigable avec laquelle elle souffre tout ce Ps. 21. 27. Philip. 2. 21. 1. Cor. 10. 17. Portrait de la Charité. Ephes. 3. 18.

III. CLASSE. AN. 412.

qui luy arrive de maux dans la pratique des bonnes œuvres ; & sa *hauteur*, c'est à dire la sublimité de son esperance, qui ne se propose rien de bas ny des-jet au temps dans le bien qu'elle fait, & qui n'a en vûë que les recompenses éternelles ; & sa *profondeur* enfin, c'est à dire le secret impenetrable où se regle la dispensation toute gratuite de la grace, qui ne se donne que selon les dispositions de la volonté éternelle de Dieu, inconnuës aux hommes.

Ephes. 3. 17. Voila quelle est la charité où l'Apôtre veut que nous soyons & *enracinez*, ce qui a rapport à ce qu'il dit ailleurs, que *1. Cor.* 3. 9. nous sommes des plantes que Dieu cultive ; & *fondez*, ce qui se rapporte à ce *Ibidem.* qu'il dit au même endroit, que nous sommes un édifice que Dieu bâtit. Voila ce qui s'accomplit en nous, lorsque dans le cours de nôtre pelerinage la foy Gal. 5. 6. opere en nous par la charité : mais dans le siecle futur nous aurons la perfection & la plenitude de la charité sans avoir plus de maux à souffrir. Nous n'aurons *Etat de la vie future.* plus besoin de foy, puisqu'on ne croit que ce que l'on ne voit pas encore ; ny d'esperance, puisqu'on n'espere que ce qu'on ne possede pas : mais nous contemplerons à jamais la beauté immuable

de la verité, & NÔTRE OCCUPATION éternelle, mais qui ne nous lassera point, & qui nous laissera goûter les délices d'un repos parfait, sera de louër sans fin ce que nous aimons, & d'aimer ce que nous louërons.

III CLASSE. AN. 412.

C'est ce que l'Apôtre nous insinuë quand il conclud en souhaitant que nous soyons remplis de la connoissance de la charité de Jesus-Christ qui passe toutes nos pensées, & comblez de toute la plenitude des dons de Dieu. *Ephes. 3. 19.*

64. Nous voyons une expression de ce mystere dans la figure de la Croix: car celuy qui n'est mort que parce qu'il l'a voulu, n'est aussi mort que de la maniere qu'il l'a voulu; & s'il a choisi la mort de la Croix plûtôt qu'une autre, c'est afin que l'instrument même de son supplice nous remît devant les yeux cette largeur, cette longueur, cette hauteur, & cette profondeur dont nous parlons. La largeur paroît dans la traverse de la Croix, & designe les bonnes œuvres, puisque c'est à cette partie de la Croix que les mains sont attachées. La longueur consiste dans la partie de la Croix qui va depuis la traverse jusqu'à terre, & où le corps est étendu tout droit, & à peu prés dans la posture d'un homme

Signification mysterieuse de la figure de la Croix.

III. CLASSE. AN. 412. debout, ce qui marque la longanimité & la perseverance de la charité. La hauteur est la partie qui surmonte la traverse, & qui répond à la tête, & elle marque que c'est en haut que se porte l'esperance de ceux qui ne servent Dieu que pour luy-même. Enfin la partie de la Croix qui est en terre, & qui est comme le tronc d'où tout le reste sort, marque la profondeur du mystere de la grace, dont la dispensation est toute gratuite, & que plusieurs s'efforcent de sonder sans autre succez que d'être obligez, aprés beaucoup de contention & de peine, d'en revenir à cette parole de l'Apôtre, *O homme, qui êtes-vous pour contester avec Dieu ?* Rom. 9. 20.

Ps. 21. 27. Philip. 2. 21.

65. *Les cœurs des pauvres*, c'est à dire des humbles, brûlans du feu de la charité, qui ne cherchent point leurs propres interêts, & qui ne mettent leur plaisir & leur joye que dans ce qui lie la societé des Saints, *seront* donc *rassasiez, & vivront éternellement.* C'est ce qui a paru d'abord dans les Apôtres; & si vous voulez sçavoir combien de peuples ils ont acquis à Jesus-Christ en *loüant Dieu*, c'est à dire en prêchant sa grace, (car comme nous venons de dire, *ce sont ceux qui cherchent Dieu qui le* Ps. 21. 27.

t,) vous l'allez voir dans la ſuite de III. CLASSE.
: Pſeaume. AN. 412.

.TOUTES *les extremitez de la terre,* CHAP.
inuë le Prophete, *ſe reſſouviendront* XXVII.
igneur, & ſe convertiront à luy, & Pſal. 21. 28. 29.
les nations du monde l'adoreront; car
u Seigneur qu'il appartient de regner,
dominera les Nations. Ce Jeſus in-
, crucifié, abandonné, a donc con-
tout ce grand Royaume, qu'il re-
ra à la fin des ſiecles à Dieu ſon Pe-
comme dit ſaint Paul, ce qui ne
pas dire, qu'il ceſſera de le poſſe-
mais que ce qu'il a ſemé & élevé
as, en répandant la foy dans les
s, lorſqu'il a paru dans un état ſe-
equel il eſt moins que ſon Pere, il
a arriver à la claire viſion qui nous 1. Cor. 13. 12.
voir ce divin Sauveur dans la natu-
lon laquelle il eſt égal au Pere,
toûjours demeuré avec luy dans le

Fruit des ſouffrances & de la mort de Jeſus-Chriſt.

us les riches de la terre, pourſuit le Pſ. 21. 30.
iiſte, *ont mangé & ont adoré.* Qui
ces riches de la terre, ſinon les or-
leux? il le faut neceſſairement en-
e ainſi, puiſque par ces *pauvres*
il eſt parlé plus haut nous enten-
les humbles, c'eſt à dire ceux dont
dit dans l'Evangile, *Bien heureux*

III. CLASSE. AN. 412. Mat. 5. 3. *sont les pauvres d'esprit, parce que le Royaume du Ciel est pour eux*, & dont parle toute la suite de cet endroit de l'Evangile. Car
Mat. 5. 4. 5. 6. &c. & ceux qui sont doux, & ceux qui pleurent, & ceux qui ont faim & soif de la justice, & ceux qui sont pleins de misericorde, & ceux qui ont le cœur pur, & les pacifiques, & ceux qui souffrent persecution pour la justice, tous ceux-là, dis-je, à chacun desquels il y a une beatitude particuliere attachée, ne sont que ces mêmes *pauvres* dont nous parlons.

Il faut donc entendre les orgueilleux
Ps. 21. 30. par ces *riches de la terre* dont le Prophete parle icy, & qu'il distingue de ces *pauvres* d'une maniere qui merite d'être remarquée. Car au lieu qu'il a dit des pau-
Ibid. v. 27. vres, qu'ils *mangeront* & qu'ils *seront rassasiez*, il dit seulement des riches, qu'ils *mangeront* & qu'ils *adoreront*; parce que
Foy de l'Eglise sur l'Eucharistie clairement exprimée. ces orgueilleux mêmes approchent aussi bien que les autres de la table de Jesus-Christ, reçoivent son corps & son sang, & l'adorent; mais ils ne sont point *rassasiez*, parce qu'ils ne l'imitent point, & qu'encore qu'ils le mangent, ils refusent de se faire pauvres comme luy, quoiqu'il
1. Pet. 2. 21. n'ait souffert pour nous, qu'afin de nous montrer l'exemple, & que nous marchassions sur ses pas. Mais les riches regardent

gardent avec dédain l'humilité où il s'est réduit, en se rendant obeïssant jusques à la mort, & à la mort de la Croix, & sont bien éloignez de l'imiter dans ses souffrances. Et ce qui les en éloigne c'est leur orgueïl, qui fait qu'ils sont grands à leurs propres yeux, mais d'une fausse grandeur, qui n'est qu'enflure & maladie, & non pas santé, ny embonpoint.

III. CLASSE. AN. 412.

Phil. 2. 8.

Cependant parce que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, & qu'il luy a donné un nom qui est audessus de tous les noms, ensorte qu'au nom de Jesus tout genoüil fléchît au Ciel, sur la terre, & dans les enfers, ces riches mêmes frappez du bruit de sa grandeur, & de la gloire de son nom qui éclate dans son Eglise répanduë de toutes parts, viennent avec les autres à sa table, *le mangent & l'adorent*, mais sans en être nourris & *rassasiez*; parce qu'ils n'ont point la faim ny la soif de la justice, & qu'il n'y a que ceux qui ont cette faim & cette soif qui puissent être rassasiez. Ceux-cy ne le seront même pleinement que dans la vie éternelle, lorsque de cette terre étrangere que nous habitons, & où nous marchons par la foy nous serons arrivez à la Celeste patrie, où nous joui-

Philip. 2. 9. & 10.

Faux Chrêtiens.

Mat. 5. 6.

2. Cor. 5. 6.

III. CLASSE. AN. 412. rons de la claire vision, & où nous verrons la verité à découvert, & non plus sous les ombres & les enigmes qui nous la cachent. On peut dire neanmoins, & avec grande raison, que les pauvres de Jesus-Christ sont rassasiez dés icy-bas lorsque pour sa justice, c'est à dire pour participer à la sainteté du Verbe de Dieu, dont il nous a donné les premices par la foy, ils se passent, ou usent sobrement des biens de cette vie, & en portent courageusement les maux.

1. Cor. 13. 12.

Au lieu de *paupertate* qui fait un mauvais sens en cet endroit on a lû *pauper* qui convient mieux à toute la suite & que les Manuscrits authorisent.

Caractere des justes.

67. Voila dequoy ont été capables des pescheurs & des publicains; car Dieu pour confondre ce que le monde avoit de plus fort, a choisi ce qu'il y avoit de plus bas & de plus foible, & ce sont-là ces pauvres dont il est dit qu'*ils mangeront & qu'ils seront rassasiez.* Comme ils étoient pleins jusqu'à regorger, pour ainsi dire, & qu'ils ne pouvoient contenir ce qu'ils portoient en eux-mêmes, ils l'ont répandu de toutes parts; ils ont *loüé* le Seigneur, c'est à dire ils l'ont prêché & l'ont fait connoître, ne cherchant que luy & non pas leurs propres interêts, parce que leur cœur étoit embrasé d'amour pour luy. Au bruit de leur predication toute la terre s'est émûë, & c'est par là qu'il est arrivé que

1. *Cor.* 1. 27.

Ps. 21. 27.

Ibidem.

Philip. 2. 21.

xtremitez du monde se sont ressouve- III. CLASSE.
du Seigneur, & se sont converties à AN. 412.
& que *toutes les nations l'ont ado-* Ps. 21. 28.
arce que c'est à luy qu'il appartient de & 29.
r, & qu'il doit dominer les nations.
Eglise croissant donc de cette sorte,
ris envie aux *riches de la terre* même,
à dire aux orgueïlleux de manger
me les autres : ils mangent en effet,
lorent ; mais ils ne sont point *rassa-* Ibid. v. 30.
C'est ce que nous voyons accompli
maniere & dans le même ordre que
almiste l'a prédit. *Tous ceux qui des-* v. 30.
nt vers la terre, ajoûte-t'il, *tombe-*
devant luy, c'est à dire ceux qui ai-
nt les biens de la terre, ne monte-
point au Ciel, parce qu'ils ne prati-
t point cet avis de l'Apôtre, *Si vous*
esuscitez avec Iesus-Christ, cherchez Col. 3. 1. & 2.
est dans le Ciel, où Iesus-Christ est assis
roite de Dieu : goûtez les choses du Ciel
n pas celles de la terre.

nsi PLUS ils se trouvent heureux
a joüissance des biens de cette vie,
leur cœur s'appesantit & se courbe
la terre ; & par là ils *tombent* aux
de Dieu, c'est à dire selon les vûës
ieu, & non pas selon celles des
nes qui les croyent fort élevez.

E T *mon ame vivra pour luy*, con- CHAP. XXVIII.

III. CLASSE. AN. 412. tinuë le Psalmiste ; ce sera donc pour Dieu qu'elle vivra, & non plus pour
Ps. 21. 31. elle-méme, comme ces orguëilleux qui
Caractere de l'orgueil. trouvent leur bonheur & leur joye dans ce qui n'est un bien que pour eux, & qui par cet orguëil se détournent du bien commun de toutes les natures intelligentes, qui n'est autre chose que Dieu. Gardons-nous donc bien de les imiter, & CHERCHONS nôtre bonheur & nôtre joye dans ce bien commun, & non pas dans ce qui ne seroit un bien que pour nous, afin que par là nous accomplissions ce precepte de l'Apôtre,
2. Cor. 5. 15. *que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celuy qui est mort &*
1. Tim. 2. 5. *resuscité pour eux.* Car Jesus-Christ ne s'est fait nôtre Mediateur que pour nous reconcilier par l'humilité avec Dieu, dont un orguëil impie nous avoit éloignez. C'est l'Ecriture qui nous l'apprend ; & elle ne se contente pas de
Eccli. 10. 15. dire que *l'orguëil est le principe de tout peché*; mais elle déclare encore au méme
Ibid. v. 14. endroit, que *le premier effet de l'orguëil de l'homme est de le revolter contre Dieu.*

Vivre pour Jesus-Christ ce que c'est. Que personne ne vive donc plus pour luy-même, mais pour Jesus-Christ, ce qui consiste à faire, non plus nôtre volonté
1. Pier. 4. 2. propre, mais la sienne ; & par là

nous demeurerons dans l'amour de Jesus-Christ, comme c'est en faisant la volonté de son Pere qu'il est demeuré dans son amour. C'est luy-même qui parle ainsi dans l'Evangile, & qui nous exhorte par son exemple à ne vivre que pour faire la volonté de Dieu. Si donc Jesus-Christ même, tout égal au Pere qu'il est par la forme de Dieu, comme parle l'Ecriture, a eû tant de soin, selon la forme de serviteur, dont il s'est revétu pour l'amour de nous, de faire la volonté de son Pere & non pas la sienne propre, comme il nous en assûre luy-même, combien plus en devons-nous avoir de mettre sous les pieds nôtre volonté propre, qui non seulement nous a jettez dans les tenebres, mais qui nous a rendus *tenebres* nous-mêmes, & de nous approcher de cette lumiere commune, dont les rayons éclairent tous les hommes qui viennent au monde, afin qu'en étant éclairez nous ne soyons point confondus, & que nôtre ame vive de luy & pour luy? Aussi est-ce ce que Jesus-Christ promet pour nous, lorsqu'il ajoûte, *& ma posterité le servira*; car les enfans du Royaume sont la posterité de Jesus-Christ & c'est luy qui a semé tout ce qu'il y a de bon grain dans le champ du monde.

III. CLASSE. AN. 412.

Iean. 15. 10.

Philip. 2. 6.

Ibid. v. 7.

Iean. 6. 38.

Ps. 33. 6.

Joan. 1. 9.

Ps. 21. 31.

Ibid. v. 31.

Mat. 13. 38.

III. CLASSE. AN. 412. CHAP. XXIX.

69. Or comme tout ce que le Prophete a dit dans ce Pseaume, ne regardoit pas le temps auquel il le disoit, & que c'est une Prophetie de ce qui devoit être au temps avenir, comme l'évenement l'a fait voir, il conclud d'une maniere qui montre que dans ce qu'il vient de dire il ne parle pas de choses qui fussent presentes, mais qu'il en prédit de futures. *Le peuple qui viendra*, dit ce saint Prophete, *sera annoncé au Seigneur* (ou *pour le Seigneur*), *& les Cieux annonceront sa justice au peuple qui naîtra & que le Seigneur a fait*. Il ne dit pas; le Seigneur sera annoncé au peuple qui viendra, mais *le peuple qui viendra sera annoncé au Seigneur*, ce qui ne se doit pas prendre comme si on annonçoit & qu'on apprît à Dieu quelque chose qu'il ne sçût pas, mais dans le sens selon lequel on dit que les Anges luy portent ou luy annoncent les prieres, comme ils nous annoncent ses bienfaits. C'est ainsi que l'Ange Raphaël annonçoit & offroit à Dieu les prieres de Tobie, ce qui n'a pas été dit pour nous donner lieu de croire que Dieu ne connoisse ce que nous faisons ou que nous desirons que lorsqu'on le luy annonce, puisque Jesus-Christ nous declare que nôtre Pere ce-

Ps. 21. 32.

Tob. 12. 12.

leste sçait ce qu'il nous faut avant que nous luy ayons rien demandé; mais pour nous marquer au contraire le besoin que la creature raisonnable a de recourir à Dieu dans ses affaires même temporelles, soit pour luy demander ce qu'il nous faut, soit pour le consulter sur ce que nous avons à faire. C'est ce que la pieté nous fait faire, & qui sans rien ajoûter aux lumieres ny aux connoissances de Dieu, ne va qu'à nous faire croître en force & en lumiere, & à nous avertir que LE BIEN qui nous peut rendre heureux n'est point en nous, & que nous ne le pouvons étre qu'en possedant ce bien immuable d'où nous vient tout ce que nous pouvons avoir de lumiere & de sagesse.

III. CLASSE. AN. 412. *Mat.* 6. 28.

Bon-heur de l'homme, où il est.

70. Peut-étre qu'il faut entendre cette parole du Prophete, *Le peuple qui viendra sera annoncé au Seigneur ou pour le Seigneur*, comme s'il y avoit, *entre ceux qui annonceront le Seigneur aux races futures, ceux-là luy plairont qui l'annonceront pour luy, & non pas pour eux-mêmes*; ensorte qu'*annoncer au Seigneur* ou *pour le Seigneur*, soit dit icy dans le même sens que l'on dit *vivre pour le Seigneur*. C'est par une façon de parler toute semblable que l'Apôtre dit, *Celuy qui mange*

Ps. 21. 32.

Ps. 21. 31.

Rom. 14. 6.

III. CLASSE. AN. 412.

de tout, mange pour le Seigneur; & celuy qui s'abstient de certaines viandes, s'en abstient pour le Seigneur: ou ces mots, *pour le Seigneur*, ne signifient autre chose *qu'à la gloire du Seigneur*, comme S. Paul le fait voir clairement quand il ajoûte, que l'un & l'autre rendent graces à Dieu.

Ibidem.

Par où nos œuvres sont bonnes.

Car IL N'Y A de droiture, de justice, & de pieté dans le bien que nous faisons qu'autant que nous le faisons pour la gloire de celuy dont la grace nous le fait faire.

On peut encore entendre ces mêmes paroles comme s'il y avoit, *ce sera le peuple qui viendra au Seigneur*, ou *pour le Seigneur, qui sera annoncé par toute la terre*. Car IL N'Y A que les bons & les saints qui *viennent* au monde pour le Seigneur, & la race des méchans & des impies n'y vient que pour elle-même; & cette explication n'a rien qui ne s'accorde avec celle qui nous fait trouver dans ces paroles l'union, & le rapport que la creature raisonnable doit avoir avec l'Etre souverain, & qui la fait entrer en participation de l'excellence de sa nature, c'est à dire qui nous apprend que TOUTE intelligence creée étant d'elle-même sujette au changement, ne sçauroit étre heureuse, à moins

Par où nous pouvons étre heureux.

ue se détachant d'elle-même, & de III. CLASSE. AN. 412.
out ce qu'elle peut trouver dans son
ropre fonds, & qui n'est un bien que
our elle-même, elle ne se tourne par
ne humble pieté vers le bien commun
t immuable dont l'orgueil & l'impie-
é la déprennent & l'éloignent, & qu'el-
e ne luy soit inseparablement unie. Or
uand elle est pleine de ce sentiment, &
u'elle s'y fortifie, tout ce qu'elle fait de
ien, elle le fait pour le Seigneur, c'est
 dire à la gloire de celuy, dont il faut
u'elle ait receu la grace pour le faire.
t c'est le sujet des actions de graces
u'on luy rend dans la celebration des
ysteres dont la connoissance est reser-
ée aux Fidelles.

En quelle disposition il faut être pour faire pour Dieu tout ce que l'on fait.

Saints mysteres, cachez aux Catechumenes.

71. QUANT à ce qui suit dans le CH. XXX.
ême verset, que *les Cieux annonceront* *Ps.* 21. 32.
justice de Dieu au peuple qui naîtra, & que
Seigneur a fait, ce n'est qu'une con-
mation de ce qui precede immedia-
ment, & que nous venons d'expliquer,
 qui est appellé dans l'un *le peuple qui*
iendra, est appellé dans l'autre *la justi-*
de Dieu; parce que ces justes & ces
ints dont la venuë est prédite en
t endroit sont *la justice de Dieu*,
est à dire qu'ils sont justes de la justice
ui vient de Dieu, & non pas de la leur

Vrais fidelles, appellez la justice de Dieu, & pourquoy.

III. CLASSE. AN. 412. propre, comme ceux qui *ne connissent point cette justice dont Dieu est Auteur, ne se sont point soûmis à luy pour la recevoir, & ont voulu établir leur propre justice*. C'est à cette fausse justice que l'Apôtre oppose la justice qui vient de Dieu, c'est à dire celle dont nous sommes justes par sa grace, & qui fait que nous sommes *sa justice*, lorsque nous vivons saintement, & que nous croyons en celuy qui justifie l'impie. Mais il ne faut pas confondre cette justice que Dieu nous communique avec la justice éternelle & immuable par laquelle Dieu est juste, & qui n'est autre chose que luy-même. C'est cette même justice, dont nous sommes justes par le bienfait de la grace & de la misericorde de Dieu, que David nous designe quand il dit au Pseaume 35. *Vôtre justice est comme les montagnes de Dieu*, ce qui signifie ses Saints, comme dans cet autre passage du même David, *que les montagnes reçoivent la paix pour le peuple*, & dans beaucoup d'autres endroits, où l'Ecriture parle des saints sous cette expression metaphorique, & qu'il seroit trop long de rapporter presentement.

Rom. 10. 3. — *Vraye & fausse justice.* — 2. Cor. 5. 21. — Rom. 4. 5. — Psal. 35. 7. — Psal. 17. 3.

Or aprés que David a parlé de cette justice qui vient de Dieu, il ajoûte,

vos jugemens sont un abîme profond; par- III. CLASSE. AN. 412.
ce qu'en effet IL N'Y A RIEN de si ca-
ché que les jugemens de Dieu dans la *Ps. 35. 7.*
dispensation de cette justice qu'il com- *Profondeur du mystere de la grace.*
munique aux hommes. Car c'est par une
grace toute gratuite qu'il la leur com-
munique : or *si c'est par grace, ce n'est* *Rom. 11. 6.*
*donc point en consideration d'aucunes œu-
vres, puisqu'autrement la grace ne seroit
plus grace*, & que bien loin que nos
bonnes œuvres precedent cette justice
que Dieu nous communique, elles n'en
sont qu'une suite & un effet. De là le
Psalmiste passe aux biens qui sont com-
muns aux hommes & aux bêtes, & qui
ne sont pas moins que les autres biens,
des effets de la misericorde de Dieu,
Vous sauverez, ô mon Dieu, dit le Pro- *Ps. 35. 7. & 8.*
phete, *& les hommes & les bêtes mêmes
selon la grandeur & l'étenduë de vôtre mi-
sericorde:* par où il a voulu nous faire en-
tendre que si la santé même & la vigueur
du corps, qui sont un bien commun
aux hommes & aux bêtes, sont des
bienfaits purement gratuits de la mi-
sericorde de Dieu, c'est gratuitement
aussi qu'il nous donne ce salut éternel,
dont nous n'avons encore que l'esperan-
ce, mais qui nous fera vivre à jamais
dans une santé parfaite & inalterable, &

III. CLASSE. AN. 412. qu'ainsi nous n'avons aucun sujet de nous en glorifier comme si nous l'avions merité par nos bonnes œuvres, puisqu'elles ne sont que l'effet de la justice

Rom. 8. 24. que Dieu nous communique, comme saint Paul nous l'apprend quand il dit,

Ephes. 2. 9. que nous sommes l'ouvrage de Dieu, ayant été creés en Jesus-Christ dans les

Eph. 2. 10. bonnes œuvres qu'il a preparées pour nous y faire marcher.

Ce salut dont il est dit au Pseaume 3. que *c'est du Seigneur que vient le salut,*

Psal. 3. 9. *& que c'est sur son peuple que sa benediction se répand*, n'est donc pas moins gratuit

Ps. 35. 7. que celuy dont David parle dans ce Pseaume 35. & qui est commun aux hommes & aux bêtes.

72. Or de la même maniere qu'encore que ce salut, dont parle David dans ce 3. Pseaume, soit appellé *le salut du Seigneur*, il ne faut pas entendre par là cette felicité inalterable, dont Dieu joüit, mais celle dont il fait part à ceux qu'il sauve; de même quoique cette justice, dont parle saint Paul, au 10. chap. de l'Epître aux Romains soit ap-

Rom. 10. 3. pellée *la justice de Dieu*, il ne faut pas entendre par là celle dont Dieu même est juste, mais celle dont il fait part à ceux qu'il justifie par sa grace. Car l'un est la

regle de l'autre, & LES HOMMES doivent leur salut à celuy à qui ils doivent leur justice. Aussi Jesus-Christ nous dit-il, que ce ne sont pas des justes qu'il est venu appeller, mais des pecheurs, ce qui n'est que l'explication de ce qu'il venoit de dire, que ce ne sont pas les sains qui ont besoin de Medecin, mais les malades.

III. CLASSE. AN. 412.

Mat. 9. 13.

Mat. 9. 12.

Ce n'est donc *pas en consideration d'aucunes œuvres de justice que nous eussions faites, mais par sa grace & sa misericorde qu'il nous a sauvez par l'eau de la regeneration*, & ce n'est encore qu'en esperance que sa grace nous a sauvez. C'est ce qui fait que David, aprés ce que nous venons d'expliquer du Pseaume 35. ajoûte, *pour les enfans des hommes, ils espereront sous l'ombre de vos aîles, ils seront enyvrez de l'abondance des biens de vôtre maison, & vous les abreuverez du torrent de vos delices. Parce qu'en vous est la source de la vie, & que c'est par vôtre lumiere que nous verrons la lumiere. Estendez vôtre misericorde sur ceux qui ont le cœur droit.* Or il n'y a rien de si opposé à cette justice de Dieu que l'orgueil, qui nous fait mettre nôtre confiance dans nos bonnes œuvres, comme si elles venoient de nous : c'est ce qui fait que le Prophete

Grace gratuite.

Tite 3. 5.

Rom. 8. 24.

Psal. 35. 8. &c.

III. CLASSE. AN. 412. ajoûte, *Gardez-moy du piege de l'orgueil.*

Ibid. v. 12. 73. Voulez-vous donc sçavoir ce que c'est proprement que la grace de la nouvelle alliance ? c'est cette justice qui vient de Dieu, & qui est celle de ses Saints & de ses Fidelles, qui vivent icy bas de la foy, en attendant que la consommation de cette même justice éleve leurs ames jusqu'à la claire vision, & que l'affranchissement de toute corruption, promis à leur corps, les mette en possession de l'immortalité. C'est ce que l'Apôtre nous apprend, lorsqu'aprés avoir dit, *nous faisons la charge d'Ambassadeurs pour Iesus-Christ, & c'est Dieu même qui vous exhorte par nôtre bouche, quand nous vous conjurons au nom de Iesus-Christ de vous reconcilier avec Dieu, puisque pour l'amour de nous il a voulu que celuy qui ne connoissoit point le peché devint peché,* (c'est à dire victime pour le peché ; car l'Ecriture donne le nom de *peché* à ce que l'on offre pour l'expiation du peché,) il ajoûte, *afin que nous fussions justes de la justice de Dieu en luy*, c'est à dire afin que dans son corps, qui est l'Eglise, dont il est le chef, nous fussions justes de cette justice de Dieu que les Juifs n'ont point connuë, ce qui a fait qu'ils ne se sont point soûmis à luy pour la recevoir,

Ce que c'est proprement que la grace de la nouvelle alliance.

2.Cor. 5.7.

2.Cor. 5.20. & 21.

Col. 1.18.

Rom. 10. 3.

& n'ont songé qu'à établir leur propre justice, c'est à dire qu'ils ont mis leur gloire & leur confiance dans leurs propres œuvres.

C'est ce que nous marquent les dernieres paroles du Pseaume que nous venons d'expliquer, où le Prophete dit, que *ce sera au peuple qui naîtra, & que le Seigneur a fait, que sa justice sera annoncée.* Ps. 21. 32. Car il n'y a point de peuples que le Seigneur n'ait fait quant à la nature, puisqu'il a tout fait, aussi bien ce qui n'a que l'étre simple, que ce qui est doüé de vie & de sentiment, en sorte que de tout ce qui existe, il n'y a rien qui ne tienne l'étre de luy. Il a donc fait quelque chose de particulier dans ceux dont le Prophete parle icy, c'est à dire que non seulement il les a fait hommes, comme tous les autres, mais il les a fait justes; & c'est en ce sens que l'Apôtre dit ce que j'ay déja cité plusieurs fois : que *nous sommes son ouvrage, ayant été creés en Iesus-Christ dans les bonnes œuvres, que Dieu a preparées pour nous y faire marcher.*

Les Saints sont l'ouvrage de Dieu d'une maniere toute particuliere.

Eph. 2. 10.

CHAP. XXXI.

Principe fondamental de la

74. QUE LA CREATURE raisonnable comprenne donc qu'étant sujette à changer, comme elle est, elle ne peut esperer de justice, de salut, de sagesse, & de

III. CLASSE. AN. 412. *pieté Chrétienne.*

bonheur qu'autant qu'elle participera au bien souverain & immuable ; & que si elle vit selon sa volonté propre, bien loin de trouver son bonheur en elle-même, elle n'y trouvera que sa perte & sa ruine. Car sa propre volonté la détourne de ce bien immuable, & elle ne peut s'en détourner sans se perdre, & se faire une playe, dont elle ne sçauroit attendre la guerison d'elle-même, mais d'une misericorde purement gratuite de son Createur, qui la faisant vivre icy bas de la foy, l'établit dans l'esperance du salut eternel.

Pourquoy il faut renoncer à nôtre volonté propre.

Rom. 11. 20.

Qu'elle se garde donc bien de s'enorgueïllir, & qu'elle se tienne dans la crainte, c'est à dire dans cette crainte chaste qui fait craindre de perdre Dieu : qu'elle se tienne unie par cette crainte à ce Dieu qui par sa bonté l'a tirée de l'impureté qu'elle avoit contractée par un amour desordonné pour les biens inferieurs, qui est comme un adultere spirituel. Qu'elle ne se laisse point flatter aux loüanges des hommes, de peur de ressembler aux vierges folles, qui font le sujet de la derniere de vos questions, & qui touchées des vaines loüanges qu'on leur donne, ne songent qu'à s'en acquerir dans le bien

Explication admirable de la parabole des dix Vierges. Mat. 25. 3.

qu'elles

qu'elles font, au lieu de se renfermer au seul témoignage de leur conscience, où il n'y a d'approbation à esperer que de Dieu seul; & pour ressembler au contraire aux Vierges sages, qui peuvent dire avec l'Apôtre, que toute leur gloire est dans le témoignage de leur conscience. C'est ce que signifie cette huile que les Vierges sages portent avec elles, au lieu que les folles sont reduites à en acheter de ceux qui font profession d'en vendre, c'est à dire des flateurs; car leurs loüanges sont comme une huile, dont ils trafiquent, & qu'ils vendent aux insensez. C'est de cette huile que parle le Prophete, quand il dit, *que le juste me reprenne avec charité, mais que l'huile des pecheurs ne se repande jamais sur ma teste*, aimant mieux étre charitablement repris, &, pour ainsi dire, souffleté par le juste, que d'étre flaté & loüé par les pecheurs, dont les loüanges sont une huile qui fait grossir la teste, c'est à dire qui produit l'enflure & l'orgueil.

III. CLASSE. AN. 412. *Vierges folles.* *Vierges sages.* 2. Cor. 1. 12. Mat. 25. 4. *Psal.* 140. 5.

75. Lors donc que les Vierges sages répondent aux folles qui leur demandoient de leur huile, *Allez plûtôt en acheter de ceux qui en vendent*, il me paroît que c'est en se mocquant qu'elles par-

Mat. 25. 8. *Mat.* 25. 9.

III. CLASSE. AN. 412.

lent de la sorte, & il ne faut pas s'étonner que les justes parlent quelquefois d'un ton mocqueur, puisque Dieu même dit à ceux qui méprisent ses saintes loix, qu'il se *mocquera* d'eux au jour de leur mort. Or quand ces mêmes Vierges sages disent aux folles qu'elles craignent que ce qu'elles ont d'huile ne fût pas suffisant pour les unes & pour les autres, ce n'est pas le défaut d'esperance, mais l'humilité qui les fait parler ainsi. Car QUI PEUT s'appuyer sur le témoignage de sa conscience jusqu'au point d'être asseuré qu'elle luy suffira au jugement de Dieu, s'il jugeoit à la rigueur, & qu'il ne temperât point sa justice par sa misericorde en faveur de ceux qui auront exercé misericorde? Car pour les autres l'Ecriture nous apprend qu'ils seront jugez sans misericorde.

Prov. 1. 29. *Mat. 25. 9.* *Jac. 2. 13.*

Lampes ardentes bonnes œuvres.

Les lampes ardentes dans les mains de ces Vierges sont les bonnes œuvres, qui, comme dit Jesus-Christ, doivent luire aux yeux des hommes, afin qu'ils glorifient nôtre Pere celeste. C'est tout ce que les Vierges sages cherchent dans leurs bonnes œuvres; & si elles souhaitent que les hommes les voyent, c'est uniquement afin qu'ils en glorifient

Mat. 5. 16.

celuy qui les leur fait faire, & non pas pour en être loüées. Car ce qui fait toute leur joye, c'est le témoignage de leur conscience qui n'est connu que de Dieu, & où elles tiennent leurs bonnes œuvres cachées, afin que le Pere qui les voit dans le secret du cœur leur en rende la recompense. C'est ce qui fait que leurs lampes ne s'éteignent point, parce qu'elles ont au dedans une huile qui en nourrit la flâme, & qui n'est autre chose que l'intention pure d'une bonne conscience, où Dieu voit que sa gloire est l'unique motif de toutes les bonnes œuvres qu'elles font, & qui luisent aux yeux des hommes.

III. CLASSE. AN. 412.

2. Cor. 1. 12.

Mat. 5. 4.

Soûtien des justes dans leurs bonnes œuvres.

Au contraire les lampes des Vierges folles, qui ne portent point de cette huile avec elles, s'éteignent à chaque moment, c'est à dire que leurs bonnes œuvres cessent de luire, dés que les loüanges des hommes leur manquent, parce que c'est ce qui les leur fait faire, & qu'elles n'ont pour but que d'être regardées des hommes, au lieu d'avoir en veuë la gloire du Pere Celeste. Car c'est-là ce qui produit une gloire immortelle à ceux qui agissant par cette intention si pure, parce qu'ils sçavent qu'ils sont redevables à Dieu de cette

Soûtien des œuvres des faux justes.

D'où vient que les Saints ne veulent point qu'on les loüe du bien qu'ils font.

III. CLASSE. AN. 412. justice qui leur fait faire le bien, ne cherchent à être loüez qu'en luy, & non pas en eux-mêmes, selon cette parole

Ps. 33. 2. de David, *Ce sera dans le Seigneur que*

1. Cor. 2. 31. *mon ame sera loüée*, & cette autre du grand Apôtre, *que celuy qui se glorifie, ne se glorifie que dans le Seigneur.*

76. Mais que signifie ce que l'Evan-

Math. 25. 5. gile dit de ces Vierges, que *comme l'Epoux tardoit, elles s'endormirent toutes?* Si nous entendons par ce sommeil le refroidissement de la charité que doit causer, comme Jesus-Christ même nous en

Mat. 24. 12 asseure, l'abondance de l'iniquité à quoy le retardement du jugement dernier donnera lieu, comment est-ce qu'il peut convenir aux Vierges sages, puisqu'el-

Ibid. v. 13. les sont du nombre de ceux qui seront sauvez pour avoir perseveré jusques à la fin? Ce sommeil signifie donc la mort temporelle, par où passeront non seulement les insensez, qui ne font le bien que pour être loüez des hommes, mais les sages-mêmes, qui ne le font qu'afin que Dieu soit glorifié. Car l'Ecriture parle souvent de cette mort comme d'un sommeil, & cela par rapport à la Resurrection derniere, qui sera proprement comme un réveil. C'est ce qui se voit dans la premiere Epître aux Thessalo-

:iens, & dans la premiere aux Corin- iens, & dans une infinité d'autres paſ- ;es de l'Ecriture. Les Prophanes mê- :s ont comparé la mort au ſommeil, mme on peut voir dans Virgile, & ns pluſieurs autres Autheurs.

III. CLASSE. AN. 412.
1.*Th*. 4. 13.
1.*Cor*.15. 6.

Et quand eſt-ce que ces Vierges ſont :priſes de ce ſommeil? Dans le temps ;'elles alloient au devant de l'Epoux, : Jeſus-Chriſt; par où il nous veut ire entendre le temps de ſon avene- ent qu'il faut attendre & eſperer milieu des peines & des tentations : cette vie, comme étant preſt d'ar- ver de moment en moment, & à ioy ſe doivent preparer ceux qui pa- iſſent étre de ſa famille. Voilà ce qu'il ɔus veut apprendre, quand il dit que :s Vierges allerent au devant de l'E- ɔux & de l'Epouſe, où le mot d'*Epoux* ;nifie J. C. Celuy d'*Epouſe* peut auſſi y convenir à raiſon de ſon humanité, ıe le Verbe de Dieu a épouſée, lorſ- ı'il a pris dans le ſein d'une Vierge ce ême corps dans lequel il viendra. [ais nous pouvons auſſi par ce mot-là ıtendre l'Egliſe, qui paroîtra alors dans ɔn plus grand éclat; & par ces Vier- :s qui vont au devant de l'Epoux l'aſ- :mblage de tous les membres de l'E-

Virg. 6. *Æneid*.
Math. 25. 1.
Math. 25.

III. CLASSE. AN. 412. CHAP. III.

glise, qui accourant de toutes parts en feront voir la grandeur & la majesté.

Pourquoy cinq Vierges de part & d'autre.

77. Comme cette parabole ne regarde que ceux qui s'abstiennent des plaisirs défendus, elle les designe par des Vierges; & s'il y en a cinq de châque côté, c'est par rapport au nombre des sens corporels, sur lesquels doit veiller la vertu de temperance. Les lampes que portent ces Vierges signifient les bonnes œuvres, comme nous avons déja dit, & sur tout les œuvres de misericorde, & même tout l'éclat que jette aux yeux des hommes le reglement de la vie. Mais comme l'intention qui le produit peut étre fort differente, l'Evangile marque qu'entre ces Vierges, dont la vie paroît reglée, il y en a de folles & de sages; & ce qui fait cette difference des unes aux autres, c'est que les folles ne portent point avec elles de cette *huile*, dont nous avons parlé, & que les sages en portent dans leurs vases, c'est à dire dans leurs cœurs; car C'EST DANS LE COEUR que le bien souverain & invisible se communique à nous, & nous fait sentir la joye de cette communication ineffable.

Mat. 25. 4.

Difference des faux justes & des veritables.

Mat. 25. 3.

Aussi voyons-nous au Pseaume 4 qu'aprés que le Psalmiste a dit, *Offrez*

Psal. 4. 6.

au Seigneur le sacrifice de justice, & mettez vôtre esperance en luy, il ajoûte, *car quel autre que luy nous peut donner les vrais biens?* Aprés quoy pour nous montrer quel est le bien en veuë duquel nous devons faire de bonnes œuvres, ou, pour nous servir de ses termes, *offrir le sacrifice de justice*, *vous avez*, dit-il, *imprimé sur nous, Seigneur, la lumiere de vôtre visage, & vous avez répandu la joye dans mon cœur*. Ceux donc qui participent déja à ce bien ineffable, & en qui le desir d'y participer encore d'une maniere plus pleine & plus parfaite est le principe de tout ce qu'ils font d'œuvres de justice, & de tout ce qui paroît aux yeux des hommes de reglé dans la conduite de leur vie, ceux-là, dis-je, portent dans leurs vases cette *huile* qui entretient leurs lampes, c'est à dire ce qui sert de soûtien à cette lumiere de leurs bonnes œuvres qui luit aux yeux des hommes; & ce n'est autre chose que la charité, qui ne se refroidit point en eux par le débordement de l'iniquité des hommes, mais qui perfevere jusques à la fin. Ceux au contraire qui sont designez par les Vierges folles ne portent point de cette *huile* avec eux, parce qu'ils s'attribuënt le bien qu'ils font; & que dés-là il faut

III. CLASSE. AN. 412.

Ibid. v. 7.

Ce que c'est que porter de l'huile dans des vases...

Mat. 5. 16.

Mat. 24. 12. & 13.

Ce que c'est que ne point porter d'huile avec soy.

III. CLASSE. AN. 412.

necessairement qu'ils ayent de l'orgueil & cet orgueil fait qu'ils aiment les louanges des hommes, & qu'ils les aiment jusqu'au point que le plaisir qu'ils y trouvent, est le seul principe de toutes les bonnes œuvres dont ils tâchent de se faire honneur.

CHAP. XXXIV.

Mat. 25. 5.

L'avenement de Jesus-Christ surprendra.

78. COMME *l'Epoux tarde à venir toutes ces Vierges s'endorment:* car il viendra, lorsqu'on l'attendra le moins; il viendra au milieu de la nuit, c'est à dire lorsqu'on sera dans l'obscurité, & qu'on ne sçaura s'il est prés de venir ou non.

Mat. 25. 6.

Aussi est-il dit, que *sur le minuit on entendit crier à haute voix. Voicy l'Epoux qui vient, marchez au devant de luy.* Et qu'est-ce que ce *cry*, sinon cette *trompette*, dont parle l'Apôtre, quand il dit

1. Cor. 15. 52.

Trompette derniere ce que c'est,

que la trompette sonnera, & que les morts resusciteront pour ne plus mourir? où par le mot de *trompette*, il veut faire entendre quelque marque éclatante & visible à toute la terre; comme quand il dit encore ailleurs, que les morts resusciteront à la voix d'un Archange, & *au son de la trompette de Dieu*; ce qui n'est que la même chose que cette voix de Jesus-Christ même, que les morts, comme dit l'Evangile, entendront du creux de leurs tom-

1. Thes. 4. 16.

Ioan. 5. 28.

beaux, & qui les en fera ſortir. *Toutes les Vierges ſe levent* donc à cette voix, auſſi bien les folles que les ſages, *&* *accommodent leurs lampes*, c'eſt à dire ſe preparent à rendre compte de leurs œuvres.

III. CLASSE. AN. 412.

Mat. 25. 7. Accommoder ſes lampes ce que c'eſt.

79. Mais à ce *cry* ſi éclatant comme on ne pourra plus douter que le jugement ne ſoit proche, & qu'on le touchera du doigt, tout ce qu'on trouvoit autrefois de ſatisfaction & de douceur dans les loüanges des hommes s'évanoüira. Car on aura bien autre choſe à faire qu'à juger & à diſcourir les uns des autres, à ſe rendre des complaiſances reciproques, à ſe declarer pour celuy-cy ou pour celuy-là; chacun ſe trouvant chargé de ſon fardeau, & ayant à rendre compte de ſes actions. Cependant le cœur des Vierges folles, accoûtumé à ne s'appuyer que ſur les loüanges des hommes, ſe tournera encore de ce côté-là; mais comme elles ne trouveront plus perſonne qui les louë, elles tomberont dans la défaillance, parce qu'elles n'ont jamais dit à Dieu ſincerement & du fonds du cœur, *Je ne veux de loüanges que de vous*, & encore, *mon ame ne ſera loüée que dans le Seigneur*, & que ce n'eſt point en luy qu'elles ont mis leur gloi-

Etat des hommes ſur le point de l'avenement de Jeſus-Chriſt.

Gal. 6. 5.

Surpriſe & demüement des faux juſtes.

Pſal. 21. 26.

Pſal. 33. 3.



tion : mais celles-là n'en av
leur donner, leur reponden
sçavent pas elles-mémes si
bon temoignage que leur con
rend, elles seront en seure
tribunal de ce Juge redoutal
Prov. 20. 9. duquel personne ne sçauro
d'avoir le cœur pur, & d'étr
Jacq. 2. 13. peché, à moins que la mis
s'éleve au dessus de la justi
elle sera en faveur de ceux
pratiqué les œuvres de mis
veuë d'obtenir misericorde
dont ils sçavent qu'ils tienn
qu'il y a de bien en eux,
s'en glorifient pas comme s
1. Cor. 4. 7. voit pas été donné, & qu'i
sent redevables qu'à eux-mé

C'est ce que font ces inse
complaisent en eux-mêmes,
étoient les Autheurs de ce

:nt quelque chose. *Or quiconque croit* III. CLASSE.
quelque chose se trompe luy-même, dit AN. 412.
grand Apôtre, *parce qu'il n'est rien.* Gal. 6. 3.
ainsi chacun songe à bien examiner la & 4.
lité de ses œuvres; & alors il trouvera
c'est au dedans de luy-même, qu'il doit
cher sa gloire, & non pas dans la
he des autres. Porter son *huile* avec
, c'est donc ne pas dépendre des
inges d'autruy. Mais QUEL SUJET
GLOIRE peut-on trouver en soy-
ne, qu'autant qu'on est fidelle à dire
ieu, *C'est vous qui étes ma gloire, &* Ps. 3. 4.
me faites marcher la tête haute, en
e que *quiconque se glorifie ne se glorifie* 1. Cor. 1. 31.
dans le Seigneur; car c'est à quoy il
toûjours revenir, & je ne sçaurois
le repeter.

. Comme donc les Vierges sages
pleines de la sagesse de Dieu-mê-
qui, comme nous avons déja vû,
tit ceux qui refusent d'embrasser
enseignemens de la saine doctrine,
se mocquera d'eux au jour de leur Prov. 1. 26.
t, c'est cette même sagesse qui dit
Vierges folles par la bouche des
es, *Si l'huile vous manque que n'en*
-vous chercher chez ceux qui en ven- Mat. 25. 9.
? Comme si elle disoit que sont
nuës ces loüanges mensongeres qui

III. CLASSE. AN. 412.

aidoient à vous seduire, & qui nourissoient l'orgueïl par lequel vous vous seduisiez vous-mêmes, en vous glorifiant en vous-mêmes, au lieu de vous glorifier dans le Seigneur? Quant à ce que l'Evangile ajoûte que les Vierges folles allerent pour acheter de l'huile, il me semble qu'il a voulu nous faire entendre par là le mouvement corrompu de leur cœur, qui étant accoûtumé à se nourrir de cette fausse gloire, ne peut s'empêcher de la desirer encore.

1. Cor. 1. 31.

Mat. 25. 10.

Aller acheter de l'huile ce que c'est.

Ibid. v. 10.

Or pendant qu'elles vont acheter de l'huile, l'Epoux arrive, & fait entrer aux nopces avec luy celles qui étoient prêtes, c'est à dire, celles qui par la foy sincere & la pieté veritable qu'elles portoient dans le cœur étoient dignes d'étre admises dans la societé des Saints, c'est à dire de ceux qui trouvent leur gloire en Dieu, & non pas en eux-mêmes, & d'étre introduites avec eux dans ce que l'Evangile appelle *la joye du Seigneur*, où nous possederons parfaitement ce bien immuable, dont nous avons dés à present par la foy, comme les premices & les arrhes, afin que cette grace nous fasse vivre de la veritable vie, qui est celle dont nous vivons, non plus pour nous-mêmes, mais pour Dieu.

Caractere des Saints.

Mat. 25. 21.

Ce que c'est que la veritable vie.

1. L'Evangile ajoûte, qu'*enfin les* III. CLASSE.
res Vierges arriverent disant, Seigneur, AN. 412.
neur, ouvrez-nous. Mais il faut re- CHAP.
quer qu'il n'est pas dit qu'elles ache- XXXV.
nt de l'huile, & qu'ensuite elles *Mat. 25. 11.*
ent ; car elles ne trouvoient plus où
acheter. L'Evangile nous veut donc
ement apprendre par là qu'elles de-
anderent misericorde, mais trop tard;
ce que c'étoit le temps de juger, &
faire la separation des Eleus & des
rouvez. Et c'est avec grande raison
Jesus-Christ leur répond, *Je vous*
en verité que je ne vous connois point. *Mat 25. 12.*
n'est pas que Jesus-Christ puisse
ignorer; mais c'est comme s'il di-
, vous ne m'avez point connu, puis-
vous avez mieux aimé établir vôtre
fiance en vous même qu'en moy.

ar QUAND l'Ecriture dit que Dieu *Estre connu de Dieu, ce que c'est.*
s connoît, elle ne veut dire autre
se par là, sinon qu'il nous donne la
noissance de luy-même ; & elle ne
prime de la sorte que pour nous faire
nprendre que si nous avons quelque
noissance de Dieu, c'est à sa mise-
rde, & non pas à nous même, qu'il
aut attribuër. C'est ce que l'Apô-
nous fait voir, lorsqu'aprés avoir dit
Galates, *Comment revenez-vous aux* *Gal. 4. 9.*

III. CLASSE. AN. 412. *observations legales aprés que vous avez connu Dieu?* il ajoûte, comme en se reprenant, *ou plûtôt aprés que Dieu vous a connus*, pour nous apprendre, sans doute, que c'est Dieu qui nous donne la connoissance de luy-même, & que c'est ce que nous devons entendre quand l'Ecriture dit qu'il nous connoît.

Ce que c'est que connoitre Dieu. Or NOUS NE CONNOISSONS POINT DIEU, si nous ne comprenons qu'il est le bien souverain & immuable, dont la participation est ce qui nous rend bons. C'est ce que le Psalmiste veut dire dans ces dernieres paroles du Pseaume que nous avons expliqué, *Psal. 21. 32.* *sa justice sera annoncée au peuple qui naîtra, & que le Seigneur a fait.* Et c'est ce qui luy a fait dire encore ailleurs, *Psal. 99. 3.* *c'est Dieu qui nous a faits, & nous ne sommes point faits nous-mêmes*; ce qui ne s'entend pas de la creation de nôtre nature, dont Dieu n'est le Createur que comme il l'est du Ciel & de la terre, des astres & de tous les animaux, mais de cette autre sorte de creation dont parle l'Apôtre quand il dit, *Eph. 2. 10.* *nous sommes son ouvrage, ayant été creés en Iesus-Christ dans les bonnes œuvres que Dieu a preparées pour nous y faire marcher.*

CHAP. XXXVI. 82. JE CROY que vous trouverez vos

q questions suffisamment resoluës, | III. CLASSE. A N. 412.
ıs toute la suite de ce que j'ay eû lieu
vous dire en traitant DE LA GRACE DE
NOUVELLE ALLIANCE, dont j'ay fait le
:t d'une sixiéme question, & qui est la
de l'Incarnation du Verbe, c'est à
: de ce mystere où le Fils de Dieu s'est
homme, non en perdant sa premiere
ure, mais en s'unissant à la nôtre, afin
donner aux hommes qui le rece-
ient, le pouvoir d'étre faits enfans
Dieu, en participant au bien immua-
qui les change en mieux, non en les
dant plus heureux dans cette vie,
s en leur communiquant la grace de
option, pour les faire arriver par ce
/en à la vie éternelle, qui est la seule
se trouve la veritable felicité.

Fin de l'incarnation du Verbe.

Jean. 1. 12.

'est ce qui m'a obligé de parcourir
'seaume 21. qui est une Prophetie de
ıs-Christ, & dont il prononça le pre-
r Verset étant attaché à la Croix,
r nous faire entendre que lors même
Dieu nous abandonne en un certain
:, il est vray dans un autre sens qu'il
ıous abandonne point; puisque cette
e d'abandon ne va qu'à retirer nos
ctions des biens de la terre, pour les
ner toutes vers les biens du Ciel, &
comme c'est pour nôtre bien qu'il

Mat. 27. 46.

Utilité d'une sorte d'abandon de Dieu.

III. CLASSE. AN. 412.

nous donne ceux de cette vie, quand il nous les donne, il nous les ôte aussi quelquefois pour nôtre bien ; afin de nous apprendre à ne nous y pas attacher, de peur que venant à mépriser la lumiere interieure, qui éclaire & conduit les mouvemens de la vie nouvelle, & que l'Ecriture nous designe dans l'inscription

Ps. 21. 1.

de ce même Pseaume, intitulé *pour l'étoile du matin*, c'est à dire pour la lumiere de la vie nouvelle, nous ne nous trouvions bien, & ne demeurions volontiers dans

Par où cette vie est une tentation perpetuelle.

les tenebres exterieures de cette vie, où tout nous tire hors de nous-mémes & hors de Dieu, & d'où sont precipitez dans les tenebres *plus exterieures* ceux qui negligent de se retirer de ces choses qui nous tirent au dehors, & de se tour-

Mat. 25. 30.

ner vers les choses interieures & invisibles, pour éviter par ce moyen d'étre les compagnons du Diable & de ses Anges dans la damnation éternelle.

Peinture d'un vray Chrêtien.

Souvenons-nous donc que nous ne sommes icy bas que comme dans une terre étrangere ; soyons morts & cruci-

Ephes. 3. 18.

fiez au monde ; ayons les mains étenduës selon cette premiere dimension de la Croix dont nous avons parlé, c'est à dire étant pleins d'une charité qui s'étende à toutes sortes de bonnes œuvres.

ayons

ayons une patience qui ne se lasse point, & qui persevere jusques à la fin, ce qui répond à la seconde dimension de la Croix, c'est à dire à sa longueur; tenons nôtre cœur toûjours élevé vers le Ciel, où J. C. est assis à la droite de Dieu son Pere, ce qui répond à la hauteur de la Croix; & bien loin de nous rien attribuer de tout ce que je viens de dire, reconnoissons que c'est un pur effet de la misericorde de Dieu, dont les dispositions sont cachées dans une profondeur où l'esprit se perd & se lasse inutilement quand il veut la penetrer, & que nous represente la partie de la Croix qui est enfoncée dans la terre.

III. CLASSE. AN. 412.

Col. 3. 1. 2.

Ce n'est donc pas un discours en l'air que nous fait saint Paul, mais une instruction solide & salutaire qu'il nous donne, quand il veut que nous comprenions quelle est *la largeur*, *la longueur*, *la hauteur*, *& la profondeur*, afin que par là nous arrivions à la connoissance suréminente de la charité de Jesus-Christ, & que nous soyons comblez de toute la plenitude des dons de Dieu.

Eph. 3. 18. & 19.

83. AU RESTE ce n'est pas sans raison qu'à l'occasion des questions que vous m'avez proposées, j'ay traité de la grace de la nouvelle alliance, & que

CHAP. XXXVII.

III. CLASSE. AN. 412.

je me suis étendu à vous l'expliquer. Car elle a ses ennemis, qui au lieu de reverer la profondeur de ce mystere, & d'attribuër à Dieu ce qu'il y a de bien en eux, se l'attribuënt à eux-mêmes; & ce ne sont pas des gens à mépriser, mais des gens qui vivent dans la continence, & qui se rendent recommandables par la pratique des bonnes œuvres.

Ennemis de la grace.

Ce ne sont pas non plus des gens qui ne croyent qu'un faux Christ, comme les Manichéens, & plusieurs autres heretiques: ils croyent comme nous que nôtre Seigneur Jesus-Christ est égal & coéternel à son Pere, & qu'il s'est veritablement fait homme; qu'il est déja venu une fois dans le monde, & qu'il y doit encore venir pour le juger. Mais

Rom.10.3. avec tout cela ils ne connoissent point la justice qui vient de Dieu, & veulent établir leur propre justice, & nous ne devons point nous étonner que cela puisse compatir avec le reglement de leur vie, puisque dans la parabole que nous ve-

Quelle est la source de leurs erreurs.

Mat.25.12. nons d'expliquer, celles à qui Jesus-

Ibid. v. 10. Christ ferme la porte, en disant qu'il ne les connoît point, & celles qu'il fait entrer aux nôces avec luy, sont également *Vierges*, c'est à dire également appliquées à garder la continence; qu'elles

ſont *cinq* de part & d'autre ; c'eſt à dire qu'elles ont toutes aſſujetti la cupidité qui reſide dans les cinq ſens ; qu'elles ont *des lampes ardentes* à la main ; c'eſt à dire qu'elles brillent toutes de l'éclat des bonnes œuvres, & du reglement de leur vie ; qu'elles vont toutes *au devant de l'Epoux*, c'eſt à dire qu'elles ſont toutes dans l'attente de l'avenement de Jeſus-Chriſt. Cependant les unes ſont *ſages*, parce qu'elles portent de *l'huile* dans leurs vaſes, & les autres *folles*, parce qu'elles n'en portent point : cela ſeul fait entr'elles une ſi grande difference, & leur fait donner des noms ſi contraires, quoiqu'elles ſoient pareilles en tout le reſte.

III. CLASSE. AN. 412.

Mat. 25. 1. &c.

Un ſeul point fait la difference des Vierges ſages & des folles.

84. Car qu'y a-t'il de ſi pareil que des vierges & des vierges ; cinq d'une part, & cinq de l'autre ; ayant toutes des lampes ardentes, & marchant toutes au devant de l'Epoux ? & qu'y a-t'il au contraire de ſi oppoſé que des ſages & des folles ? Et qu'eſt-ce qui fait la ſageſſe des unes ? C'eſt qu'elles ont *de l'huile* dans leurs vaſes, c'eſt à dire qu'elles portent dans leur cœur l'intelligence de la grace, qui leur apprend que *perſonne ne peut être continent s'il n'en a reçû le don de Dieu, &* que *c'eſt à la Sageſſe éternelle qu'on eſt re-*

Quel eſt le caractere eſſentiel des vrais juſtes.

Sap. 8. 21.

III. CLASSE. AN. 412. *devable de sçavoir même d'où vient ce don-là.* Et en quoy consiste la folie des autres? Rom. 1. 21. c'est qu'au lieu de rendre graces à l'Autheur de tout bien, elles se sont égarées dans la vanité de leurs pensées, & leur cœur insensé est tombé dans l'aveuglement, ainsi en se croyant sages elles sont devenuës folles. Il ne faut pas desesperer neanmoins de ces vierges folles, jusqu'à ce qu'elles viennent à s'endormir du sommeil de la mort. Mais si ce sommeil les surprend en cet état, la porte leur sera fermée, lorsqu'elles se réveilleront à ce cry qui annoncera la venuë de l'Epoux, c'est à dire lorsqu'elles resusciteront : non qu'elles ne soient *vierges*; mais parce que faute de reconnoître d'où leur vient ce qu'elles sont, elles sont *des vierges folles*; & qu'ainsi n'ayant point en elles le sentiment & la reconnoissance interieure de la grace, elles meritent qu'on les laisse dehors.

De quelle importance il est de reconnoître ce que la grace fait en nous.

85. Lors donc que vous rencontrerez quelques-uns de ceux qui ressemblent à ces vierges folles, bien loin de vous laisser inspirer les sentimens que representent les vases sans huile de celles-cy, inspirez-leur ceux dont l'huile qui remplit les vases des vierges sages est le 1. Cor. 8. 2. symbole. *Car*, comme dit l'Apôtre, *celuy*

qui se flatte dans ce qu'il croît sçavoir, ne sçait encore rien de la maniere dont il faut sçavoir; ce qu'il explique incontinent, quand il ajoûte, *mais c'est celuy qui aime Dieu qui est connu de luy*. Il semble que la suite du discours l'engageoit à dire que c'est celuy qui aime Dieu qui le connoît; cependant il a dit au contraire que c'est celuy qui aime Dieu qui est connu de luy, pour nous marquer d'autant mieux, que ce que nous avons d'amour pour Dieu nous vient de luy. Car *l'amour de Dieu*, dit saint Paul, *est répandu dans nos cœurs*, non par nous-mêmes, mais *par le Saint Esprit qui nous a été donné*.

III. CLASSE. AN. 412.

Ibid. v. 3.

Belle remarque sur un mot de S. Paul.

Rom. 5. 5.

Or quand on croit tenir de soy-même & non pas de Dieu ce qu'on a de bon en soy, il n'est pas possible qu'on ait un grand amour pour luy. Et comment se pourroit-il faire, que ceux qui sont dans cette creance ne se glorifiassent qu'en Dieu, & non pas en eux-mêmes, puisque celuy qui se glorifie d'étre homme de bien ne sçauroit s'en glorifier qu'en celuy qui l'a fait tel? de sorte que s'il croit que c'est luy-même, il faut necessairement qu'il se glorifie en luy-même, & non pas dans le Seigneur? Or LA GRACE de la nouvelle alliance qui tient nô-

Suite necessaire de l'ignorance du mystere de la grace.

A quoy tend la grace de la nouvelle alliance.

III. CLASSE. AN. 412. tre cœur élevé en haut, parce que tout *ce qu'il y a de parfait & d'excellent vient* Jacq. 1. 17. *d'enhaut*, ne tend qu'à faire que nous ne soyons point ingrats envers Dieu ; & l'unique fin des graces mêmes que nous luy 1. Cor. 1. 31. rendons ; c'est *que celuy qui se glorifie ne se glorifie que dans le Seigneur.*

Voila un livre où je me suis beaucoup étendu ; j'espere neanmoins que vous n'y trouverez rien d'inutile : mais ne vous en tenez pas là ; accoûtumez-vous à lire les saintes Ecritures, & il vous restera peu de chose surquoy vous ayez besoin de me consulter. Car si à mesure que vous lirez, & que vous mediterez ce que vous aurez lû, vous avez soin de recourir, par de ferventes prieres, à l'Autheur de tout bien & de toute science, le secours interieur de sa lumiere, bien mieux que toutes les instructions que les hommes vous pourroient donner, vous fera penetrer tout ce que nous avons besoin de sçavoir, ou au moins la plus grande partie. On peut dire neanmoins, que de recourir à ceux dont on peut recevoir de bonnes leçons, & de les sçavoir discerner, c'est une marque qu'on est déja éclairé interieurement, & conduit par la lumiere de la verité.

TABLE

TABLE DES MATIERES.

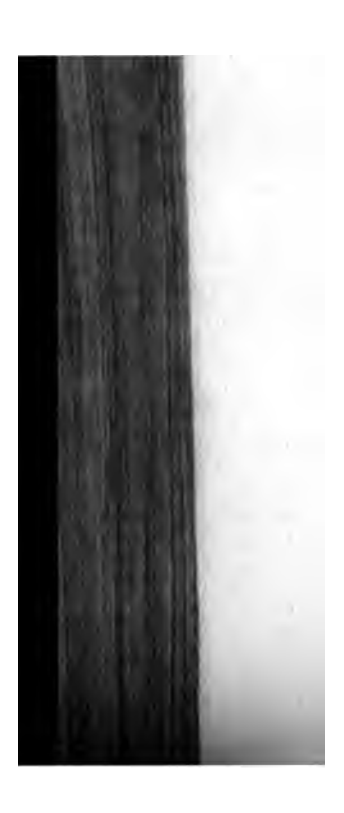
A, Signifie les dix premieres lignes de la page; B, les dix d'aprés; & C, les dix dernieres.

A



D

E



F

G

H

I

L

N

O

Peuple



T.

V

Fin de la Table des Matieres du troisiéme Volume.

Fautes d'impression.

PAge 47. *Cronologie* 409. *lisez*, 410. page 54. ligne 6. pr m'obliger à vous répondre *l.* pour m'obliger à répondre, p.19. l.17. d'en avoit *l.* d'en voir, p.163. l.15. quand même nous *l.* qui nous, p.184. l.3. les Maîtres *l.* ces Maîtres, p. 189. l. 12. qu'il m *l.* qu'il me dira, p.227. l. 22. peut *l.* pût, p. 269. l. 14. attaquent S. Augustin *l.* attaquerent personnellement saint Augustin, p.304. *note marginalle* l.2. ire *l.* lire, p. 311. l. 3. on n'est heureux donc *l.* on n'est donc heureux, p.462. *not marg.* l.6. Lettre 75. *l.* Lettre 175. p.472. l.22. peut *l.* peuvent, p. 481. l.27. Lettre 90. *l.* Lettre 190. p.495. l.18. ne l'ont point connu *l.* ne l'ont point reçû, p.565. l.13. sauvez par foy *l.* sauvez par la Foy, p. 587. *à la marge* Philip. *l.* Ephes. page 598. l.22. les prieres *l.* nos prieres, p.605. l.15. sur ceux qui ont le cœur droit *l.* sur ceux qui vous connoissent, & communiquez vôtre justice à ceux qui ont le cœur droit, p.617. *troisiéme not. marg.* demsement *l.* densement, p. 622. l. 19. nous ne sommes *l.* nous ne nous sommes.

